N° 641 36° Année. Tome CLXXVIII 1er Mars 1925

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France....... 3 fr. 50 | Étranger .... 4 fr.

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

LE CRAPOUILLOT

Revue Parisienne illustrée : *Arts*, *Lettres*, *Spectacles*

Directeur : JEAN GALTIER-BOISSIÈRE

Jeune, vivant, combatif, le *Crapouillot* publie, tous les quinze jours, une livraison illustré comprenant : une nouvelle, une traduction étrangère, des poèmes, des articles de fond sur l'Art, les Lettres, le Cinéma, et l'analyse de tous les livres, de toutes les expositions, de toutes les pièces et films qui font sensation à Paris.

son équipe de critiques :

DOMINIQUE BRAGA : *Littérature européenne*, ALEXANDRE ARNOUX : *Le promeneur accompagné*, GUS BOFA : *Les livres à lire... et les autres*, ROBERT REY : *Poil et plume* (la vie artistique), PAUL FUCHS : *Les premières*, LUCIEN MAINSSIEUX : *La musique*, LÉON MOUSSINAC : *Le cinéma*, L. CHÉRONNET : *Le music-hall*, CLAUDE BLANCHARD : *Courrier parisien*.

ses conteurs :

ANDRÉ MAUROIS, PAUL MORAND, LOUIS-LÉON MARTIN, ROLAND DORGELÈS, RAMON GOMEZ DE LA SERNA, ALEXANDRE KOUPRINE, JEAN ROSTAND, J. KESSEL, BERNARD ZIMMER, JANE CALS, ÉMILE HENRIOT, H. BÉRAUD, JEAN-LOUIS VAUDOYER, G. IMANN, ANDRÉ OBEY.

SA COLLECTION
DES SIX ANNÉES PARUES
est indispensable
A
TOUTE BIBLIOTHÈQUE

***LE CRAPOUILLOT* : 3, place de la Sorbonne, PARIS**

(CHÈQUE POSTAL 417-26)

ABONNEMENT D'UN AN (**24** nos **2** fr. et **3** fr. **50**) France, **50** fr.; Etranger, **60** fr.

LA COLLECTION RELIÉE des SIX premières années du "*Crapouillot*" (1919-20-21-22-23-24), comprenant plus de 3.000 pages grand format et des milliers d'illustrations, est vendue :

France : **250** fr. ; Etranger : **280** fr. (*port compris*).

L'OFFICE DE LIVRES

du " CRAPOUILLOT "

POUR LA PROVINCE, LES COLONIES ET L'ÉTRANGER

Certains lettrés qui habitent en province, aux colonies ou à l'étranger, des pays dénués de librairies ou fort mal desservis, regrettaient amèrement de devoir attendre des semaines, sinon des mois, les nouveautés que les critiques de revues leur avaient donné le désir de connaître.

L'OFFICE DE LIVRES, créé à leur intention, est basé sur le principe suivant :

Moyennant le dépôt d'une provision, nos correspondants se font ouvrir un compte courant (comme en banque) à notre Service de Librairie, et reçoivent chaque mois un colis de livres nouveaux, choisis très soigneusement d'après les goûts exprimés dans le bulletin de souscription ci-joint et en accord avec la critique particulièrement intransigeante de la Revue.

L'abonné qui réside dans un pays éloigné, au lieu d'avoir besoin de commander en France les livres qui l'intéressent et d'attendre l'aller et le retour des courriers, reçoit les nouveautés de ses auteurs favoris en même que les revues qui en donnent l'analyse.

Le dossier de chaque abonné est continuellement tenu à jour d'après son courrier et « l'office » tient scrupuleusement compte de tous les désirs et de toutes les nouvelles directives données.

Grâce au système du compte courant, plus de frais de chèques ou de mandats multiples et grâce à notre service de recherches, aucun temps perdu à chercher le nom d'un éditeur, à rédiger des commandes, etc... En dehors du colis mensuel, notre office centralise tous vos achats de librairie et se charge automatiquement de tous vos abonnements et réabonnements aux journaux et revues.

Économie de temps, et économie d'argent.

Pour recevoir une moyenne de quatre livres nouveaux par mois, l'abonné doit tabler sur une provision de 360 francs par an (quatre livres à 6 fr. 75 et 3 francs de port, soit 30 francs par mois) pour la France, de 400 francs pour l'étranger. Pour recevoir huit livres par mois : 720 francs (France et Colonies), 800 francs (Etranger).

A chaque envoi, l'abonné est averti, par un relevé, du solde créditeur de son compte courant.

L'Office accepte également le dépôt d'une provision et l'ouverture d'un compte courant sans envois *d'office* et seulement sur commandes du souscripteur.

Bulletin de souscription à l'abonnement du
" CRAPOUILLOT " et à " L'OFFICE DE LIVRES " du Crapouillot

3, place de la Sorbonne, PARIS-Ve

NOM ET ADRESSE : ....

....

1. — Je vous adresse ci-joint { **50 fr.** (France) / **60 fr.** (Étranger) } pour un abonnement d'un an au " Crapouillot ".

2. — Je vous adresse ci-joint { **250 fr.** (France) / **280 fr.** (Étranger) } pour recevoir la collection reliée des six premières années du Crapouillot (1919-1924)

OFFICE DE LIVRES
DU CRAPOUILLOT

3. — Je vous adresse ci-joint une provision de ...., destinée à couvrir les frais d'achat et d'envoi de 2, 4, 6, 8, 10, 12, ... livres par mois, les plus intéressants à votre choix et d'accord avec votre critique littéraire — ainsi que tous les ouvrages que je vous commanderai personnellement.

INDICATIONS SPÉCIALES

I. Je désire, en principe, recevoir, dès leur apparition, les grands prix littéraires :

....

II. Les œuvres de mes auteurs préférés (à savoir) : ....

....

III. Ma maison d'édition favorite est : ....

IV. J'aime : les romans psychologiques ; d'aventures ; les livres de voyage ; les livres d'histoire ; les pièces de théâtre ; les livres de critique littéraire, artistique, théâtrale ; les livres sur la guerre et sur l'histoire de la guerre ; les livres de vers ; les romans coloniaux ou exotiques ; les livres gais ou satiriques; les traductions inédites d'auteurs étrangers.

V. Je désire des livres d'art illustrés d'un prix ne dépassant pas ....

VI. Prière de ne pas m'adresser les romans parus précédemment dans les revues suivantes, auxquelles je suis abonné :

MONTANT DES PROVISIONS A " L'OFFICE "

(en dehors de l'abonnement au " Crapouillot " le port recommandé étant compris)

Provision de **360** fr. par an (Étranger : **400** fr.) 4 livres nouveaux par mois.
— **720** fr. par an (Étranger : **80** fr.) 8 livres nouveaux par mois.
— **1.200** à **3000** fr...... 10 à 12 livres nouveaux par mois des éditions originales (susceptibles de doubler de valeur), des éditions d'art et de luxe.

CONSIDÉRATIONS SUR L'ART CLASSIQUE

—

I

HISTORIQUE

Depuis Giotto, malgré la rupture avec l'art purement architectural et décoratif des Byzantins, s'était maintenu dans la peinture un mode abstrait, où l'expression spirituelle était le guide des opérations plastiques, où le sentiment et le récit supplantait le rythme et le coloris des décorateurs antérieurs. L'Art avait erré entre la réalité et l'expression, — traitée selon une méthode que l'on peut appeler spirituelle et individualiste — malgré une lente approche de la nature.

Il semblait que l'on désirât alors se libérer des anciens *canons* pour exalter les dispositions de l'âme. Jamais peut-être, en aucun temps, l'originalité ne marqua son empreinte en de telles visions de vie renouvelée, pittoresque ou béatifiée. Ce fut l'époque des *hystoires pieuses* et des *ymages morales*. Alors l'artiste n'était pas plus voisin de la nature par une copie correcte de ses formes, mais il s'approchait de l'humanité par la douleur ou la sérénité de ses inventions. Guidé par l'Eglise vers les espérances infinies, il semblait déposer les chaînes antiques pour voler plus librement dans le ciel. Art tout nouveau qui ne devait plus rien aux normes des mosaïstes et que reliait un idéal commun d'aspirations chrétiennes, de foi en l'Unité catholique.

Il est vrai que ce fut d'abord sur les *canons* byzantins, et assez lentement, que se produisit ce mouvement. Il n'y a jamais de brisement dans la tradition, tout s'y accomplit dans un ordre parfait, et la variété n'y rompt jamais l'harmonie ; aussi de Cimabue, de Margaritone, de Duccio de Sienne à Giotto, la marche du dépouillement architectural, qui doit faire prédominer l'expression picturale, est graduée mais certaine. Arrivée à ce dernier, elle s'accélère à tel point qu'en 1336, à sa mort, Simon, Lippo Memmi et Taddeo Gaddi ont déjà dépassé les figurations de leur maître par la richesse imaginative, l'élan du style, la couleur et la facilité à peindre. Enfin apparaît Andréa Orcagna, dont le *Triomphe de la Mort*, au Campo Santo de Pise, présente les marques les plus caractéristiques de cet art d'*hystoires morales*, où le sentiment et la pensée pieuse ont le principal rôle, où la plastique et l'étude sont remplacées par le goût et par la forme imaginée ; qualités que recueilleront plus tard Fra Angelico et Gozzoli, pour les épanouir en réminiscences stylisées de la nature, jusqu'à ce que Massacio, les Ghirlandaio et Léonardo da Vinci, donnant la première place à la plastique, fissent passer avant tout l'étude de la forme réelle et se perdissent dans l'aride recherche d'une imitation scrupuleuse et parfois trop littérale. Lorsque Michel-Ange parut, l'art en était à ce point, et l'école de Pallajolo, de Mantégna, de Squarcione, de Donatello, poursuivait ses copies savantes et décharnées du corps humain.

L'imitation préparait la science qui, plus tard, permettait à des génies inspirés d'exprimer avec force, durée et liberté leurs grandes conceptions.

Esprit chercheur, appliqué, décidé à ne point faire un pas sans avoir préalablement approfondi toute chose, Léonard de Vinci se voit empêché d'aborder les grands ouvrages par sa passion de l'étude incessante. Son œuvre choisie, suprême, quintessenciée, n'a abouti que rarement, mais de façon inégalable et inégalée. On peut dire qu'il

s'est surpassé lui même, en surpassant tous les peintres, dans sa *Joconde* du Louvre. Il a apporté dans ce petit tableau, grand comme un univers, tout ce que l'art peut de plus merveilleux, de plus intime et de plus précieux. On y trouve le sens de la vie extérieure, la beauté de la forme, comme la rêvaient les Grecs, et celle de la couleur à l'égal des plus beaux Vénitiens; la perfection du dessin secondant l'expression, celle du modelé devenu non seulement un moyen de faire saillir les objets, mais un auxiliaire du sentiment; enfin cette profondeur d'âme, cette noblesse d'attitude et de mystère qui nous retiennent ravis et qui semblent nous démontrer que c'est seulement à force de sonder la réalité qu'on parvient à l'idéal.

L'imagination, éveillée par mille pensées, ne demande rien de plus que ce que lui présente ce petit cadre, où sa rêverie trouve un beau visage, une créature presque divine, la vision inattendue d'un pays de roches bleues où coule une eau lente et sinueuse. L'artiste ne sait ce qu'il doit admirer, de ces tons riches et graves, de cette face modelée avec de l'âme plus qu'avec des couleurs, de ces mains parfaites que l'on croirait taillées par Praxitèle, de cette manche jaune, plissée à petites vagues, et qui insinue son chant séducteur dans les sombres vêtements?...

La vue des fragments antiques dont l'Italie offrait partout des exemplaires n'avait jamais cessé d'influencer les artistes, et de Giotto à Fra Angelico, on en reconnaît les leçons ; mais quand il s'agit de quitter les *canons* byzantins, qui en étaient la base, pour donner plus de nature à l'ouvrage, les peintres perdirent peu à peu les règles de l'Art pur pour s'adonner à une imitation servile. Ce fut un abaissement, et il fallut, pour sortir du réalisme, recourir à l'effort du style. Pendant un siècle, la peinture ne se sauva guère de son grand amour de l'imitation que par la stylisation, jusqu'à ce qu'enfin Squarcione, Verrochio, Mantegna préparassent à l'Art une autre route, en versant dans ses veines le sang généreux des lois qui avaient gui-

dé les Grecs. L'étude constante des sciences nécessaires à la peinture, substituée à la copie minutieuse du modèle, devait amener promptement à ce résultat. On analysa alors la nature comme on dissèque un cadavre. La perspective devint la grande préoccupation des artistes ; non seulement pour donner la fuite des paysages et des monuments, mais pour l'expression du corps humain ; par elle, on découvrit la loi des raccourcis, et Mantégna, dans son *Christ Mort*, actuellement à la Brera de Milan, était arrivé à lui arracher cette nouveauté. Depuis ce temps, on fit tout reposer sur elle : elle fut véritablement la première science de l'Art au XVe siècle, et à tel point que l'on peut dire que c'est d'elle que naquit la première Renaissance. Alberti, dans son *Traité de la Peinture*, recommande que le peintre soit d'abord géomètre, c'est-à-dire capable de tracer toutes les figures essentielles, et sache les mettre en perspective, en les inscrivant dans le rayon visuel et en les faisant fuir vers un point centre. C'est la découverte de ce *point-centre* qui donna sa première unité au tableau, jusqu'alors éparpillé en divers épisodes, par la constitution des lignes de la composition en un seul faisceau. Jusqu'à Léonard de Vinci, la peinture vécut de cette nouvelle science et lui dut ses merveilleux progrès.

Vasari, dans sa vie de Paolo Ucello, montre jusqu'à quel point la passion de la perspective s'était emparé des peintres. En cet artiste, elle avait fini par absorber l'art même, démontrant le danger de toute recherche oubliant les raisons pour lesquelles elle doit être faite. En Paolo Ucello, elle avait dévoré l'artiste à tel point qu'il avait laissé de côté ce qui n'était pas problème et découverte mathématique. *Il avait empli son esprit de difficultés,* écrit Vasari. *Et de fertile et producteur, il l'avait tourné à la stérilité, de telle sorte qu'il ne se tira plus de la manière sèche et profilée !... En outre il devint solitaire, mélancolique et pauvre... Son très ami Donatello, voyant les belles figures qu'il avait autrefois dessinées, et auxquelles*

Paolo préférerait ses plans tirés à la règle et mis dans un ordre froid, lui disait : « Paolo, la perspective te fait laisser le certain pour l'incertain. Ce sont là des choses qui ne servent qu'à ceux qui font les marqueteries ». Et de fait cette recherche de la géométrie et de la perspective avait donné à l'art je ne sais quoi de tendu, d'inquiet. Il semblait retenu en bas par toutes ces lignes de terre, tous ces points de centre et d'horizon, qui étaient la majeure préoccupation des peintres. Il fallait qu'une nouvelle science naquît pour donner au génie de l'artiste les connaissances nécessaires à son indépendance. Luca Signorelli et plusieurs autres de ses contemporains avaient senti que l'anatomie devait compléter la perspective; car si la science des lignes, de leur harmonie, de leur rythme, de leur union en un tout est une loi de l'œil, la connaissance du corps humain, machine d'expression de l'âme, est d'une urgence encore plus grande à quiconque veut représenter la forme par excellence dans toute sa beauté. Mais Luca manquait des moyens qui pouvaient le conduire à cette science, et il n'en donna dans son *Jugement Dernier* d'Orviéto que de gauches aperçus; il tenta l'anatomie sans la posséder totalement. De là ses erreurs, et même ses laideurs. Il était réservé à Michel-Ange de créer la seconde Renaissance, la plus grande, qui devait naître de l'union parfaite de l'anatomie et de la perspective. Non de l'anatomie pour elle-même, mais mise au service des plus sublimes conceptions.

Telle a été la raison de l'éclat de la seconde Renaissance. Par Michel-Ange, qui en fut le véritable maître, elle permit à l'artiste de dompter la matière, elle ouvrit l'époque de la domination de l'esprit, vainqueur de l'ignorance, sur la servilité initiative. L'Art changea de face, il ne se contenta plus de copier les choses visuelles, il leur donna un sens, il s'en servit pour s'exprimer lui-même. Animant de vastes machines nées de sa conception, il enfanta véritablement des mondes nouveaux et découvrit ces Amériques in-

connues : le *Plafond* de la Sixtine et *le Jugement Dernier*.

Il est à remarquer que, dans le mouvement de la première Renaissance, les Lettres éclairèrent beaucoup les peintres. Dante et Pétrarque ouvraient en quelque sorte la voie ; puis ce furent des doctes, comme Léon-Baptiste Alberti, avec ses Traités de la peinture et de la sculpture en latin, comme Fra Jocondo, fort savant dans les antiquités, qui fournirent des aperçus nouveaux, en recherchant, à travers les sciences, les lois fondamentales qui ont en tout temps fortifié les arts. Les mathématiques, la géométrie, la perspective, la divine proportion — comme l'appelaient eux-mêmes ces esprits supérieurs — animent constamment leurs études, qui, de la variété de la nature, descendaient dans les généralités, s'adonnant à l'abstraction, point d'appui de toutes les opérations solides. Il faudrait ici parler longuement de la faculté supérieure de l'homme qui lui permet de s'élever au-dessus des sens, pour déterminer le rôle essentiel de l'art. Trop souvent on a considéré ce dernier comme un agrément frivole ou comme une reproduction bornée de la réalité. Si on ne sait pas remonter de la sensation à l'intelligence, et de l'intelligence à la raison suprême, on ne découvrira jamais l'ordre spirituel, par lequel l'harmonie se peut seulement établir dans les créations humaines.

II

LES RACINES PROFONDES

Un homme de génie trop inconnu, ou trop méconnu, un Français, Blanc Saint-Bonnet, a écrit des pages définitives que je résumerai ici (1). Pour lui, la fonction psychologique de la raison est de placer *continuellement la notion* de loi, d'unité, du nécessaire sous les perceptions innombrables et mobiles du variable et du

(1). Cf. *De l'affaiblissement de la Raison*, par Blanc Saint-Bonnet Paris, 1854.

contingent que lui transmet l'intelligence recueillant le produit des sens : en un mot la fonction de la raison est de rappeler constamment l'homme des perceptions muables et personnelles aux conceptions immuables et impersonnelles. Il établit d'abord une distinction entre l'intelligence et la raison. L'intelligence, dit-il, s'ouvre sur le monde extérieur, elle en recueille les faits et leurs rapports. La raison en perçoit la fin et discerne l'infini. Elle nous révèle qu'au delà du phénomène est la substance, au delà des faits leur loi, au delà du temps l'éternité. Elle agrandit l'homme avec ce qu'elle lui découvre, le reportant dans l'infini. Pour ses opérations l'intelligence a sans cesse besoin de la raison : sans la raison elle rentre dans le monde extérieur révélé par les sens ; avec la raison elle éclaire ce monde lui-même. Selon Blanc Saint-Bonnet, l'homme est placé entre la Création et le Créateur. La sensation représente en lui la voix de la Nature; par la perception des sens les phénomènes qui nous environnent nous sont connus, par les conceptions de la raison nous concevons en qui résident les phénomènes, les substances. La raison est donc une participation humaine finie à la sagesse divine ; c'est la même lumière intelligible qui, dans l'infini, est la Sagesse Souveraine.

La conscience, l'entendement, le goût, ne sont que les trois fonctions d'une même faculté, qui est la raison ; car ses trois éléments irréductibles sont le Bien, le Beau et le Vrai, de même que le Bien, le Beau et le Vrai sont les trois aspects sous lesquels se manifeste l'Etre. « *Toute créature est particulière*, dit Malebranche ; *la raison est universelle.* » « *La raison*, dit un autre philosophe, *est impersonnelle de sa nature* ; *ce n'est pas nous qui la faisons et elle est si peu individuelle que son caractère est précisément l'universalité et la nécessité. Si la raison était personnelle, elle serait de nulle valeur et sans autorité hors de l'individu.* »

La raison, en donnant à l'homme l'idée de la substance, lui fournit l'idée des caractères de la substance ; idées

absolues, infinies comme elle, idées qui ne peuvent venir par les sens, puisqu'elles rectifient au contraire les perceptions que nous devons aux sens, qu'elles deviennent même leur condition d'existence au sein de notre esprit. De l'idée de substance, découlent les idées de cause, d'unité, de loi, d'infini, d'absolu, d'immuabilité, d'éternité, de perfection, de félicité, de juste, de bien en soi, de mérite et de démérite. Non seulement ces idées rationnelles ne nous viennent point par les sens ; mais elles sont la condition logique des idées qui nous viennent du côté des sens. Ainsi la raison nous donne l'idée de *substance* sans laquelle on ne peut concevoir l'idée de phénomène ; puisque le phénomène ne peut être conçu que comme la manifestation d'une substance : l'idée de l'*infini* par rapport à celle du fini, puisqu'on ne peut avoir l'idée de la diminution de l'Etre sans avoir celle de la totalité de l'Etre ; de *cause*, puisqu'on ne peut avoir l'idée d'un effet sans le concevoir comme le produit d'une cause ; l'idée de *loi*, puisqu'on ne peut avoir l'idée d'une constante répétition de faits sans la concevoir comme le résultat d'une loi ; l'idée de l'*éternité*, puisqu'on ne peut avoir l'idée du temps ou d'une portion dans la durée sans concevoir la durée absolue ; l'idée de l'*espace* avant l'idée de corps, puisqu'on ne peut avoir l'idée d'un corps, sans le concevoir comme occupant l'espace ; enfin et en somme, l'idée de *Dieu* par rapport à la Création, puisqu'on ne peut concevoir l'idée d'une création sans la concevoir comme l'œuvre d'un Créateur. On croirait bien plutôt qu'il existe une substance sans phénomène, l'infini sans le fini, la cause sans l'effet, la loi sans son être, l'éternité sans le temps, un espace non occupé par un corps, Dieu sans la Création, que la Création sans le Créateur, un corps n'occupant pas d'espace, une succession sans la durée, un être sans loi, un effet sans cause, le fini sans l'infini, un phénomène sans substance : car le premier fait est possible et le second absurde, contradictoire. Il en résulte qu'on nierait toutes les idées fournies par les sens plutôt que les idées

données par la raison. Puisque l'esprit de l'homme ne peut les nier sans se nier lui-même, puisqu'elles sont en lui comme la fondement de toute certitude, ces idées sont donc *certaines*, mais comme ces idées se produisent en nous, indépendamment de nous, ces idées sont donc *nécessaires*. Si ces idées sont si nécessaires qu'il ne dépende point de nous de ne les pas avoir, elles existent dans tous les esprits et avec les mêmes caractères ; elles sont donc *universelles*. Mais si elles sont partout, indépendamment des hommes et des lieux, si les sciences et la morale ont, depuis le commencement du monde, pris leurs fondements sur elles, elles sont donc *immuables*. Si, loin d'avoir été appris, les axiomes sont ce avec quoi l'on apprend tout, et si, loin d'être le résultat des efforts de l'esprit humain, ils en sont le point de départ inévitable, ces idées rationnelles ou axiomes ne peuvent être ni inventées, ni enseignées, ni perfectionnées, ni refusées ; si enfin elles ne relèvent que d'elles-mêmes, semblables à la substance éternelle qu'elles représentent en nous, ces idées sont donc *absolues*. Et si elles se produisent en nous indépendamment de nous-mêmes, si elles ne subissent pas les phases de la pensée humaine, si elles se montrent avec les mêmes caractères chez tous les peuples, elles sont souveraines et s'imposent à la personne, il est clair qu'elles ne viennent point de la personne, elles sont donc *impersonnelles* ; et si elles sont impersonnelles, universelles, nécessaires, certaines, immuables, absolues, ces idées sont *Divines*. Et de là ce mot de Bossuet : « Les vérités éternelles sont quelque chose de Dieu, ou plutôt sont Dieu lui-même. »

« L'intelligence pour atteindre à sa plénitude doit être parfaitement soumise à la raison. C'est ce qui constitue, pour elle le plus haut degré de vérité. Parce que la raison vient de Dieu, l'intelligence lui doit son acquiescement, la volonté son obéissance ; ainsi l'homme a trouvé sa loi. A son tour l'intelligence, par le travail de la perception ou attention, de l'imagination et de la déduction, de l'induction, de la

mémoire, de l'abstraction, de la généralisation, de la comparaison, puise dans la raison la lumière qui éclaire les objets relatifs et les pensées finies de ce monde. »

Il me fallait résumer ces pages, pour démontrer une fois de plus que c'est à cette raison supérieure, universelle et divine que les arts doivent tendre, que ce n'est que lorsqu'ils y tendent que leur action suprême est pleinement manifestée. Les grands esprits du XVe siècle en étaient si bien persuadés que leurs études étaient abstraites plutôt qu'objectives. En analysant la nature et en remontant dans la science de chaque art, ils rétablirent la base que la raison seule pouvait donner à l'intelligence : *la faculté de s'exercer pour une fin qui est le Beau.* Alberti, Fra Jocondo, Léonard de Vinci, recourant aux généralités et cherchant sous les apparences les lois profondes, créaient l'instrument qui devait plus tard ramener l'art à sa vérité éternelle et classique. Ils étaient, par l'intelligence alliée à la raison, les nouveaux maîtres de la sculpture et de la peinture ; il ne leur manquait que le sens contemplatif de cette raison suprême pour atteindre à la perfection et aux conceptions les plus sublimes.

L'art classique ne pouvait renaître que lorsque cet accord entre les sens, l'intelligence et la raison, se serait pleinement produit; il eut lieu le jour où, par la recherche des vérités fondamentales, on rejoignit l'état de perfection des esprits universels. C'est ainsi que, sans avoir imité aveuglément des modèles antiques, mais en retrouvant les lois de la nature humaine, on relia à des siècles de perfection crue perdue, et on vit renaître avec une apparence nouvelle, une aspiration nouvelle, une fécondité si grande qu'elle alimenta trois cents ans et qu'elle dure encore parmi les hommes de choix de notre temps.

Car, disons-le bien vite, en dehors de cette harmonie totale il ne se fait rien de valable ; et c'est précisément pourquoi le classique en tout reste et demeurera l'état supérieur des arts.

III

THÉORIE DE L'IMITATION

Les premiers essais des hommes pour reproduire les formes naturelles se mêlent avec l'écriture. Il ne m'intéresse pas ici de remonter aussi haut pour tracer brièvement une théorie de l'imitation. Je ne la considérerai que depuis le temps où furent tentés divers essais capables de nous éclairer sur cette importante question.

Les indigènes du centre Afrique et de la Polynésie offrent aujourd'hui à nos yeux une image de ce qu'avaient été les premières tentatives d'imitation. Nous y trouvons cette volonté de servilité directe relevant plus de la singerie que de l'esprit. Leur but n'est point de reproduire une forme, qu'ils n'ont d'ailleurs ni l'habileté ni l'intelligence de pouvoir saisir, mais de copier la matière avec grossièreté. C'est pourquoi ces idoles primitives faites en bois sont coloriées pour imiter la chair, ont de vrais crins pour cheveux, des yeux d'ivoire, de verre ou de perles, des vêtements ou des parures réels. Cette première imitation repose non sur la forme, mais sur la nature même des parties qui composent, aux yeux de ces barbares, le corps humain et ses accessoires.

Ces essais simiesques ont également commencé les grands arts en Assyrie, en Egypte, en Grèce même ; puis à la faveur de religions plus élevées, ils se sont, selon leurs théologies et leurs philosophies propres, dégagés de ces basses imitations, pour essayer de représenter des sentiments divins. Nous voyons alors, comme en Assyrie, des figurations tentant, par le gigantesque et le symbolique, de sortir de l'humain, d'impressionner par l'énigme ou la majesté. Là encore demeure une certaine ignorance de la plastique, une négligence harmonique blessante ; mais déjà l'esprit aperçoit quelque chose de lui-même, et l'imagination est frappée. C'est en Egypte, sanctuaire des hautes doctrines

spiritualistes, que commence à devenir plus musicale cette science des images de l'Art. Les pesanteurs disparaissent, la forme s'épure ou plutôt se dessine, une architecture humaine naît. Des proportions sont promulguées, le symbolisme s'anime de ressemblances humaines divinisées.

La Grèce, à son tour, s'empare de cet art ; à la lumière de sa religion sereine et de ses philosophies transcendentales, elle aperçoit les lois du Beau, elle établit et la proportion et le *canon* des formes. Plus près de l'homme, elle sent mieux le dieu ; car rien n'est aussi voisin de son image. Le moment arrive enfin où le sommet de l'imitation est touché. Parti de la caricature matérielle des êtres, l'art aboutit enfin à une philosophie qui lui est propre, celle du Beau. Il s'est dégagé de la singerie ignorante comme de l'imitation servilement habile, il n'œuvre que pour les Temples, pour les Dieux ; et ce qu'il dit, dans un langage à la fois conforme à la vérité objective et à la vérité spirituelle, c'est la splendeur.

Né de l'étude de la nature prise au général, c'est-à-dire de lois, de règles puisées en elle ; vivifié par la pensée et par l'idéal, il a conquis et sa liberté et sa perfection. Et comme c'est en lui que tous les hommes reconnaissent leur désir, qu'il n'y a pas d'autre vœu que de le conserver à jamais, on l'enseigne et il devient *le Classique*.

IV

LE CLASSIQUE

Ainsi l'imitation classique est toute différente de celle qui ne prétend qu'à la nature, elle tient compte des idées, des pensées, du sentiment du Beau, des proportions définitives et absolues, des règles ; en un mot du sens moral de l'esthétique.

Sans doute c'était d'elle que Michel-Ange voulait parler

quand il disait à François de Hollande : « *Il y a un peu partout des peintres qui ne sont pas des peintres. Mais comme le vulgaire aime toujours ce qu'il devrait détester et condamne ce qui mérite le plus de louanges, il n'y a guère à s'étonner qu'il tombe aussi constamment dans l'erreur au sujet de la peinture... Il y a une peinture qui n'en est pas une, puisqu'elle est l'œuvre de tels peintres. Le merveilleux est que, même en pensée, le mauvais peintre ne peut ni ne sait imaginer, ni ne désire faire de la bonne peinture ; car si son esprit était capable de conceptions belles ou magistrales, sa main ne saurait être si corrompue qu'elle ne laissât paraître quelque indice de son bon désir. Mais en cet art l'intelligence seule qui comprend le beau fut jamais capable de bon désir. Et c'est là une distinction des plus graves, toute la différence qui existe entre ceux qui aspirent à la haute peinture et ceux qui se contentent de la basse.* » — Ici, la ligne de démarcation entre l'art classique et la basse peinture — (*qui n'est pas une peinture*) — est parfaitement tracée, et c'est le plus grand des maîtres qui parle. Développant son idée, il dit encore, au même François de Hollande, qui nous a conservé ce précieux *dialogue* (2) : « *L'œuvre la plus noble et la plus parfaite en peinture sera celle qui reproduira les êtres les plus nobles, ceux qui ont été conçus par Dieu avec le plus de science et de délicatesse.* » Et pour mieux démontrer son affirmation, il ajoute : « *Quelle intelligence serait assez inculte pour ne pas comprendre que le pied d'un homme est plus noble que son soulier, sa peau que celle des brebis dont son vêtement est fait, et n'en arriverait ainsi à trouver le rang et le mérite de chaque être ?* »

Cet argument est sans réplique, il marque la différence de ceux qui ont préféré le *pied*, et de ceux qui ont peint seulement le *soulier* ; la lutte stupide du naturalisme contre le classique. En réalité il n'y a que ces deux antagonismes,

(2) *Quatre dialogues sur la Peinture*, par François de Hollande, traduction Léo Rouanet, Champion éditeur.

car tout ce qui a pour fondement les lois de l'esprit est à tendance classique ou l'est tout à fait, et ce qui ne repose que sur l'imitation simiesque et seulement objective est réaliste et inutile.

V

LES ORIGINES DU RÉALISME

Giorgione fut le premier qui rompit l'usage de peindre sur des dessins, en ne suivant la nature que de loin, ajoutant à ces notes prises sur le vif le sentiment et l'imagination que dictaient les divers sujets que l'on traitait. Comme il était doué d'un goût exquis, il n'avait jamais contrevenu aux lois de l'art en se livrant à une imitation littérale, c'est-à-dire matérielle. Il cherchait le beau de la nature, s'y attachant avec un amour si grand qu'il est resté parmi les imitateurs du vrai un des plus suaves et des plus séduisants.

S'il plaçait sous ses yeux la réalité, c'était en quelque sorte pour s'en sentir plus ému, plus troublé ; pour aiguiser sa sensibilité et en donner une image inoubliable. Son amour de la nature n'était pas un abaissement. S'il éteignait les forces imaginatives, il éveillait les rêveries voluptueuses, il mettait l'artiste dans la situation où le place la vie elle-même, quand elle lui montre les objets de son désir. Le premier pas fait dans la voie nouvelle par Giorgione produisit malheureusement des résultats contraires aux siens. Persuadés que plus ils copieraient leur modèle, plus ils feraient des merveilles, les ouvriers qui suivirent cette méthode aboutirent au Caravage, et de là le réalisme entra dans l'art pour le détruire.

C'est à Caravage, à la fin du XVIe siècle italien, que commença la désastreuse catastrophe. On crut alors trouver la perfection de la forme en copiant la réalité avec soin. On avait acquis, il est vrai, des moyens singulièrement habiles de mise en œuvre; les peintres étaient devenus d'excellents

ouvriers. C'est ainsi que le réalisme, gardant une apparence de bonne peinture, put se faire admettre par une société qui savait apprécier le talent. On ne considéra plus l'idéal, le beau, la création, mais seulement la copie et l'adresse de l'œuvrant. Beaucoup de tableaux du Caravage repoussent par leur aspect de figuration en cire, leur immobilité empruntée au modèle, leur froideur ; toutefois on ne peut pas n'y point admirer des forces techniques surprenantes, un sens de l'exactitude vivante dans l'expression des visages. Ses successeurs et ses imitateurs, transportant dans le domaine religieux ou mythologique ce réalisme, l'ont rendu inadmissible et repoussant. C'est positivement à ce peintre qui *tourna résolument le dos à l'antique et à Raphaël*, nous disent ses biographes, que l'on doit cette déchéance que les Caraches avaient essayé d'empêcher et qu'ils ne purent point arrêter, car eux aussi copiaient scrupuleusement le modèle, s'égaraient loin des grands créateurs, pour produire des images du réel dans des scènes inventées. J'ai dit par quels moyens le XVIe siècle s'était rendu indépendant de toute imitation directe ; à peine cent ans s'étaient-ils écoulés que les peintres retournaient au calque du vrai, sans plus.

C'est qu'il est plus facile de *copier* que d'*imiter*, plus à la portée de tout le monde de placer un modèle devant soi et d'en tirer son ouvrage. Il en allait autrement autrefois, alors que le dessin était le point d'appui des opérations artistiques. Aussi voyons-nous peu à peu la science remplacée par l'habileté, le *senti* de l'exécution par le *faire*, et une triste uniformité s'établir dans ces productions mécaniques. Le peintre, encouragé à se rendre de plus en plus adroit, néglige les qualités profondes pour se complaire aux jeux de son pinceau, jusqu'au jour où, dépouillant graduellement les acquisitions sincères du métier, il arrive à exécuter sans étudier, à bredouiller sans rien dire.

A peine Ingres et Delacroix sont-ils morts en France, que Courbet, muni des plus étonnants dons d'un grand pein-

tre, triomphe avec les théories du Caravage, et renverse l'édifice de la renaissance en notre pays. L'école des Beaux-Arts, éprise à son tour de réalisme, fait copier les *varices* et les *oignons* du modèle, s'imaginant que c'est en photographiant avec un dessin bêtement fidèle les accidents humains qu'elle élève ses disciples à l'éducation artistique. L'Esthétique oubliée est remplacée par l'accidentelle copie de la nature incomprise. Peu à peu le tableau de genre s'intronise, et le grand art disparaît tout à fait, est oublié.

VI

L'ŒUVRE D'ART

L'imitation directe ne doit être cependant considérée que comme l'étude préparatoire à l'œuvre d'art. Quant à celle-ci elle est le produit strictement personnel de l'artiste. En raison de ce qu'il a conçu, il transformera en imagination et en harmonie ce que ses yeux ont vu. L'artiste doit éviter avant tout la banalité du réel ; un ouvrage où tout sera copié rigoureusement, où tout aura le caractère seulement objectif des choses sera plat et inutile. Il n'est pas de qualités techniques capables de le placer au niveau d'une création.

A son tour, une création ne sera viable que si elle comporte la vraisemblance, la solidité du dessin, l'architecture des formes, la vérité de la couleur et de l'effet. L'Art, pour être complet, doit unir ses qualités propres au sentiment de la vie. L'imitation n'étant pas la copie, l'artiste a pour devoir, au moyen des sciences de l'art, de rendre la vérité ; non par la singerie directe, mais par les voies de la symétrie, de la proportion, de l'imagination et de la beauté. Cette science, jointe à celle de la perspective linéaire et aérienne, à l'anatomie et à l'harmonie des couleurs, vient donner une liberté qu'on a jusqu'alors ignorée, et a pour effet d'agrandir la peinture jusqu'à la rendre le véritable organisme de la conception, de l'égaler à la poésie lyrique.

Désormais, le tableau, doté de ses lois, devient une œuvre

de pure création appuyée sur une science particulière ; en ne copiant pas la nature, l'artiste l'imite avec une perfection plus grande.

Etre *peintre* n'est pas être *artiste*. Il faut cependant commencer par être peintre (c'est-à-dire savoir rendre par le pinceau ce que les yeux voient). Ensuite il faut s'élever jusqu'à peindre ce que l'esprit conçoit et discerne en lui-même, c'est là la vraie manifestation de la personnalité ou génie. Si notre imagination ne sait pas agrandir par une vision à elle le spectacle de tous les jours, si elle est incapable d'en tirer quelque vue nouvelle, notre œuvre sera ennuyeuse comme ce spectacle borné ; mais que notre esprit, comme celui des poètes, prenne l'habitude de relier toutes les images extérieures, de les fondre dans une unité capable de mettre en relief une de nos idées, aussitôt nous donnerons des réalités humaines des harmonies séduisantes, des combinaisons inattendues.

La méthode classique, loin de s'appuyer sur la fantaisie individuelle, ordonne à l'artiste de se hausser jusqu'à la généralité, et ainsi, à participer, à travers son esprit agrandi par l'idéal universel, aux sentiments de l'humanité entière.

Dans le domaine expérimental, elle synthétise le sujet, le lieu, les formes, la couleur, l'effet ; sa recherche est l'unité.

On n'est pas classique parce qu'au lieu d'êtres vivants on fait des statues peintes. Le classique concentre son imitation et la spiritualise par les lois de l'harmonie. C'est sa manière d'agrandir la nature. Elle lui est dictée, au-dessus des impressions des sens et de l'intelligence individuelle et restreinte, par la raison universelle et divine qui est en lui. La tradition, qui représente les effets probants de cette raison, le guide par ses nobles exemples (3).

(3) La tradition ne le conduit pas au pastiche, comme on le croit trop aujourd'hui, elle lui montre de grands exemples, l'excite à la grandeur, à l'audace, à

C'est une erreur de croire que le classique, par son souci de l'ordre en tout, retranche la vie. Phidias et Praxitèle, Michel-Ange et Raphaël nous prouvent que le classique est plus que vivant ; qu'il est éternel. Le romantisme a cru élargir le champ de l'art en recourant au détail, à l'individuel, en remplaçant la raison divine, où tout doit aboutir dans l'homme pour être transfiguré, en intellectualisme, en *curiosités* esthétiques et techniques. Cela s'est terminé par le désordre naturaliste et impressionniste.

VII

L'ART ESSENTIEL

Le classique procède *du dedans au dehors*. Il réclame de l'artiste une adhésion à la partie supérieure de lui-même, et de là découlent : une conception, une organisation, un accomplissement. En se soumettant à sa conception, l'artiste a recours aux lois de l'art, interdisant au hasard de se montrer dans son ouvrage, liant la nature aux règles de l'harmonie.

Il s'adonne de préférence à la peinture de l'humain recherchant tout ce qui manifeste la pensée. Négligeant l'accessoire, passion du romantique, le classique oublie le décor pour montrer l'acteur. Le romantique, épris des parties secondaires de l'art, fait grande place au paysage, à la nature-morte, réclame les droits du réel ou ceux d'une imagination déréglée. Le classique élève au diapason de la perfection tout ce qu'il touche, le simplifie, le rend expressif sans la grimace, vivant sans la laideur ; il ne confond pas le style avec le caractère, c'est-à-dire la noblesse avec la difformité. Tout en conservant les types frappants, les développant même jusqu'à la puissance, le classique n'introduit pas en maître le laid dans son ouvrage ; sachant que

l'exaltation de ses pouvoirs, tout en lui montrant le chemin qu'il doit suivre pour remplir les conditions exigées par l'idéal permanent et universel.

la dissonance est parfois nécessaire comme contraste auprès de la consonance, il ne rend pas toute la musique fausse mais introduit au milieu de l'accord général le désaccord, sur le point sensible qui le réclame.

L'imagination même diffère chez le romantique et chez le classique. Le romantique la veut tumultueuse, débordante, révoltée; il s'écrie : *Le laid est le beau, le désordre est l'art*, et profère nombre de paradoxes fanfarons qui ressemblent plus à l'orgueil de la contradiction qu'à la raison réfléchie. Le classique prend à tâche de concevoir et d'exécuter selon un plan que la *divine raison* lui indique, afin de dégager mieux le sens des grands sentiments, des grands idéals, et de manifester aux yeux quelque chose de cet absolu que sent l'âme sous l'épaisse couche de la matière. *Il ne produit pas les images extérieures telles qu'elles sont, mais telles qu'elles pourraient être.*

L'exagération du romantisme a conduit au naturalisme; l'intrusion du réalisme dans l'école de l'art a conduit le classique à la défaillance de l'académisme. Le peintre, en ces deux ordres, recherchant l'objectivité accidentelle, est retombé sous la domination des sens ; il n'a pas senti qu'il pouvait mieux voir qu'avec ses yeux, il a dit : *Comment oser croire que l'homme puisse être supérieur à la nature !* Pourtant cela lui était démontré par les grands chefs-d'œuvre ; mais il avait commis l'erreur première de les oublier. Désormais le romantisme, tombé dans l'abstraction, s'efface dans les visions nuageuses de théories de plus en plus obscures, et l'académisme, écrasé sous la platitude, râle son dernier souffle. L'école de l'art appelle les artistes-nés à la vie. Répondront-ils ?

VIII

CONCLUSION

Les règles de l'art classique ne nous deviennent accessibles qu'en raison de l'ordre de nous-même, de ce que

nous avons à dire. De là leur inutilité pour ceux qui végètent dans les erreurs intellectuelles ou sensorielles. Il y a eu des époques où le grand art vivait dans tous, et chacun allait à lui avec religion. Aujourd'hui, habitués que nous sommes à des spéculations mesquines, nous en avons peur : le seul mot de règles nous effraie. Nous n'acceptons ces dernières que lentement, et à la faveur des recherches qui nous les font en quelque manière découvrir. Outre qu'il faut user beaucoup de temps dans une vie courte, en une préoccupation aride de trouvailles, l'imperfection de nos ouvrages est la conséquence fatale de notre entêtement à leur égard. Je crois donc qu'avant de nous conformer aux règles de l'art, il nous faut cette élévation spirituelle qui pose d'abord notre esprit dans la situation supérieure d'où naîtra leur évidence et leur nécessité. Hors cela elles nous sembleront toujours parfaitement inutiles, et même contraires à la tendance sensuelle qui dirige le peintre vers les objectivités et le maintient dans la bassesse du trivial.

Dans l'art ce qui plaît à l'esprit, c'est de s'imiter lui-même ; c'est-à-dire de s'exprimer aussi intégralement que possible. Toute imitation de la réalité devient ainsi l'imitation de l'esprit par l'esprit ; car ce que l'Intelligence poursuit dans les choses, c'est leur essence, soit l'idée dont elles sont le symbole.

Par ce qui précède, on voit que l'art, envisagé dans sa nature propre et absolue, est la conséquence d'une philosophie qui accorde l'homme, la nature et Dieu ; qui ne néglige rien des idées et de la pensée, pour les remonter sans cesse vers l'idéal, pour leur donner une raison et une fin. *Méditer sur une forme, c'est donc méditer sur le monde*, aller du relatif à l'absolu, et trouver une de ces vérités éternelles dont les êtres créés ne sont que la figuration.

Considérés de ce point de vue, les arts plastiques perdent à nos yeux ces vains mots par lesquels on tentait de les abaisser : *agrément*, *représentation de la réalité*, etc...

Ils retrouvent leur sens précis, celui qui avait poussé Platon à peindre, Socrate à sculpter, Métrodore à se rendre célèbre par des tableaux, Dante à représenter par les pinceaux les visions saintes ; car le véritable philosophe commence ses méditations sur ce qu'il voit comme sur un texte sacré et peu à peu descend dans l'esprit même des formes pour y rejoindre l'essence suprême qui les engendra. Comme un alphabet divin, il les apprend et les assemble, afin d'écrire à son tour ces beautés sublimes qui portent l'âme au delà des préoccupations physiques, des abaissements moraux, par lesquels, à notre insu, nous dégradons la nature elle-même. *L'artiste serait le premier philosophe humain s'il savait rendre à chaque objet de ce vaste monde son sens positif et souverain.*

Venise, 1924.

ÉMILE BERNARD.

NOTES SUR ALOYSIUS BERTRAND

(DOCUMENTS INÉDITS)

—

Parmi les romantiques de second plan, celui-ci du moins a laissé une œuvre, et une œuvre achevée. Son nom évoque autre chose que des souvenirs pittoresques, qu'une silhouette falote et bouffonne. Il ne s'est pas amusé à jeter à la tête des bourgeois les extravagances de Trialph ou les malédictions de Champavert ; il n'a pas promené dans les cafés et les cénacles un gilet à la Robespierre ; il s'est gardé du cabotinage, quand le cabotinage était souverain.

Il avait la pudeur de ses sentiments et le respect de son art. En ces temps de production fébrile, un seul livre, et posthume, mais qui mérite de vivre : œuvre sans grande profondeur, mais patiemment ciselée, d'une perfection minutieuse, d'une sûreté d'exécution impeccable. Une galerie de petits tableaux, étonnants de relief et de couleur ; point de surcharge ; rien qui n'aille droit au but ; pas un mot dont la valeur pittoresque et musicale n'ait été pesée ; un sens nouveau de l'harmonie, une phrase dépouillée, sèche d'apparence et pourtant d'une sonorité si pleine...

Louis Bertrand était né le 20 avril 1807 dans la petite sous-préfecture de Ceva, à une centaine de kilomètres de Turin. Son père, Lorrain d'origine, après de longues campagnes et plusieurs blessures, y tenait garnison comme lieutenant de gendarmerie et s'était uni à une jeune Piémontaise. Capitaine en 1812, il fut, deux ans plus tard, nommé commandant de la compagnie des Landes ; puis, ce

fut la retraite et la famille entière, en décembre 1810, se transporta à Dijon.

« J'aime Dijon comme l'enfant sa nourrice... », écrira Louis Bertrand. C'est là qu'il fit ses études, au collège royal que dirigeait alors le bibliographe Gabriel Peignot. C'était déjà un garçon sérieux et grave, de tempérament délicat, un peu sauvage ; mais rien ne faisait prévoir l'écrivain qu'il allait devenir : un prix de discours français, quelques vers crayonnés sur les bancs du collège, — il n'y a pas grand'chose à conclure de cela.

Un biographe attentif, M. Henri Chabeuf, a suivi de très près ces années de jeunesse (1) ; il cherche à découvrir les germes d'une vocation, fait appel au témoignage de ceux qui le connurent alors... Il faut se défier de ces souvenirs — à de longues années d'intervalle. Il est trop facile de prédire ce que devait être une existence, quand on connaît ce qu'elle a été. En somme, une seule chose est certaine : le goût qui, en 1825 et 1826, le portait vers les lettres, mais vers les lettres traditionnelles, et sans esprit se révolte.

La jeune génération dijonnaise ne percevait encore que lointain l'écho des premières querelles romantiques. Elle tenait à l'ordre, à la discipline, à des libertés modérées. Théophile Foisset gagnait des adeptes à son catholicisme libéral ; quant au jeune Lacordaire, il inspirait des inquié-

(1) H. Chabeuf, *Louis Bertrand et le romantisme à Dijon*, Dijon, Darentière 1889, in-8. — Voy. encore la préface de Sainte-Beuve à l'édition originale de *Gaspard de la Nuit*, Angers, V. Pavie 1842 (Etude reproduite dans les *Portraits littéraires*, t. II). — Arsène Houssaye, *Voyage à ma fenêtre*, Paris, Lecou, pp. 201-207. — Ch. Asselineau, Notice de l'édition Pincebourde de 1868. — Ch. Asselineau, *Bibliographie romantique*, Paris, 1866-72 [reproduit une note de V. Pavie et une lettre de David d'Angers publiées déjà dans la *Revue de l'Anjou et du Maine*, 1857, pp. 47-51]. — Fortuné Calmels, article de la *Revue fantaisiste*, t. III, 15 octobre 1861, pp. 303-315. — Champfleury, *Les Vignettes romantiques*, Paris, Dentu, 1883, pp. 210-213. — Th. Pavie, *V. Pavie, sa jeunesse, ses relations littéraires*, Angers, Lachèse 1887, (2e partie, chap. V, pp. 233-239). — A. Jullien, *le Romantisme et l'éditeur Renduel*, Paris, Charpentier, 1897, pp. 196-213. — G. Brandès, *L'école romantique française*, trad. A. Topin, Paris, Michalon 1902, pp. 370-374. — L. Séché, *Le Cénacle de Joseph Delorme*, Paris, Mercure de France 1902, t. II, pp. 48-92 [Lettres inédites de David d'Angers]. — J.-Charles Pavie, *A. Bertrand*, « Revue de Paris », 15 août 1911).

tudes par l'audace, un peu révolutionnaire, de sa pensée.

Dès sa sortie du collège, Louis Bertrand fit partie de cette *Société d'études* qui s'était constituée sur le modèle de la société parisienne des Bonnes études, professant le respect « de la religion, de la monarchie et des libertés publiques » et qui tint ses assises jusqu'en 1832. On discutait sagement de philosophie, de lettres, d'histoire et de législation ; on écoutait des lectures ; on disait des vers. La jeunesse prenait le goût des choses de l'esprit et de la mesure. « Une telle société, disait Foisset, ne peut être qu'une démocratie... (2) » Mais c'était la démocratie la plus prudente et la plus respectueuse et quand le *Provincial* devint, en 1828, son organe officiel (3), il se garda bien d'afficher, en littérature comme en politique, un programme de combat : à la condition que fussent assurés les intérêts de la religion, le libéralisme grisâtre du *Globe* lui suffisait.

Tout d'abord cependant, il avait paru vouloir mener campagne en faveur d'un certain régionalisme. *Le Provincial, Recueil périodique dédié à 85 départements*, lisait-on en tête de la première livraison ; mais, dès la seconde, le sous-titre disparut. En tout cas, cette ferveur régionaliste n'alla pas jusqu'à lui faire négliger quelques patronages glorieux. De leur côté, les écrivains parisiens tournaient vers la province des yeux recruteurs ; sollicités, ils s'empressèrent de répondre. Charles Nodier écrivit longuement, sans se compromettre. Charles Brifaut aiguisa les grâces pointues de son esprit. Victor Hugo, toujours en quête d'admirateurs nouveaux et préoccupé de faire rayonner sa gloire, se montra solennel et chaleureux. Chateaubriand prodigua, de très haut, de nobles conseils. Un jeune inconnu qui se nommait Alfred de Musset et

(2) Cité par Chabeuf, pp. 56-60.

(3) Fondé par Th. Foisset de Saint-Seine et d'Andelarre. Au premier numéro (1er mai 1828), un article-programme de Charles Brugnot. Parmi les rédacteurs encore, Sylvestre et François Foisset, Maillard de Chambure, Joseph Bard, Forneron...

que Ch. Brugnot présenta lui-même envoya des vers (4).

Louis Bertrand avait accepté le titre de gérant, mais il abandonna bientôt ses fonctions. Seules les lettres l'intéressaient encore. A vrai dire, les vers qu'il publia au *Provincial* ne dépassaient pas une moyenne banale (5)... Plus originaux, les brefs morceaux de prose par lesquels il préludait à son futur *Gaspard de la nuit*. Ce recueil, qui devait être l'œuvre de toute sa vie, déjà il l'annonçait, il lui avait donné un titre : « Ces trois pièces, écrit-il le 12 septembre, font partie d'un recueil de compositions du même genre que l'auteur se propose de publier très prochainement sous le titre de Bambochades romantiques. »

(4) *Un rêve* (numéro du 31 août). Voy. M. Allem, *Œuvres complémentaires* d'A. de Musset.

(5) Voy. l'édition Asselineau de 1868 et le *Keepsake fantastique* publ. par M. Guégan (La Sirène, 1924). — Voici une pièce restée inédite et datée du 29 oct. 1830 :

L'AUTOMNE DANS LES BOIS

J'aime à rencontrer ces fleurs jaunes,
Fleurs d'automne, belles encor,
Que foulaient autrefois les faunes
Et qu'à présent le roi des aulnes
Cueille avec sa faucille d'or.

J'aime dans l'ombreuse clairière,
Couché seul et presque dormant,
A voir scintiller la lumière
A travers les rideaux du lierre
Qui me voilent en m'embrassant,

Et debout sur la roche lisse
A lancer, enfant de la nuit,
Ma voix au fond du précipice,
Où la brume murmure et glisse
Comme un fantôme qui s'enfuit...

Quand j'essayais mes jeunes lyres,
Nature, en la saison des fleurs,
A tes parfums, à tes zéphires
J'ai donné mes premiers sourires
Comme à l'amour mes derniers pleurs.

Sentiers où l'âme se recueille,
Coteaux, vallons silencieux,
Qu'on y résiste ou qu'on le veuille,
Il faut aux vents jeter sa feuille,
Il faut rendre son âme aux cieux.

Ces trois pièces, ce sont : *Le clair de lune.* — *Les lavandières.* — *La gourde et le flageolet.* Toutes trois se retrouveront, après des retouches nombreuses, dans le livre définitif. Ch. Asselineau les a publiées sous leur première forme et il n'est pas sans intérêt de conférer ces divers états (6). On saisit sur le vif le travail de l'artiste, sa patiente méthode. Louis Bertrand ne se fatiguera jamais de remettre sur le métier des morceaux que tout autre jugerait achevés.

Postérieure de quelques années, mais de la jeunesse encore, une pièce du même genre que les biographes ont ignorée (7) :

LES PETITS SAVOYARDS.

Dijon, 4 avril.

— Voici le printemps : les pelouses du Parc et de l'Arquebuse s'épaississent, et les prés de Chevremorte sont semés de marguerites. Qui n'a savouré déjà, du haut du rempart de Tivoli, le délicieux parfum des pêchers ! Qui n'a déjà visité la fontaine de *Larrey* et des *Suisses* , dont les peupliers verts s'élancent dans l'azur avec la flèche gothique de Saint-Benigne ! Solitaires promenades, aimées du poète qui y oublie les heures, un livre à la main ! Oh ! malheureux le malade qui ne voit le ciel que du fond d'un fauteuil ! Malheureux le prisonnier qui ne respire l'air que dans l'étroit préau ! Oui, c'est le printemps. L'hirondelle est de retour, et les petits ramoneurs sont partis : on en rencontrait hier, par la ville, des troupes de douze à quinze, en habits de fête, le visage rayonnant, armés de leurs bâtons ferrés, et chargés de leurs légers sacs de toile. Ils ne nous quittent point pour toujours, et vers le déclin de l'année, quand l'hirondelle aura

(6) *Le clair de lune* garde son titre dans le *Gaspard de la nuit.* — *Les lavandières* prennent celui de *Jean des Tilles* et *La gourde et le flageolet* devient *l'Air magique de Jehan de Vitteaux.* — De cette première version du *Clair de Lune,* A. Petit, ami personnel de L. Bertrand, donne, d'après un manuscrit autographe, un texte légèrement différent de celui d'Asselineau (Voy. le *Keepsake fantastique*) .

(7) Publ. sans signature dans *le Spectateur* du 5 octobre 1830. — Je donne le texte imprimé, avec quelques corrections manuscrites de L. Bertrand.

cessé de gazouiller autour de nos fenêtres, nous entendrons leurs jeunes voix frapper l'écho sonore de notre quartier.

12 octobre.

— Les petits savoyards sont de retour, et déjà leur jeune voix a frappé l'écho sonore de notre quartier. Les hirondelles suivaient le printemps; ils précèdent l'hiver. La pluie intermittente qui bat nos vitres, la cloche de Sainte-Anne qui tinte plus mélancolique, la mendiante qui remue les cendres de sa chaufferette, les jeunes gens hâtifs qui s'enveloppent de leurs manteaux, la jeune fille furtive qui croise sa pelisse, la lourde *balonge* qui cahote au coup de fouet du conducteur, les *marronniers* de nos promenades qui gémissent, chauves et caducs ; la brise qui balaie à fleur de terre les feuilles mortes ; cet horizon gris, incolore, glacé et sans perspective, que le regard attristé interroge en vain des remparts, tout nous invite à nous recueillir dans nos affections domestiques et à resserrer le cercle de nos amusements. Voici venir pourtant les causeries du coin du feu, les soirées théâtrales, la Saint-Martin et ses brandons, Noël et ses bougies allumées, le jour de l'an et ses joujoux, les Rois et la fête du gâteau, le Carnaval et sa marotte, et Pasques enfin. Alors, un peu de cendres aura effacé l'ennui de nos fronts, et les petits Savoyards salueront du haut de la colline le hameau natal.

Refondue, allégée surtout, cette esquisse deviendra le petit poème *Octobre* de *Gaspard de la Nuit* :

Les petits Savoyards sont de retour et déjà leur cri interroge l'écho sonore du quartier ; comme les hirondelles suivent le printemps, ils précèdent l'hiver.

Octobre, le courrier de l'hiver heurte à la porte de nos demeures. Une pluie intermittente inonde la vitre offusquée et le vent jonche des feuilles mortes du platane le perron solitaire.

Voici venir ces veillées de famille si délicieuses quand tout, au dehors, est neige, verglas et brouillards et que les jacinthes fleurissent sur la cheminée, à la tiède atmosphère du salon.

Voici venir saint Martin et ses brandons, Noël et ses bougies, le jour de l'an et ses joujoux, les Rois et leur fève, le Carnaval et sa marotte.

Et Pâques enfin, Pâques aux hymnes matinales et joyeuses,

Pâques dont les jeunes filles reçoivent la blanche hostie et les œufs rouges !

Alors, un peu de cendre aura effacé de nos fronts l'ennui de six mois d'hiver et les petits Savoyards salueront du haut de la colline le hameau natal.

« J'ai essayé de créer un nouveau genre de prose », écrit L. Bertrand dans une de ses dernières lettres à David d'Angers (8). Dès 1828, ce souci de perfection formelle était déjà le sien et la date est à retenir. En même temps qu'E. Deschamps et avant Sainte-Beuve, sans manifeste ambitieux, il prenait place parmi les premiers tenants de l'*Ecole de la forme*, comme on disait alors, ou de *l'art pour l'art* comme on allait dire bientôt. Il est fâcheux que Théophile Gautier, dans son accueillante histoire du romantisme, ait oublié son nom. Peut-être lui devait-il un témoignage de gratitude.

§

En septembre, le journal dijonnais avait cessé de paraître. Après quelques mois, L. Bertrand partit pour Paris ; il devait y passer l'hiver. C'étaient les beaux jours du cénacle ; la jeune école avait pris conscience d'elle-même ; guérie de ses premières timidités et dégagée de quelques scrupules, elle s'imposait, ayant trouvé son maître. De province, de jeunes recrues arrivaient, riches d'enthousiasme et d'illusions vers les autels du Dieu. Après ses articles du *Provincial*, L. Bertrand n'était plus tout à fait un inconnu. Louis Boulanger, Italien d'origine comme lui, désireux peut-être d'acquitter une dette personnelle (9), lui servit d'introducteur.

Sainte-Beuve et Victor Pavie nous content sa première — son unique visite au fameux salon Nodier. Tous deux ont gardé le souvenir vivant de cette silhouette : un grand jeune homme, gauche d'allures, embarrassé de lui-même, assez

(8) Cit. par Léon Séché (p. 73).

(9) *Le Provincial* avait fait l'éloge de sa lithographie, *la Ronde du Sabbat*.

mal vêtu; une physionomie sauvage et narquoise en même temps, au visage brun et sec, aux yeux ardents (10). Ce soir-là, on lisait des vers. Son tour venu, le jeune provincial s'exécuta... Mais ici, les deux témoins ne sont plus tout à fait d'accord : Sainte-Beuve nous parle de « quelques ballades en prose », Victor Pavie d'un morceau « ciselé comme une coupe, colorié comme un vitrail, dont les rimes tintaient comme les notes du carillon de Bruges...

» L'on entendait, le soir, sonner les cloches
Du Gothique couvent de Saint-Pierre de Loches (11). »

Il est difficile d'écrire l'histoire.

Bien entendu, on le vit encore chez Hugo, parmi les fidèles de la rue Notre-Dame-des-Champs, et chez l'aimable poète des *Etudes françaises et étrangères* ; mais son passage laissa peu de traces. Sans doute n'avait-il pas l'enthousiasme exubérant de cette jeunesse ; il n'était pas homme de cénacle ; il y avait, chez lui, comme un besoin de solitude et d'indépendance.

Rêveur, capricieux, dit Sainte-Beuve, fugitif ou plutôt fu-

(10) Comp. le portrait de L. Bertrand par lui-même dans le prologue de *Gaspard de la nuit*.

(11) Sainte-Beuve, notice de l'édition originale; V. Pavie, *Revue du Maine et de l'Anjou*, 1857. — De V. Pavie encore, une 3e version de la même scène; je l'emprunte à un prospectus daté du 1er octobre 1841, à la veille de la publication, et je cite sur le manuscrit, n'ayant jamais rencontré ces pages imprimées. M. Charles-Pavie en a publié seulement quelques lignes dans son article de la *Revue de Paris* (1911). La scène, ici, se passe chez V. Hugo : « Il y a onze ou douze ans qu'au coin du feu de Victor Hugo, par une veillée de Noël où chacun récitait ses ballades, une voix fut entendue, psalmodiant d'un vers mystique l'*Agonie et la mort du sire de Meaupin*. Elle sortait de la poitrine, hélas ! déjà fêlée, d'un écolier de province, d'un enfant de Dijon qui, dès l'aube, envolé des flèches de son clocher, au bruit du carillon de Jacquemard et de sa femme, s'était venu poser sur les landiers du poète, un pied levé, le cou tendu, les épaules en arrière, « pareil à une grue sur un pal ». La complainte finie, il s'en alla. On en parla trois jours, ce qui était beaucoup, en ces temps d'incubation féconde où chaque jour suffisait à sa muse, où chaque matin un nouveau poète chantait au bord du nid. Un an après, Sainte-Beuve en parlait encore, Sainte-Beuve chez qui toute chose garde son pli, et comparait ses vers aux images d'un vélin et le parodiait si bien que nous eussions juré le voir redire d'un geste gauche et d'un fausset strident :

On entendit alors au loin sonner les cloches
Du gothique couvent de Saint-Pierre de Loches. »

grace... il disparaissait, il s'évanouissait pour nous, pour tous, pour ses amis de Dijon auxquels il ne pouvait se décider à écrire...

Charles Brugnot, un de ses plus intimes collaborateurs, se plaignait aussi de son silence :

Vous avez beau faire, mon cher Bertrand, je ne puis m'accoutumer à vous laisser là-bas dans votre imprenable solitude. Quelque obstiné que soit votre silence, je l'attribue plutôt à votre souffrance morale qu'à l'oubli de ceux qui vous aiment (12)...

Ce n'était, en effet, ni indifférence, ni caprice. Quelques lettres nous permettent de connaître ses premières impressions parisiennes : l'optimisme en est absent. Rien, ici, qui ressemble à l'exaltation mystique, à la ferveur débordante des autres néophites provinciaux, de V. Pavie par exemple. Arrivant à Paris, le jeune Angevin croit aborder à la terre promise et, venu pour adorer, il adore aussitôt. Voici son entrée dans le temple :

Une domestique portait une petite enfant sur les bras. Je m'adressai à elle ; elle m'introduisit dans le salon de son maître. J'entendis mon nom répété dans une chambre voisine et la réponse fut l'apparition du poète. Je me précipitai dans ses bras. Ici, une lacune d'environ cinq minutes pendant lesquelles je parlai sans me comprendre, sanglotant d'enthousiasme et riant de grosses larmes (13)...

Après son retour, il demeurera ébloui. A Victor Hugo lui-même le 25 août 1827 :

Je n'aurais pas résisté si longtemps à l'impatience de vous écrire, si je n'avais craint de vous étourdir par deux lettres coup sur coup; car vous avez dû recevoir celle dont mon père a chargé un de nos compatriotes pour vous. Il tenait à vous écrire le premier, et ce n'est qu'avec une soumission toute filiale, que je lui ai cédé cette fois un droit dont la reconnaissance me faisait un devoir.

Tout est donc fini, et le rideau est baissé... quand je compare aujourd'hui les deux extrémités si rapprochées de mon bonheur

(12) Lettre du 2 mai 1829. Cit. par Sainte-Beuve.

(13) Lettre du 8 juillet 1826. Cit. par André Pavie, *Médaillons romantiques*, p. 39.

d'un mois, signalées chacune par une sensation si tumultueuse, la première d'enthousiasme, l'autre d'amertume et de regret ; quand, pour la première fois, ma main pressait la vôtre, et que dans l'oppression de mon ivresse, je fixais un œil égaré sur l'homme que j'avais rencontré dans ma vie et dont ma vie avait besoin ; puis quand à l'instant d'une séparation déchirante (tout cela est bien vrai, allez!) je pressais encore étroitement cette main, considérant à mes pieds cette frontière étroite qui sépare le passé du présent, la réalité du souvenir!

J'en suis encore à savoir si c'est un bien ou un mal, que ce souvenir qui vous poursuit si loin avec sa vibration douloureuse de jouissance morte. Quoi qu'il en soit, je m'en suis abreuvé avec une volupté triste, et dès le premier soir qui me rétablit à mon retour au sein d'une famille bien chère, j'avais déjà tout raconté, et les mille attentions dont vous m'avez comblé, et ces conversations étincelantes, germes épars de vos productions à venir, et dont toutes les expressions sont restées gravées dans mon esprit ; et Mme Hugo dont ma provinciale et inconnue personne a été accueillie avec cet intérêt que vous avez bien voulu lui inspirer pour moi ; et vos petits enfants que votre belle poésie a consacrés comme leur mère. Comme tout cela est passé : comme le bonheur coule... et quand je pense que cette visite si désirée que vous m'avez promise, et sur laquelle toutes mes espérances se rejettent désormais, finira par arriver, par passer aussi, et qu'un jour il n'en restera plus que la grande ombre ! Oh ! n'importe, cette arrière-pensée chagrine ne peut contrebalancer la riche illusion de l'attente... venez, venez le plus tôt possible et ne reculez pas plus loin, je vous en supplie, un projet que des obstacles imprévus aujourd'hui pourraient par la suite vous faire prolonger indéfiniment.

Mon cher Monsieur Hugo, ce qui me console un peu aujourd'hui de ne plus voir, c'est de pouvoir vous dire d'ici ce que vous m'empêchiez de vous dire à vous-même ; c'est de pouvoir vous remercier, avec cette précision solennelle que donne l'intervalle des temps et des lieux, des bontés assidues dont j'ai été l'objet pendant un mois. Le nom d'ami que vous me prodiguiez dans vos lettres, a été plus que justifié. Il y a eu de la fraternité dans ma réception. Les Boulanger, les Deveria, les Sainte-Beuve, les Delacroix, c'est à vous que je dois tout cela, sans

compter la connaissance illustre que Mme Hugo avait eu la bonté de me proposer, mais qu'un trop court séjour ne m'a pas permis de faire.

Je garde pour la fin de cette nomenclature un nom moins célèbre, puisqu'il n'a que 17 ans de date, mais qui s'agrandira dans peu. Il m'a été bien doux de trouver dans celui que des liens de parenté vous attachent et que ce seul titre m'attachait aussi, un ami de cœur et d'esprit, auprès duquel, malgré mon droit d'aînesse, j'aurais bien des leçons à puiser. Rappelez-lui ce voyage à Angers dont il avait été question à Paris. L'époque approche: au reste je m'en vais le lui rappeler moi-même en lui écrivant.

Vous m'avez communiqué une passion d'architecture gothique dont il n'est guère possible d'éviter la contagion à quiconque a été admis comme moi au développement de votre brillante théorie. J'ai passé en gémissant, à mon retour, devant deux cathédrales admirables, celles de Chartres et du Mans. Ma ville natale se présente à mes yeux sous une physionomie toute neuve; et je marche dans les rues, épelant chaque maison comme un homme qui commence à lire. Je considère maintenant avec un ravissement de curiosité ineffable plusieurs de nos églises où j'avais entendu la messe cent fois, sans les connaître : je vous en parlerai une autre fois.

Recevez les amitiés bien vives de mon père. Mes respects, si vous voulez bien à Mme Hugo dont j'ai remporté un si agréable souvenir.

Et à vous mes embrassements.

Donnez-moi s'il vous plaît des nouvelles de Mme Fouché quand vous m'écrirez (14).

Louis Bertrand, hélas ! a d'autres soucis : soucis de santé, soucis d'argent. Dans ces pages, que reçurent sa mère et sa sœur, surchargées de sa petite écriture nerveuse, il est peu question de poésie. Elles ne nous apprennent pas grand'chose du cénacle ; en revanche, sa nature vraie se révèle à nous, délicate, mais toujours inquiète. La première lettre que je connaisse est du 20 janvier 1829. Déjà il

(14) Inédite. — Il est vrai que V. Hugo, de son côté, n'est pas moins aimable pour lui. Voy. sa lettre du 6 août 1827 (Th. Pavie, *V. Pavie, sa jeunesse, ses relations littéraires*, Angers, Lachèse, 1887).

sent cruellement le poids de la solitude ; malade, les nerfs à vif, à peu près sans ressources, tout est sujet d'irritation et de colère.

Ma chère maman et ma chère sœur,

M. Brugnot vous a communiqué sans doute quelques parties de ma lettre, et vous savez maintenant quelle a été la cause de mon retard à vous écrire. Je n'étais point encore guéri, comme je le pensais : la fièvre m'a repris il y a trois jours, et hier matin M. d'Andelarre (15) qui est à Paris m'a trouvé au lit singulièrement altéré ; j'avais eu une espèce de délire pendant la nuit. M. d'Andelarre a mis l'hôtel en sens dessus dessous à cause de moi. Ce bon jeune homme a prié le propriétaire d'avoir de moi tous les soins possibles. Quelques jours encore et je serai rétabli. Voici ce qui m'a donné la fièvre une seconde fois. M. B... le père, l'homme le plus stupide, le plus égoïste, le plus crasseux que la terre ait porté, n'a cessé, depuis qu'il est à Paris, de m'obséder. Je n'ai pas eu un moment à moi. Imaginez-vous qu'il m'a fait courir un jour, par une neige épaisse, d'un bout à l'autre de la ville avec lui, pour l'aider à obtenir une main levée d'hypothèque qu'il est venu demander ici. J'avais les pieds dans l'eau, la tête dans la pluie et la neige ; le froid était cuisant ; le soir arrivé, cet homme a le front de m'inviter à dîner à 18 sous par tête, et il avait quarante-cinq mille francs dans son portefeuille ! J'ai bien vu des égoïstes à Paris, mais point de semblable à celui-là.

Parlons un peu de nos affaires, de vous, de ma tante (16). Ma tante doit m'en vouloir beaucoup de ce que je ne lui ai point souhaité la bonne année : elle aurait tort, elle serait injuste de me traiter ainsi. Si elle savait la position fâcheuse où je me trouve, tous les désagréments que j'ai éprouvés, toutes les privations que je me suis imposées, elle aurait plutôt pitié de moi. Bien que je ne vous l'aie point écrit, soyez bien tous persuadés que j'ai fait, au jour de l'an, des vœux sincères pour votre santé à tous. Dites-le bien à ma tante. Ce jour-là, je me glissai à cinq heures du soir, lorsque la

(15) Le marquis d'Andelarre, avocat, puis magistrat à Dijon, membre de la société d'études et l'un des fondateurs du *Provincial*. Il fut plus tard membre du corps législatif.

(16) La tante Lolotte, la sœur aînée de son père, née le 30 juillet 1765, et la providence de la famille.

nuit tombait, dans l'église Saint-Roch ; j'épanchai mon âme devant Dieu ; je le suppliai de ne pas nous abandonner. Je versai des larmes abondantes dans un coin reculé, en pensant que j'étais séparé de vous, que vous étiez peut-être sans ressources et sans bois. Cet hiver, ma tante, cependant, n'aura pas oublié la promesse qu'elle m'avait faite de vous aider jusqu'au moment de mon placement : elle ne l'aura pas oubliée parce qu'elle est pleine de bonté, et qu'elle nous en a déjà donné mille preuves. Dites-moi longuement dans votre prochaine lettre ce qu'il en est de tout cela. Pour moi, le sort est toujours de fer, et la place dont je vous parlais n'est point encore arrivée. Comme je le disais à M. Brugnot, c'est à n'en plus finir. Je vais chez Victor Hugo. Là, on m'y fête comme un ami et chez moi j'ai à peine de quoi me nourrir et me blanchir ; je dois un mois de ma chambre, et n'ai plus que 15 francs devant moi. Jugez si depuis que je suis à Paris, j'ai fait de folles dépenses. Une cinquantaine de francs que me donnerait ma tante rétablirait l'équilibre. Je ne crains point de me trouver dans la peine, tant que ma tante ne doutera pas de mon respect pour elle et de ma reconnaissance dont je suis tout plein (17).

Je ne puis trop vous recommander de prendre soin de vous, toi, maman, qui es encore malade, et toi, Isabelle, qui pourrais le devenir. Lorsque je serai en fonds vous pouvez compter que je partagerai toujours avec vous, et que vous aurez des étrennes, mais à quand cela ? Je n'en sais rien. J'espère et c'est tout ce que je puis faire. Vous m'aviez chargé d'aller au ministère de la Guerre réclamer en votre faveur, et tâcher de vous faire payer votre pension en même temps que les autres veuves : j'ai reçu votre lettre trop tard. Le jour du paiement était passé, et je ne savais point le numéro d'inscription de mon père : mes démarches n'ont donc abouti à rien.

Parlez-moi de Frédéric (18), de ce qu'il fait et s'il est bien portant. Embrassez bien ma tante pour moi. Dites à mes amis qu'ils ne m'oublient point. M. Brugnot recevra une lettre dans quelques jours : en attendant, souhaitez-lui le bonjour de ma part.

(17) Je supprime quelques lignes, assez vertes, sur certaines personnes de leur connaissance.

(18) Le dernier fils du capitaine Bertrand, né le 15 mars 1816.

Je vous embrasse toutes les deux avec une affection qui ne finira qu'avec ma vie.

L.-L. BERTRAND.

J'oubliais de vous dire que je n'avais point encore vu M. d'Andelarre en particulier, et que j'ai conçu de grandes espérances de son séjour à Paris.

Ne voyez point en public les B... On en parle jusqu'à Paris. Ne les voyez point, je vous en prie.

Six mois plus tard, les choses ne se sont pas arrangées. Toujours les déceptions :

Paris, 1er août 1829.

Ma chère maman et ma chère sœur,

J'ai reçu hier soir votre trop courte lettre et je m'empresse d'y répondre. Que vous avez dû me maudire de fois ! que de fois vous avez dû m'accuser d'ingratitude, lorsque toutes les apparences étaient contre moi ! Oh ! j'ai trop souffert pour être coupable, et cependant j'éprouve je ne sais quel regret qui pèse sur mon cœur de tout le poids d'un remords. Non, ne croyez point que je vous aie oubliées un seul moment ! toutes vos lettres me sont parvenues, les vôtres et celles de M. Brugnot. J'espérais toujours avoir à vous apprendre quelque retour inespéré de fortune, quelque succès qui compenserait mon silence à votre égard. Mais l'objet de mes désirs m'échappait toujours, et toujours je le poursuivais. C'était surtout le soir, quand j'étais seul dans ma chambre que je sentais toute l'horreur de la situation où je vous ai laissées. J'avais continuellement devant les yeux le spectacle effrayant de votre abandon ! Je me dévorais nuit et jour le cœur. Oh ! ce n'est point seulement de faim et de froid que j'ai souffert. J'ai maintenant acquis toute la science du monde et du malheur : mais aussi, j'ai amassé dans mon cœur des trésors pour l'avenir. Ah ! croyez-le, mon amour pour vous, mon amitié pour M. Brugnot sont debout au milieu de tous mes déboires. Je sens chaque jour davantage que le bonheur ne réside qu'au sein des affections du berceau : oh, mon héroïque mère, ô ma petite Isabelle, combien je pleurerais si je vous pressais sur mon cœur ! Pourquoi ne serions-nous pas réunis bientôt, pour ne plus nous séparer ? Il faut croire à une providence puisque j'ai vécu à Paris pendant neuf mois, sans ressources et sans appui. Relevez votre

cœur ; moi, l'adversité me briserait plutôt que de me plier. Aux grands cœurs les grandes infortunes. J'ai plus d'une fois partagé mon dîner, c'est-à-dire mon pain, avec de plus malheureux que moi. C'était une consolation. Malgré toutes mes tribulations, je me porte assez bien. Que n'en est-il autant de vous ? Je me tuerais quand je pense que je suis la cause de vos larmes, et que j'ai aggravé votre mal. Que de grâces n'ai-je point à rendre à l'infatigable sollicitude de M. Sédillot qui vous soigne si obligeamment, à la bonté de M. Brugnot et de sa femme qui vous viennent voir et vous consolent! dites-le lui bien, l'amitié que je lui ai vouée a sa source toute entière dans le cœur. Félicitez-le de ma part de la place qu'il a obtenue ; c'est moins encore qu'il ne mérite. Un des amis de Victor Hugo que je n'ai pas vu depuis plus de trois mois (19). avait eu quelques prétentions à cette place, qu'il a depuis abandonnée ; elle ne pouvait tomber en des mains plus dignes que celles de M. Brugnot. Ce que vous me dites d'un ouvrage en vers de sa composition excite au dernier point ma curiosité, il n'est rien que je ne fasse pour plaire à l'auteur. Je chercherai un libraire qui veuille se charger de la publication, et je le mettrai en relation avec lui. J'attends avec impatience la lettre de M. Brugnot qui doit m'en apprendre davantage à cet égard. Vous ne pouvez vous imaginer combien sont stupides et voleurs la plupart des libraires de la capitale. Les *Bambochades* dont vous me parlez dans plusieurs de vos lettres sont maintenant sous les scellés avec les meubles d'un libraire qui a fait faillite et avec qui j'étais en marché : on me les rendra dans quelques jours, après un mois de séquestre. Je suis maintenant en marché avec un libraire ; et sur le point de lui vendre un manuscrit ; cependant je crains que cela ne manque, par des circonstances particulières. Voici comment. Je suis presque sans chaussures, mon habit est usé sur le devant; je ne puis aller voir ce libraire que le soir; et alors il n'est jamais chez lui. Je lui écris, il me répond, et cela n'amène aucun résultat. C'est aussi en partie ma toilette qui m'empêche de poursuivre la représentation d'une pièce reçue au *Vaudeville*, et d'en faire recevoir une autre aux *Nouveautés*, et qui me fait négliger Victor Hugo et ses amis. Dans quelques jours je saurai à quoi m'en tenir sur mon libraire : je ne lui donne point mon manuscrit à moins de quatre cents francs : mon

(19) Sainte-Beuve.

intention était, n'ayant point encore reçu votre lettre, de vous écrire aussitôt la conclusion de cette affaire et, s'il en est comme je l'espère, de vous envoyer la moitié de la somme que je toucherais; et de plus à chacune une robe. Je vous disais que les libraires sont des voleurs quand on ne prend point des précautions contre leurs ruses. Ecoutez : deux écrivailleurs qui font des romans et des mémoires à la toise me proposent de travailler avec eux à un ouvrage de circonstance : je dois avoir le quart de la vente. Je travaille donc. Ma sale besogne est terminée, le volume paraît; alors ce n'est plus eux, c'est le libraire qui demeure mon débiteur des 100 fr. promis. Je comptais vous envoyer 80 fr. et m'acheter un habit. Ce libraire ne me paya que par sommes de 10 fr. Je donnai ce que je pus à ma propriétaire, je m'achetai un pantalon d'été, une paire de souliers, et payai mes dettes qui montaient à une quarantaine de francs. Maintenant je n'ai plus le sou et ne sais où en trouver pour attendre; mes souliers sont usés; mes bottes que j'ai fait ressemeler trois fois depuis que je suis à Paris, ont besoin de l'être de nouveau. Il me vint un moment l'idée de tirer une lettre de change sur ma [déchirure] je n'en ai rien fait. Si j'avais voulu des places de commis libraire [déchirure] par mois, et autres, il n'eût tenu qu'à moi d'en avoir. Je n'ai pas cru devoir désespérer encore à ce point du ciel et de la fortune. Pardonnez-moi l'incohérence de mes idées et de mon style. Huit heures vont sonner. C'est l'heure de la levée des lettres, et je voudrais que la mienne [déchirure] les autres. Je ne dois point oublier de vous dire que M. Harel, ancien préfet du département des Landes, a été nommé directeur de l'Odéon (20) qui s'ouvrira le 1er septembre. Si j'étais mieux vêtu, je me serais déjà présenté chez lui pour lui demander quelque place dans son administration. Je m'aperçois en terminant ma lettre que je ne vous ai point dit la millième partie de ce que je voulais vous dire: je ne vous ai point parlé par exemple de G... Ce sera pour la prochaine fois. J'oubliais de parler de ma tante; que dit-elle de moi ? Ecrivez-moi le plus longuement possible : passez plusieurs jours, s'il le faut, après votre lettre ; je vous raconterai dans ma prochaine ma façon de vivre et comment, cet hiver, je me suis tiré d'affaire : vous serez étonnées. Hier un Bourguignon qui logeait

(20) Harel avait obtenu, le 26 avril 1829, le privilège de l'Odéon pour 2 ans et 7 mois (du 1er sept. 1829 au 31 mars 1832).

dans l'hôtel et qui m'avait prêté 5 francs est parti, et j'ai eu la mortification de lui avouer que je ne pouvais les lui rendre.

Je vous embrasse de toutes les puissances de mon âme, toi, ma mère, que je voudrais rendre heureuse au prix de mon sang, toi, ma sœur, qui es celle sur qui repose toute ma vie. Reprenez courage, encore une fois. Mon cœur ne cessera de battre pour vous qu'au dernier jour.

Votre fils et frère,

J.-L. BERTRAND (21).

§

Nous ignorons les raisons précises qui, le 4 avril 1830, ramenèrent Louis Bertrand au pays natal ; cette lettre, peut-être, explique ce retour. Il revint avec le prestige d'une année passée en pleine bataille littéraire. Il avait connu la fièvre du grand jour d'*Hernani* ; il avait assisté à la première tumultueuse de *Christine* ; il rapportait un exemplaire des *Consolations* avec une dédicace autographe : il pouvait conter ses campagnes.

Le fidèle Brugnot eut peine à le reconnaître et souffrit de ne pas retrouver l'ami qu'il avait quitté. « Mes anciens collaborateurs ont brisé violemment tous rapports avec moi », écrira-t-il dans le *Spectateur*, le nouveau journal qu'il vient de fonder (22).

Il est vrai que la politique est pour quelque chose dans cette amertume. Les passions étaient assez excitées à Dijon, et les événements de Juillet y avaient soulevé une émotion considérable. M. Chabeuf a conté par le détail l'histoire de ces quelques journées. La duchesse d'Angoulême revenant par étapes de Vichy faisait son entrée le 29, au moment précis où venaient d'être affichées les ordonnances. La foule, tout d'abord, se contint ; frémissante, elle demeura respectueuse. Mais, durant la visite obligatoire de la ville, pendant le dîner de gala et surtout pendant la représentation théâtrale qui suivit, l'exaltation ne fit que croître. Des

(21) Lettres inédites.

(22) Article du 27 janvier 1831. — Ceci d'ailleurs n'est pas tout à fait exact, du moins en ce qui regarde L. Bertrand. Voy. ci-dessus p. 4, note 2.

cris, des injures accueillirent la Dauphine à son entrée dans la loge officielle ; son attitude impassible, un peu dédaigneuse fit éclater l'orage avec plus de violence, un fort détachement de cavalerie dut protéger son retour à la préfecture. Quand elle partit le lendemain, furtivement, au petit jour, la révolution était accomplie.

L. Bertrand ne pouvait, en de telles heures, rester indifférent. Son ami James Demontey, le futur montagnard de 48, l'entraîna sans peine. Brusquement il se découvrit des ardeurs nouvelles. Rédacteur en chef au *Patriote de la Côte d'Or* (23) il se jeta dans la lutte, mena à la fois contre le monarchiste *Journal de la Côte d'Or* et contre le *Spectateur* de son ancien ami Ch. Brugnot (24), d'un libéralisme modéré, des polémiques virulentes, affecta des allures de Bousingot, prit la parole dans des banquets, se mêla à des bagarres, se battit en duel — un duel sans grand dommage (25)...

Les articles politiques du *Patriote* qui portent sa signature sont d'une emphase assez ingénue (26). Il se travaille à l'éloquence, qui n'est pas son fait. Voici cependant un morceau

(23) Premier numéro le 15 février 1831.

(24) Charles Brugnot était mort le 11 septembre 1831. L. Bertrand mit quelque temps à rendre à son ami l'hommage qu'il lui devait. C'est seulement le 7 juillet 1832, en annonçant la publication de ses poésies posthumes, qu'il donna sa pièce de vers : *Aux mânes de Ch. Brugnot*. — Quant au *Spectateur* il était passé aux mains de Ladey, Lorain, Belime et du docteur Salgues.

(25) Sur ces incidents de la vie dijonnaise, voy. H. Chabeuf, liv. cit. — La querelle du *Spectateur* et du *Patriote* s'était envenimée en août 1832, à l'occasion du passage de Cormenin, député de l'Aisne. Une délégation dont faisait partie L. Bertrand était allée le haranguer à son hôtel. Le *Spectateur*, en racontant la manifestation, avait parlé dédaigneusement de Bertrand qui répliqua par une lettre rageuse et sans modestie : « Je préfère vos dédains à vos suffrages. Vos suffrages d'ailleurs seraient bien humbles après ceux dont m'honorent Victor Hugo, Sainte-Beuve, Ferdinand Denis, etc... » (Lettre publiée par Asselineau). Après quoi, la guerre d'épigrammes reprit ; le duel qui suivit n'eut rien de tragique, les témoins l'ayant arrêté après deux balles échangées sans résultat. En novembre, nouvelles polémiques et Demontrey et Bertrand envahissent les bureaux du *Spectateur*.

(26) Asselineau donne dans sa notice les articles du 9 mars 1831 : *La guerre* et du 11 mars, *Fin de la Pologne*. Voy. les autres, moins importants, dans le *Keepsake fantastique*.

plus vigoureux, une lettre au préfet de la Côte-d'Or, dont je retrouve l'original dans ses papiers :

Monsieur le Préfet,

La Côte-d'Or n'a jamais été une province conquise ; nous ne sommes point des Dalmates ; nous vivons libres sous un roi citoyen, et non pas esclaves sous un proconsul.

Si nous étions des factieux, nous garderions le silence. Ce serait nous avouer coupables.

Mais nous ne sommes coupables que d'avoir entonné l'hymne d'imprécation contre les ennemis de la France. Nous ! Du sang et le pillage ! arrière ! les jeunes Français font une révolution et ne font pas d'émeutes.

Oui, nous avons crié : *A bas les carlistes ! à bas le juste milieu !* et nous le crions encore !

A bas les carlistes ! Ils ont débarqué d'Holyrood, ils étaient hier à Saint-Germain-l'Auxerrois, ils sont aujourd'hui au Luxembourg !

A bas le juste milieu ! Nous répudions une Chambre qui répudie la révolution de Juillet, un ministère qui répudie la gloire nationale.

Voilà, Monsieur le Préfet, notre réponse à votre proclamation du 25 avril et notre profession de foi politique.

Mais, de toute façon, la politique lui réussissait peu. Il était difficile de demeurer l'artiste impeccable, en devenant homme d'action. Même ses articles littéraires s'en ressentent. Un morceau comme *le Père Chancenet* ne manquait pas d'une certaine verve bourguignonne, mais cela restait loin de la perfection stricte des admirables eaux-fortes et des *Bambochades* d'autrefois. Le temps lui faisait défaut, pour ciseler ses phrases amoureusement (27).

Une mésaventure acheva de le dégoûter non pas de la Bourgogne, mais des Bourguignons. Il avait eu la fantaisie malencontreuse d'écrire un vaudeville, *le Sous-lieutenant*

(27) Voy. *les Chasseurs Suisses* du 6 décembre 1831 dans la notice d'Asselineau ; — *le Père Chancenet*, 5 nov. 1831, — *les Besicles de mon oncle*, 1er mars 1832, — *le Trappiste d'Aiguebelle*, 22 mars 1832, dans le *Keepsake fantastique*.

de hussards... Gaspard de la nuit vaudevilliste ! Et il eut l'idée, plus malencontreuse encore, de le faire représenter sur le théâtre de Dijon. Ce fut, le 30 novembre 1832, un véritable désastre : la pièce n'alla pas plus loin que la première représentation. Après avoir maudit, comme il convient, le directeur, les acteurs, le public, la cabale et la politique, L. Bertrand, pour la seconde fois, abandonna sa patrie ingrate et, dans le courant de décembre, regagna Paris qu'il ne devait plus quitter.

Les malheurs du *Sous-lieutenant de hussards* l'avaient heureusement découragé du vaudeville (28), sans le détourner du théâtre. Durant ces neuf dernières années de sa vie, où l'on perd parfois ses traces, mais que l'on sent cruelles à à peu près sans répit, une de ses plus chères préoccupations est ce *drame-ballade* dans lequel il a mis tant d'espoirs et qu'il ne se lasse pas de promener de théâtre en théâtre, docile aux observations et aux critiques, résigné à le corriger et à le refondre sans cesse.

L'*Antiquaire* de Walter Scott avait fourni le thème, romantique à souhait : la légende du bûcheron Martin Waldeck séduit par le démon de la forêt de Hartz, s'élevant au faite des grandeurs humaines et victime enfin de sa cupidité et de son ambition. Mais le drame lui-même et les épisodes n'appartiennent qu'à L. Bertrand.

Les documents restés entre ses mains nous permettent de suivre l'histoire de la pièce ; elle ne laisse pas d'être instructive. Sous une première forme *le Lingot d'or, drame mêlé de chant*, en 3 actes et 6 tableaux — elle fut présentée d'abord au Théâtre des jeunes élèves de M. Comte, le 22 août 1835. C'était montrer de la prudence et de la modestie. Pourtant, l'ancien théâtre scolaire des Jeunes comédiens, sous la direction toujours de son fondateur, avait gagné en dignité. Sans rien sacrifier de ses prétentions

(28) Le *Keepsake fantastique* donne une petite pièce encore : *Louise ou le pensionnat de demoiselles, drame vaudeville en 1 acte, imité de Mme Campan*, — mais sans en indiquer la date.

moralisatrices, il était devenu un théâtre véritable. Au passage des Panoramas, puis au passage Choiseul, sur l'emplacement actuel des Bouffes-Parisiens, il s'était classé parmi les scènes connues de Paris. Roger de Beauvoir, Théaulon, Dumanoir alimentaient son répertoire. Il avait un comité de lecture, — comme la Comédie Française.

Ce comité étudia la pièce attentivement et fournit un rapport. Sa première impression avait été un mouvement de surprise, sinon d'inquiétude : « En vérité, on ne sait quel avis donner sur cette pièce. C'est une succession étourdissante de scènes romantiques, les unes intéressantes, les autres inutiles, presque toutes invraisemblables, un roman en action, un véritable cauchemar ; au milieu de tout cela, un intérêt de curiosité, un style élégant, trop élégant parfois, de l'esprit, beaucoup d'esprit, de très jolis couplets. » Le 1er tableau (la rentrée des bûcherons après le travail et l'apparition du démon tentateur) paraissait à peu près sans reproche ; ailleurs, des retouches étaient nécessaires, dont on dressait la liste... L'auteur fit certaines concessions, en refusa d'autres ; un nouveau rapport fut rédigé, discutant encore. En somme, l'œuvre ne semblait pas négligeable et ce n'était en aucune façon un rejet pur et simple : « Nous le répétons, la pièce, quoique empreinte de l'inexpérience d'un jeune homme, décèle beaucoup d'esprit et nous serions fâchés qu'elle fût perdue pour le théâtre de M. Comte. Mais il y a à faire, beaucoup à faire, pour qu'elle puisse prétendre à un succès réel ; il y a à retoucher, à retrancher, à ajouter, il y a aussi peut-être à profiter des observations désintéressées d'hommes d'expérience et qui ne demandent pas mieux que d'encourager les jeunes talents. »

L. Bertrand, sans doute, ne sentit pas tout le prix de ces *observations désintéressées*. Un an plus tard, le 22 août 1836, il offrait son œuvre à la Gaieté. Elle était refondue en 4 actes et un épilogue et portait un titre nouveau : *Peeter Waldeck, ou la Chute d'un homme*. Ici encore, on fut sur le point d'aboutir. « Premier acte remarquable », avait déclaré

le lecteur ; mais au dernier moment, le régisseur général Varez, « un régisseur ignare et capricieux », fit remarquer que le sujet, le titre, les décors, les costumes étaient allemands et qu'une pièce allemande était inacceptable, à moins d'un travestissement complet. L. Bertrand eut beau se débattre, rappeler les origines anglaises de son œuvre... Le 18 mars 1837, il retira son manuscrit.

Des coupures encore, un titre moins compromettant et ce fut la forme définitive : *Daniel, drame-ballade* en 3 actes, que Harel le grand impresario romantique refusa aimablement à son tour (29). Sur la scène où avait triomphé *la Tour de Nesles*, l'intrigue paraissait sans doute un peu mince, et le directeur qui sentait la faillite prochaine n'avait plus grand souci d'encourager les débutants.

Le précieux manuscrit, un cahier noué de rubans verts, fut mis en réserve. A le parcourir, on ne peut regretter qu'il n'ait pas affronté la scène, ni l'impression. Malgré ses qualités poétiques, malgré la précision et le mouvement de quelques tableaux, cette ballade étirée en drame manque de force dramatique. Le merveilleux de l'intrigue rappelle bien des souvenirs ; jusqu'au dénouement brutal, les épisodes se succèdent, trop prévus pour tenir en haleine la curiosité d'un public. « Un Faust et un Méphistophélès enfantins », disait-il lui-même quand il offrait son œuvre au théâtre des Jeunes Elèves. En dépit des remaniements successifs, elle garde toujours un peu ce caractère. On comprend qu'un vieux routier de théâtre comme Harel, en un moment critique pour son entreprise, ait hésité à risquer la partie.

Ce n'est pas au théâtre que Louis Bertrand pouvait donner sa mesure (30)... Mais il n'était pas beaucoup plus heu-

(29) Harel avait été préfet des Landes pendant les Cent jours, au temps où le capitaine Bertrand y commandait la compagnie de gendarmerie ; sans doute avait-il connu la famille du poète. Le *Keepsake fantastique* cite un fragment de la lettre dans laquelle, en lui offrant *Daniel*, L. Bertrand fait appel à sa générosité : « Il y va de nos plus chères espérances actuelles, à ma mère et à moi. Un tour de faveur et nous sommes sauvés. »

(30) Il s'obstinait pourtant. Je trouve encore ce titre dans ses papiers (mais

reux avec le recueil de ballades en prose qui devait rester son grand titre de gloire. Ici encore, une série de déceptions. Cela avait commencé dès 1829, quand la déconfiture d'un libraire lui avait fait craindre la perte même de son manuscrit (31).

Mais ce n'étaient alors que des *Bambochades*. Quand il revint à Paris, le recueil s'était étoffé ; l'introduction était au point ; Louis Bertrand se changeait en Aloysius. Au seuil de l'œuvre, Gaspard de la nuit profilait sa silhouette famélique, Gaspard de la nuit, son frère de rêves et de misère. Derrière les graves hôtels parlementaires noblement alignés, la vieille cité bourguignonne renaissait, « le Dijon de Philippe le Hardi, de Jean sans Peur, de Philippe le Bon et de Charles le Téméraire, avec ses maisons de torchis à pignons pointus comme le bonnet d'un fou, à façades barrées de croix de Saint-André ; — avec ses hôtels embastillés, à étroites barbacanes, à doubles guichets, à préaux pavés de hallebardes ; avec ses églises, sa sainte chapelle, ses abbayes, ses monastères qui faisaient des processions de clochers, de flèches, d'aiguilles, déployant pour bannières leurs vitraux d'or et d'azur... » Une légende des siècles en médaillons.

Sainte-Beuve avait-il oublié leur rencontre d'autrefois (32)?

le titre seulement) : *Jean le Lépreux*, drame en cinq actes et en dix tableaux avec un prologue.

(31) Lettre du 1er août 1829.

(32) Non, s'il faut en croire le prospectus de V. Pavie : « A force de l'évoquer, il finit par le faire apparaître et reçut de sa propre main, à titre de consultation, un petit cahier en prose, divisé en six livres de pièces naines et bizarres avec des épigraphes qui leur descendaient jusqu'aux talons. C'étaient mille fantaisies tirées du vieux Paris, du vieux Dijon, d'Espagne, d'Italie et de Flandre, semées de paillettes d'or, trouées de nuages livides selon le soleil et selon la nuit : tantôt la lueur fauve et bistrée de Goya, dardée sur le passant comme un rayon de lanterne, tantôt la touche patiente qui dénombre les feuilles dans l'infini bleuâtre et minutieux de Breughels ; — ce qu'un maçon allemand, sa truelle à la main, voit fourmiller à ses pieds du haut des échafaudages d'une église ; ce que disent des gueux de nuit autour d'un feu de brandons ; comment décroît le bûcheron aux yeux du voyageur dans les sentiers givreux de la forêt dénudée ; — de quoi faire damner une légion de pédagogues ; de quoi asphyxier sur son registre ouvert le plus intègre et le plus scrupuleux des comptables ; — mais de quoi réjouir ceux-là qui, traqués sans

A la première lecture il fut séduit par la sobriété élégante et expressive de ces tableautins ; il en parla à Renduel qui, séduit à son tour, s'assura du manuscrit pour la somme modeste de 150 à 160 francs (33).

Tout de même, 150 francs, dans sa situation actuelle, c'était presque une fortune. Plus précieuse encore que l'argent, la joie de toucher au but, l'espérance de voir son rêve bientôt réalisé. Mais ce livre-artiste demandait une présentation digne de lui et qui en accusât le caractère. Il fallait une typographie originale, des titres à effet, des lettres ornées à la gothique, des encadrements, des vignettes (34). Il fallait tant de choses que l'on ne fit rien et qu'après un moment d'enthousiasme, Renduel n'y pensa plus.

Quand, à la mort du poète, David d'Angers vint réclamer le manuscrit, il le rendit sans regret contre remise de la somme qu'il avait avancée... et deux ans et demi s'écoulèrent avant que parût, chez le bon romantique Victor Pavie, le volume préfacé par Sainte-Beuve (35).

relâche de bourses en usines, et de clubs en salons, s'en iraient mendier l'ombre, le silence et le mystère jusque sous les poutres vermoulues d'un gibet... »

(33) Dans une lettre de ses derniers jours à David d'Angers : « Renduel m'a donné pour *Gaspard de la nuit*, je ne sais plus à quel titre, sans doute comme prix de la première édition, et comme prix du manuscrit la somme de cent cinquante ou soixante francs... » (Publ. par Séché, p. 83).

(34) V. Pavie (*Ibid.*) : « En 1836 un éditeur l'acheta, auquel vint la pensée d'en rehausser l'impression d'une série d'illustrations magnifiques, assorties au goût des sujets : des grues et cigognes de leurs ailes enchevêtrées devaient broder l'azur des marges où se seraient entortillés les follets dans la chevelure des sorcières ; on y eût vu la terre s'épanouir en corolle avec la lune pour pistil et les étoiles pour étamines ; et tout au fond, bien loin, se profilant sur la brume la silhouette immortelle de Jacquemard... »

(35) Voici la fin du prospectus de V. Pavie : « Le précieux cahier était absent. On chercha l'éditeur; il avait quitté les affaires et demeurait à vingt-cinq lieues de Paris. On écrivit ; enfin, racheté au prix minime de sa première évaluation, le manuscrit passa aux mains de l'artiste, tel qu'il était sorti du portefeuille du poète, il y avait... tantôt six années. M. David souleva l'enveloppe qui le recouvrait et, le considérant comme on ferait d'une figure sous les voiles de son linceul : — Je le publierai, dit-il, et puisse la mort lui réussir mieux que la vie ! — Et moi, dit Sainte-Beuve, je lui mettrai au front une notice originale. — Et moi, dis-je, je l'imprimerai. Je l'imprimerai ainsi, simple et nu, sans fleurons, sans arabesques ni vignettes. Il n'a que trop souffert de toutes les vanités de ces illustrations dilatoires : trêve de grandeurs et de longueurs ; outre qu'il porte en lui assez de rubis et d'escarboucles pour étinceler tout seul, même durant la nuit.

§

Tandis que passait le temps sans qu'il vît aboutir aucun de ses espoirs, la vie était devenue, pour le poète, chaque jour plus cruelle et plus pénible. Ses forces, sinon son courage, s'épuisaient et la gloire, qui l'aurait consolé, était rebelle.

Sa mère et sa sœur l'avaient suivi, ce qui ne simplifiait pas les choses. Dans le petit hôtel de la rue Notre-Dame des Victoires où ils s'étaient installés, ce fut aussitôt la misère. Le 25 septembre 1833, il adressait à son ancien condisciple Antoine de Latour, précepteur du duc de Montpensier, un appel émouvant : « Encore si j'étais seul, si je n'avais qu'une vie !... Mais ma mère et ma sœur sont arrivées à Paris après avoir vendu, pour faire le voyage, le peu de meubles qu'elles possédaient ; toutes leurs ressources sont épuisées... Si je te disais que je suis au moment de n'avoir plus de chaussures, que ma redingote est usée, je t'apprendrais là le dernier de mes soucis : ma mère et ma sœur manquent de tout dans une mansarde de l'hôtel des Etats-Unis qui n'est pas payée... (36) »

Ainsi, il lui fallait invoquer tour à tour ceux qui pouvaient compatir à sa misère. Il essaya de tout, fournit de la copie à de petits journaux éphémères ; un moment, le baron Roederer le prit comme secrétaire, mais son esprit aventureux l'empêchait de s'attacher à rien (37). En septembre 1837,

»Je l'imprimerai chez nous, d'où son nom s'exhalera avec le parfum des violettes de novembre, cette fleur des fosses, ce mois des morts. La cause de Louis Bertrand est la cause des provinces. D'ailleurs Angers lui va. N'a-t-il pas pour Jacquemard l'*Inviolata* qui tinte au carillon de notre horloge ? Et les maçons juchés sur les girouettes de Saint-Maurice ont-ils rien à envier des choses curieuses que le maçon Knupfer discerna jadis dans Mannheim ?... Afin que vous, ô statuaire, en ciselant quelque jour la pierre de son tombeau, vous y inscriviez cette épitaphe :

DIVONIIS NATUS EST ;
LUTETIÆ OBIIT ;
ANDEGAVI AUTEM RESURREXIT. »

(36) Publ. par L. Séché, p. 64.

(37) Au printemps de 1834, on lui avait offert une place de 200 fr. par mois en Suède ou en Danemark. Il la refusa : « Avouez, Monsieur que mieux vaut encore ne manger que du pain au soleil de sa patrie. Advienne que pourra, la

dans un moment particulièrement pénible, A. de Latour obtint pour lui un secours de la reine Amélie. C'est du moins ce qui ressort d'une lettre du 15 septembre.

Mon cher de Latour,...

Je dépose à la poste des Tuileries, en même temps que cette lettre pour toi, un sonnet de remerciement que j'adresse à la reine, tout indigne qu'il est d'être lu par des yeux et des lèvres royales. Tu trouveras ci-joint une copie de ce sonnet. Je n'ai point signé l'original à la reine, dans la crainte, mal fondée peut-être, que ma signature ne vienne à être produite dans un journal, et cela contre les intentions même de la reine. Si nous étions au temps où un sonnet valait une abbaye, témoin celle que l'amiral de Joyeuse donna à Philippe Desportes pour une pièce de vers de ce génie, il n'y aurait que gloire à la publication du mien. Mais tu comprends que, dans le cas présent et à la veille de publier un livre, cette publication me serait fort pénible. Quand la reine sera de retour à Saint-Claude, assure-la bien, je t'en prie, n'y manque pas, de ma reconnaissance et de mon dévouement. Sa bonté m'a touché jusqu'aux larmes. La surprise où m'a jeté la lecture des premières lignes de ta lettre, quand je l'ai reçue, ne m'a pas permis de charger d'un seul mot de remerciement pour l'excellente reine la personne qu'elle a envoyée auprès de moi et qui s'est éloignée avant que j'eusse pu rassembler quelque peu de présence d'esprit. Une heure après, j'étais encore tout éperdu. C'était le 13 à 4 heures. J'ai fait le sonnet à la reine, la nuit, dans mon lit, pendant une insomnie, comme presque tous les vers que je fais. Fais quelques efforts pour le trouver passable... (38)

En marge, ces mots au crayon : « Dans une lettre du 18 sept. 1837, De Latour lui envoie 100 francs que la reine lui a donnés pour le sonnet. » Un sonnet à la reine : quelle capitulation pour le Bousingot du *Patriote de la Côte-d'Or !*... Du temps avait passé (39).

France en aura toujours pour un de ses enfants. » (Lettre du 14 mars. Catal. de la collection J. Claretie.)

(38) Lettre inédite. Le sonnet lui-même, qui figurait dans les collections Noilly (*Catalogue* n° 526) et J. Claretie n'a pas été retrouvé.

(39) L. Bertrand n'avait pas renoncé cependant à ses convictions libérales. Je trouve dans ses papiers, daté d'octobre 1837, le manuscrit d'une satire pittoresque et amusante contre les Légitimités d'Europe (*Œuvres posthumes d'Al-*

Comment pouvait-il, parmi ces déceptions, ces difficultés de chaque jour, conserver l'amour du travail?... Mais les lettres étaient son seul recours. Ses goûts ne changeaient pas. La peinture le passionnait plus que jamais; sur des petits carnets, il dressait des listes de peintres et de tableaux minutieusement décrits: peintres de l'école flamande, de l'école hollandaise et de la vieille école allemande de préférence; pourtant un de ces carnets est consacré à Watteau, à Lancret et à Pater (40).

A ces dernières années il faut rapporter toutes les pièces que V. Pavie a groupées à la fin de son recueil (*Pièces détachées extraites du portefeuille de l'auteur*) et aussi le proverbe *les Conversions* (41), le conte *Perdue et retrouvée*, le petit tableau historique *Michel Ange à Florence* (*1519*) (42)... Mais cela comptait peu pour lui. Louis Bertrand n'avait jamais cessé de penser à son *Gaspard de la nuit*. Quelques jours avant sa mort, il songeait à le retoucher encore : « Ce manuscrit, je dois vous le déclarer [le manuscrit cédé à Renduel], est un vrai fouillis. Renduel m'y faisait faire tant de changements. Il est tout à fait provisoire et devrait être rangé et revu d'avance, feuille par feuille d'impression... Le manuscrit a besoin d'être réduit au tiers au moins et la première préface doit être entièrement supprimée. *Gaspard de la nuit* est un ouvrage ébauché dans beaucoup de ses parties, j'ai bien peur de mourir tout entier » (43).

Cette lettre est adressée à David d'Angers: le sculpteur fut l'ami fidèle des années d'agonie. A deux reprises, en 1838 et 1839, L. Bertrand avait dû se réfugier à l'hôpital

cofribas, *n° I. Les légitimités d'Europe*). Il est vrai que rien ici ne vise directement la monarchie bourgeoise de Louis-Philippe. Le ministère de l'Instruction publique aussi fut sollicité en faveur du poète et finit par s'émouvoir. Villemain accorda un secours de 300 fr. le 16 mars 1841 : depuis 5 jours, L. Bertrand était à l'hôpital Necker où il allait mourir.

(40) Deux de ces carnets sont datés de 1840 et 1841.

(41) Publ. dans *les Grâces, Journal du beau sexe* (11 nov. 1833).

(42) Aucune de ces pièces n'a été réimprimée.

(43) Publ. par L. Séché, p. 84.

Notre-Dame, puis à l'hôpital Saint-Antoine (44). La tuberculose faisait dans ce corps épuisé des progrès constants et, dans la détresse des journées sans espoir, il ébauchait des vers encore... Cette plainte, datée du 19 septembre 1838:

Ainsi, du sort la félonie
Me réservait cette avanie.
Mais qu'importe le sort brutal ?
Ne pleurons pas, ô mon génie,
D'être logés à l'hôpital.

Eh ! Qu'importe quand l'insomnie,
Sur ce dur chevet d'agonie
Te crée un monde oriental...

Que le présent l'outrage ou nie,
Ma muse, un jour, sera bénie,
Le malheur est mon piédestal...

Ceci encore, « improvisé à la St. Ath., 12 mai 1839 », nous dit-il, et qu'il n'a pas achevé :

... pilier, fatal autel
Où j'ai huit mois courbé la tête.
Là fut mon lit — sois immortel
Comme la gloire du poète.

Que cette gloire au front serein
Un jour mes vers et mon nom jette
A l'écho de ton mur d'airain,
Avec le cri de la trompette !

Et qu'à mes vers...
Quiconque a souffert et regrette
Attache un doux regard d'amour,
Mouillé d'une larme muette.

Libéré en novembre 1839, il essaya, pendant un an encore, de reprendre la lutte. En mars 1841, il entrait de nouveau

(44) Une note manuscrite de L. Bertrand donne les dates exactes : « N. D. de la P. entré le 18 septembre 1838 (salle St.-Ath. n° 70 et 37) et sorti le lundi 13 mai 1839. — St. Ant. entré le 15 mai 1839 (salle St. Ant. n° 19) et sorti le 24 novembre 1839. »

à l'hôpital Necker, pour n'en plus sortir vivant. Peu de gens s'en émurent. Fièrement, il cachait ses misères. Avec David seulement, il se sentait en confiance et s'abandonnait. On a publié les lettres où il le tient au courant de sa maladie; elles sont profondément douloureuses, — émouvantes surtout quand elles s'efforcent à une gaîté qui ne trompe pas.

Quant au grand artiste, il fut jusqu'au bout admirable de dévouement. Sa présence constante adoucit l'angoisse des jours suprêmes. Le 28 avril, il était à son chevet; quand il revint le 29, la mort avait fait son œuvre. Une dernière fois, à l'ensevelissoir de l'hôpital, il crayonna ce dessin conservé au musée d'Angers, cette figure hâve et décharnée qu'enveloppent les plis du linceul.

Presque seul encore, le lendemain, il accompagna son ami jusqu'au cimetière de Vaugirard. La pluie tombait à flots, des éclairs tailladaient le ciel noir... C'est dans le fracas d'un orage romantique que Gaspard de la nuit devait gagner le champ du repos.

JULES MARSAN.

POÈMES

—

TOMBEAU DE RENOIR

Celui dont la dépouille est en paix sous la stèle
Où les lettres d'un nom te retiennent, passant,
Eut pouvoir de créer des corps éblouissants
Comme un jeune pêcher que le printemps constelle.

Tout ce que la clarté, sur une chair mortelle,
Peut allumer de feux nacrés et rubescents,
Gemme la nudité de ses nymphes, issant
D'une eau vive où des fleurs croulent en cascatelle.

Fixant de ses yeux bleus la déesse aux sept voiles,
Dont la fauve splendeur est captive en ses toiles,
Le vieux maître, longtemps, fit reculer la mort.

Et, si l'on descellait la pierre tumulaire,
Peut-être verrais-tu, passant, briller encor
Dans un masque troué, deux gouttes d'or solaire !

—

NU AU DIVAN NOIR

Sur le divan d'ébène où des peaux de panthère
Evoquent un panique automne du passé,
Et face à la psyché que le couchant éclaire
Son grand corps de Diane est à demi dressé.

En grappe de lueurs, brûlent dans une coupe
Les joyaux qui paraient sa lourde nudité :
Pierres glauques, rubis pleins d'étincelles pourpres
Et perles aux rayons changeants d'astre argenté.

Elle n'a pas serti d'une ombre délicate
L'aube marine enclose en ses yeux allongés,
Ni cueilli lentement, dans un bain d'aromates,
La nostalgique odeur des jardins étrangers.

Mais si nue — aboli le triple sortilège :
Bijoux, parfums et fards — elle scintille encor
De ce feu chryséen de lune sur la neige
Dont ses cheveux épars enveloppent son corps.

Au miroir, elle observe avec mélancolie
Son visage défait que cernent les coussins,
La courbe sans beauté de sa hanche amollie,
Et son buste où fléchit le fruit double des seins.

Elle songe, semblable à sa propre statue,
Au désir qui l'obsède, à l'amour qui la fuit,
Et sent passer soudain, sur sa chair dévêtue
Le frisson d'Ariane enchaînée à la nuit.

—

ÉLÉGIE

Le jardin que l'automne, enlumineur fantasque,
Embrase de ses feux,
Semble expirer sans bruit comme fait sous son masque
D'or rouge, un roi lépreux.

Ce lieu fut ton domaine, ô Jeunesse inclinée,
Les jours sont-ils si loin,
Où tu partais pour accomplir ta destinée,
Une Victoire au poing ?

Déjà, sentant peser sur ton élan splendide
Trop d'incertains combats,
J'ai récusé l'espoir de la palme viride
Que je n'atteindrai pas.

Je vois en mon été, scintiller sur mes tempes
Le givre des hivers,

Et je n'ai pas su peindre, à la clarté des lampes,
Mon lyrique univers.

Sera-t-il mien le sort amer de ces poètes
Sans gloire et sans amour,
Dont vous bercez en vain la vieillesse inquiète,
Arbres du Luxembourg ?

Ah ! s'il me faut, comme eux, faiblir dans la conquête
Du nombre et de ses lois,
Si la Muse, pliée au grand rythme æginète,
Se détourne de moi,

Que du moins, quand viendra la minute émouvante
De renier mes dieux,
La beauté, sous les traits d'une jeune vivante,
S'offre encore à mes yeux.

—

IBERIA

A Maria Del Villar.

L'aile noire d'un large éventail empenné
Dissimule à demi sa tête à pâleur mate,
Où brillent, sous des cils orientaux qui battent,
Des yeux félins pareils à deux saphirs ignés.

Dédiant tour à tour à l'amant fasciné
Le sourire qui raille et le regard qui flatte,
Elle évoque, serrée en son châle écarlate,
Ce démon : la « maja » goyesque au charme inné.

Puis, frénétique autant que ces jeunes ménades
Dont la grâce ennoblit les bouges de Grenade,
Elle frappe le sol de ses pieds scintillants.

Et tandis qu'elle danse, adorable en ses feintes,
On voit étinceler sous ses paupières peintes
Et la langueur moresque, et l'orgueil castillan.

FERNAND ROMANET.

R. S. F. S. R.

—

Au fumoir, le feuillage des plantes réquisitionnées tamise la lumière au-dessus des fauteuils de rotin et des tables vernies, et, intermittent comme une télégraphie optique, le feu des cigarettes pique de points rouges la pénombre où l'on se serre de près en chuchotant :

— Vous ne dansez pas ce soir, camarade Bobrov ?...

Front aux vitres, le camarade Bobrov regarde au dehors. S'il daignait seulement se retourner, il pourrait voir par-dessus la marée des têtes, là-bas, tout au fond de la grande salle, le trombone pousser à tour de bras sa coulisse, aussi féroce que s'il débitait par tranches des tronçons de bourgeois...

Debout ! les damnés de la terre !...

Il verrait le flûtiste au profil chevalin cracher dans le trou de son instrument, et, attelé à une grosse caisse peinte de sang frais, le petit juif à lunettes qui besogne de la mailloche et des cymbales comme s'il avait affaire à Mussolini ou à Poincaré :

Nous ne sommes rien... soyons tout !...

Mais le camarade Bobrov ne détourne pas la tête...

Poursuivons l'expérience planétaire !... Paysans et soldats, la main dans la main !... Sportulaires de l'Entente !... Des mots explosent, et viennent mourir à travers les autres salles pleines d'échos, des phrases cent fois répétées, jusqu'au vertige, jusqu'à l'enrouement et par delà le vomissement... Mais il faut que cette viande creuse soit servie et resservie sans cesse ni relâche au solide estomac populaire, car si le troupeau des fanati-

ques renâclait au ronron des métaphores, que deviendrait le camarade Bobrov jadis calicot — 25 roubles par mois, plus, naturellement, les pourboires — et maintenant chargé d'instructions spéciales à la sinistre maison de la Loubianka, à la Vétchéka. Les semelles du camarade Bobrov ne grinceraient plus d'impatience comme ce soir sur les parquets de l'Ecole de guerre. Il ne recouvrerait même plus sa place à la boutique Chapovalov, dans cette ruelle provinciale de l'Arbat où, l'archine en main, il débitait, avant les journées d'octobre, de l'indienne aux femmes de chambre, et des rubans pour les peignoirs de couleur tendre où s'épanouissait la mappemonde de vos derrières, ô pesantes épouses des marchands de première ghilde...

L'homme redoutable fume et rêve... La vitre reflète sa moustache rebelle à tous les cosmétiques, son menton à fossettes, ses pommettes farcies de taches de rousseur, son nez planté de travers, une de ces faces plates comme on en rencontre dans les couloirs d'hôtel, au-dessus de fracs étoilés de sauce et de bougie et auxquelles on jette au passage : Qu'attendez-vous pour faire ma chambre ?... une figure enfin comme tant d'autres, n'étaient les yeux durs, inquiétants, et entre les sourcils, cette ride verticale creusée par l'envie, les rancunes satisfaites et la volupté sans frein du commandement.

Il neige... Dans la rue, de rares passants se hâtent, les mains aux poches. Une buée plane au-dessus des glaces de la Moskowa. A travers le lacis givré des branches, le bulbe d'or des églises luit d'un éclat verdâtre sous la lune. De l'autre côté de la rivière, les maisons où saignent des fenêtres élèvent leur masse sombre quadrillée par la file clignotante des réverbères... De temps en temps, lugubre en la nuit, résonne le timbre des tramways, et le camarade Bobrov songe aux soirs d'autrefois où il restait des heures entières dans le noir, les doigts immobiles sur sa guitare, écoutant monter vers sa

chambre misérable l'appel des locomotives en souffrance, là-bas quelque part, à la gare de Briansk.

Comme des diamants échappés par miracle aux perquisitions, les étoiles scintillent au ciel profond, les mêmes qu'autrefois, les mêmes que demain, insensibles à la chute des empires comme à l'inquiétude du camarade Bobrov qui se surprend à tracer sur la buée des vitres un nom, toujours le même : Liza !... Lizotchka !... Alors, il jette à terre son mégot et marche d'un pas décidé vers la salle de bal...



— Vous ne dansez pas ce soir, camarade Bobrov ?...

Dans la grande salle à colonnes, les élèves de l'Ecole de guerre bombent des torses barrés de baudriers, et l'évasement de leurs culottes au-dessus du genou dépasse l'élégante difformité que mirent à la mode les freluquets titrés des régiments de Sa Majesté. La molette des éperons tintinnabule à leurs talons — Oïra !... Oïra !... Oïra !... — et presque tous portent la décoration de l'Etendard rouge, gagnée non pas sur les chaussées polonaises, vers Varsovie promise au pillage, mais quelque part à Tambov, Novorossisk ou Maïkop, seuil de la Crimée, en sabrant ou mitraillant des écoliers déguisés en soldats et des paysans barbus de Toula, d'Orel ou de Penza.

Très fardées, les cheveux coupés, sauf quelques-unes dont le chignon alourdit la nuque, tournent et tournent les demoiselles soviétiques qui tout le jour tapent avec la même indifférence sur les Underwoods et les Remingtons, colonnes de statistique, arrêts de mort et tracts de propagande anticléricale. Employées des Soviets, jadis vendeuses aux magasins, caissières dans les pâtisseries, filles d'avocats, d'aristocrates ou de marchands, elles se frôlent comme des chattes contre les Ivanov, les Pétrov, — où sont les titres d'antan ? — qui exposent, au-dessus du col serré comme un carcan, des

visages dont la distinction laborieuse trahit la suffisance d'anciens comptables ou de séminaristes manqués... Et au rythme de la danse — Oïra !... Oïra !... Oïra !... — menus ou pesants, les seins tremblent dans les blouses que l'on touche en salaire, de même que la farine, le chocolat, et les allumettes.

Moins nombreux, des ouvriers se dandinent en complets vestons délivrés par les Comités de fabrique. Leur crinière, coupée en rond comme autour d'une écuelle, brille de l'huile de tournesol que leur femme s'entête à allumer les veilles de fête devant les icones au regard angoissé. Et ces ouvriers — des Pétrov, des Ivanov eux aussi — serrent la taille des demoiselles soviétiques dont ils écrasent parfois les petons — Oïra !... Oïra !... Oïra !... — et le sourire des dents saines éclate dans la toison des barbes annelées.

Assises en rang sur des chaises le long des colonnes, les unes en toilettes conquises aux jours héroïques des perquisitions, les autres en robe d'indienne, les cheveux longs ainsi que Dieu l'a voulu, leurs femmes sont là, avec leurs taches de rousseur et leurs rides, sans fard ni poudre, avec leurs yeux délavés par les larmes, leur ventre et leurs seins déjetés par les maternités, leurs mains gercées par la potasse et l'eau de vaisselle, et leurs doigts piqués par les aiguilles... Et elles regardent leur Pétrov tournoyer au bras des filles de bourgeois, restées bourgeoises, leur Ivanov qui n'a pas un sourire pour la femelle prolétaire que l'on cogne encore si l'on trouve à s'enivrer, et que peut-être, en pensant à la cavalière parfumée d'un soir — Oïra !... Oïra !... Oïra !... — on féconde à la hâte, sans joie et sans amour, sur les paillasses grasses de sueur où s'affaissent les punaises...

— Vous ne dansez pas ce soir, camarade Bobrov ?...

Le camarade Bobrov efface le nom qu'il inscrivit de l'ongle sur le givre des vitres. Il a rôdé au buffet, par les couloirs, jeté un coup d'œil dans l'antichambre et même

sur le palier... Elle n'est pas encore là, et elle avait promis d'arriver à huit heures. Sémikhat n'est pas là non plus. Bobrov a regardé partout, jusque dans les water-closets. Et Sémikhat, élève à l'Ecole de guerre, devrait être présent... Liza !... Lizotchka !...

Le tchékiste fronce le sourcil, la ride verticale se creuse plus profonde ; il n'a pas le cœur à danser. On a beau être communiste, on a beau dire, écrire que l'amour, préjugé bourgeois, doit être banni des poitrines marxistes, on peut parler de nationaliser les femmes, possible !... les autres, soit !... mais pas Liza, Lizotchka... Il ne faut pas, il ne veut pas, pour rien au monde il ne permettra que l'on touche à celle-là, personne, même pas Sémikhat, surtout Sémikhat, son ami... Or, depuis quelques jours, Bobrov a remarqué... Les imprudents !...

Lizotchka fit ses études à l'Institut des Demoiselles nobles de Tiflis, et sort d'une famille princière du Caucase. Arrêtée comme tant d'autres, elle fut conduite un jour au cabinet de Bobrov. Là, entre ces quatre murs, elle était entre ses mains comme un insecte, moins qu'une chose. Il suffisait d'un trait de plume sur un formulaire tapé à la machine... et demain, le bourreau appellerait de sa voix calme : Camarade Erchkevilli, déshabillez-vous !... Et ce serait la chute sur les dalles gluantes de caillots, floc !... le corps lancé dans le camion sur les autres viandes nues, mâles et femelles, et le trou là-bas, la fosse commune où l'herbe et les fleurs pousseront si dru au printemps. Et le camarade Bobrov secouait déjà la plume au-dessus de l'encrier, quand il regarda la camarade Erchkevilli...

Le soleil entrait à flots par la fenêtre ; la beauté blonde de Liza projetait un éclat doré sur les murs blanchis à la chaux. La jeune fille ouvrait sur le juge de grands yeux bleus secs de larmes, mais dilatés comme ceux des génisses qui pressentent l'horreur des abattoirs, et, dans son corsage déchiré, les globes des seins haletaient... Et

le camarade Bobrov jeta le formulaire tout préparé, en écrivit un autre, et s'approchant de sa victime ivre de terreur, il murmura, lui montrant le papier sauveur :

— Oui, n'est-ce pas ?... mais... contre récompense !... Alors, abattue par l'émotion, Liza s'affaissa, évanouie, contre l'épaule du tchékiste et le camarade Bobrov poussa la targette et, sur le vieux canapé grinçant, il prit sa *récompense,* à la hâte, et tout de suite !...

Oh ! les premiers temps, Liza était triste : elle pleurait, elle gémissait, mais son amant n'insistait pas, comprenant les choses. Peu à peu d'ailleurs, cette fille molle reprit sa passivité orientale, ses dernières pudeurs tombèrent l'une après l'autre, puis elle se surprit à chantonner et, enfin, elle trouva goût aux caresses, voire aux brutalités. Maintenant, dactylographe du camarade Bobrov, elle tape, en fredonnant l'air à la mode... *Le citoyen Borine* ou *Séliverstov est condamné au châtiment suprême...* et quelquefois, entre deux décisions qui feront des veuves et des orphelins, quand le juge bâille très fort, qu'il s'étire en lançant vers le plafond ses bras où les poils roux dépassent les manchettes en celluloïd, et qu'il appesantit sur elle son regard, Liza comprend. D'elle-même, avec un sourire, elle pousse la targette et s'allonge, soumise, sur la couchette grinçante...

Or, Sémikhat est venu à Moscou pour étudier à l'Ecole de guerre. Homme du Sud, il sauva la vie à Bobrov du temps où tous deux combattaient les blancs et les bandits du p'tit père Makhno. Pouvait-il, Bobrov, ne pas recevoir le « Marquis », avec qui il partageait en campagne le pain moisi et la paille des cantonnements ?... Pouvait-il lui cacher l'existence de Liza ?...

Et Sémikhat n'est pas encore là !... La main du jaloux se crispe dans sa poche sur la crosse du revolver qui ne le quitte jamais... Ah ! qu'ils prennent garde !... Un trait de plume sur un formulaire tout préparé... N'est-elle pas toujours princesse ?... Ne fut-il pas officier de

l'armée impériale ?... Complot contre le gouvernement des ouvriers et paysans !... Oh ! oh ! il ne faut pas jouer avec ces choses... La plume trempée dans l'encre, et deux corps de plus... floc !... tout nus dans la fosse commune...



— Vous ne buvez pas ce soir, camarade Bobrov ?...

Au buffet où l'on sert de la bière avec des sandwichs au saucisson douteux, les ragrances du tabac américain se noient dans la puanteur des cigarettes nationales. Dans un groupe bruyant, un ouvrier s'écrie :

— Chez moi, camarade, il n'y a plus que deux êtres non communistes, ma femme et le chat... Pour ma femme, j'espère bien la faire entrer au Parti... Quant au chat, cette créature de Dieu fera ce qu'elle voudra !...

Dédaigneux à l'écart, un matelot de la Baltique — *Orgueil et parure de la Révolution !* — occupe à lui seul deux chaises afin d'étaler devant tous ses chaussettes soufre et ses escarpins à pompons. Le ruban de son bonnet porte le nom du cuirassé *Marat*. Des bagues à tous ses doigts, il fume nonchalamment un énorme cigare, et sur sa poitrine nue où frisent des poils fauves, s'échancre jusqu'au nombril un col bleu-lavande, orné d'une rose en papier.

Mais la porte s'ouvre, et sanglé dans une capote neuve, Sémikhat s'efface pour laisser passer Liza qui, débarrassée de sa pelisse, apparaît dans une robe de faille à paillettes sur laquelle tranche sa radieuse carnation et ses cheveux d'or.

— Baron !... j'ai trouvé en chemin la camarade Erchkevilli... Je te l'amène, elle a hâte de danser avec toi...

Sémikhat appelle toujours son ami « Baron » et, à son tour, Bobrov le taquine en le nommant « Marquis ». Ils se surnomment ainsi depuis la guerre civile, depuis que le Marquis a sauvé le Baron, depuis qu'ils sont liés à la vie à la mort... Ah ! s'il n'y avait pas Liza entre

eux... Maintenant le camarade Bobrov boit aussi de la bière, il plaisante et la moindre de ses paroles est saluée d'éclats de rire, car qu'importe la finesse des plaisanteries quand un tout-puissant condescend à badiner ?...

Mais d'un trait Bobrov tarit son verre. C'est la valse !... Il prend Liza par la taille... Il tourne, le regard planté dans les yeux de la femme, des yeux où l'on ne peut rien lire, sinon la soumission et la joie animale de vivre. Contre sa veste de cuir, il sent le buste cuirassé de paillettes, la taille souple de princesse fléchit sous ses doigts d'homme du peuple, et de temps en temps, quand les genoux des danseurs se frôlent, c'est une telle chaleur par tout le corps que le camarade Bobrov doit clore les paupières et que ses lèvres minces se crispent dans un délire voisin de la souffrance... Liza !... Lizotchka !... La jalousie est loin : les tramways peuvent bien tinter sur les ponts, qu'importe le froid de la rue, la raillerie des étoiles ?... Bobrov est comme les autres, il danse, et son sourire répond au sourire de ceux qui le croisent.

Le trombone, la flûte et tout l'orchestre font rage, sifflant, soufflant, tapant les mêmes danses qu'à Chicago, à Palerme ou à Anvers. Au haut des murs, de grandes bandes de calicot éternisent en lettres rouges les préceptes de la sagesse soviétique :

ENTREZ TOUS DANS LA SOCIÉTÉ DES AMIS DE LA FLOTTE AÉRIENNE

POUR UN ŒIL, LES DEUX YEUX..... POUR UNE DENT, TOUTE LA MACHOIRE!...

DONNONS L'ASSAUT AU CIEL, LES DIEUX SONT AUSSI FACILES A ABATTRE QUE LES TZARS!

Il fait bon, il fait chaud ; la musique berce tous les soucis, ceux de la veille, ceux de demain. On danse, on boit de la bière, on frôle des chairs fraîches et parfumées ; il s'agit bien maintenant de Karl Marx et de tous les autres !... Et le camarade Bobrov scrute les toilettes d'une prunelle experte. Comme il fait toujours

quand il se trouve d'excellente humeur, il évalue en roubles et en kopecks d'avant-guerre ce que ces robes auraient pu coûter. Mais soudain !... pourquoi la lumière faiblit-elle ?... Pourquoi les sons de l'orchestre ne parviennent-ils plus qu'à travers un nuage de ouate ?... Pourquoi Bobrov ne voit-il plus ni toilettes, ni sourires, rien que des taches tournoyantes et difformes, et là-bas, au mur, le ricanement d'un Lénine vraiment planétaire ?... Appuyé à une colonne, les bras croisés, Sémikhat sourit, ironique et satisfait... Et l'on a surpris votre sourire en réponse, camarade Liza !... Le camarade Bobrov connaît bien ce sourire, c'est celui qui erre sur vos lèvres, princesse, quand vous tapotez vos jupes en vous relevant du canapé grinçant dans le cabinet aux murs teints de chaux... Alors ?... mais alors ?...

La barre verticale se prononce entre les sourcils du camarade Bobrov, une pâleur de cendre envahit son visage, il sent une amertume monter à son palais. Il crispe les doigts sur la taille de sa danseuse, et en valsant toujours en mesure : — Un !... deux !... trois !... Un !... deux !... trois !... — il pince, il pince en pleine chair, jusqu'au sang, et il murmure : « Putain !... je te tuerai !... »

Et Liza baisse la tête sans que la poigne se desserre, et la danse continue — Un !... deux !... trois !... Un !... deux !... trois !... — et l'hélicon mugit à lui seul comme un troupeau. Là-bas, au buffet, des femmes crient : l'ouvrier dont le chat n'est pas encore communiste brise la vaisselle, et un jeune israélite, en veste de cuir, se précipite en criant aux musiciens :

— Continuez, camarades, je vais prendre des mesures...

*

Le camarade Bobrov a beau craquer des allumettes, Sémikhat trébuche dans l'escalier où par intervalles un

chat module des miaulements d'une infinie tristesse, et où plane à chaque palier, lourde et souveraine, la pestilence des cabinets.

Fixé au mur par quatre punaises, un portrait de Lénine ricane dans la pièce où Liza tourne enfin le bouton électrique. En face, un sabre de cavalerie, une cravache, des jumelles, un masque à gaz, et, souvenir des anciens combats, le casque pointu de Commissaire, timbré de l'étoile rouge en émail. Une table en bois blanc couverte de buvard, des chaises de paille, et à l'angle, des rayons de sapin où s'amoncellent, poussiéreuses, gazettes et brochures. L'ameublement frappe par sa sobriété. Les courriers des Institutions soviétiques, les délégués ouvriers, tous les naïfs reçus là pour affaires de service ouvrent des yeux ronds et disent à leur femme en rentrant : « Tu sais, Olga ou Véra, le camarade Bobrov n'est pas mieux logé que nous. »

Mais dans la chambre à coucher voisine ne pénètrent que les amis, les complices, ceux qui savent, que plus rien n'étonne, ceux qui n'étaient rien, qui sont tout. Des abat-jour de soie jaune projettent une lumière délicate sur les peaux d'ours blanc étalées au hasard des tapis, sur le lit bas incrusté de nacre, sur les meubles dorés qui portent des groupes en biscuit et toute une ménagerie de Copenhague. Près de la fenêtre, une épinette présente le charme archaïque de ses panneaux laqués où des amours tressent des guirlandes. Aux murs, des gravures libertines en des cadres enrubannés, la *Mauvaise Lecture, l'Escarpolette, le Clystère de la Marquise.* Sur la cheminée de marbre, entre deux magots de Chine aux grosses têtes branlantes, se reflète dans la glace de Venise une ignoble pendule déparant tout l'ensemble, négrillon aux traits simiesques qui montre du doigt le cadran enchâssé dans sa bedaine.

Dans un coin, une bibliothèque en bois de rose contient le trésor du camarade Bobrov, amassé pièce

par pièce, à force de perquisitions dirigées en personne et de fouilles chez les antiquaires, collection qui vaut une fortune, mais ne coûta pas un kopeck, livres gaufrés pleins d'estampes obscènes, cartons débordant d'aquarelles et de gravures lubriques, albums en peluche dant les portraits de famille ont cédé la place à des photos où des femelles sans grâce exhibent des coccyx pointus ou des seins exorbitants comme des fesses. Et pendant que Liza s'empresse autour du samovar électrique, Bobrov fait asseoir son ami dans une bergère de satin à fleurettes, extrait un carton du petit meuble et dit :

— Je vais te montrer, Marquis, ma dernière acquisition.

Les deux hommes tournent les feuillets, gloussent devant les poses anormales, et de temps en temps l'un ou l'autre lance à la dérobée un regard vers la jeune femme qui étend du miel et du beurre sur des cakes, indifférente en apparence, mais inquiète, car elle sait que le camarade Bobrov est le plus à redouter quand il feint de se livrer à la joie. Au creux des reins elle sent toujours comme une brûlure la griffe de son amant, elle soupire, elle a envie de pleurer, mais elle dépose le couteau sur la table et d'une voix dont l'assurance l'étonne, elle annonce :

— Le thé est servi, camarades !...

— Ah ! ces bourgeois tout de même !... s'écrie le camarade Bobrov en refermant le carton... Assieds-toi, mon cher marquis... Bien entendu, on fait comme on peut à l'Ecole de guerre, je comprends les choses, mais votre buffet ne valait pas un café de cochers dans le temps... Il est vrai que pour ce public !... Tu as vu ces ouvriers ?... ces canailles crieraient demain : « Vive l'Empereur !... » du même cœur dont ils aboient aujourd'hui : « Vive Ilitch !... » Du saucisson et du pain noir, encore trop bon pour eux !... Assieds-toi, mon ami,

voici des cakes beurrés par Liza elle-même... Prends ce que tu voudras, sardines, jambon, harengs marinés, fromage de gruyère... Tiens, je vais déboucher ce petit flacon d'anchois aux tomates, tu m'en diras des nouvelles... Et boire aussi, et boire !... Car l'homme ne vit pas seulement de pain... héhé !... il faut s'humecter le gosier... Voici de la bière, de la crème d'abricots, de l'eau de vie de Dantzig, de la Bénédictine... Mes excuses, Marquis, je n'ai plus de champagne... mais j'espère en toucher bientôt quelques fioles... Enfin régale-toi de ce que Dieu nous envoie, comme disaient les ensoutanés...

— Diable ! baron, la Tchéka fait bien les choses...

— Que veux-tu ?... le travail est dur et la besogne épuisante. Pas tant pour les muscles bien sûr que pour les nerfs. Sans me vanter, il faut avoir la tête solide... Aussi, on tient à nous, on ne néglige aucune douceur pour nous réconforter... Tu goûteras tout à l'heure mes cigares... Déjà bien des camarades, travailleurs hors ligne, magnifique avenir, ont dû s'en aller aux villes d'eaux, dans le Sud ou en Allemagne... Promenades, bains, soleil, fleurs... Défense surtout de penser... ces médecins ne doutent de rien... Et ceux qui malgré l'ordonnance continuent à se souvenir, à penser, quoi !... hurlent maintenant sous la douche ou en camisole de force... Je te recommande ce fromage de gruyère, frotté d'un rien de moutarde, il est délicieux... Aussi, plusieurs médecins, et non des moindres sont affectés à la Loubianka...

— Pour les détenus ?...

— Aha !... farceur !... ahahahahahaha !... Pour les détenus ?... Mais la plupart ont des santés de cheval, ils ont des nerfs plus solides que les nôtres et la pitié des imbéciles s'égare sur eux cependant... Pour ceux que l'on doit liquider, à quoi bon gaspiller les remèdes qui suffisent à peine aux besoins des seuls communistes ?... Quant aux autres, deux de plus ou mille de moins

qu'est-ce que cela nous fait ?... tu comprends, cette marchandise !... Des infirmiers s'acquittent amplement du soin de soigner leurs bobos, scorbut, typhus, etc... Non, frère, les médecins sont réservés pour les pauvres diables de ma sorte, car si l'un de nous vient à disparaître, il est plus difficile que tu ne le crois de trouver à le remplacer, en dépit de tous les avantages de la position... Que veux-tu ?... il reste encore tant de préjugés !... Mais je n'aime pas parler de service à table... Tu préfères la Bénédictine, il me semble... Pour moi, je prendrai un mélange d'abricotine et d'eau-de-vie, mais en revanche dans un grand verre... A nous, Marquis, à nous, fils de la Révolution et du Progrès !...

Les cuillers d'argent niellé tintent contre le cristal des verres. On boit le thé, et en guise de sucre, on puise dans les coupes de porcelaine la gelée de fruits, plus transparente que l'ambre. Sémikhat se régale. Sur une tranche de pain noir recouvert d'une épaisse couche de miel, il dispose des rondelles d'œuf dur cerclées d'anchois à la tomate et tantôt trempant les lèvres au thé, tantôt buvant d'un trait les petits verres de Bénédictine, il mange au rythme lent de ses mâchoires. Le camarade Bobrov l'observe d'une prunelle lourde ; c'est à peine s'il donne un coup de dents à sa tartine et son thé se refroidit. A quoi pense donc le Marquis, si exubérant d'habitude et qui tout à l'heure encore souriait derrière le dos de Bobrov pendant la valse ?... Pourquoi cette mélancolie maintenant qu'il serait bon de rire ?...

— Marquis, s'écrie le camarade Bobrov en remplissant les verres, nous allons vider ceci en mémoire du passé, de toutes nos misères. Qui aurait dit quand tu me portais défaillant sur tes épaules sous les balles de ces maudits — bzi !... bzi !... — tu t'en souviens ? — que nous nous retrouverions ainsi tranquilles un beau jour devant une table si bien servie ?... Embrassons-nous comme deux amis, à la vie, à la mort !... comme deux

frères qui n'ont rien à se reprocher... Oh !... oh !... tu recules ?... Qu'est-ce à dire ?... on croirait que tu ne te sens pas le cœur assez pur pour un baiser de fraternité ?...

— Qu'est-ce que tu chantes, Baron ?... le cœur pur ?... on dirait un pope à la confession, parole !... Non, mais j'ai mal à la gorge. Nous avons aussi des médecins à l'Ecole de guerre, pas des célébrités bien sûr, comme ceux qui vous traitent, mais qui en savent assez pour nous apprendre qu'un mal de gorge est contagieux... Maintenant, si tu fais fi de cet avis, embrassons-nous plutôt deux fois qu'une, et embrassons même la camarade Liza par-dessus le marché !...

— Bon, bon ! frère, s'il en est ainsi... ne rions pas des défenses des docteurs. La santé avant tout !... Mais buvons et jurons que nous n'avons rien sur la conscience et que jamais nous ne trahirons l'amitié...

— Ah ! cela, tant que tu voudras !... Mais sur quoi jurer ?... tu ne crois plus en Dieu, ni aux saintes images... Tiens, sur mon sabre... Je jure de la manière la plus solennelle... Qu'est-ce qui te prend tout à coup avec tes serments ?... Si tu étais ivre, je l'admettrais encore, rien de grave comme un citoyen saoûl... Tiens, buvons tout simplement et crachons sur les cérémonies...

Sémikhat avale d'un trait sa Bénédictine, mais pendant qu'il mâche ensuite un carré de lard fumé, le camarade Bobrov croit surprendre une moquerie dans le regard de l'officier ; il lève cependant son mélange d'abricotine et d'eau-de-vie...

— Soit ! buvons... Et il repose le verre avec tant de force que les bouteilles en tintent... Liza, chante-nous quelque chose au piano...

— A cette heure ? demande le Marquis... Et les voisins ?...

— Je voudrais bien voir qu'ils y trouvent à redire, je suis chez moi et j'y fais tout ce qu'il me plaît, quand il

me plaît. Heureux encore si je les laisse en paix et que je ne me dérange pas pour voir ce qu'ils manigancent la nuit. Car j'ai le droit d'aller partout et les chers voisins ont le devoir de se taire...

Déjà assise au piano, Liza promène ses doigts sur les touches. Sa voix s'élève tremblante, car elle a peur et son inquiétude donne à son chant un charme de plus :

Le long de la rivière au printemps,
L'oiseau chante
Et je suis triste......

Les lampes électriques éclairent par dessous le visage de la jeune femme ; ses cheveux d'or restent dans l'ombre, on voit se soulever sa lourde poitrine, sa voix ne tremble plus maintenant. Toute à la romance sentimentale, elle parle de fleurs, d'oiseaux, de baisers, d'amourettes d'autrefois. Le camarade Bobrov a pris sa guitare, mais il n'en frôle pas les cordes, et dans l'ombre, la tête baissée, les deux hommes songent.

Sémikhat songe au passé, à ce qu'il a perdu, ce qui lui fut enlevé avec de basses injures, avec des coups parfois. Et que sont après tout épaulettes, médailles, fortune, luxe, au prix de la dignité humaine, de l'honneur d'officier, perdus aussi comme tant d'autres choses ? Car enfin, il porte cet uniforme qui lui pèse si souvent, il serre la main à des gens qu'il méprise, non pas tant pour leur basse extraction, leur grossièreté prétentieuse, que pour la vilenie de leurs âmes. Des naïfs sont venus, torche au poing, mot d'ordre grandiloquent aux lèvres, ils ont jeté bas l'ancien monde, piétiné les ruines fumantes au son des fanfares. A quoi bon les larmes, le sang, le désespoir, la famine, les luttes fratricides, la honte, la démence, la table rase — *Nous ne sommes rien, soyons tout !* — à quoi bon ?... Pour que des garçons perruquiers, d'ex-commis de nouveautés se créent des collections d'estampes lubriques, se gobergent en se moquant des gueux moins bien servis, pour qu'ils possèdent des

femmes qu'autrefois ils n'auraient même pas osé dévisager. Et ces infortunés se plaignent encore de leur sort — leurs pauvres nerfs, voyez-vous ! — des sommités médicales doivent intervenir, non point pour adoucir l'agonie des victimes, mais travailler pour que ne chavire point définitivement la cervelle des tueurs. Et c'est ce qu'on appelle les conquêtes de la Révolution !

Pour défendre ces conquêtes, Sémikhat passe parfois des nuits sur les plans et les cartes dans sa chambre froide aux murs nus. Pour les ex-commis qui jugent le pain noir trop bon encore pour des ouvriers, il ira, l'imbécile, poitrine en avant se jeter contre d'autres pauvres diables, à la tête des paysans et ouvriers si méprisés. Et pendant que son corps pourrira là-bas dans quelque steppe ou bien au revers d'une grande route d'Europe, les Bobrov, à l'abri, fumeront de gros cigares et se pâmeront sous les caresses soumises des Liza...

Sémikhat relève la tête ; ses yeux flamboient d'une haine mortelle, le sang bat avec force à ses tempes, sa gorge se serre de fureur, ses ongles crissent sur la soie du fauteuil. Mais aussi vite qu'elle a monté cette colère tombe comme une lumière que l'on souffle et tout son être se détend. Il voit Bobrov, l'homme au cœur d'airain, les doigts immobiles sur la guitare, un sourire déchirant aux lèvres, le regard perdu... Et, charme de la musique, nostalgie inconsciente du passé, amour de la femme qui termine la romance sur un murmure, ou plus simplement attendrissement de l'ivresse, il pleure, le misérable, et des larmes luisent au bord de ses paupières.

Le Marquis éclate de rire, se verse à boire :

— Le diable m'emporte !... je ne vous savais pas d'une tendresse si bucolique à la Tchéka !...

Bobrov semble sortir d'un rêve, il sourit, gêné, et buvant son thé tout froid, il dit :

— Nous sommes des hommes aussi, frère, imparfaits comme les autres, et seule, je crois, la génération mon-

tante sera insensible à certaines choses parce qu'elle ne les aura pas connues. Mais je veux chanter aussi... Certes ma voix ne vaut pas celle de Liza, mais je ferai de mon mieux... Faute d'être né bourgeois, je n'ai jamais appris...

Il prélude sur la guitare, et d'une voix bien timbrée, habile à moduler chaque nuance — il chante un air vieillot entendu souvent aux noces chez les marchands, quelque chose de suranné, à l'arome indéfinissable de ces sachets parfumés qu'on retrouve après cent ans au fond des coffrets. Sémikhat baisse encore la tête, et Liza aussi, oppressés par ce nouveau rappel des jours heureux, des joies paisibles, alors que Lénine se divertissait aux jeux des mouettes sur le Léman et que les Russes ne devaient pas encore exhiber des certificats de civisme pour traverser le Kremlin... Et l'on dirait que cet animal regrette aussi cette époque, les accents de sa voix donnent une étrange tendresse à ces paroles qu'en temps ordinaire il accueillerait de sarcasmes... Il va peut-être pleurer une fois de plus sur ce que ses pareils ont détruit. Non, cela ne sera pas, cette scène a assez duré :

— Ecoute, Baron, tu as juré de m'étonner ce soir... Que veulent dire dans ta bouche ces chants contre-révolutionnaires... Regretterais-tu l'ancien régime ?... N'as-tu pas peur de te compromettre ?... C'est moi, ex-officier de l'Armée Impériale, qui dois vous chanter quelque chose de révolutionnaire et de vraiment prolétaire... Goûte-moi cette chanson de marche de mes soldats... Mais la ritournelle peut se danser... Enlève, camarade Liza, cette peau d'ours où mes éperons pourraient s'accrocher... A toi, baron, vas-y de la guitare...

L'officier vide son verre d'un trait, il se sent envahir par l'ivresse. Le mépris et la colère dilatent son cœur :

Katia et Macha sont venues
Avec des robes blanches, avec des bas noirs,
Katia et Macha sont venues

Me voir,
Me voir et me montrer leur...
Tra la la la la la la la la la lai !

Bobrov et Liza rient. Pendant la ritournelle, tapant du talon, faisant sonner ses molettes, le Marquis danse des pas de son pays, et les mains aux flancs, il détend les jambes avec force.

Olga m'attend à la maison
Assise sur la table, assise sur la chaise
Olga m'attend à la maison...

Et chaque couplet se termine par un gros mot que le camarade Bobrov devine et qu'il lance à pleine voix en même temps que son ami. Les bottes de Sémikhat martèlent le plancher, les verres du cabaret à liqueur tintent en cadence et les magots de porcelaine hochent gravement le chef. A l'étage au-dessous, les bourgeois au ventre vide doivent se retourner en sacrant sur leur couche, tout habillés sous les couvertures, les bras croisés et les mains au chaud au creux des aisselles.

Plus la chanson déroule ses anneaux obscènes, plus Sémikhat bondit et plus la guitare vrombit. Bobrov tape du pied en mesure ; oubliant son inquiétude et la brûlure à ses reins, Liza cède à la joie et frappe dans ses mains. De temps en temps, les deux hommes tarissent leur verre à la volée, cognac, kummel, eau-de-vie abricotine... il est bon de faire alterner les breuvages de demoiselles et le coup de fouet de l'alcool. Mais la rengaine achevée, Sémikhat improvise :

Lisa repose en son petit lit...

Il saisit la jeune femme par la taille, et comme le dernier vers atteint le maximum de la franchise, il le lui murmure à l'oreille et finit par l'embrasser sur la nuque. Aurait-il oublié la présence du camarade Bobrov ?... Du coup, la guitare s'est tue :

— Tout a des bornes, Marquis, même la plaisanterie... Et je te défends...

Ce ton acerbe laisse un instant l'officier interloqué, il regarde le tchékiste, ne sachant d'abord que penser... Mais les souvenirs de tout à l'heure lui reviennent, sa nature de montagnard se déchaîne avec violence et l'ivresse commençante n'est pas pour l'adoucir. Quoi ?... l'ancien commis de Chapovalov ordonne, défend, peut permettre ou interdire quelque chose, à lui, Sémikhat ?... Et sur quel ton encore ?... Sa gaieté factice le quitte comme un manteau qui glisse à terre, il vide le verre qu'on vient de remplir, et penché sur la table devant Bobrov, les yeux dans les yeux, la voix sifflante, il dit :

— Je n'ai plus l'habitude que l'on me parle de la sorte... C'était bon il y a deux ans... et je l'admettais encore de la part de ces brutes de soldats, mais d'un homme qui se prétend mon ami ?... Ah ! tu me défends ?... et comme tu dis ça, hein ?... Et de fait, pourquoi pas me défendre, en somme, tu es le maître ici, et je suis après tout un intrus... Il me reste à me retirer sans te remercier de ton étrange hospitalité...

— Alors, à ton goût, un hôte devrait te permettre d'embrasser sa femme ?... Et pourquoi pas alors ne pas la prendre sur tes genoux, et tout le reste ?...

— Pourquoi pas, en effet ?... je me le suis toujours demandé... Au moins ce serait là une conquête de la Révolution... Ah ! liberté, liberté !... vous n'avez que ce mot à la bouche et dès que l'on touche à l'un de vos prétendus droits... « Je te défends !... » Non !... Comment as-tu dit cela tout à l'heure ?... Tu étais superbe !... Napoléon, Dieu le Père, Lénine lui-même... Pas possible, tu as dû étudier ce geste devant l'armoire à glace...

Et il poursuit tout en revêtant sa capote et en bouclant son baudrier, pendant que Bobrov, impassible, laisse errer ses doigts au hasard sur la guitare.

— Mais, mon pauvre ami, sais-tu seulement que si je faisais signe à Liza, elle me suivrait... N'est-elle pas libre ?... Vas-tu revendiquer des droits de propriété sur elle ?... Avoue que ce serait comique... Hein ! si elle me suivait ?...

— Je la tuerais, et toi aussi...

— Et vos théories ?... Et tous vos discours, et vos mots d'ordre qui couvrent les murs ?... *L'amour est un préjugé bourgeois !* Facile à dire, hein, camarade ?...

— Les théories sont une chose, la vie en est une autre. Ceux qui viendront après nous auront sans doute un cœur exempt de faiblesse, j'ai grandi au sein de la société bourgeoise, j'en garde les tares. Je ne suis pas encore débarrassé de sentiments ridicules, méprisables, j'en conviens, mais irrésistibles pour l'instant. Et dès que ma vie, mon bonheur sont en jeu, je crache sur toutes les théories, et sur tous les mots d'ordre, je sais que je ne suis pas parfait...

— Certes, ricane Sémikhat, la main déjà sur la poignée de la porte, mais reconnais qu'elles sont commodes, ces théories... En bien des cas, comment feriez-vous sans elles, et bien entendu les solides arguments que vous mettez à leur service ?... Tiens, tout à l'heure pendant que la camarade Erchkevilli chantait, je te regardais, tu avais la larme à l'œil, tu étais à peindre... Tu fais le troubadour, baron ; eh bien ! en guise d'adieu laisse-moi te dire que tu dois bénir tes théories et ta puissance du moment, car ce n'est pas avec ta tête et ta tournure que l'on peut prétendre à garder éternellement une jolie femme...

Cette insulte !... et devant la femme qu'il aime !... La phrase n'est pas achevée que, poussant un cri de rage, le camarade Bobrov lance à toute volée sa guitare à la tête de l'insolent. Souple, celui-ci se baisse, évite l'instrument qui se rompt contre la porte et résonne longuement de toutes ses cordes. La réplique ne se fait pas attendre,

Sémikhat braque son revolver et tire. Le coup claque, la balle fait sauter en pièces une glace sur l'une des gravures libertines. L'officier reste le bras tendu, le doigt sur la gâchette ; les deux adversaires se regardent les yeux dans les yeux. On entend le glouglou d'une bouteille que Bobrov vient de renverser et deux heures tintent à la pendule ridicule.

Alors le Marquis baisse la main, avec un rire bref il remet l'arme au fourreau, tire les pans de sa capote, et la voix changée, presque sans timbre, il dit en haussant les épaules :

— Il se fait tard... Mieux vaut que je me retire, car nous commençons à faire des sottises... Adieu !...

Bobrov tousse, c'est à peine si les mots lui sortent de la gorge, lui-même ne reconnaît pas sa voix :

— Ne t'en va pas, Marquis... Cette affaire commencée, il faut la mener à bout. L'un de nous est de trop, et Liza ne peut appartenir à tous deux... Je sens, je sais que vous m'avez trahi... eh ! des mots de bourgeois, d'accord, je n'en connais pas d'autres... Il y a quelques instants je doutais encore, mais ta haine me le démontre maintenant clair comme le jour. Non, ne nie pas, c'est inutile... Je me refuse au partage. Que veux-tu ?... foin des théories !... Et comme tu as raison, que je redoute un choix entre nous, il faut que l'un des rivaux disparaisse... Tu as voulu me supprimer... Je pourrais te faire arrêter demain, cette nuit même, sous n'importe quel prétexte... je me chargerais de corser l'accusation, un ancien officier présente toujours quelque flanc où l'on peut mordre, et Liza écrirait sans sourciller ton arrêt de mort... N'est-ce pas, Liza ?... Réponds, putain !... Mais je suis généreux aussi, à ma manière. Tu m'as sauvé la vie, je ne tenterai pas de t'enlever la tienne sans que les chances soient égales...

— Alors ?...

— Battons-nous en duel !

— Je croyais que vous réprouviez cet amusement de dégénérés et d'oisifs...

— Le combat que je te propose ne sera pas un amusement...

— Soit !... dès qu'il s'agit de combat, on peut toujours s'entendre... Une simple question ?... Quand ?...

— Tout de suite ! Nul besoin de témoins... Les armes ?... tu as ton revolver, le mien ne me quitte pas. Mais pour que le vainqueur ne soit pas inquiété, prenons cette précaution d'écrire un billet : *N'accusez personne de ma mort...* et la signature... Je sais un jardin public très tranquille, où personne ne nous dérangera à cette heure...

— Parfait !... écrivons... Qu'on en finisse surtout, car cette situation deviendrait vite ridicule...

Tous deux s'asseyent côte à côte au même bureau, ils trempent la plume dans le même encrier et Sélikhat à qui Bobrov passe le buvard remercie même avec un sourire :

— Merci, baron !...

Bobrov revêt sa pelisse. Depuis le coup de revolver Liza n'a pas bougé ; les mains aux genoux, les yeux dilatés, elle regarde tour à tour les deux hommes, sans avoir l'air de comprendre... Mais dès les premiers mots du tchékiste, elle est debout et s'empresse elle aussi de s'habiller. Ah ! elle sait qu'en de pareils moments, il ne faut pas contrarier le camarade Bobrov !

— Et toi, ma fille, tu vas nous suivre... Ne crois pas que tu vas pouvoir t'étendre à ton aise dans ton lit pendant que deux amis se massacreront pour toi... Buvons encore un coup, frère... En guise d'adieu, en souvenir du passé!...

Ils boivent gravement après avoir levé le verre comme s'ils se portaient la santé, et du même geste, au bord de la table ils brisent le cristal qu'ils jettent à terre :

— Bonne chance !... dit Sémikhat qui a repris tout son calme. Bonne chance, baron... et embrassons-nous pour la dernière fois !...

— Peut-être ferais-je mieux de tuer cette femme qui s'est mise entre nous !...

Et le camarade Bobrov vise Liza déjà prête à sortir et qui se couvre le visage de ses mains... Mais il baisse le bras :

— Embrassons-nous, Marquis !...

Et les deux ennemis s'embrassent sur les lèvres, se serrent longuement la main :

— Permets-moi de l'embrasser elle aussi... demande Sémikhat qui fait un pas vers la jeune femme.

— Non !... ceci, non !... Si tu me tues, tu pourras l'embrasser à ton aise... En attendant... marchons !...

Il ouvre la porte, laisse passer Sémikhat et Liza, puis, avant de tourner le bouton électrique, il jette un regard sur la chambre, sur le lit, les fourrures, le clavecin, les gravures dans les cadres, sur toutes ces belles choses ramassées une à une et que peut-être il ne verra jamais plus.



La neige a cessé, mais le froid pique les paupières au détour des rues, le vent siffle et s'engouffre dans les pelisses. Sur les places inquiétantes par la solitude et l'étendue morne de leur espace, les lampes à arc se balancent et dessinent de grands ronds troubles sur la neige qu'elles bleuissent. De temps en temps, aux carrefours, on rencontre un milicien, fusil à la bretelle, qui sort du capuchon son nez rouge, mais il voit le casque de l'officier, et placide, tape l'une contre l'autre ses chaussures de feutre et enfouit au fond de ses poches ses mains couvertes de moufles de cuir. Presque personne dehors à cette heure ; sur les trottoirs, quelques ombres furtives se faufilent le long des maisons, parmi les tas de neige et disparaissent à un coin de ruelle comme balayées par le vent froid qui souffle de la rivière.

Une demie tinte au Kremlin ; les deux hommes marchent d'un pas rapide, la tête en avant, luttant contre la

bise, et Liza avec ses hauts talons a peine à les suivre. Ils se hâtent vers le jardin Niéskoutchné certainement désert ; pas d'autres témoins que les étoiles, et précisément la lune brille tout exprès pour éclairer les cibles qu'ils formeront dans un instant.

Un chien errant, la queue entre les jambes, des grelots de glace dans sa toison ébouriffée, hurle devant une église. Quand le groupe passe, il l'escorte longtemps, à l'affût de quelque aubaine ; victime lui aussi, pauvre animal, du grand bouleversement, et destiné à crever le long d'une palissade, il rumine dans sa cervelle obscure les caresses de son maître et les succulentes pâtées d'antan ; un contre-révolutionnaire, certes, et convaincu.

A mesure qu'ils marchent vers leur destin, Bobrov et Sémikhat semblent devenir plus gais. Chacun a confiance dans son étoile, ou bien peut-être tous deux donnent le change, mais ils se parlent sans haine, traitant de choses indifférentes, des nouvelles filtrées par la censure soviétique, du commerce qui ressuscite lentement, de la vie économique qui tend à se développer prudemment. Bientôt, de sages mesures vont être prises pour stabiliser définitivement le rouble, et ils discutent de l'opportunité de décrets dont au moins un des ennemis ne verra point l'application.

Dans le faubourg, des gens parlent, jurent à voix haute et chantent : *Vania !... ah !... Vania !.... rentre, fils du diable !...* Appuyé contre un mur, un ivrogne pousse de déchirants hoquets en vomissant, et son camarade chancelant, peut-être encore plus ivre, lui prodigue des conseils de sagesse et de tempérance. Soulagé, Vania se redresse avec un blasphème à triple ricochet et s'arc-boute à l'autre biberon. Tous deux se mettent en route en zigzaguant, buttant contre les tas de neige, s'écroulant de conserve, et leur équilibre recouvré, ils hurlent sans craindre la milice des refrains peu flatteurs pour les Soviets. Le camarade Bobrov fronce les sourcils, il lance

un terrible regard aux prolétaires conscients retombés dans leur vice bourgeois, il s'arrêterait bien, mais d'autres soins le pressent et il reprend sa marche précipitée pendant qu'à ses côtés, goguenard, Sémikhat ricane dans le col de sa capote et siffle la chanson de route :

Sacha et Macha sont venues
Avec des robes blanches, avec des bas noirs...

Les rues succèdent aux rues, les places aux places. Le camarade Bobrov a donné le bras à Liza déjà bien lasse, et dans sa poche son autre main se crispe sur le petit carré de papier : *N'accusez personne de ma mort !* La jeune femme trottine comme dans un rêve, elle ne peut encore croire que ses amis de tout à l'heure vont s'égorger pour elle. Ils plaisantaient encore il y a un instant, et ils riaient. Cependant, une vague terreur commence à l'envahir. C'est de sa faute : du sang, des larmes, de la souffrance toujours, alors ?... N'a-t-elle donc pas fait assez, ne fut-elle pas la maîtresse de l'un, la maîtresse de l'autre ?... Peut-on le lui reprocher ?... maintenant que chacun commande, faible femme, ne doit-elle pas obéir ?... Non pas qu'elle puisse regretter l'un ou l'autre, elle n'aime personne. Ah ! il s'agit bien d'amour et de romances, de nos jours ! Qu'ils se tuent, ils sont libres, ils le proclament assez haut, assez souvent, mais qu'ils laissent les femmes tranquilles, les femmes qui font toujours ce qu'on leur commande. La mort, soit, la mort de l'un d'eux, de tous les deux peut-être, mais pourquoi cette course dans la neige, cette fatigue ?... Et puis, si Bobrov disparaît, la prison encore sans doute, et les interrogatoires, et l'attente, et les angoisses devant l'inconnu ?... S'il vit, sa cruauté froide, devenue si savante depuis trois ans qu'il a l'occasion de l'exercer. Liza soupire, et le camarade Bobrov crispe son poing sur la mince feuille de papier, Sémikhat siffle et ses éperons font un cliquetis d'argent à chaque pas.

On approche cependant, les lieux se font de plus en

plus tristes, de plus en plus déserts, le vent gémit dans les espaces vides, et la neige, silencieuse, se remet à tomber.

Emmitouflée dans des châles en haillons, sort de l'ombre une femme, presque une fillette, qui appelle ces passants :

— Hep ! camarades !... vous ne voulez pas vous amuser ?... je ne prends pas cher !...

Sémikhat s'arrête, la prostituée s'approche, un sourire erre sur son visage décharné et quand elle est toute proche son haleine empeste l'alcool :

— Venez tous les trois... toi aussi, camarade, avec ta femme !... nous nous amuserons tous les quatre. Quelques marches à descendre seulement, il fait chaud, il y aura de la bière, de l'eau-de-vie... et si vous êtes bien riches, on pourra se procurer de la cocaïne...

— Mais quel âge as-tu donc, petite fille ?... demande l'officier.

— Je n'ai pas encore quinze ans, bien sûr, à quoi bon mentir !... Mais je vaux bien n'importe quelle femme... On me connaît, va, dans le quartier. Et je sais tout faire comme les autres... et même, camarade, les caresses que l'on n'apprend qu'à l'étranger...

— Hein ! Baron, elle n'a pas quinze ans... Encore une conquête de la Révolution !...

Et Sémikhat rejoint Bobrov renfrogné et qui reprend ses enjambées sans mot dire, tandis que la petite, au mot de Baron, crache à leur suite et crie de toutes ses forces : « Maudits bourgeois !... » Puis elle rentre dans le noir, grattant ses poux sous son châle, en toussant.

C'est maintenant au tour de Liza de s'arrêter, sa chaussure de feutre se détache. Elle pose le pied sur un tas de neige, elle arrange sa botte et son bas et les deux hommes, en silence, contemplent cette femme que tous deux aiment sauvagement, qu'ils vont se disputer au prix de leur sang, et dont l'étrange froideur semble ignorer leur secrète

angoisse. Vaut-elle seulement la peine que deux amis se posent en face l'un de l'autre, browning au poing, vaut-elle la peine que le sang coule?...S'ils la plantaient là dans la neige, si bras dessus-dessous, ils s'en retournaient réconciliés vers le bouge, vers la fillette qui connaît déjà les caresses que réclament les bourgeois étrangers... Toutes les femmes se valent, les vrais communistes ont raison. Oui... mais où sont-ils les vrais communistes ?...

Liza laisse retomber sa jupe et sa pelisse ; un seul instant, les rivaux ont aperçu les mollets gantés de soie, ils se rappellent tout le reste, les attraits sans nombre, incomparables de ce corps que Bobrov connaît à fond sans qu'il puisse s'en rassasier, auquel Sémikhat n'a goûté qu'à la dérobée, ce corps qu'il brûle d'avoir en complète et entière possession. Marchons, la mort attend, la mort siffle dans le vent et la neige; il n'est point d'autre femme que la camarade Erchkevilli et les vrais communistes déraisonnent.

Aussi bien, le parc n'est pas loin ; voici déjà sa masse sombre, avec les arbres chargés de neige lourde. Les branches dessinent sur le ciel laiteux un filigrane noir ourlé d'argent ; pas un bruit, sauf les pas qui craquent faiblement par les allées, et la bise qui gémit dans les rameaux d'où par instants la neige s'écroule par grandes plaques silencieuses. Une avenue s'offre toute droite. On sera bien là, assez loin de l'entrée ; au moindre mouvement suspect tout à l'heure, ou s'il vient quelqu'un après... la chose, les survivants pourront s'enfuir par cette autre allée et regagner par derrière les rues. Mais qui peut survenir à cette heure ?... Des coups de revolver, c'est musique que l'on entend chaque nuit et personne ne lève la tête. Peut-être tout là-bas un milicien dressera-t-il l'oreille, mais philosophe, il se gardera bien de bouger.

— Assieds-toi, Liza, à l'écart sur ce banc... D'ailleurs ce ne sera pas long... Y es-tu, Marquis ?...

— J'y suis, Baron !...

— Alors, puisque nous n'avons plus rien à nous dire !...

Ils se serrent la main en silence, les yeux dans les yeux, et chacun d'eux revoit le champ de bataille là-bas, dans le Sud, Bobrov saignant sous les étoiles, Sémikhat le chargeant sur les épaules, et les balles sifflant à leurs oreilles et le blessé perdant son sang par gouttes épaisses et lentes dans le chaume.

Affolée, Liza s'assied après avoir balayé la neige du banc avec son manchon. Comment cela va-t-il finir ?... Mais les deux duellistes se séparent ; Sémikhat s'éloigne de quinze pas.

Puis chacun attache à un bouton du vêtement le petit papier signé : *N'accusez personne de ma mort !* Sémikhat jette son casque, de sa main qui tient le revolver il fait un grand signe de croix, et c'est au tour du Baron de rire.

— Es-tu prêt, frère Sémikhat ?...

— Prêt !...

Là-bas, dans sa cahute enfouie dans la neige, le vieux garde du jardin dort sous le touloup et les couvertures en peau de mouton. Dans son sommeil, les rhumatismes lui arrachent des plaintes sourdes. Le chien qui repose à ses pieds s'agite et grogne ; le vieillard, réveillé, maudit son camarade, car maintenant il ne va plus pouvoir dormir et jusqu'à l'aurore il va sentir à plein sa misère et son mal. Mais il ne gronde pas trop fort son seul ami, il le caresse et comme le chien grogne plus fort :

— Allons !... Kassatka !... dors, ma vieille, ce n'est pas encore le jour !...

— Un !... crie le camarade Bobrov.

Les deux hommes lèvent le bras, le canon pointé vers le ciel. Chacun concentre son énergie, résolu à défendre sa peau et à gagner la femme promise au vainqueur.

— Deux !...

Liza pousse un petit cri et se bouche les oreilles.

— Trois !...

Les deux détonations se fondent en une seule qui claque comme un coup de fouet et.......

... et la neige se reprend à tomber plus fort...

★

...... et le camarade Bobrov s'étire avec volupté. Liza dort dans le lit en thuya, étendue comme morte, repue de plaisir, car tout à l'heure, en rentrant, sans même prendre le temps de la déshabiller, sans lui laisser enlever ses bottes de feutre, Bobrov l'a prise là, par terre, sur la peau d'ours, et l'a fait gémir sous son amour triomphant... Et maintenant, après avoir fait craquer ses phalanges, le camarade Bobrov s'approche de la table en bâillant, se verse un verre de liqueur et le boit en regardant *l'Escarpolette,* dont la glace est étoilée par la balle de Sémikhat.

Un jour sale commence à paraître aux vitres ; déjà on entend s'élever par les rues un murmure, la vie reprend pour la ville. Après la trêve de la nuit, encore un jour de misère, de souffrance... Mais pas pour tous, pas pour tous !... Posément, lentement, en chantonnant à mi-voix :

Sacha et Macha sont venues me voir.

le camarade Bobrov déchire en tout petits morceaux un papier dont les fragments tombent l'un après l'autre dans la corbeille... « *...cusez.....personne...ma mort...* » Liza dort, les traits tirés par la fatigue, l'émotion et la volupté. Le camarade Bobrov ôte ses bottes, il va dormir aussi, sans remords, très vite, tout de suite, car il ne pourra reposer que quelques heures. Sa présence est nécessaire là-bas, à la Loubianka ; point de paresse ! *Qui ne travaille pas, ne mange pas !...*

Le garde du jardin Niéskoutchné sort de sa tanière avec son râteau et sa bêche pour nettoyer les allées. Déjà, il crache dans ses mains, mais Kassatka court vers l'allée

centrale et hurle longuement au petit jour. Le vieux se gratte la tête ; d'un pas pesant, balayant la neige des longs poils de son touloup, il va aussi à la découverte. De loin, il se rend compte du malheur et blasphème en maudissant celui qui vient de se tuer dans son jardin au risque de causer des ennuis à un pauvre diable. Il se dirige vers la porte du parc, et du bras fait signe au milicien qui s'ennuie en tapant de la semelle et qui accourt, heureux d'une diversion dans son service. Tous deux viennent alors jusqu'à l'homme étendu sur la neige, face contre terre ; le chien hurle toujours, le vieillard s'agenouille et retourne le corps. Du crâne fracassé a coulé un peu de sang, très peu, gelé tout de suite. L'homme de la police décroche de la capote du cadavre un petit billet. Le milicien lit avec peine, car il n'est pas instruit : *N'accusez personne de ma mort, Paul Sémikhat.* Alors, celui qui porte à la casquette une étoile rouge dit gravement :

— Dieu donne le royaume du ciel à son esclave Paul !..

Le garde chenu soulève aussi sa toque de fourrure râpée, et ensemble ils se signent, cependant que le mort contracte ses lèvres dans un sourire de mépris et semble faire peser sur eux le regard de ses prunelles vitreuses qu'ils n'oublieront plus jamais......

JARL PRIEL.

LA GRANDE PITIÉ DES CHAIRES DE LANGUE D'OC EN FRANCE[1]

L'exécution sacrilège de toute notre littérature d'Oc par les manuels scolaires, qui consacrent à peine quelques lignes à nos troubadours, sautent à pieds joints par-dessus nos auteurs des XV[e], XVI[e], XVII[e] et XVIII[e] siècles et exécutent en une ligne la Renaissance provençale, a quelque chose de révoltant. Les débats de la dernière Chambre, l'an passé, permirent à quelques députés méridionaux, à quelques députés lettrés, de signaler cette honte. Sans distinction de parti, avec un ensemble remarquable, nos représentants disaient, comme une sorte de litanie glorieuse, les noms des grands poètes d'Oc. A ceux de Mistral, d'Aubanel, de Roumanille, on associait ceux de Jasmin, de Gélu, de Bigot, de Vermenouze, de Bessou, de l'abbé Roux, etc... et la Chambre étonnée et attentive applaudissait à cette belle énumération. Un air latin flottait dans la salle des séances et... l'*Officiel* qui avait noté ces beaux discours, ces applaudissements, n'a point encore publié le décret apportant un remède à l'état de choses que nous déplorons, n'a point encore enregistré une communication du Ministre de l'Instruction Publique, prescrivant aux professeurs d'initier les élèves aux beautés et aux richesses de la Langue d'Oc. Elle peut résonner à nos oreilles, sans crainte de démenti, la dure

(1) Nous ne prétendons pas, malgré l'enquête minutieuse à laquelle nous nous livrâmes et la quantité de documents que nous réunîmes sur cette question, n'avoir commis aucune erreur. Toute rectification serait la bienvenue. Du moins cette étude est une étude de bonne foi.

mais hélas ! — il faut bien l'avouer — juste ironie du Dr Koschwitz, cet Allemand auteur de la *Grammaire Historique des Félibres*, qui disait dans la préface de son ouvrage : « J'ai cru superflu de mettre en tête de la *Grammaire* une histoire provençale ; les faits importants sont universellement connus, au moins hors de France. »

Ici et là, dans l'enseignement primaire, des instituteurs hardis ou prenant prétexte de la circulaire de Maurice Faure sur l'histoire locale, prennent sur eux, encouragés qu'ils y sont parfois par leurs inspecteurs, d'enseigner l'histoire de la littérature d'Oc et de donner à leurs élèves des notions d'histoire et de grammaire méridionales. Ici et là, dans le Midi, des cours bénévoles, facultatifs de langue d'Oc sont faits dans les lycées et collèges de l'Enseignement secondaire (2), mais il manque à ces essais, à ces cours une sanction officielle. Ils sont l'œuvre de l'initiative privée et comme tels nous les retrouverons une autre fois. En tout cas ils soulignent la carence des sphères directrices de l'Enseignement. Ils ne sont que *tolérés* alors qu'ils devraient être officiellement reconnus et que les matières dont ils traitent devraient être inscrites comme matières à option, dans les programmes (certificats, brevets, baccalauréat).

Si nous examinons ensuite la situation de l'Enseignement supérieur, nous sommes obligés de faire une constatation pénible mais qu'il vaut mieux faire en toute sincérité que de se boucher les yeux. Elle est telle : à l'étranger, et en Allemagne notamment, l'enseignement de la philologie romane, de la langue et de la littérature d'Oc contemporaines est bien autrement développé qu'en France. Bien que cela ait été déjà dit par Mistral dans *l'Aiôli* et *l'Almanach provençal*, par Dévoluy et Ronjat

(2) Le capoulié Marius Jouveau fait un cours de provençal au Lycée d'Aix ; le majoral Dr Fallen en fait un au Lycée de Marseille, le majoral Pierre Fontan un au Lycée de Toulon et l'auteur de cette étude, avec l'aide du majoral B. Bruneau, un au Lycée d'Avignon.

dans *Prouvenço* et *Vivo Prouvenço*, par Jules Véran et nous-même dans *l'Eclair* et devant les auditeurs de *l'École Palatine*, nous ne saurions trop attirer l'attention du public méridional, du public français sur cette situation anormale, dangereuse. On a évoqué avec raison le souvenir de Mistral faisant assez grise mine à tous les Herr Professor des chaires allemandes, à tous ces savants en *itz* et en *ach* qui venaient le voir et lui écrivaient, parce qu'il sentait que cet enthousiasme pour la langue, pour les choses d'Oc, cachait des visées plus réalistes, des visées d'envahissement commercial puis militaire, du jardin de la France, des régions qui, productrices d'ocre, de bauxite, de lavande, de fruits et de primeurs, avaient jadis été sous la dépendance du Saint Empire Germanique. Dans une page remarquable, parue dans l'*Action Française* du 31 janvier 1915 et publiée, puis, à côté d'autres articles de guerre, dans *Le Parlement se réunit*, Charles Maurras nous décèle le rêve chimérique que nourrissaient les Allemands : « Une Bretagne antifrançaise, un Midi aspirant au schisme national, aurait trop bien fait les affaires de l'Allemagne pour ne pas éveiller toutes ses espérances. Il y avait de cette espérance et de ce calcul dans la passion bizarre que ses grandes et petites universités avaient mises à l'étude de Mistral et non seulement de Mistral mais du Félibrige tout entier, de ses représentants les plus obscurs. Nous avons souvent ri, entre jeunes félibres, dans notre lointaine jeunesse, de cette bonne et brave combinaison, bien boche, appliquant à la France son principe des nationalités ou des langages comme un élément diviseur, y comptant et buvant beaucoup d'eau là-dessus !

« Mistral, ses amis, ses disciples ont tiré des travaux allemands ce que ceux-ci pouvaient donner pour la gloire de la France. En outre, nous nous sommes servis de l'exemple de la science allemande pour obtenir

à Montpellier, à Aix, à Bordeaux, à Toulouse, à Paris, la création de chaires d'histoire et de philologie consacrées à l'étude des Antiquités et de la Renaissance romanes. Le critérium linguistique appliqué par le digne Hermann Suchier nous a permis de rectifier du côté des Alpes le véritable tracé de la frontière provençale, et ce n'est pas la France qui y perdrait si le tracé politique suivait le tracé dialectal. »

Le danger n'en subsiste pas moins vif en 1924 qu'en 1914. Il est d'ordre intellectuel comme il peut devenir demain d'ordre commercial et — hélas ! — d'ordre militaire. Est-il admissible que les Anglais, les Allemands, les Américains soient mieux servis eux, anglo-saxons, que nous, les latins par excellence ? Est-il admissible qu'un gouvernement se désintéresse aussi radicalement de cette question primordiale ? Comme l'écrivait, en 1861, Mistral à Adolphe Dumas, est-il admissible que l'on ne s'inquiète pas plus « de la langue parlée par quinze millions de Français », alors qu'il existe à Paris « des chaires de caraïbe, d'aztèque et de mandchou » ?

Montrer le développement des chaires de langues romanes en France et à l'étranger, de 1826 à 1923, tel est notre but. Les chiffres et les dates auront, à défaut du développement que ne permet pas le cadre de cette étude, assez d'éloquence pour que le lecteur supplée par la pensée à tout ce qui ne peut trouver place ici.

§

Les travaux célèbres de l'Allemand Diez datent de 1826. Un enseignement de Philologie romane est créé, par ses soins, à Bonn, en 1830. Halle, en 1833, Marbourg, en 1836, Tubingen, en 1844, suivent l'exemple de Bonn. En 1864, il existe en Allemagne huit chaires de langues romanes. En 1905, il y en a quarante ; en 1909, il y en a cinquante.

En 1830, qu'avons-nous en France ? Une chaire de

littérature *étrangère* — entendons bien : *étrangère* — est créée à l'Université de Paris et Fauriel est désigné pour l'occuper. De ce fait la littérature méridionale devient, en partie, matière d'enseignement. Les gouvernements succèdent aux gouvernements de 1830 à 1870 ; aucune amélioration n'est apportée à ce traitement de misère. Cependant des hommes de valeur voient le danger, ressentent la honte de cet effacement. En mars 1870, le comte de Charencey, MM. Gaidoz et de Gaulle présentent au Corps législatif de 1870 une *Pétition pour des langues provinciales* (3). *Mireille* avait paru en 1859... Remarquons bien que les pétitionnaires ne disent pas : les patois ; ils disent : les *langues*. Ils soulignent l'importance du mouvement de renaissance provençale ; ils indiquent l'ancienneté de la langue basque ou *eskuara et* s'ils demandent l'adhésion des pouvoirs publics pour le breton, langue celtique, le flamand « dont la langue se rattache à celle de nos ancêtres francs », le dialecte haut-allemand de l'Alsace et le dialecte italien de la Corse, nous ne pouvons que nous féliciter de les voir grouper, dès 1870, en un seul faisceau, les titres de noblesse de ces langues et de les voir exprimer les desiderata des diverses provinces françaises. Ils demandent :

Une chaire de langue et de littérature méridionales à Aix et, dans cette même ville, joint à cette chaire, un cours de droit municipal de la province ;

Une chaire de langue et de littérature basques à Bordeaux et, en plus, un cours d'histoire de la province ;

Une chaire de droit coutumier de la province à Caen et une chaire d'histoire de la littérature normande pendant le moyen âge ;

Une chaire d'histoire de la province et de droit coutumier à Dijon ;

Une chaire de langue et de littérature flamandes à Douai ;

(3) A. Picard et fils, éditeurs 82, rue Bonaparte, Paris, janvier 1903.

Une chaire d'histoire de la province à Grenoble et, dans cette même ville, un cours de droit municipal de la province.

Une chaire de langue et littérature méridionales à Montpellier et, dans cette même ville, une chaire d'histoire du Languedoc.

Une chaire d'histoire de la province, à Nancy.

Une chaire de langue et littérature bretonnes à Rennes, et dans cette même ville, une chaire d'histoire de la province ;

Une chaire de langue et littérature allemandes à Strasbourg et, dans cette même ville, une chaire d'histoire de la province.

Enfin, une chaire de langue et littérature méridionales à Toulouse et, dans cette même ville, une chaire de droit municipal de la province.

Ces hommes d'élite comprenaient l'utilité des langues, des idiomes provinciaux dans l'enseignement primaire et demandaient que les maîtres et maîtresses puissent enseigner à écrire et à parler correctement l'idiome provincial. A cet effet, ils exprimaient le vœu que les maîtres d'école, nommés à partir de l'année 1875, soient tenus de justifier, par un examen spécial, de leur connaissance de la langue de la province où ils devaient professer.

En ce qui touche l'enseignement secondaire, ils demandaient la création dans chaque lycée et collège de l'État, d'une chaire où serait enseignée la langue provinciale parlée dans le ressort de l'Académie et ils ajoutaient : « l'étude de ces idiomes pourra compter pour les élèves, lors de l'épreuve du baccalauréat, autant que celle des langues vivantes ».

Un de ceux auxquels nous devons le plus pour la défense et l'illustration de la langue d'Oc, le regretté Frère Savinien (4), butinait vers la même époque dans la litté-

(4) Grammairien, poète et prosateur provençal, 1844-1920.

rature provençale et s'apprêtait à lancer sa méthode bilingue dénommée depuis : le *savinianisme*.

Nul effort n'est vain. Les événements de l'année terrible allaient étouffer la voix de trois grands Français, comme, plus tard, la conspiration du silence essaierait d'étouffer celle de Savinien ; mais les paroles, les écrits, l'action sous toutes ses mille formes que mène un apôtre, contribuent à la formation d'un courant d'opinion... Premier résultat et bien imprévu : en 1870, la *Revue des Langues Romanes* est fondée à Montpellier et, en 1872, *Romania* voit le jour. Les esprits saisis de ces problèmes n'y restent pas insensibles. Les pouvoirs publics s'émeuvent. Une chaire est fondée au Collège de France. Elle se nomme officiellement — et on la désigne encore ainsi — *Chaire de Langues et Littératures de l'Europe Méridionale*, mais, en fait, elle est destinée à un provençaliste et c'est le savant Paul Meyer qui, dès sa fondation (1874), l'occupe. Quatre ans plus tard, en 1878, Chabaneau, le grand Chabaneau, est appelé à une chaire que l'on vient de créer à Montpellier. En 1884, une autre chaire est fondée à Toulouse et occupée successivement par MM. Thomas, Jeanroy, Anglade. A Aix, en 1888, un enseignement similaire est confié à M. Constans, puis, après la mort de ce dernier, à M. Emile Ripert. Enfin, M. Bourciez est appelé, en 1893, à la chaire que l'on vient de créer à Bordeaux et qu'il occupera jusqu'en juillet 1924.

Ensuite ? dira-t-on... Ensuite... c'est tout. Non, car l'Allemagne avait créé, après 1872, une chaire de Philologie romane à Strasbourg et je pense bien que, depuis le retour de l'Alsace-Lorraine à la France, le gouvernement français l'a maintenue, mais je n'ai pu en avoir confirmation.

Quant au provençaliste Clédat, il occupe à l'Université de Lyon une chaire de *Langue et Littérature fran-*

çaises du Moyen Age où il s'occupe... parfois du vieux provençal.

Trouve-t-on cela suffisant ? Moi pas. Est-ce ignorance de la part des chefs du Haut Enseignement ? M. Anglade plaide en 1909, devant la *Commission de l'Enseignement supérieur,* la cause des langues romanes, des journaux méridionaux et parisiens signalent cette honte qu'est pour nous, Latins, le fait d'avoir moins de chaires de langue d'Oc que l'Allemagne ou les Etats-Unis. Ne l'oublions pas : depuis plus de vingt-cinq ans la langue provençale moderne est étudiée, commentée, traduite, admirée dans toute l'Europe. La Renommée, qui avait baisé au front Mistral adolescent, claironne son nom dans les continents les plus reculés, parmi les peuplades les plus éloignées (Indiens, Cosaques, Océaniens) ; la gloire auréole son front et les races opprimées s'abreuvent à sa poésie, se nourrissent de son enseignement, vivent de l'espoir qu'il leur a communiqué : les races ne meurent point si elles conservent leurs us, leurs coutumes, leurs traditions, leur langue surtout qui est « la clef qui délivre des chaînes de l'esclavage ». Et... nous avons cinq chaires de langue d'Oc en France et il nous faudra attendre 1922 et le labeur d'Anglade pour avoir enfin une *Grammaire de l'Ancien Provençal,* alors que l'Allemagne a depuis longtemps la *Grammaire ancienne* de Schultz-Gora, la *Grammaire moderne* de Koschwitz, celle de Meyer-Lübke, alors que l'Amérique a le manuel de M. Grangent, l'Italie celui de Crescini, alors que l'Allemagne a les travaux adjoints à la *Chrestomathie provençale* de Bartsch, des études de phonétique et de morphologie de C. Appel, la *Grammaire de l'Ancien provençal* de Mahn, les travaux de Lévy, Meyer-Lübke, Suchier, alors qu'elle a la seule édition annotée de *Mireille* à l'usage des étudiants, due à Koschwitz. Si l'on ne me croit pas , il n'y a, pour se convaincre, qu'à feuilleter les 24 pages de Bibliographie grammaticale annexée à la

Grammaire de l'Ancien provençal d'Anglade. Pour un nom de Français, il y en a dix... d'Allemands. Aussi l'insolence germanique se donne-t-elle libre cours et la phrase de Koschwitz : « J'ai cru superflu de mettre en tête de la Grammaire une histoire de la langue provençale ; les faits importants sont universellement connus au moins au dehors de la France », nous fait-elle, à trente ans de distance, l'effet d'un coup de lanière de fouet en plein visage, chaque fois que nous la relisons.

§

Ceci posé, nous allons à présent examiner avec quelques détails la situation des cinq chaires de langue d'Oc que nous avons en France.

Paris d'abord.

a) A la Faculté des Lettres de l'Université de Paris (Sorbonne), M. Thomas fait, le vendredi, à 9 h. 15, dans la salle I de Philologie, un cours réservé de « grammaire comparée de l'Ancien français et de l'Ancien provençal : la dérivation ». M. Thomas est titulaire de la chaire dénommée : « Littérature du Moyen Age et Philologie romane. »

M. Jeanroy est titulaire de la chaire « Langues et Littératures de l'Europe Méridionale », classée parmi les « Langues et Littératures étrangères » et fit son cours de 1922 sur la Grammaire historique de l'Espagnol.

MM. Thomas et Jeanroy peuvent embrasser plusieurs matières et enseigner, comme ils l'ont fait, l'italien, l'espagnol, le provençal. Mais quand on explique un auteur provençal, c'est... Jaufré Rudel et non Mistral. En toute impartialité et malgré le mérite des deux éminents professeurs, il faut bien convenir que le provençal est moins bien traité à la Sorbonne que le russe, le polonais, le tchèque, le serbo-croate, le sanscrit, l'iranien, le persan, le malgache, la langue peule, madingue, etc... Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à jeter un

coup d'œil sur le *Livret de l'étudiant de l'Université de Paris* ou les *Tableaux de coordination* de l'enseignement des lettres dans les établissements publics d'enseignement supérieur à Paris.

b) A l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, école installée dans les locaux de la Sorbonne, on s'occupe, une fois par semaine, dans la section des Sciences Philologiques, de l'ancien provençal sous la direction de M. Jeanroy et de la dialectologie de la Gaule romane sous la direction de M. Gilliéron.

MM. Passy et Roques y donnent des cours de phonétique du latin vulgaire et des langues romanes.

c) A l'École des Chartes, M. Brunel fait un cours de Philologie romane.

d) Au Collège de France, il n'y a pas d'enseignement de langues méridionales, sauf le cours que fait M. Sarahandy, suppléant de M. Morel-Fatio, sur les dialectes aragonais.

Signalons cependant l'heureuse initiative due à M. Camille Jullian qui, en 1919, a étudié Mistral en rattachant cette étude à l'objet même de son enseignement qui comprend les Antiquités Nationales.

En résumé, à Paris, enseignement technique, spécialisé, insuffisant, n'embrassant pas, comme pour d'autres matières, toute la littérature et ne donnant aux étudiants qu'une impression rêche et scientifique de notre littérature d'Oc. On devrait enfin créer une chaire de littérature provençale moderne à la Sorbonne.

Au tour de Montpellier. La chaire fondée en 1878 au profit de Chabaneau, occupée ensuite par M. Coulet — actuellement recteur de l'Université de Montpellier — a comme titulaire M. Millardet, qui donne 3 conférences par semaines :

Le lundi, à 14 heures : ancien français ;

Le lundi, à 15 heures : alternativement ancien provençal et ancien italien pendant le semestre d'hiver ; alter-

nativement ancien provençal et ancien espagnol pendant le semestre d'été :

Le mardi, à 14 heures : Questions de linguistique romane.

Avant la guerre, ces cours étaient exclusivement réservés aux étudiants en lettres et aux étudiants étrangers. Le professeur faisait un cours presque exclusif de phonétique et expliquait des textes d'ancien provençal, prenant dans le texte lu et traduit les mots les plus frappants en en indiquant l'étymologie selon les tendances phonétiques. Il est à remarquer que ces cours étaient uniquement réservés aux étudiants en Lettres et aux étudiants étrangers, les étudiants français en Médecine, Droit, Pharmacie, Agriculture, Commerce, n'étant pas jugés dignes de suivre ces leçons. Il en résultait que le cours était traité par le professeur dans un but unique d'utilité pratique (examens) alors que, s'il avait été ouvert à tous les étudiants sans distinction, il aurait été fatalement moins spécialisé. Les auditeurs habituels se répartissaient ainsi, en 1914 : 2 Anglaises, 1 Espagnol, 7 ou 8 Allemands et 5 Français. Depuis le nouveau régime de la licence ès-lettres, ces cours préparatoires au certificat d'Études romanes sont ouverts à tous les étudiants français et étrangers.

Avant la guerre, existaient à Montpellier des cours de langue et de littérature méridionales spécialement réservés aux étudiants étrangers, et consistant en :

Lecture d'un texte facile de vieux provençal : 1 heure par semaine ;

Étude critique de textes provençaux : 1 heure par semaine ;

Histoire du Félibrige, explication des poèmes de Mistral, Roumanille, Aubanel, etc., etc. : 1 heure par semaine ;

Explication d'un poème moderne : 1 heure par semaine.

Ces cours avaient comme titulaires MM. Coulet, Chassary et Amade. Donc, Allemands, Russes, Bulgares, Grecs, Espagnols, Roumains, Anglais étudiaient Mistral, Roumanille, Aubanel, et les étudiants provençaux, languedociens qui sont de la « grande France, franchement et loyalement », n'étaient pas jugés dignes de s'initier à la langue d'Oc ou de se perfectionner dans son étude. Quel scandale ! En 1909, Jules Véran le dénonçait dans l'*Eclair de Montpellier* ; en 1914, la situtîon était exactement la même et, en juin, je l'exposais dans le *Midi Royaliste* de Toulouse.

Actuellement ces cours n'ont pu reprendre, faute de ressources suffisantes. Puissent-ils ne reprendre jamais si l'exclusive devait à nouveau être prononcée contre les Français. S'ils devaient être ouverts à tous les étudiants, ce serait parfait, car ils corrigeraient ce qu'a de technique et de savant l'enseignement donné par M. Millardet. En résumé, avant la guerre : situation lamentable ; à présent, grâce au nouveau régime, situation passable qui serait bonne si les cours de langue et littérature provençales étaient rétablis et ouverts aux étudiants français.

M. Louis J. Thomas fait à l'Université de Montpellier un cours d'histoire et de géographie du Languedoc. Pendant le semestre d'hiver de 1921, il a traité de Montpellier sous le roi Sanche. Sa chaire est alimentée par des allocations de l'État, du Conseil Général et de l'Université.

La chaire de Toulouse a été créée en 1884 et a eu comme titulaires MM. Thomas et Jeanroy. Elle est actuellement occupée, depuis 1909, par M. Joseph Anglade, bien connu par ses études sur les troubadours, sa *Grammaire de l'Ancien Provençal* et son *Histoire de la Littérature méridionale des Origines au* XVe *siècle*. Les

cours sont ouverts à tous les travailleurs de bonne volonté. M. Anglade donne trois leçons par semaine et sait faire alterner les notions philologiques indispensables avec les sujets captivants (explication de *Mireille*, en 1914 — *histoire de la littérature méridionale des Origines au* XVe *siècle*, en 1918 et 1919). La chaire est alimentée, partie par la ville (1/4), partie par l'Etat (3/4).

On doit donc se déclarer satisfait de l'enseignement donné à Toulouse par l'éminent professeur et majoral. Cependant, celui-ci a eu tôt fait de constater l'insuffisance relative de son apostolat puisqu'il a créé, en 1914, aidé en cela par l'Université de Toulouse, un *Institut d'Études Méridionales*, reconnu par arrêté du ministre de l'Instruction Publique en date du 17 mars 1914. M. Anglade avait été frappé de ce que, dans les Universités allemandes, il existait, à côté des chaires magistrales, des instituts scientifiques appelés *séminaires* où se fait la véritable éducation des étudiants. Il a donc voulu créer à Toulouse une sorte de laboratoire intellectuel, annexé à la chaire de littérature et de philologie romanes de Toulouse. Cet Institut est divisé en trois sections : Lettres — Philologie ; Histoire ; Archéologie — Histoire de l'Art. Il délivre des diplômes (un certificat après deux semestres d'études, un diplôme supérieur d'Etudes méridionales après quatre semestres d'études). Au cours de la guerre, deux diplômes Lettres-Philologie ont été délivrés ainsi qu'un diplôme d'archéologie méridionale. De nombreuses thèses sont inscrites aux diverses sections et une bibliothèque importante est en formation. Les bibliothèques Gaston-Jourdanne et Chabaneau ont été achetées par l'Institut et constituent un fonds précieux. L'Institut a un local spécial composé de cinq salles dont une pour la *Phonétique expérimentale*, nouvelle branche qui est venue s'ajouter aux autres sections. De nombreux dons sont venus prouver que le public méridional a compris l'importance de ce foyer d'études et les audi-

teurs qui suivent les conférences prouvent bien par leur attention et leur zèle l'intérêt qu'ils portent à cette œuvre. Remarquons que l'initiative de cet Institut revient à M. Anglade, aidé par le Conseil de l'Université, et que Paris n'a fait que sanctionner et reconnaître ce qui, en fait, était dû à l'initiative privée. Quoi qu'il en soit, avec sa chaire et son Institut, Toulouse, patrie du Gay-Sçavoir, nous apparaît comme le modèle typique de ce que devrait être l'enseignement de la langue méridionale dans les Universités françaises.

A Aix, nous nous trouvons, depuis peu de temps (1921), en face d'une chaire. Auparavant, c'est à un « Cours de langue et de littérature méridionales » que nous avions à faire.

Le cours avait été créé en 1888 et tenu par M. Constans, professeur de littérature latine à la Faculté, jusqu'à sa mort. Il était alimenté par le Conseil général, la ville et l'État. La somme dérisoise qui était allouée au professeur l'obligeait à cumuler cet enseignement avec un autre. Depuis la mort de M. Constans (1916), c'était M. Émile Ripert qui en était chargé. Aujourd'hui le cours est devenu chaire.

Auparavant n'existait qu'un cours d'une heure par semaine ; à présent trois conférences par semaine, réservées aux étudiants, y sont données et un cours public, de décembre à fin mars, y est ouvert à raison d'une heure par semaine. M. Émile Ripert a traité de ce beau sujet : *La Renaissance Provençale* devant un public flottant de quatre cents à cinq cents personnes à Marseille et de deux cents à trois cents personnes à Aix. Nous sommes loin, on le voit, des deux étudiants ou de l'unique auditeur ou de l'auditeur fantôme dévolus à M. Constans... A présent que voilà la ville d'Aix munie d'une chaire, nul doute que la situation n'aille s'amplifiant.

La chaire de « Langues et Littératures du Sud-Ouest

de la France » a été créée à Bordeaux au mois de mai 1893. Pour en assurer la fondation, la ville a consenti une subvention annuelle de 3.000 francs. Pour le reste, c'est l'État qui s'en charge. M. Bourciez en a été le titulaire depuis sa fondation et l'a occupée jusqu'en juillet 1924, date de sa retraite.

M. Bourciez faisait, tous les ans, du 2 décembre à Pâques et une fois par semaine, un cours public suivi par un auditoire flottant, mais cependant assez nombreux. Il y traitait des questions se rapportant surtout à la littérature, mais parfois au folk-lore et à l'histoire locale. Il s'y est occupé de Goudelin, Jasmin, Isidore Salles, de la littérature du Béarn, des poètes gascons des XVIII[e] et XIX[e] siècles, des chansons, des superstitions populaires de Gascogne, de l'esprit gascon, de la psychologie d'Henri IV, etc... En outre, pendant une douzaine d'années, M. Bourciez a ajouté simultanément à son cours une conférence de linguistique. Pendant certains semestres d'été, il a aussi donné des explications suivies et des commentaires de textes, des notions grammaticales. M. Bourciez, outre ses leçons consacrées à des auteurs béarnais ou gascons contemporains : Philadelphe de Gerde, Michel Camélat, Simin Palay, etc..., a donné, pendant l'hiver 1918-1919, quinze conférences sur Mistral qui obtinrent un vif succès. La chaire de Bordeaux puisse-t-elle trouver dans son nouveau titulaire un successeur digne de M. Bourciez.

Pour être complet — autant que cela se peut — mentionnons qu'il existe, à Aix, une chaire d'histoire de Provence occupée par M. Bourrilly, alimentée par l'État et par le Conseil général, moitié par moitié. En 1910, le Conseil général suspendit ses crédits. Sur un rapport du majoral Lhermite — *alias* Frère Savinien — le Consistoire (5) félibréen, ému par cette suppression, protesta

(5) Le Consistoire félibréen est composé de 50 majoraux choisis parmi les félibres qui font le plus d'honneur à la Terre d'Oc. Le *capoulié*

contre cette mesure et exprima le vœu qu'elle soit rapportée. Le capoulié du Félibrige, Valère Bernard, porta lui-même la protestation au Conseil général réuni en séance et la remit à son président d'alors, M. Victor Jean. En suite de quoi le Conseil général revenait sur sa décision.

Si nous voulions nous occuper des autres langues parlées en France et dont l'enseignement supérieur s'occupe, nous devrions indiquer qu'à la Sorbonne et à Rennes, il existe une chaire de langue et de littérature celtiques, à Lille une chaire du dialecte du Nord de la France, à Nancy, une maîtrise de conférence, créée en 1913, où l'on s'occupe par accident des lettres lorraines. Mais nous devons nous borner à ces quelques indications et, par une comparaison avec l'enseignement de la langue méridionale dans les principaux pays étrangers, justifier notre cri : la grande pitié des chaires de langue d'Oc en France.

Pour l'Allemagne, *Minerva* (6), annuaire international de l'enseignement supérieur (édition de 1920), mentionne quarante chaires de langues et de philologie romanes. Nous avons déjà indiqué qu'il y en avait cinquante avant la guerre. Sans omettre de remarquer que, du fait du traité de Versailles, Strasbourg, siège d'une chaire, est passé à la France et que Lemberg et Posen, sièges d'une chaire, sont devenues villes polonaises, il faut se rendre compte des perturbations qu'a pu apporter la guerre dans le personnel enseignant et dans le monde des étudiants. Le chiffre de cinquante doit bien être le véritable en 1924.

A Berlin, il existe 3 chaires de Philologie romane et 1 séminaire — institut scientifique. Y professent : Heinrich Morf, Errhard Lommatzsch, Max Wagner, Morf. A Bonn, il y a 2 chaires et 1 séminaire, dont le directeur

est le chef du Félibrige. Marius Jouveau a succédé au Dr Fallen, à Valère Bernard, à Pierre Dévoluy, à Félix Gras, à Roumanille et à Mistral.

(6) *Minerva* Jarbuch Der gelehrten Welt, 1920.

est le célèbre professeur Meyer-Lübke. A Breslau, nous trouvons une chaire et un séminaire dirigé par le provençaliste Appell. Si nous considérons les autres villes allemandes, nous en arrivons à cet imposant tableau : à Erlangen, une chaire et un séminaire ; à Francfort-sur-Mein, une chaire et un séminaire ; à Friburg (Bade), deux chaires et un séminaire ; à Giessen, une chaire ; à Gôttingen, une chaire et un séminaire ; à Greifswald, où enseigna Koschwitz, trois chaires et un séminaire ; à Halle, deux chaires ; à Hamburg, deux chaires et un séminaire ; à Heidelberg, deux chaires et un séminaire ; à Iéna, une chaire tenue pas Schultz-Gora, dont nous avons déjà eu à écrire le nom, et un séminaire ; à Kiel, une chaire et un séminaire ; à Kôhln, un séminaire ; à Kœnigsberg une chaire et un séminaire ; à Leipzig, quatre chaires et un séminaire ; à Marburg, deux chaires ; à Munchen, cinq chaires et un séminaire ; à Münster, une chaire et un séminaire ; à Rostock, une chaire et un séminaire ; à Stuttgart, une chaire ; à Tübingen, une chaire et un séminaire : à Vürzburg, une chaire.

Avec Strasbourg, Lemberg et Posen, nous aurions donc 43 chaires et nous avons 21 séminaires. Remarquons toutefois avec M. Anglade que l'on enseigne principalement dans ces chaires et séminaires l'ancien français et l'ancien provençal. N'oublions cependant pas que les Koschwitz, Breymann, Minckwitz, Welter et tant d'autres faisaient et font des cours sur la littérature contemporaine des pays d'Oc, que Mistral, Théodore Aubanel, Roumanille, Félix Gras, Paul Arène, etc..., y sont traduits, étudiés, commentés. N'oublions pas non plus que Nicolas Welter a publié, il y a beau temps, une étude en trois volumes sur Mistral, Aubanel, Roumanille, alors qu'il nous a fallu attendre les études de José Vincent, Pierre Lasserre, Jules Véran sur Mistral et Aubanel et que nous n'avons encore aucun travail d'ensemble sur Roumanille. Souvenons-nous que la *seule*

édition annotée de *Mireille* est l'œuvre du D[r] Koschwitz et que l'œuvre d'un Charles Rieu, inconnue du grand public français, était traduite, étudiée en Allemagne et que ses chansons y étaient chantées dans plusieurs collèges. Enfin, disons — puisque c'est vrai — qu'avant 1914 ils étaient nombreux les étudiants allemands venus en France ou les représentants de maisons d'exportation qui en auraient appris à beaucoup de nos jeunes Français sur Bertrand de Born, l'abbé Favre, Gélu et... Mistral.

Les États-Unis ont 25 Universités où existent des cours réguliers de langues et littératures romanes : Amherst, Austin, Cambridge, Chicago, Berkeley, Cincinnati, New-York, Baltimore, Michigan, Columbia, Lincoln, Notre-Dame, Indiana, Philadelphie, Alleghany, New-Jersey, Morgantown, Madison, Yale, Harvard, etc... L'œuvre des félibres y est étudiée de très près et les noms de nos poètes y sont bien connus. Le roman fameux de Félix Gras, *Les Rouges du Midi*, a joui en Amérique d'un énorme succès et aussi les chansons de Charles Rieu. Les professeurs Grandgent, Smith, Adams sont des provençalistes de premier plan.

En Autriche nous connaissons cinq chaires, réparties à Graz, Innebruk, Prague, devenue ville de la République Tchèque, Vienne et Czernowitz.

En Angleterre et en Irlande, Cambridge, Londres, Oxford, Cork, Dublin ont des chaires. Un nom de provençaliste est à retenir : celui de Chaytor.

En Suisse, les villes de Bâle, Berne, Fribourg, Genève, Lausanne, Neufchâtel, Zürich possèdent chacune plusieurs chaires. A Genève, il en existe trois et l'une d'elles est confiée au savant romaniste et provençaliste Jules Ronjat.

En Suède, quatre chaires dans quatre villes : Christiania, Gothenburg, Lund, Upsala et l'on y étudie principalement l'œuvre des félibres.

La Hollande a deux chaires à Groningen et à Leiden.

La Pologne a onze chaires réparties comme suit : 3 à Cracovie, 3 à Léopold, 3 à Poznan, 1 à Varsovie, 1 à Vilno et 1 à Lublin. M. Langlade, professeur à l'Université de Poznan, qui nous a fourni ces renseignements nous écrivait : « Sans doute les professeurs qui occupent ces chaires consacrent le plus clair de leur temps à la littérature française médiévale ou moderne, mais la littérature provençale occupe une place presque égale à celle de l'italien et supérieure à celle de l'espagnol et du portugais. Voici un exemple : à Poznan, mon collègue, le professeur Morawski, fait un cours sur *La Poésie des Troubadours*, et moi-même un autre cours sur *Les Précurseurs du Félibrige*. Au trimestre prochain, je parlerai du Félibrige. Ce cours est accompagné d'exercices pratiques où se font des explications de textes. Mes étudiants ont ainsi commenté des poèmes de la Bellaudière, de Toussaint Gros, de Diouloufet, et de Gélu. Douze romanistes fréquentent ces cours. Envoyé en Pologne par notre ministère des Affaires Etrangères, j'ai pensé que mon *devoir* était de faire connaître les deux littératures de France. » Voilà qui est parler d'or. Bravo ! M. Langlade.

Le Danemark, la Roumanie, l'Esthonie, la Russie, la Finlande, ont une chaire chacune à Copenhague, Bucarest, Dorpat, Charlow, Helsingfors.

En Italie, notre langue et notre littérature sont étudiées dans presque toutes les Universités, principalement à Rome, Florence, Gênes, Pavie, Padoue et les noms des provençalistes Crescini, Restori, sont bien connus chez nous.

En Calalogne (Espagne), Bastero, Mila i Fontanals et, parmi les contemporains, Marso Torrents, ont enseigné notre langue.

En Portugal, Braga, Leite de Vasconcellos, Carolina Michaelis de Vasconcellos s'occupent régulièrement de notre langue.

En Belgique, le provençal ancien et le moderne sont étudiés dans deux Universités de l'État, dans une université libre et dans une université catholique.

A l'Université de Gand, existe une chaire de littérature moderne (Encyclopédie de la Philologie romane) ayant comme titulaire M. Corinson.

A l'Université de Liége, nous trouvons une chaire de langue et littérature romanes ayant comme titulaire M. Wilmotte, et une chaire d'encyclopédie de la Philologie romane avec exercices philologiques, à laquelle préside M. A. Dontrepont.

A l'Université de Bruxelles, M. Charlin s'occupe aussi des exercices philologiques sur les langues romanes.

A l'Université de Louvain, le baron Béthune est titulaire d'une chaire de langues et littératures romanes et, à la même Université, il existe une chaire de langues et littératures de l'Europe méridionale confiée à M. Bayot, ainsi qu'une chaire similaire confiée à M. Georges Dontrepont.

§

La conclusion s'impose, elle découle des chiffres : nous sommes, en France, dans un état d'infériorité marquante vis-à-vis de l'étranger.

L'opinion s'est émue. Outre l'initiative due à M. Anglade et au Conseil de l'Université de Toulouse et dont nous avons dit plus haut l'esprit qui y préside, la création d'un *Institut d'Études Méridionales* nommé *École Palatine* et qui a son siège en Avignon, d'une *École Antique* à Nîmes, d'une *École Constantinienne* à Arles, d'un *Institut Occitan* — en formation — à Toulouse prouve que l'initiative privée est capable de suppléer à l'atonie et à la paresse des sphères gouvernementales. Une étude détaillée de ces divers organismes nous mènerait trop loin. Espérant bien pouvoir la faire ici même, un jour prochain, nous n'aurons pas perdu

notre temps si nous avons su convaincre nos lecteurs du péril que constitue pour la culture française, pour la culture latine, l'état présent de l'enseignement de la langue et de la littérature méridionales en France.

La grande pitié des chaires de Langue d'Oc en France, il faut la dire comme une sorte de *Delenda est Cartago*, en toute occasion, comme Barrès clama la grande pitié des églises de France.

FRÉDÉRIC MISTRAL, neveu.

ESSAI SUR L'ORIGINE DES GAMMES ET L'ÉVOLUTION DE LA SENSIBILITÉ MUSICALE

De même que l'évolution des sciences est commandée par celle des moyens d'observation et de mesure, de même l'évolution des arts est étroitement liée à celle des modalités d'exécution.

Démontrée depuis longtemps pour ce qui est de l'architecture, de la sculpture, de la peinture, la proposition n'est pas moins exacte d'un art en apparence aussi purement imaginatif que la musique.

Il paraît très difficile d'admettre que la voix ait trouvé d'elle-même — par une sorte de notion innée révélant, par exemple, la quinte ou la quarte et dérivant du mécanisme de la phonation ou de l'audition — des points d'arrêt fixes dans son échelle continue. La détermination de points d'arrêt fixes était au contraire inévitable — et par la suite ils devaient s'imposer à la voix elle-même — du jour où l'on voudrait établir un instrument capable de suivre ou d'imiter le chant.

Ce résultat peut être atteint de trois manières :

1°) En utilisant les harmoniques du corps vibrant ; mais la solution n'est guère applicable qu'aux instruments à vent, et suppose une perfection de construction toute moderne ;

2°) En juxtaposant des cordes ou des tuyaux de longueurs inégales (harpe ou flûte de Pan) ;

3°) En faisant varier la longueur d'un tuyau (flûte à trous), ou d'une corde (monocorde, violon : il ne semble pas que l'antiquité ait appliqué ce procédé aux instruments

à cordes autrement que pour des recherches théoriques).

Rien n'empêche de supposer que les premiers essais de répartition des trous ou des cordes aient eu lieu au hasard. Mais de bonne heure a dû se manifester, tout au moins à l'intérieur de chaque groupe social, une tendance, aidée sans doute par des motifs d'ordre religieux, vers l'unification des échelles.

Dans ce sens on peut admettre que les solutions les plus simples sont celles qui ont été, sinon essayées les premières, tout au moins le plus souvent retenues et qui par suite ont eu le plus de chances de prévaloir.

La succession des longueurs vibrantes peut être réglée selon une progression soit arithmétique, soit géométrique.

Etablie d'après les rapports simples que pouvaient concevoir les primitifs (1/2, 2/3), la progression géométrique fait très vite évader l'échelle de toute tessiture vocale possible ; son application a dû être, à l'origine, extrêmement limitée ; peut-être même n'a-t-elle fourni que la notion d'octave.

Il ne semble pas, en effet, qu'il y ait lieu de s'arrêter à l'idée, implicitement admise par de nombreux théoriciens musicaux, d'après laquelle la gamme se serait formée, à l'origine, par la succession des consonances ; outre qu'on n'explique pas ainsi la formation des degrés enharmoniques ou chromatiques, c'est supposer acquise la notion de l'identité entre les deux notes séparées par un intervalle d'octave ; or cette notion est toute moderne ; ainsi que l'a fort bien indiqué M. Louis Laloy, les anciens ne voyaient dans l'octave que la première des consonances. Un tel mode de formation de la gamme ne se conçoit d'autre part qu'avec des instruments à échelle complète et étendue, alors qu'à l'origine l'échelle d'octave est un maximum.

La constitution de la gamme par la suite des consonances est une idée de théoricien qui a dû surgir après coup, à l'époque où les considérations mathématiques ont commencé à régenter la musique.

Tout semble indiquer que, dans la limite de l'octave tout au moins, la répartition des degrés a eu lieu selon la progression arithmétique des longueurs vibrantes. C'était d'ailleurs la méthode la plus pratique pour confectionner une flûte, une harpe, une syrinx, celle qui facilitait le mieux le doigté.

Une telle méthode devait aboutir aux deux résultats suivants :

1°) Resserrement plus grand des intervalles *acoustiques* dans le grave ; les intervalles linéaires et acoustiques sont en effet dans un rapport logarithmique ;

2°) Notation musicale partant de l'aigu.

Les échelles grecques présentent cette double particularité.

Mais la variation uniforme des intervalles linéaires ne permet de construire des échelles comparables que si le rapport des longueurs extrêmes est le même.

L'expérience a dû montrer de bonne heure qu'il fallait partir d'un rapport déterminé. Celui de l'octave, le plus simple numériquement (1/2) et qui correspond peut-être à une réalité physiologique, a dû être essayé dès l'origine : nous allons voir à quels résultats il a pu conduire.

§

Laissant de côté les instruments à vent, considérons deux cordes de longueur 1 et 2 tendues entre deux traverses divergentes. On garnit l'intérieur du trapèze en y tendant 1, 2 ou 3 cordes équidistantes, parallèles aux premières.

Cette méthode donne les résultats suivants, qu'il a paru préférable d'exprimer en notes, en partant du *La* (1) supérieur.

(1) Il est bien entendu que cette note n'est choisie qu'à titre d'exemple. D'autrepart la question des *modes* antiques ou médiévaux n'est pas abordée; enfin les gammes sont ramenées à la forme qui nous est habituelle, c'est-à-dire de *mèse* à *mèse*.

a) 2 divisions :	*La — — re — — la*
b) 3 divisions :	*La — mi — do — la*
c) 4 divisions :	*La fa — re — si la*
d) *a* et *b* combinés :	*La — mi re do — la*
e) *b* et *c* combinés :	*La fa mi re do si la*

La simple lecture de l'échelle (*a*) explique l'importance que reçoit dans la musique grecque l'intervalle de quarte ; il y joue le rôle que joue chez nous la quinte.

L'échelle (*b*) avec son tricorde grave, séparé par un double ton du tétracorde aigu, apparaît dans la musique des Grecs.

C'est notre accord parfait mineur réalisé *en dehors de toute considération acoustique ou esthétique*, et bien avant l'accord parfait majeur. Acoustiquement il correspond à la relation 3, 4, 5, qui est celle du triangle égyptien, très usitée en architecture. Inversé, cet accord devient l'accord parfait majeur sous la forme de quarte et sixte (2).

L'échelle (*c*) apparaît dans un thème populaire grec utilisé par Glazounow (*ouverture op.* 1). Elle constitue l'accord de septième de sensible, cher au XVII[e] siècle, et qui correspond peut-être à la survivance d'une sensibilité ancienne.

L'échelle (*d*) *la, mi, re, do, la* et l'échelle (*e*) *la, fa mi, re, do si, la,* permettent de nombreuses combinaisons musicales.

Elles offrent ce caractère commun d'être plus fournies dans le grave que dans l'aigu, où elles comportent un saut vocal.

En art, toute difficulté technique suscite deux ordres de solutions tendant, les unes à l'éviter, les autres à l'utiliser comme moyen d'expression.

(2) On peut rapprocher l'accord parfait mineur, dont les degrés s'accroissent, en montant, du campanile de Giotto, par exemple, et l accord inverse de quarte et sixte majeur, dont les degrés diminuent en montant, du palais Farnèse ou du palais Valmarana. Mais il est douteux que cet ordre de considérations ait influé *à l'origine* sur la sensibilité musicale.

Examinons d'abord les solutions qui tendent à combler le saut vocal.

1°) Si l'on ajoute à l'échelle (*c*) deux divisions intermédiaires entre les degrés aigus trop éloignés (soit d'une part le *sol*, d'autre part une note placée entre le *mi bémol* et le *mi*, avec tendance à remonter au *mi*, par rapprochement avec les échelles voisines, par influence de l'intervalle de quarte, etc.), on obtient la gamme de Terpandre : *la*, *sol*, *fa*, *mi*, *re*, *si*, *la*.

2°) Si à l'échelle (*e*) on ajoute un degré intermédiaire entre les deux degrés aigus, on obtient l'échelle diatonique classique, c'est-à-dire notre gamme mineure de *la* ; il est à noter que ce degré — le *sol* — n'est peut-être pas substantiel et que Rameau a été amené à le considérer comme une note de passage.

De même que l'accord parfait mineur représente l'inversion de l'accord parfait majeur de quarte et de sixte, de même l'échelle mineure a été présentée comme un renversement de l'échelle majeure : simple coïncidence entre les résultats donnés par des rapports numériques analogues, acoustiques dans un cas, linéaires dans l'autre.

3°) Complétée de la même manière, l'échelle (*e*) donne la gamme incomplète de cinq notes, à tonalité assez équivoque, qu'on retrouve un peu partout, notamment en Chine. De là procède une autre échelle, où les intervalles d'un ton et demi sont divisés en deux intervalles de 3/4 de ton, et qu'on rencontre en Ecosse, dans l'Inde, etc....

Ces diverses solutions reflètent le souci de combler des intervalles trop espacés ; dans les suivantes, au contraire, ces intervalles sont maintenus et utilisés expressivement.

4°) De la quarte aiguë de l'échelle (*e*) découle la tricorde d'Olympos (*la*, *fa*, *mi*) et, par la suite, le tétracorde enharmonique ;

5°) De la quarte grave de l'échelle (*c*) par l'intermédiaire d'une échelle hypothétique : *ré*, *si*, *la*, ressemblant un peu

à celle d'Olympos, mais comportant un saut vocal moins étendu et un effet moins puissant, a pu naître le tétracorde chromatique ;

6°) De la quarte aiguë de l'échelle (*e*) avec l'addition d'un *sol*, dérive un tétracorde qui, complété par un tétracorde conjoint analogue, a donné naissance à la gamme de Lamproclès.

On remarquera que ces dernières échelles ont pour point de départ une portion seulement de l'échelle d'octave, la quarte ou tétracorde.

La doctrine courante admet que la notion de tétracorde est antérieure à celle d'octave : l'octave se serait constituée, ultérieurement, par le rapprochement de deux quartes, séparées par un degré.

Cette manière de voir soulève de graves objections :

1°) On ne conçoit pas pour quelles raisons la relation 3/4 aurait été adoptée d'emblée avant les relations plus simples 1/2 et 2/3. Si une échelle restreinte avait précédé l'octave, ç'aurait été la quinte et non la quarte.

2°) La division directe de l'intervalle de quarte par des cordes de longueur uniformément croissante ne donne pas les combinaisons variées qu'on obtient en partant de l'octave ;

3°) Des gammes fort anciennes telles que celle de Terpandre ou le pentacorde chinois n'ont pu se former qu'en partant de l'octave ;

4°) Le fait qu'on ait estimé nécessaire d'intercaler un ton entre les deux tétracordes prouve l'existence de la notion d'octave.

On peut donc, jusqu'à nouvel ordre, considérer le tétracorde comme procédant de l'octave, mais on doit admettre que, dans certains cas, la notion d'octave a été perdue de vue : ainsi s'expliquent les échelles modulantes formées de tétracordes conjoints. Le rôle restreint qu'ont joué ces échelles, les corrections qu'on leur a fait subir pour les

ramener à l'octave montrent que ces cas ont été exceptionnels.

A partir du moment où les mathématiciens se sont emparé du problème, il a été irrémédiablement embrouillé; leur tendance était de présenter sur le même pied des combinaisons dont les unes ne sont pas viables, dont les autres présentent des valeurs esthétiques ou traditionnelles essentiellement inégales, en un mot d'expliquer ce qui n'est pas, et de passer sous silence ce qui leur paraît inexplicable.

§

Ainsi qu'il a été indiqué plus haut, la théorie d'après laquelle les anciens auraient, à l'origine, établi leurs échelles musicales en partant de données linéaires progressant arithmétiquement est confirmée par le rapprochement plus marqué des degrés musicaux dans le grave. Mais parfois le resserrement dépasse celui qui correspondrait à la progression arithmétique des longueurs ; c'est le cas pour le tétracorde diatonique « mou » ou pour la gamme diatonique « enharmonisée ».

Au premier abord on est tenté de voir là une exagération expressive : mais une autre explication, étrangère à toute hypothèse d'ordre esthétique, vient à l'esprit : elle n'est valable, à vrai dire, que pour les instruments de la famille harpe.

Dans les harpes primitives en forme d'arc, les cordes sont limitées par deux lignes incurvées vers l'extérieur : disposition inverse de celle de nos harpes ou de nos pianos, où le support est incurvé vers l'intérieur. Dans les harpes « trigones » en forme de V, la traction des cordes infléchit la barre supérieure et aboutit au même résultat. Il en est de même pour certaines cithares, et cette disposition a pu être adoptée pour empêcher l'effet inverse (flexion vers l'intérieur) qui, avec un support non rigide, aurait compromis la tenue de l'accord.

De toute manière, ces dispositions devaient entraîner

d'une part une diminution d'étendue de l'échelle, de l'autre une accentuation nouvelle du rapprochement des degrés dans le grave.

La courbe qui passe par les extrémités des cordes donnant le tricorde diatonique « mou » ou la gamme diatonique « enharmonisée » accuse nettement cette origine. Par contre, lorsque les notes « diézées » ne sont pas des points d'arrêt de la voix, mais de simples notes de passage, il semble bien qu'il y ait lieu de faire intervenir un autre ordre de considérations.

De tout temps les instrumentistes ont cherché à reproduire les effets expressifs de la voix. Or parmi ces effets se trouve celui qu'on dénomme « port de voix » et dont les chanteurs usent volontiers (et plus volontiers encore les chats dans leurs duos d'amour). Le violon, le trombone à coulisse permettent d'obtenir des ports de voix : l'ukulele hawaïenne, la flûte à trous également, moyennant un certain mode d'attaque. La harpe, la lyre ne s'y prêtent pas, à moins de multiplier le nombre de cordes ; cependant on peut y parvenir en partie en rapprochant certains degrés (le « pycnon ») et en accroissant l'écartement des autres.

Dans cette conception, le degré intermédiaire du « pycnon » n'aurait pas de valeur propre, ne constituerait qu'une note de passage. S'il en était ainsi, que resterait-il de toutes ces considérations sur la sensibilité musicale particulière des Grecs, révélée par l'usage des quarts de ton ? A-t-on la preuve que la voix se soit jamais *arrêtée* sur une des notes intermédiaires du « pycnon », et que l'instrumentiste ait jamais usé du « pycnon » autrement que pour des *glissando* ?

Les genres chromatique et enharmonique représenteraient ainsi un compromis entre la sûreté, la solidité, la rigueur du diatonique et la puissance d'expression émotive de l'échelle continue : et ceci concorderait bien avec les caractères éthiques que les Grecs attribuaient à ces genres.

Nous concevons maintenant comment les anciens ont pu

être amenés à employer, sans y attacher la même valeur éthique que nous, une échelle correspondant à notre gamme mineure ; mais comment celle-ci s'est-elle trouvée, dans les temps modernes, supplantée par la gamme majeure, dont les théoriciens ont longtemps considéré la gamme mineure comme une forme imparfaite ? La seule explication plausible est que l'idée soit venue de construire la gamme non plus de l'aigu au grave par accroissement des longueurs vibrantes, mais du grave à l'aigu selon des relations acoustiques, autrement dit qu'on ait découvert et utilisé les sons harmoniques (3).

Mais cette découverte n'a pu être amenée que par le perfectionnement de la fabrication et le développement de l'usage des instruments à vent et notamment des cuivres, les seuls qui donnent des harmoniques faciles à isoler et à utiliser couramment (certains instruments de bois, alpenhorn, lure, ayant pu jouer localement un rôle analogue).

De ces progrès, incontestables puisqu'on les trouve tout réalisés, pour les cors et les trompettes tout au moins, dès le haut moyen âge, aucune trace n'apparaît, semble-t-il, dans les livres, sans doute parce que, chez les Anciens, les instruments à vent (sauf l'*aula*) étaient méprisés musicalement, réservés à des usages militaires.

Or il est infiniment probable qu'à la fin de l'Empire les armées romaines disposaient de trompettes et de cors susceptibles de donner des sonneries variées, non plus seulement en répétant une même note selon différents rythmes, mais encore en utilisant les sons harmoniques (4).

Une fois admise l'existence de sonneries réglementaires sur plusieurs notes, il est également probable, les mœurs du militaire n'ayant guère changé à travers les siècles, que sur ces sonneries s'ajustaient des refrains traditionnels d'un

(3) Tout se passe, dit M. Maurice Emmanuel, comme si l'on avait découvert les sons harmoniques. N'est-il pas tentant d'admettre qu'on les a effectivement découverts ?

(4) Cf. Tite-Live, XXIV, 10.

caractère sans doute analogue à ceux qui nous sont familiers.

Il y a là tous les éléments d'un folklore musical militaire basé sur les harmoniques des instruments à vent, c'est-à-dire sur l'accord majeur, généralement sous la forme plagale.

Si l'on considère la part importante que le langage des camps (cf. l'*Urdu* indien) a prise à la formation des langues romanes, il n'est pas interdit de supposer que le langage musical des camps a joué un rôle non moins important dans la formation de la langue musicale moderne. Ce serait la victoire de la trompette sur la lyre, Marsyas vengé par Arès sur Apollon (beau sujet de cantate pour le prix de Rome !)

L'accord parfait majeur ainsi imposé aux sensibilités trouvait sa place dans deux des modes grecs conservés au moyen âge, ceux qui ont comme tonique *fa* (le *si* étant bémolisé (5), et *sol*. Ce dernier était préféré par l'école, le premier par le peuple : c'est celui qui a prévalu dans notre gamme majeure ; l'incertitude des degrés est contraire au génie propre du genre majeur.

Les deux autres modes (*ré* et *mi*) ont donné deux gammes mineures ; le genre mineur, comme nous le verrons tout à l'heure, s'accommode de quelque incertitude dans les degrés ; c'est, comme l'a fort bien indiqué M. G. Urbain, le champ d'exploitation désigné du système modal.

Il est difficile de concevoir que la gamme majeure se soit formée de toutes pièces, en fonction des harmoniques. Ce processus aurait abouti à une échelle paradoxale ; par exemple, pour un instrument en *ut*, il aurait donné les degrés de l'accord de septième (ou de neuvième) dominante de *fa*, mais sans le *fa*, donc sans résolution possible. Il faut par suite admettre qu'il y a eu simplement un choix opéré, sur

(5) Il est remarquable que les théoriciens ayant oublié le mode d'*ut*, les praticiens l'aient subrepticement institué en altérant le mode de *fa*.

l'échelle diatonique, parmi les modes existants, avec attribution d'une valeur nouvelle à la tonique.

Ainsi s'est créée entre les deux groupes de modes une distinction beaucoup plus profonde que celle qui séparait autrefois les modes eux-mêmes. La formule selon laquelle nous n'aurions conservé que deux des modes anciens est donc radicalement fausse. Le majeur et le mineur sont tout autre chose : le terme de *genre* est celui qui leur convient mieux, rien n'empêchant de concevoir des modes à l'intérieur de chacun de ces genres, du genre mineur principalement.

Les mélodies conçues dans le nouveau genre majeur se caractérisaient à l'origine par l'affirmation tonale et l'importance de la quinte ; mais ces caractères sont passés par la suite dans le mineur. Reste l'introduction de la tierce majeure ; d'autre part, à l'inverse des échelles anciennes, on constate un resserrement des degrés dans l'aigu (cf. par exemple les airs de chasse, dans le mode plagal, *Le Lancer*) où la quarte inférieure reste vide : c'est le résultat normal de la formation ascendante, en suivant les harmoniques.

Acoustiquement on peut représenter de deux manières le passage du majeur au mineur (le premier étant devenu ainsi, bien que nouveau venu, le centre du domaine musical).

L'une consiste à maintenir les degrés et à changer le point de départ (soit qu'on descende d'une tierce mineure, soit que, comme Riemann, on prenne l'inversion de la gamme majeure). Elle est conforme à la réalité historique, mais non à la réalité musicale : car notamment à l'époque classique, dans les variations par exemple, le pas sage du majeur au mineur a lieu presque toujours par changement de degrés sans changement de tonique, d'*ut* majeur à *ut* mineur et non à *la* mineur : conséquence de l'importance donnée à la notion de tonalité.

En procédant de cette manière, les différences des deux genres peuvent se caractériser ainsi qu'il suit, du majeur au mineur.

1° *Altération de la tierce.*

L'altération de la tierce a la valeur d'une définition par différence ; elle signifie l'exclusion du degré caractéristique du mode majeur, de celui qui lui donne son éclat (associé sans doute à l'idée des instruments de cuivre, et des sonneries joyeuses). La preuve en est — on en peut faire l'essai — qu'une phrase construite sur les degrés *do*, *ré*, *fa*, *sol* donne l'impression du mineur.

2° *Incertitude dans les degrés du second tétracorde.*

Là encore on trouve une indication négative : la prohibition à la descente de la sixte majeure (*fa* dièze dans la gamme de *la*) ; les autres degrés demeurent *ad libitum* ou presque : il semble bien que ce flottement procède du désir de pouvoir imiter l'échelle continue de la voix.

A ce point de vue le genre mineur représente donc, comme les anciens genres enharmonique et chromatique un compromis, mais plus riche en ressources.

Présentons maintenant, selon les données, l'origine de chacun des degrés.

a) La tonique et la quinte, affirmations tonales, jouent le même rôle que dans l'échelle majeure tirée des harmoniques ;

b) La tierce, empruntée à l'ancienne échelle diatonique, a pris, par opposition avec la tierce majeure harmonique, une signification négative extrêmement importante ;

c) La sixte mineure présente une signification négative analogue, surtout à la descente ;

d) La seconde et la quarte proviennent sans changement de l'ancienne échelle diatonique : elles admettent des variantes modales ;

e) Sous la réserve plus haut indiquée en ce qui concerne la sixte, la garniture intérieure du tétracorde aigu reste flottante, livrée aux convenances de l'expression vocale, ou aux variantes modales.

A cet égard la gamme mineure peut être considérée

comme la stylisation, avec affirmation tonale, d'une échelle continue ; en fait tout thème chromatique, même s'il ne s'astreint pas à exclure les degrés prohibés (tierce et sixte majeure) donne nettement l'impression du mineur.

Ainsi la gamme mineure a été employée pour représenter les émotions, qui dans la nature, s'expriment sur une échelle continue : l'amour, la douleur (sans parler de la tempête). Et cet éthos s'est trouvé appliqué par la suite à des mélodies datant d'une époque où l'échelle mineure était la seule connue, et pouvait servir à exprimer les sentiments les plus joyeux ou les plus martiaux ; étant bien entendu que, dans tous les thèmes où figure une suggestion d'échelle continue, on doit admettre qu'il y a eu préoccupation d'effet émotif.

Indiquons enfin que le genre majeur, avec son squelette rigide, ses origines nettement harmoniques, est spécialement justiciable des théories de Rameau, suggère l'harmonie consonante, voire debussyste, l'écriture verticale, alors que le genre mineur n'est assujettissable aux théories de Rameau que dans la mesure où il a été influencé par le majeur, et se prête volontiers à l'écriture horizontale, à la polymodie, à la polytonie.

§

Résumons les propositions qui précèdent :

1°) Alors qu'aujourd'hui la disposition des instruments est commandée par l'échelle musicale, à l'origine, l'échelle musicale a résulté de la disposition des instruments ;

2°) Les gammes des anciens, notamment leur gamme diatonique, se sont constituées en dehors de toute considération d'ordre esthétique ou harmonique, d'après le seul souci de déterminer de la façon la plus simple et la plus uniforme les longueurs à donner aux diverses colonnes vibrantes ;

3°) Les gammes chromatique et enharmonique représentent un compromis destiné à reproduire, en partant des mêmes

données que la gamme diatonique, certains effets émotifs de la voix :

4°) Les perfectionnements apportés à la construction des instruments à vent, le développement de leur usage, surtout aux armées, ont propagé, partout où ont passé les aigles romaines, la notion de l'accord majeur, principalement sous sa forme de quarte et sixte ;

5° Entre la gamme incomplète ainsi obtenue et l'ancienne gamme diatonique s'est formée une combinaison comportant les mêmes notes que cette dernière, mais avec une tonique nouvelle prenant une importance particulière dans la hiérarchie des degrés ;

6°) La nouvelle gamme majeure ainsi constituée a coexisté avec l'ancienne gamme diatonique, mais celle-ci a pris un caractère éthique spécial, lequel s'est même trouvé attribué par la suite à des œuvres qui, dans la pensée des auteurs, ne le comportaient pas. En outre, et pour mieux remplir ce rôle, la gamme mineure s'est modifiée et certains de ses degrés ont perdu leur fixité absolue.

La gamme mineure est donc quelque chose de beaucoup plus complexe et riche qu'un simple renversement de l'échelle majeure, elle est à l'intersection des trois grandes conceptions musicales : l'antique qui déterminait les intervalles, en descendant, par des longueurs croissantes de cordes ; la moderne qui procède des harmoniques, en montant ; et celle de l'échelle continue, la plus ancienne et la plus expressive de toutes, mais qui n'est utilisable artistiquement que moyennant une stylisation.

Ainsi s'explique l'importance que le genre mineur a prise dans le système musical moderne.

Présentées, pour faciliter l'exposition, sous une forme affirmative, ces diverses assertions ne représentent, il faut bien le répéter, que des hypothèses, c'est-à dire des points de vue proposés pour interpréter les données que l'on peut rencontrer, souvent de la manière la plus imprévue, dans

les traditions, les textes et les monuments. Un travailleur isolé n'est pas en état d'entreprendre seul cette tâche ; il lui est donc permis de réclamer la collaboration de tous ceux que la question intéresse et à qui la nature de leurs travaux peut faciliter de telles rencontres.

C'est pour cette raison qu'il a paru utile de publier cette étude, malgré le caractère tout provisoire de ses conclusions.

LIONEL LANDRY.

SIBYL[1]

—

II

Dès qu'on eut ouvert les volets, un flot de soleil se précipita dans la chambre. Surpris comme un hibou, les yeux encore pleins d'ombre, je demeurai tout ébloui, les paupières battantes.

Fasté méridional, matins de bleu et d'or, quelle allégresse on se sent par tout le corps sous la douche de votre clarté !

Sur la via Parthenope un piano mécanique dévide, à l'intention de Messieurs les Etrangers des hôtels, son chapelet sonore de chansons populaires. Tout ébouriffé, en pyjama, je me penche à la fenêtre pour saluer la matinée juvénile et dansante. Je lance quelques sous aux trois polissons déguenillés, obséquieux, moqueurs et grimaciers, joyeux drôles, qui continuent à moudre inlassablement l'éternelle et radieuse chanson de Naples. Puis je me jette à nouveau sur mon lit pour m'étaler et m'étirer dans le soleil.

J'ai dormi comme une brute et la nouvelle journée est là, fidèle au rendez-vous.

Subrepticement m'assaille une pensée... non... un sentiment ? pas davantage !... une impression ?... même pas... Quelque chose s'insinue en moi qui m'inquiète et me ravit, qui tient du remords et de l'espérance, qui est fait de crainte mêlée de témérité : un mensonge souriant, une angoisse caressante. Je sens intensément que je ne suis plus tout à fait ce que j'étais hier. L'aventure frappe

(1) Voyez *Mercure de France*, n° 640.

à ma porte, il n'est déjà plus temps de la repousser. Il en est temps encore peut-être, mais je ne le puis plus.

O César, que n'as-tu pas ressenti lorsque tu franchis le Rubicon, proférant ces mots : le dé en est jeté !

Ma vie qui débordait capricieusement sur le monde, comme l'eau d'une vasque trop pleine se répand sur le sol, va suivre désormais, le long de berges inconnues et de rivages ignorés, mais précis, un cours contraint et limité.

L'aventure est au confluent de deux destins qui se rejoignent, elle résulte du conflit de deux forces qui s'affrontent et dont on ne peut d'avance mesurer la grandeur. Sans doute l'existence y gagne-t-elle en intensité, mais au prix de quelles renonciations ?

Je raisonnais ainsi dans l'abstrait des sphères métaphysiques lorsque, inconsciemment, je prononçai le nom de Sibyl. Mon désir prit alors une forme concrète. Je vis, je sentis, je flairai comme un animal, les naseaux frémissants dans le vent, de toute la profondeur de mon instinct, la femme.

Quelle plaisante et déplaisante histoire !... Pour comble, l'ayant rencontrée dans la nuit, ne l'ayant vue que dans des pénombres incertaines, je ne pouvais évoquer clairement ni son visage, ni même ses gestes, mais seulement sa tiédeur, son parfum, ce qu'il y a de plus fugitif parmi les choses fugitives.

Je traquais dans ma mémoire tout ce qui pouvait s'y trouver de souvenirs et je les acculais dans le coin le plus lumineux de ma conscience. Brumes !... mirages !... fumées !

A ce jeu je m'irrite, si j'y persiste je me ferai pleurer de rage pour rire ensuite de moi.

Trêve...

Qui veut l'amour fait la bête, c'est là sans doute le sens des légendes mythologiques où l'on voit Jupiter se transformer successivement, selon les circonstances, en

cygne pour posséder Léda, en taureau pour violer Europe.

Stupide et blanc comme un cygne, acharné, brutal comme un taureau, je puis l'être, mais j'ajoute pour me consoler : en demeurant semblable aux Dieux, et cela seul importe.

Un tub froid, une bonne friction au gant de crin qui fait courir le sang à fleur de peau, et me voilà d'aplomb. Je prends un animal plaisir à me savonner les joues, à me raser ; je m'y absorbe. Je m'habille avec un soin méticuleux, j'hésite entre deux cols, je balance entre trois cravates.

Enfin me voilà prêt.

Je regarde l'heure... comme il est loin de midi.

Je dénombre les minutes, les secondes qui m'en séparent...

Enfantillage !... Je vais aller me promener ?... Non.

Je piétine... Brusquement un éclair jaillit qui m'aveugle :

Si elle allait ne pas venir ?

Si, si, elle viendra !

Si elle allait ne pas venir ?... Où la retrouver ?... Où aller ? Je sais tout juste le nom de son oncle et son lieu d'origine : Boston, Massachussets...

Je suis sorti, j'arpente avec nonchalance la via Caraciolo, je marche dans la lumière en regardant les flots de la mer, frangés d'écume, qui jouent à cache-cache parmi les pierres moussues.

Le temps passe, mon cœur bat plus vite : pauvre cœur de collégien dans une poitrine presque quadragénaire.

Un coup sourd éclate qui rententit, en s'amortissant, au plus profond de ma chair : midi ! il est midi, c'est le canon du château Saint-Elme qui l'annonce. J'allonge le pas, je traverse la Villa Nazionale, presque déserte à cette époque de l'année, et j'arrive au pied du kiosque à musique où traînent quelques feuilles mortes qui craquent sous les semelles.

Il fait soleil, il fait bleu, voici l'heure méridienne. Naples en rumeur s'agite et vibre.

Grande, fine, blonde, souple comme une tige dans le vent, vêtue d'un costume tailleur foncé lui seyant à merveille, Sibyl paraît, sans hâte mais sans fausse lenteur. Je la vois en obliquant très fort le regard, mais j'aurais pu ne point la voir et je feins.

Pourquoi ce mensonge ?

Je me retourne, je m'avance ; elle sourit ; je souris. Poignée de mains. Après une attente impatiente, j'aurais voulu clamer ma joie, mais nous parlons négligemment du soleil, du beau temps et nous marchons.

A la riviera di Chiaia, je hèle une voiture et nous roulons vers le Pausilippe.

Décidément Sibyl est belle ; la grande lumière révèle la plénitude de ses grâces. Le col souple et la poitrine de Diane, des hanches d'amphore, les attaches déliées, un teint éclatant, mais avec discrétion. La copie par Gainsborough d'un marbre de Praxitèle. Tout en elle est harmonie, la démarche, le geste et le regard. Souplesse, aisance et mesure, avec un air de santé, réalisent un être magnifique. J'admire.

Comme elle se tourne vers moi, je lui dis :

— Pour la première fois je contemple vos yeux, je regarde votre regard.

Une touche de rose avive son visage, je continue :

— Vous avez les yeux de cette couleur violette que prend parfois la mer au crépuscule.

Elle réplique :

— Vous avez d'étranges yeux bleus et froids, comme sont les ciels d'hiver.

— J'aime vos yeux, fis-je avec une douce insistance.

Pour n'être point en reste elle répondit simplement :

— J'aime aussi vos yeux ; mais son visage devint encore plus rose.

A part moi je me disais : nous sommes en pleine

amoureuse puérilité, et je sentais rayonner mon bonheur.

. . . .

Le Pausilippe : à gauche la mer, à droite un grouillement populeux : petites rues, petites maisons, petites gens... Barbouillés, crasseux, demi-nus, des gamins s'agrippent au marchepied de la voiture en tendant la main. En leur jetant des sous, je fais à haute voix cette réflexion :

— Comme il est faux de prétendre que le monde soit si changeant alors que seule notre mémoire éphémère est en défaut ! Le souvenir attentif prête aux choses un caractère de permanence. Combien peu de ceux qui passent ici accordent encore une pensée au jeune Florentin Boccace, énamouré de Naples ! Qui se souvient qu'après avoir vécu galamment près la cour du roi Robert, il y a de cela quelques six cents années, Boccace durement étreint par la pauvreté, vint chercher un refuge dans l'une de ces masures ?... Il se plaint dans une lettre d'en être réduit à revêtir un manteau rapiécé et de couler des jours maussades dans ce quartier malodorant, au milieu d'une population grossière.

» Regardez !... Qu'y a-t-il de changé ?

» Ces lieux gardent aussi leur parure légendaire et leurs puissances prédestinées.

» Ce faubourg populeux, étalant au soleil sa pouillerie, a toujours pour frontières la mer parthénopéenne et son rivage miraculeux.

» Boccace s'étant un jour levé dès l'aube, pour se rendre au tombeau de Virgile, rencontra sur la rive une femme d'une éblouissante beauté dont l'apparition le frappa de stupeur. Il en fut subjugué et vaincu...

» Rien n'est mort, les mêmes miracles se répètent....

» Comprenez-vous ?...

Rêveuse, avec un mystérieux sourire, Sibyl laisse errer sur les flots un regard nostalgique de sirène.

D'un noble contour la route s'arrache à ces quartiers grouillants et, suspendue en corniche, monte en plein soleil.

Nous sommes arrivés.

Un escalier étroit, dégringolant le long des murs en surplomb, nous conduit au restaurant où nous devons déjeuner.

Terrasse et vérandah sur la mer, solitude, aucun client, ça n'est pas la saison. Le patron se précipite et nous installe, feignant, par professionnelle habitude, d'être affairé.

A quelques pas, la vague vient battre mollement le parapet. Les eaux sont tellement transparentes qu'on voit partout le fond, mêlé de roches et de sable fin. Dans sa splendeur le golfe de Naples s'étale, le Vésuve complaisant fume ; sur l'horizon, on voit Castellamare, Sorrente, Capri, l'infini du ciel mirant son sourire au miroir infini des flots.

Naïve et ravie, Sybil s'extasie et nous nous laissons aller aux délices heureuses de la banalité.

Afin de mieux bercer notre quiétude, on s'en est allé quérir les musiciens : le chanteur avec sa guitare et le mandoliniste. Ils préludent en sourdine, puis se lancent. Le petit vieillard au teint bistre, à la moustache blanche détaille ses chansons — napolitaines, eh ! oui ! — d'une voix de ténor, chevrotante et passée, dont le timbre voilé conserve une exquise suavité. Non point une voix d'or, mais une voix de très vieil ambre, patinée par le temps. Dans son genre, une chose frêle et précieuse, impossible à goûter parfaitement ailleurs que sur cette rive par un midi d'arrière-automne.

L'air qu'on respire transporte, inextricablement mêlées en un subtil complexe, des senteurs enivrantes et chaudes. Il fleure l'algue au soleil et le mimosa, la friture et le pain chaud, la femme et l'Orient.

— Ce paysage, dis-je à Sibyl, étale devant vos yeux sa

beauté toute nue. Quelle volupté dans le dessin des rives, quelle impudeur sacrée dans ce don de soi-même, quel regard et quel cri, quelle leçon pour qui sait en pénétrer le sens prometteur et lourd !

Les yeux perdus elle contemple, tandis que j'examine, posée sur la nappe blanche, sa main abandonnée, longue et fine, sans bague, si pure et pourtant charnelle, sa main silencieuse, inexperte, attendrissante et peureuse, avec des ongles durs et roses qui ne savent pas encore griffer.

Sibyl rêve, ses doigts frémissent, je m'incline et sur sa main je pose mes lèvres. Surprise, elle la retire, puis sourit en murmurant : Non !

Dans tant de calme, quel trouble subit. Au bas de l'escalier, un tumulte de voix s'élève. Un mendiant, s'étant avisé de notre présence, s'apprêtait à venir vers nous. On veut le chasser, il proteste. Je fais signe qu'on le laisse approcher.

Type classique de lazzarone, délabré mais portant beau, telle une ruine d'aqueduc romain, nu-pieds, poussiéreux, le pantalon rapiécé, la poitrine velue dans l'échancrure de sa chemise débraillée, drapé dans une sorte de cape aux bords effilochés, l'homme s'avance avec lenteur et componction. C'est un grand gas dans la force de l'âge, quelques fils blancs parsèment sa barbe noire et désordonnée. Les yeux gardent de l'éclat. Il parle d'une voix rauque et dolente, qui prête un accent pénétrant au récit de ses hypothétiques malheurs. Il use de l'antithèse : notre bonheur et sa détresse... lui aussi jadis... mais le destin cruel...

Nous l'écoutons, il se hâte moins, il a des complaisances pour ses peines. Il regarde Sibyl et se cambre, il est humble, mais avantageux. Son regard professionnellement piteux a de soudaines caresses, des insistances félines : l'animal reprend ses droits sur le personnage, l'homme transparaît sous l'acteur.

Je lui glisse une piécette, il s'en saisit avec tact et

négligence. Ce loqueteux malodorant, sordide et magnifique, c'est Naples même, telle qu'on peut la surprendre dans les bas quartiers entre le Mercato et la Porta-Capuana.

Alors que le mendiant s'apprêtait à partir, invoquant sur nous les mille bénédictions rituelles, Sibyl, soudain rougissante, sévère et véhémente, entreprend, dans son drôle d'italien aux intonations yankee, un sermon moralisateur. Elle fait honte au lazzarone de la vie qu'il mène, elle lui reproche de se livrer à la mendicité... un homme encore si fort. Elle loue le travail bienfaisant, l'énergie, le combat pour la vie ; elle vante la peine prise, le dur labeur que Dieu récompense... Convaincue, pressante, elle va, elle court, sans reprendre haleine, digne fille des *pilgrim fathers*, digne nièce du révérend John Knox Wilson, ministre du culte protestant.

Interdit sous cette averse inattendue, pris de vertige au sommet de ce discours abrupt comme une falaise qui tombe à pic dans la mer, saisissant mal, de prime abord, l'objet de cette diatribe, l'homme souriait d'un air éperdu.

Insistante, agressive, Sibyl continue à marteler cet adversaire qui tournoie, certaine qu'elle se sent de le mettre *knock out*.

Mais le mendiant qui s'était ressaisi fut sublime ; se résignant à laisser passer l'orage, il s'assit, visiblement décidé à placer son mot en temps opportun. A bout de souffle, étouffant d'indignation et de vertu, Sibyl se tait enfin et l'autre commence.

Il sourit, passe ses doigts sales dans sa barbe luisante de crasse ; prend un temps et murmure, du ton de reproche attristé qu'on prend pour réprimander les enfants :

— Donna ! donna ! je connais aussi des choses. Un très vieil homme, qui doit être mort depuis longtemps — que Dieu ait son âme ! — me les a racontées lorsque j'étais bambin. Il était très pauvre, perclus de douleurs et pourtant joyeux, il se plaisait à dormir au soleil qui

réchauffait ses vieux os, car Dieu qui aime Naples lui verse beaucoup de son soleil. Ce vieillard disait : « Il ne faut jamais récriminer contre le Sort, ce que Dieu fait est bien fait, il faut accepter avec reconnaissance les jours qu'il nous envoie, tels qu'il les envoie. Ceux qu'il veut riches, il les fait riches, ceux qu'il veut pauvres il les laisse pauvres. Il dispense aux uns le courage et les nobles travaux, aux autres la patience et les besognes serviles, il donne aux uns l'intelligence, le savoir, la vertu, la gloire, aux autres l'humble et quiète sottise, aux uns les tourments, aux autres la paix. A certaines de ses créatures — qu'il en soit loué très humblement — il a donné en apanage le repos, ce que vous appelez la paresse, Donna, le droit de vivre pour vivre, de dormir n'importe où, de manger n'importe quoi, d'aimer quand l'amour passe, de goûter parfois au vin de ses vignes, car Dieu dans Sa Sagesse est bon et miséricordieux.

» Pour justifier ses pauvres, le Créateur attentif fit surgir la charité qu'il décréta vertu cardinale. C'est pour son service que nous tendons la main, nous autres les errants, les malheureux, les mendiants, nous qui sommes les bouffons reconnaissants de Dieu.

» Si tous les hommes peinaient, si tous recueillaient le fruit de leur labeur, si la détresse ne trouvait plus où s'abriter, la Sainte Charité désormais inutile se verrait vouée à l'exil. Ceux-là sont punis qui transgressent les commandements de Dieu, ceux qui, destinés à la pauvreté, ne savent point s'y résigner. Ils peinent, travaillent et gémissent, font de vains et durs efforts, mais restent pauvres, car tel était le destin que la Providence divine, dans sa sagesse, leur avait assigné. Leurs plaintes et leurs révoltes les désignent à la colère de Dieu, car les lamentations injustes et la révolte sont impies et mauvaises.

» Tel que vous me voyez, le Créateur m'a fait humble et pauvre, mais il a pourtant voulu que je vive et sur ma

route il a mis des personnes charitables. Je sollicite et j'accepte sans honte leurs aumônes, car c'est Dieu qui les distribue par leurs mains. Ils obéissent en donnant de même que j'obéis en recevant ; si j'en concevais du remords, comme vous m'y incitez, je ferais injure à mon Créateur, je rougirais de Lui, je récriminerais contre le Père bienfaisant et doux de tous les êtres.

» Le Poverello, qui fut sain parmi les saints, fut aussi pauvre parmi les pauvres, et mieux que papes et prélats il louait Dieu, et Dieu lui marquait son amour.

» Par les Saintes Reliques ! par saint Janvier dont coule le sang miraculeux ! par saint Virgile dont la tombe est au Pausilippe ! quelle belle journée ! Que le Saint Nom du Seigneur soit béni, qu'il soit remercié de vous avoir mise sur ma route, Donna, car vous êtes si belle que rien qu'à vous laisser contempler, vous pratiquez la charité... et certainement vous devez être bonne.... »

Pour conclure, le mendiant magnifique, renouvelant son geste, tendit fièrement la main.

— Pour elle, fis-je, désignant Sibyl, en lui remettant un billet.

— Que Dieu vous le rende en félicités !

Très digne, l'œil heureux, secouant ses défroques trouées, le bonhomme s'en fut, sous l'œil ahuri des garçons, intrigués d'un si long entretien.

Amusé, je me retourne vers Sibyl. Le visage fermé, l'œil froid, elle me considère sans aménité, toute marquée par le mécontentement. Bien qu'en mon intérieur j'en fusse quelque peu contristé, je souris avec ironie.

Elle me lance d'une voix basse, rapide, irritée, martelant le reproche :

— Je ne comprends pas le plaisir que vous pouviez éprouver à prêter l'oreille, avec tant de visible complaisance, aux paroles insolentes et stupides de cet individu hirsute, impudent, immoral et puant.

O petite puritaine jolie, pensais-je, que vous voilà donc sotte !

Alors le démon de la contradiction me saisit, le besoin d'affirmer contre, de rétorquer pour dominer, de mater savamment, de dompter inflexiblement. Je voulais faire face à sa mauvaise humeur, contraindre les démons de son mécontentement à ramper devant moi.

Elle attendait des excuses plaisantes ou pour le moins des plaisanteries en guise d'excuses. Elle était prête à pardonner ce qu'elle concevait comme mes excentricités, encore fallait-il que j'implorasse pardon. Mais une cravache sifflait en moi...

— Vous m'étonnez, Madame, dis-je, sur un ton de froide politesse.

— Je vous étonne ?

— Certes.

— Quoi, vous m'imposez, fit-elle en précisant, la promiscuité d'un personnage aussi dégoûtant au physique qu'au moral, et vous trouvez cela plaisant ?

— Je ne trouve pas cela plaisant. Je m'étonne seulement que vous n'ayez pas été séduite...

Elle frémit sans répliquer, je continue :

— D'abord cet homme était beau...

— Beau !

— Oui, beau ; comme Naples même est sordide et belle. Ensuite c'est un saint.

— Un saint !... Ce fainéant crasseux, ce paresseux, ce lazzarone à l'œil fuyant et faux, ce bavard effronté qui tend la main...

— Oui, répondis-je avec gravité, un saint.

Ses lèvres laissent échapper un rire énervé, elle rétorque :

— Je vous en demande pardon, mais il me semble que votre tête s'égare.

— Comment pouvez-vous douter que cet homme soit une manière de saint ?

— Saint Polichinelle sans doute, Santo-Pulcinello, réplique-t-elle avec le même petit rire sec et nerveux... Santo-Pulcinello...

— Peut-être ?... Pourquoi pas ?...

Elle me questionne maintenant d'un ton suppliant :

— Allons, avouez... Vous vous moquez de moi ?... Tout cela est ridicule... c'est mal de vous comporter ainsi... mal... très mal...

Visiblement elle s'énerve, on pressent que les larmes sont proches.

— Souvenez-vous, chère Madame, que vous avez provoqué cet homme. Vous auriez pu le blesser gravement. Il faut user de beaucoup de tact avec les mendiants.

Stupéfaite elle s'exclame :

— J'ai donc tort ?... J'ai manqué de tact ?...

— Sans aucun doute, mais sans le vouloir.

— Vous allez m'excuser pour me mieux insulter.

— J'en suis bien incapable... et puis vous êtes beaucoup trop belle.

— Trop belle... cela signifie sans doute que vous me trouvez bête.

Sans répondre directement, je la regardai doucement et je repris :

— Pourquoi avez-vous dit à cet homme qu'il devait travailler ?

Elle demeure saisie, puis elle balbutie, soudain incertaine :

— Mais le travail est bon... ne pensez-vous pas ?... le travail ennoblit...

— Je pense, lui répondis-je, que le travail est la malédiction des hommes. Vous lui avez dit qu'il devait travailler pour gagner de l'argent. N'est-ce pas la pire forme de la malédiction ? Moi, je ne travaille pas pour gagner ma vie, et j'en remercie chaque jour les Dieux. D'autres ont travaillé pour moi, de même pour vous, qu'ils en soient loués, car leur peine fut âpre et profonde.

Du ton de l'enfant timide qui récite en hésitant sa leçon, elle s'efforça de répliquer encore :

— Pourtant mon oncle le Révérend ne pense pas ainsi. Quand un mendiant l'obsède, il ne lui donne rien. Jamais. Car, dit-il, c'est immoral. Chez nous en Amérique, il visite les indigents et les malades, mais il ne les secourt qu'à bon escient, après s'être renseigné. Il est bon, mais il hait le vice et déteste la paresse. Quant au mendiant sans dignité qui tend la main dans la rue il lui refuse toute aumône, mais il lui parle, à peu près comme j'ai fait à l'autre. Il lui cite les paroles de la Bible qui sont au *Livre des Proverbes :*

Le paresseux ne rôtit pas son gibier, mais le précieux trésor d'un homme c'est l'activité...

Ou bien encore :

Va vers la fourmi, paresseux, considère ses voies et deviens sage. Elle n'a ni chef, ni inspecteur, ni maître ; elle prépare en été sa nourriture. Elle amasse pendant la moisson de quoi manger. Paresseux jusques à quand seras-tu couché ? Quand te lèveras-tu de ton sommeil ? Un peu de sommeil, un peu d'assoupissement, un peu croiser les mains pour dormir !... Et la pauvreté te surprendra comme un rôdeur, et la disette, comme un homme en armes...

Tandis qu'elle psalmodie j'imagine son corps, harmonieux et frémissant, emprisonné sous l'uniforme triste et laid de l'armée du salut, et son doux visage perdu dans le fond de l'entonnoir de paille, noué par des brides autour du cou, qui sert de couvre-chef aux vierges de cette sainte milice.

Lorsqu'elle eut terminé ses citations bibliques je répliquai :

— Facéties de pharisien ! Pieux mensonges, pieuses sottises ! Attrape-nigauds ! Il est faux que l'homme soit par nature un animal qui travaille. S'il peine, c'est par nécessité, pour satisfaire à ses besoins, pour réaliser ses désirs. Le gain n'est pas un but, mais un moyen. Ceux

qui ont de grands désirs, de larges besoins, ceux qui aspirent au luxe, à la puissance, doivent payer cher leur rançon au travail. Mais ceux-là qui savent réduire leurs besoins, adaptant leurs désirs aux satisfactions faciles, conquièrent le droit à la paresse.

» Obéissant à l'instinct obscur, qui tremble comme une veilleuse au fond de chaque être, et qui, par delà la mort, lie étroitement les générations aux générations, l'homme qui peine aspire au loisir, sinon directement pour lui-même, du moins pour ceux, issus de sa race et de son sang, qui, perpétuant ses instincts, réaliseront peut-être son rêve de repos.

» Vous et moi ne sommes-nous pas l'aboutissement d'une longue chaîne de travail implacable, amer et maudit ? Les premiers, peut-être, de notre lignée nous atteignons au bien suprême où la paresse peut s'unir à la satisfaction facile des besoins, à la réalisation aisée d'une foule de désirs. Assouvir sans peine les beaux désirs, tel est le souverain bien, la perfection que réalisent pleinement les seuls Dieux Olympiens...

Songeuse, vaguement étonnée, Sibyl hochait la tête en lançant des : Oui !... oui !... semblables à de jolis pépiements d'oiseau.

Je poursuivis :

— Le va-nu-pieds, le vagabond à la cape trouée, à la barbe emmêlée, moine mendiant mâtiné de philosophe cynique, a réglé sa vie de chemineau négligent à l'horloge du bonheur.

» Vous avez rencontré, Sibyl, un homme heureux et vous n'en fûtes pas émerveillée ! Vous avez entendu parler un homme heureux, sa plainte même n'était que feinte et politesse, et votre cœur n'a point su prendre sa part de tant d'allégresse limpide.

— A vous entendre, questionna Sibyl, ce malheureux était un philosophe.

— Un sage plutôt... Le philosophe cherche toute sa

vie ce que le sage a dès longtemps trouvé. Ce lazzarone, sachant vivre légèrement, acceptera de s'incliner sans protester quand viendra l'heure, il saura, selon la parole de l'Empereur Marc-Aurèle, finir sa vie avec sérénité comme une olive qui tomberait, bénissant la terre qui l'a nourrie et rendant grâces à l'arbre qui l'a portée.

— Comme cette pensée est belle ! s'écrie Sibyl séduite.

— Parce qu'un empereur l'exprima. Mais écoutez aussi ce que disait l'esclave Epictète, pressentant peut-être qu'un jour il serait bon que vous le méditiez.

Montre-moi d'abord ce qui est l'objet de tes soins, ce que tu mesures ou ce que tu pèses ; puis montre-moi la balance ou ta mesure. — Jusques à quand ne mesureras-tu que de la cendre ?

Vous entendez bien, Sibyl, de la cendre. Et l'esclave Epictète poursuit :

Ce que tu dois démontrer, n'est-ce pas ce qui peut rendre l'homme heureux, ce qui fait que les choses lui arrivent comme il les désire, ce qui fait qu'il ne doit blâmer personne, n'accuser personne, mais se conformer à la manière dont le monde est gouverné.

» Comprenez bien, Sibyl : se conformer à la manière dont le monde est gouverné !

» Si vous le voulez, empruntant une fois encore ma voix, l'esclave Epictète viendra dégager la haute leçon que comporte le passage de notre mendiant.

— Je le veux, répondit Sibyl avec vivacité, je le veux !

— Epictète parle et dit :

Le Sage craindra-t-il que les aliments viennent à lui manquer ? Ils ne manquent pas à l'aveugle ; ils ne manquent pas au boiteux ; ils manqueraient au Sage ? Un bon soldat trouve toujours qui le paie ; de même un bon ouvrier, un bon cordonnier et l'homme parfait ne le trouverait pas !

Dieu serait-il tellement insoucieux de ses propres affaires qu'il abandonne ses ministres, ses témoins, tous ceux qui lui servent à prouver aux hommes ordinaires qu'Il existe, qu'Il gouverne sagement le monde, qu'il ne néglige pas l'humanité et qu'il n'y a pas de mal pour le sage ?

— Je commence à comprendre maintenant, fit Sibyl d'une voix de rêve.

— L'esclave Epictète n'est pourtant qu'un demi-sage, il lui manque de savoir sourire. La résignation, même hautaine, ne comporte pas le bonheur. Le bonheur est plus difficile et requiert plus de grâce.

» Vous qui penchez, Sibyl, à recevoir pour vrai le mystère des réincarnations, que n'avez-vous songé que le mendiant de tout à l'heure pouvait offrir l'asile de sa chair périssable à quelque âme semblable à celle d'un saint François d'Assise ? D'un saint François moins tendu, moins sublime et plus indulgent à soi-même. Je ne me serais nullement étonné s'il se fût avisé de répéter devant nous l'émouvante prière du Poverello :

O très pauvre Jésus, la grâce que je vous demande, c'est de m'accorder le trésor de la très haute pauvreté : faites que notre signe distinctif soit de ne jamais posséder rien en propre sous le soleil, pour la gloire de votre nom, et de n'avoir d'autre patrimoine que la mendicité.

— Est-il vrai, fit-elle avec étonnement, que saint François priait ainsi ?

— N'en doutez pas, c'est vrai ! Chez le saint d'Assise, l'esprit évangélique merveilleusement épuré s'oppose à la haine et la hargne de l'esprit biblique. Les Pauvres de la Bible sont tour à tour des réprouvés ou des révoltés, la misère leur apparaît comme un châtiment et comme une injustice. Ils invectivent contre elle. Leur dévotion toute grondante d'impuissante fureur et d'injures aspire au triomphe des vengeances sanglantes.

» En saint François d'Assise, tout n'est que ferveur et douceur. Cet amant de la Très Sainte Pauvreté ne jette pas l'anathème contre les riches et les puissants. Son esprit indulgent et fraternel étend sur eux l'ombre de son aile protectrice et tiède, sous laquelle il fait bon se reposer.

Ayez garde, disait-il à ses frères, de juger et de mépriser

les riches qui vivent dans la mollesse et portent des vêtements somptueux, car Dieu est leur Seigneur aussi bien que le nôtre ; il peut les appeler et les justifier. Nous devons les honorer comme nos frères et nos maîtres puisque, par les secours qu'ils distribuent, ils viennent en aide aux gens de bien.

Sibyl rêveuse, inquiète encore, mais attendrie et séduite, souriait ; elle se tourna vers moi :

— Vous êtes un homme savant, dit-elle, mais plein d'étranges paradoxes.

— Je hais le paradoxe qui n'est que la vaine image de la raison qui s'effraie d'elle-même et se fuit.

— Dites-moi quel homme vous êtes ? fit-elle, après un temps.

— Un homme qui voudrait être, tout simplement, un homme.

Puis à mon tour je pose cette question :

— Mais vous, quelle femme êtes-vous ?

— Je ne sais pas.

— Soyez donc une femme qui saurait n'être qu'une femme et rien de plus.

— Mais qu'est-ce donc ?

— Le rêve de l'homme. Celle dont on a perdu la trace et que sans relâche on poursuit.

— Eve ? fit-elle en hésitant.

— Non pas. Mais à la fois Hélène et Antigone. La parfaite beauté s'unissant à la suprême bonté. Hélène dont le visage est semblable à celui d'une déesse, Antigone menacée qui répond : « Je ne suis pas née pour partager la haine, mais l'amour. »

Nous terminâmes le repas sans plus rien dire. Il faisait doux et chaud entre nous. Maintenant nous nous comprenons.

De la vérandah, où les stores baissés tamisaient la lumière, nous passons sur la terrasse pour prendre le café. La pleine lumière nous tient un instant éblouis.

Novembre au Midi, pointe extrême de l'automne, soleil

à l'orbite tendue, soleil alourdi, fléchissant et pensif ! Seigneur mystérieux des pentes où s'accomplit mystérieusement, sous l'écorce vernie des oranges odorantes, l'œuvre ultime et sucrée de la maturation.

Journées ambiguës et dolentes, journées hermaphrodites ! Charmes pervers, déclin déconcertant de l'année au sein d'un hiver tiède et blond.

Une barque vient nous prendre et nous allons goûter la forme la plus rare de la paresse dans l'enfoncement mouvant de l'eau qui frémit et qui cède. Béatitude somnolente des animaux repus, nirvâna des corps sains !

En mordant ses lèvres crispées par l'effort, un adolescent, au torse d'ambre, à demi nu, tire lentement sur les rames. Calme plat par toute la mer napolitaine. Seule une brise imperceptible fait passer à fleur d'eau un frisson sur l'onde qui tressaille et scintille de toutes ses écailles de lumière.

Nous nous taisons.

Je tiens prisonnière entre mes mains la main qu'elle m'avait abandonnée ; geôlier de cette chair vivante et muette qui pourtant parle avec tant d'éloquence à ma chair.

Mon trouble devient si fort que le sang me bat aux paupières et qu'un voile de pourpre se tend devant mes yeux.

Le silence prend un accent tellement impérieux, il met une si terrible instance à nous rapprocher qu'il faut à tout prix que le charme soit rompu. L'heure n'est pas venue où l'on pourra, s'abandonnant à la majesté de l'ombre complice, laisser déferler l'un contre l'autre nos désirs déchaînés et couronnés d'écume.

Il fallait mettre fin à cet enchantement. Je parle donc et c'est comme un glas qui tombe sur notre délire muet. Je parle très bas, mais en vain, tant résonnent nos âmes enténébrées et vides, véritables cathédrales de désir.

Je disais n'importe quoi. Elle répondait n'importe comment. L'adolescent au torse harmonieux, contracté par l'effort, souriait énigmatiquement, sans cesser de tirer sur les rames. Lentement la clarté s'insinuait en nous ; les paroles chassaient l'ombre engourdissante et chaude. Le couple se scindait. Nous étions redevenus un Monsieur et une Dame. Elle retira sa main, s'amusant à la laisser glisser dans l'eau pour la ramener ensuite à ses lèvres afin d'en goûter la saveur amère.

Nous étions loin au large du cap Paûsilippe ; je lui désignais les îles aux noms chantants : Nisida, toute proche, Procida, pieuvre d'or guettant le cap Misène, et plus loin, lourde et massive, Ischia, la volcanique.

Je donne l'ordre au rameur de rejoindre la rive.

Il vire de bord et nous pouvons contempler dans toute sa magnificence solaire le golfe de Naples, éventail d'azur frangé de maisons blanches et de jardins. Le Vésuve encapuchonné de vapeur domine tout le paysage de sa haute stature : vieillard indulgent et débonnaire.

En échangeant nos impressions, et désormais très à l'aise, nous parlons de Naples aux rues pavées de lave. Conversation de touristes dans le hall d'un hôtel ou dans le compartiment d'un wagon. Cette banalité nous aide, selon la formule, à nous retrouver nous-mêmes, c'est-à-dire à nous sauver de nous-mêmes.

En se rapprochant du bord on voit se dessiner, de plus en plus nettement, les substructures des villas romaines qui, pressées les unes contre les autres, faisaient de la colline du Pausilippe, aux derniers temps de la République et dans les premières années de l'Empire une cité d'élégance et de luxe. J'indique mille détails à Sibyl dont je me suis improvisé le cicerone. Tous les grands noms de Rome défilent devant mon index tendu. Je lui raconte que le Pausilippe tire son nom de la ville somptueuse que fit bâtir ici l'affranchi Pollion, seigneur magnifique et prétentieux qui, par élégance, s'institua le

protecteur des lettres et des arts et fut l'ami de Virgile. C'est son seul titre à l'immortalité.

— C'est à ce parvenu fastueux, dis-je à mon amie, que le poète mantouan dédia sa quatrième églogue, la sibylline, où, dès saint Augustin, les apologistes chrétiens s'acharnèrent à découvrir une préfiguration du christianisme. De là naquit la légende, chère à tout le moyen âge, d'un Virgile prophète et magicien.

— Je sais, murmura timidement Sibyl.

— Vous pouvez m'en croire, ajoutai-je, quand je vous affirme qu'il n'y a là que sotte imagination et vaine fantaisie.

Elle fit doucement :

— Je regrette de vous croire.

— Adoucissez vos regrets en songeant que Pétrarque, qui chérissait Virgile et, par deux fois, vint sur cette colline en pieux pèlerinage visiter son tombeau, déniait expressément au poète romain tout don prophétique.

Sibyl se soumet avec grâce ; elle n'a point oublié la leçon de Pouzzoles. Tout en continuant de bavarder avec ma compagne, je songeais en moi-même. Une inquiétude obscure mêlait son amertume à mon bonheur présent. L'étalage d'une science facile étourdit et subjugue Sibyl, elle prête une oreille complaisante à mes propos ; selon les saines méthodes modernes, elle s'instruit en s'amusant. Sans doute ne suis-je à ses yeux qu'une sorte de Berlitz facétieux, mettant l'histoire à la portée de tout le monde.

Je ne suis qu'un pion d'une espèce spéciale, alors que j'aspire à réveiller le désir dans son corps et l'amour dans son âme. Que pouvais-je être pour elle, sinon le docte bavard, le conférencier disert que les femmes écoutent en attendant qu'il soit l'heure d'aller rejoindre leurs amants ? J'avais sottement choisi d'être le jardinier de son intelligence, alors que mon désir, archer impatient, visait à la blesser au cœur.

La promenade sur l'eau s'achève, nous abordons. L'adolescent de bronze aux yeux de jais, les tempes ruisselantes de sueur, retenant la barque de son pied nu, d'un geste las de grand seigneur, tend la main à Sibyl pour l'aider à débarquer.

La mauvaise humeur où m'avaient jeté mes réflexions intimes me rend soupçonneux. Il me paraît que ma compagne jette sur le bel adolescent un regard sans indifférence, alors que le jeune garçon laisse filtrer, à travers ses longs cils, une lueur chargée de désir, hardie, provocante et directe comme une caresse. Confrontation de deux regards pesants, comme des nuages porteurs d'orage véhiculant la foudre, dont seul l'éclatement éblouissant ramènera la détente et le calme dans le ruissellement d'une pluie chaude, aux larges gouttes fécondantes.

Que le désir la visite et la hante et que j'en sois frustré ! cette pensée me ravage.

Nous sommes sur la route, le gamin est reparti sur la mer en chantant. Le visage rembruni, faisant effort pour me dominer, comprimant une menace, je lui lance d'une voix sourde :

— Quel beau garçon !...

Elle sourit et repartit, parfaitement calme :

— Vous trouvez ?

Elle voulait dissimuler, je ne m'étais donc pas trompé, je continue :

— Dès leur prime jeunesse, les gens de ce pays semblent pétris de l'écume du désir. Il a fallu des siècles de patiente minutie à la nature pour parfaire ce peuple d'amour, pour l'adapter exactement à ses destins cruels et passionnés. Ici, ce n'est pas le plaisir qui est créé pour l'homme, mais l'homme pour le plaisir. Singulière et magnifique servitude ! Car il ne s'agit point de plaisirs quelconques. Nulle fantaisie n'est de mise, tout se circonscrit et se limite, avec une infinie précision, dans l'ardeur sensuelle et dans la joie charnelle. Cette terre

volcanique, dont le feu ronge sans cesse les entrailles, est dévorée de fièvre comme une bête en chaleur. Naples baigne dans une atmosphère d'ivresse sexuelle où la volupté s'impose comme un impératif.

Détournant les yeux, Sibyl répond vaguement : Peut-être.

Que veut-elle exprimer par là ? L'acquiescement, l'indifférence ou le doute ? Je reprends, agressif :

— Ce petit batelier, à l'instant, vous regardait avec les yeux du désir, et vous-même...

Rougissante, mais dédaigneuse, elle repartit vivement :

— Je n'ai pas peur du désir.

Pleine d'une assurance qui atteint à la sérénité du courage, elle ajoute :

— Pourquoi voulez-vous qu'il m'effraie ?

Comment dois-je interpréter ces paroles ? Ont-elles le sens d'un refus ?... d'un défi ?... d'une acceptation ?... Ce bizarre quiproquo prenait des accents presque tragiques dans le cadre de ma susceptibilité jalouse. Ce qu'elle disait, et qui sans doute lui paraissait lumineux, projetait sur moi les ombres du doute et de l'incertitude. Solitude des âmes ! Mensonge des mots imprécis ! Dans la longueur d'un pas, distances infinies.

— Sibyl !...

J'ai proféré son nom avec tant d'impérieuse violence qu'elle s'arrête soudain, interdite, et me demande :

— Qu'avez-vous ?

— Rien.

Des gens passent sur la route, promeneurs indifférents. Après la rafale, c'est tout à coup l'accalmie. Je ne saurais dire pourquoi, mais il en est ainsi. J'ai tout oublié, hormis le désir d'être heureux. Le soleil est chaud, la journée se déroule dans l'azur ; Dieu sourit à l'univers, plein de mansuétude.

Parfaitement maître de moi, d'une voix calmée, je lui propose :

— Voulez-vous que nous allions visiter ce qui reste des jardins de Pellion ?

Elle accepte avec empressement. Notre promenade ayant désormais un but, nous marchons d'un pas plus rapide, en parlant peu.

Nous nous arrêtons un moment à la Rotonda d'où la vue s'étend sur les champs phlégréens, de la colline des Camaldules à la pointe extrême du cap Misène. Nous embrassons d'un seul regard la terre fortunée d'où prennent essor notre premier secret et nos premiers souvenirs. C'était hier, c'est déjà le passé.

Baies, Cumes, Pouzzoles... et comme de longs rubans déroulés à travers la campagne, les routes sinueuses que nous avons parcourues. La veille, à l'heure où le soleil déclinant marquait la même place dans un ciel tout semblable, inconnus l'un de l'autre, mais marchant l'un vers l'autre, nous nous dirigions vers les lieux où devaient se croiser nos destinées.

Hasard ou Destin ?... A travers tant d'années, Qui prépara cette heure ? quelle force mystérieuse nous contraignit ?... quelle puissance nous prit par la main pour nous amener face à face dans les tréfonds ténébreux de l'antre sibyllin ?... Combien de temps maintenant cheminerons-nous ensemble ?... L'avenir seul dispose, inclinons-nous.

En quelques phrases, j'évoque ces pensées ; ma compagne s'en montre émue. Nous nous recueillons quelques temps dans une sorte de tendresse latente ; puis, en bons pèlerins, nous reprenons notre route.

On accède à ce qui fut le jardin de la villa Pausilippe par un étroit et long tunnel taillé dans le roc. De loin en loin des arcades de pierre laissent pénétrer dans cette solitude fraîche et sonore une clarté sépulcrale.

Je signifie, en glissant un pourboire, au gardien qui s'offre à nous escorter que nous désirons aller seuls. Celui-là, souriant aussi d'un air complice, s'incline discrètement devant l'amour qui passe.

Nous marchons, Sibyl est sur la gauche un demi-pas en avant. Il flotte dans ce souterrain une lueur diffuse d'aquarium.

Une voix intérieure me souffle ironiquement à l'oreille : « La princesse et son cicerone »... Un titre de fable... Pourtant c'est bien cela... C'est elle et moi. J'enrage, puis un nouveau flot d'amertume m'emporte. Je ne pense plus ni ne songe, des sensations confuses s'agitent en moi, l'instinct s'éveille, m'envahit et me subjugue. Toute critique a perdu ses droits. Je suis comme absent de moi-même et pourtant lucide. Ma volonté obnubilée laisse la place à l'action pure que rien ne peut tenir en bride.

Sibyl incarne en cet instant la Femme qui s'offre comme une proie. Je la guette, tel un rapace qui plane et tournoie dans le ciel, prêt à fondre sur la victime qu'il a choisie.

L'événement est en marche, il approche, irrésistible, comme un phénomène naturel contre lequel rien ne peut rien : simoun dans le désert, typhon sur l'océan.

Outre la flamme dévorante qui me mord et me calcine, je sens en moi, dédaigneuse de toutes les conséquences, une résignation plénière et cette sorte d'abandon qui s'empare du mourant, lorsqu'il est enfin las de lutter et qu'il ferme les yeux, devançant l'inéluctable nuit.

Brusquement, avec une frénésie à la fois brutale et tendre, j'abaisse les mains et je saisis par derrière les bras de Sibyl. Comme prévenue de mon geste et prête à s'en défendre, elle se roidit, étouffe un cri et se débat sans une parole. Je l'attire contre moi, je la fais ployer, je m'efforce d'amener sa tête contre mon épaule.

Je veux sa bouche !

Serrant contre moi son corps prisonnier, je veux sentir sur mon visage le souffle haletant de sa bouche, puis, les lèvres contre ses lèvres, goûter aux frissons de sa chair en révolte. Il me faut sa bouche d'abord...

Tressaillant de toutes ses fibres, mais les muscles ten-

dus, adroite et rapide, Sibyl se dégage d'une secousse et s'écarte. Nous voici face à face. Elle reste là, raide, immobile, gênée, les paupières baissées... Moi, les bras ballants, gauche... Elle relève les paupières et plante droit dans mes yeux un regard attristé, suppliant, et si transparent et virginal que j'en suis bouleversé. Je recule d'un pas. Avec une nuance de mélancolie dans la voix, elle murmure :

— Pourquoi ?

Confus et confondu, je demeure immobile et silencieux. Que faire maintenant ? Dans mon impulsion brutale, j'ai tout piétiné, tout saccagé. Elle va partir et je ne veux pas la perdre. Incertain, je balance entre la rage et le désespoir, entre le viol et l'agenouillement.

Me voyant incertain et tourmenté, Sibyl se rapproche, se saisit furtivement de ma main et me tire en disant :

— Venez, continuons notre promenade.

Nous reprenons silencieusement notre course interrompue ; reconnaissant et docile, je marche à son côté. Mon cœur, maintenant apaisé, déborde de douceur et d'amitié. J'admire qu'elle sache unir tant de patience et de bonne grâce à la chasteté.

Je songeais : L'impétueux désir dans sa fureur aveugle faillit faire avorter l'amour avant l'éclosion. On n'atteint aux joies parfaites qu'en laissant s'accomplir dans les âmes les longs délais et les rites subtils du cycle harmonieux de la maturation. Se hâter lentement, savoir attendre, telle est sans doute la secrète leçon que voulait m'infliger son beau regard.

Mais le saurai-je ?... Du moins je m'y efforcerai.

A brûle-pourpoint, je lui murmure : « Pardon, j'ai compris. »

Elle répond dans un calme sourire, ce seul mot : Merci.

Nous débouchons enfin dans la vigne aux ceps arborescents, aux longs pampres pourprés, qui jaillit du sol gé-

néreux de ces jardins, étageant leurs terrasses au-dessus de la mer.

Ce fut ici le domaine célèbre de Pollion, il y règne un absolu silence. Des fastes de jadis les traces mêmes sont effacées, mais le ciel et la mer demeurent et la tiédeur et l'atmosphère d'or et la clarté. Ce coin de terre est à l'image de la journée, mêlant d'un geste négligent la ferveur, l'abandon et la sérénité. Ma sombre fureur m'apparaît maintenant inexplicable et barbare en ces lieux tout confits d'onction et de mansuétude. Non seulement l'impatient désir, mais le crime même et le stupre et la honte, doivent conserver ici le masque de l'élégance.

Nous nous sommes assis sur un pan de mur au soleil, et ma compagne déclare :

— Il faut enfin que vous me disiez qui vous êtes !

— Un butor, fis-je avec quelque mauvaise humeur, redoutant les vaines explications.

— Laissons cela, répliqua-t-elle. Pourquoi vous condamner puisque j'ai pardonné ?

— Qui je suis ? Mais un Monsieur quelconque séjournant à Naples pour son plaisir. Un touriste.

— Peut-être, mais un touriste pas ordinaire.

— Vous me flattez. Un touriste n'est jamais un être ordinaire. Le touriste a des curiosités, le touriste a des aspirations auxquelles il sacrifie ses aises et son repos. Il a de l'abnégation et des convictions. Il croit à la valeur éducative des voyages. Il souffre que ses chères habitudes soient troublées ; bien mieux, il recherche ce trouble.

— Vous badinez toujours, ce sont des choses sérieuses que je désire connaître.

— Mon domicile habituel ? mon lieu de provenance ? ma profession ? le chiffre de mes rentes ?...

— Je ne suis pas indiscrète...

— C'est pourquoi je m'en voudrais de répondre avec indiscrétion. Si vous voulez que je sois poète, je puis l'être; si vous voulez que je sois savant, je m'y efforcerai, mais

si vous désirez que je sois un amant, vous comblerez mes vœux.

— Vous êtes incorrigible.

— C'est déjà ce que me disaient les maîtres dont je fus le détestable élève. Peut-être ceux-là m'aimaient-ils lorsqu'ils me punissaient ; je ne leur en garde au reste ni rancune, ni gratitude. Adolescent, j'étais pour les autres un exemple déplorable ; du moins ma constante révolte contre la discipline faisait-elle de moi quelqu'un, déjà, de pas ordinaire... une manière de personnage.

» J'abhorrais les routines dont on abreuve les fils des hommes, de même les programmes tout faits à l'usage de quiconque et de personne. Je n'y trouvais presque rien à glaner.

» Ma déesse avait nom Fantaisie. Tout me passionnait et rien ne m'arrêtait, de même cheminent le temps, maître de toutes choses, et la vie qui ne connaît point d'arrêt. J'ai choisi d'être celui qui n'accepte pas les limites ; rude partie et redoutable enjeu.

» Si j'avais eu moins d'orgueil et plus de vanité j'eusse fait un raté. Tel que je me suis créé, forgeant moi-même ma personne à l'image de mon image, je ne suis rien, mais je suis tout.

» Comprenez-vous ?

» L'affectueuse indulgence d'un père, la tendresse attentive d'une mère n'ont point mis obstacle à ma carrière désordonnée, mais l'ont favorisée. Je connais la banque et la bourse, j'ai tâté du commerce et des affaires, j'appris à les mépriser, ils me le rendent bien. Nous sommes quittes.

» Comprenez-vous ?

» Je suis peintre et musicien, physicien, chimiste et mathématicien, métaphysicien, archéologue et philologue ; médecin, funambule, astrologue et nécromancien. Encore un coup, pour résumer, je ne suis rien, mais je suis tout.

» Comprenez-vous ?

» Je suis un homme qui est à la recherche du monde et j'ai fait une grande découverte : c'est que le monde est à la recherche d'un homme. Peut-être suis-je cet homme !

» Comprenez-vous ?

Sibyl dit alors d'une voix de rêve :

— Je comprends... peut-être !

— Si vous me comprenez, vous cessez de me comprendre ; mais dès que vous ne me comprenez plus, vous recommencez à me comprendre. Il en est toujours ainsi des êtres. Lorsqu'on se trouve, on se fuit, lorsqu'on se fuit on se retrouve. Il en est ainsi pour l'individu, pour le couple et pour la société. Peut-être est-il bon qu'il en soit ainsi.

» On aspire à connaître, à se connaître soi-même, à connaître les autres, à connaître le monde. Cette aspiration fait toute la dignité de l'homme ; si l'on parvenait à la connaissance, cette aspiration cesserait d'exister. Il ne serait pas bon qu'on puisse être rassasié. Il me paraît qu'on ne peut vraiment se satisfaire que d'être joyeusement insatisfait. Il faut tirer de l'insatisfaction une discipline, à la fois libre et rude, et s'y soumettre en se la soumettant.

» La vie est un art difficile, encore faut-il que ce soit un art, je veux dire un élan vers la beauté. C'est ici, Sibyl, la chose grave et profonde entre toutes. A vrai dire, celle-là seule importe : c'est le problème dominateur.

» Ce qui compte, c'est la recherche et non point la découverte, la tentative et non point le succès, car tout triomphe porte la marque funèbre des choses révolues. Il faut sacrifier joyeusement aux passions qui sont de bonnes servantes, mais ne point tomber sous leur joug par fatigue et lassitude. On doit s'efforcer toujours de vaincre et de convaincre, sans accepter jamais d'être vaincu ni convaincu ; car la défaite amoindrit et les convictions sont les plus étroites prisons.

» Les vérités sont fécondes, mais la Vérité n'est bonne

qu'à servir d'aliment aux esclaves. Les certitudes son précieuses, à condition qu'elles soient diverses et multiples, mais la Certitude a le faciès sinistre du cadavre elle répand une odeur de sépulcre.

» La foi, dit-on, peut soulever les montagnes, n'est-ce point là besogne de fort à bras et de faquin !

» Pour ne pas se tromper ni s'appauvrir, il est nécessaire de croire à tout ; pour croire à tout, il ne fau croire à rien. Tel est, Sibyl, le dernier mot de la sagesse de ma sagesse.

— Vous aimez à mêler sans cesse l'énigme au paradoxe, dit Sibyl.

— Par respect pour la vie ! N'est-elle pas l'énigme des énigmes et le paradoxe des paradoxes ? On ne peut la saisir dans son unité, mais seulement dans sa diversité il faut pour cela se faire une âme diverse et complexe ne rien exclure, mais en soi-même tout inclure et ne jamais conclure.

— Quelle étrange règle de la vie !

— La première des règles, c'est de n'en point admettre ou plutôt de les admettre toutes pour les transgresser toutes.

— C'est une pure négation.

— C'est la plus haute affirmation.

— Il existe cependant des règles qu'il est indispensable qu'on respecte ?

— Peut-être ! N'oubliez pas cependant que l'exception seule les confirme. C'est pourquoi l'on doit s'efforcer à vivre exceptionnellement.

— Après tout cela, je sais moins que jamais qui vous êtes.

— Qui je suis ?... Un abîme de contradictions, mais un abîme de lumière et d'amour...

— Vous me donnez le vertige.

— Le vertige est l'ivresse du sage.

— Vous consentez donc à me prêter quelque sagesse ? interrogea-t-elle en souriant.

— Vous fûtes créée, Sibyl, à l'image de la beauté : forme suprême de la sagesse. Vous êtes donc la Sagesse même. Que vous importe qui je suis, contentez-vous de savoir qui je voudrais être : l'amant de la Sagesse.

Dans la vigne aux pampres roux, la brise et le silence jouent à cache-cache. Elle s'élance, il s'enfuit. Elle est passée, il revient. A contempler ces jeux enfantins, les herbes et les feuilles se balancent d'aise. Sibyl songe, puis, tout à coup, d'un petit ton catégorique et sec, elle lance :

— Décidément, je préfère votre science à votre philosophie.

— Je le déplore, car ma science est empruntée, tandis que ma philosophie est à moi.

Elle supplie :

— Je vous en prie, soyez moins sérieux ou plus sérieux, maintenant je ne sais plus lequel il faut dire, et racontez-moi de belles histoires, comme hier. Ce lieu doit vous inspirer, rappelez vos souvenirs.

— Vous voulez, une fois encore, que j'évoque des morts ; qu'il soit fait selon votre désir.

Je feins de réfléchir et, pour lui complaire, je reprends mon rôle de professeur.

— Cette colline appartient toute à Virgile, son corps y repose et les siècles, grandissant sa gloire, ont fait de sa tombe un lieu de pèlerinage. Puisque c'est à Virgile que nous devons de nous être rencontrés dans la grotte de la Sibylle, il est juste que nous lui consacrions un moment nos pensées. Mon préambule vous plaît-il, ajoutai-je en riant.

Attentive et sérieuse, elle m'écoutait ; mon rire la fit tressauter ; elle me reprit avec un peu d'humeur :

— Vous plaisantez encore... je vous en supplie... il ne faut plus.

— Je ne plaisante pas.

— De quoi riez-vous, alors ?

— De ce que, devinant la soif d'instruction qui vous possède, j'eus la touchante pensée de glisser dans ma poche, avant de sortir, le petit bouquin que voici : c'est l'*Enéide* de Virgile. Je formais le dessein de vous en traduire un passage.

Je feuilletai le volume.

— Tenez, voici : la scène se passe aux Enfers ; Anchise explique à son fils Enée, qu'accompagne la Sibylle, la palingénésie des âmes :

Les âmes auxquelles le Destin doit d'autres corps boivent au flot du fleuve Léthé les eaux apaisantes et les longs oublis.

« O mon père, dit Enée, est-il donc vrai que des âmes remontent d'ici sur la terre et rentrent à nouveau dans les lourdes entraves du corps ? D'où leur vient ce désir insensé de lumière ? »

« Je vais te le dire, mon fils, reprend Anchise, et je ne tiendrai pas ta curiosité en suspens. » Et il lui explique en détail toutes ces merveilles.

« Apprends d'abord qu'un souffle divin pénètre et vivifie le ciel, la terre, les étendues liquides, le globe lumineux de la lune et l'astre de Titan ; cette âme, répandue dans les veines du monde, en meut la masse entière et pénètre ce grand corps. C'est par elle que respire et la race des hommes et le bétail et les oiseaux et les monstres que la mer nourrit dans ses flots étincelants. Il y a dans ces parcelles de la grande âme un feu vivifiant et comme une émanation céleste, tant que des corps nuisibles n'en retardent pas l'essor, tant que des ressorts terrestres et des membres périssables n'en émoussent pas l'activité. De cette union avec le corps, naissent les craintes et les désirs, les douleurs et les joies ; enfermées dans les ténèbres de leur obscure prison, elles ne voient plus le ciel. Que dis-je ! Lorsqu'au jour suprême la vie a quitté le corps, les malheureuses ne sont pourtant pas débarrassées complètement du vice et des souillures corporelles ; et le mal qui s'est longtemps développé dans leur sein laisse nécessairement en elles de puissantes racines. Elles subissent donc des châtiments, elles expient dans les supplices leurs anciennes fautes. Les unes, suspendues en l'air, sont exposées au souffle des vents légers, les autres lavent au fond d'un

vaste gouffre le crime qui les a souillées, ou s'épurent dans les flammes. Chacun souffre en ses mânes le supplice qu'il a mérité ; ensuite, on nous envoie dans le vaste Elysée, dont nous habitons en petit nombre les riantes campagnes. Enfin. lorsque les temps sont accomplis et que le cours des âges a effacé les taches invétérées et rendu à sa pureté primitive ce souffle divin, cette étincelle du feu céleste, Dieu, après mille ans révolus, appelle en foule toutes ces âmes sur les bords du Léthé, afin qu'oubliant le passé elles désirent revoir la voûte des cieux et s'incarner dans de nouveaux corps. »

Sibyl a suivi ma lecture avec l'attention la plus tendue, la plus passionnée. Je venais d'éveiller les parties troublées de son âme, celles où s'élaborent, en une floraison vénéneuse, tels des champignons empoisonnés et des herbes magiques, l'angoisse des mystères occultes et la vaine inquiétude des théosophies insanes. Le répertoire des sottes lectures qu'elle avait faites venait chanter dans sa mémoire. Penchée sur elle-même, elle écoutait murmurer les voix de ses sirènes intérieures.

En hésitant, d'un air soupçonneux et suppliant, elle interroge :

— Croyez-vous à la réincarnation des âmes ?

— Assurément, sinon comment expliquer que nous nous soyons retrouvés ?

Surprise, elle me considère encore avec méfiance, craignant que je me moque. Non sans effort, j'offre à son examen un visage impavide et grave. Emue, remuée jusqu'en ses fibres les plus secrètes, elle baisse les yeux lentement, et sans plus oser me regarder, se saisit de ma main qu'elle retient dans la sienne.

Dès l'instant que, renonçant à demeurer moi-même, je lui joue la comédie de ses superstitions, je retrouve la route royale de son cœur.

Il me répugnerait cependant de la conquérir par la faiblesse et la ruse en employant l'hypocrite détour de la transmigration des âmes. Sans doute en ferais-je plus facilement ma maîtresse en lui prouvant qu'elle doit

l'être en vertu des décrets d'une existence antérieure. Je rêve non de larcin, mais de conquête. Que faire alors?... J'en délibérerai plus tard.

Par besoin de netteté, tout au moins relative, j'éprouve le désir de la blesser maintenant en quelque chose. Je me dois d'attenter à sa joie silencieuse et sotte. Ayant flatté la théosophe, je frapperai la puritaine. L'illogisme de sa position offre un défaut où le coup peut être sensible. Il me plaît d'ameuter la chrétienne contre l'occultiste, afin que désormais deux êtres en elle travaillent à s'entre-détruire. J'attaque :

— Après avoir médité la page incomparablement profonde et belle que je viens de vous lire, on peut s'étonner que, dès l'antiquité et durant tout le moyen âge, certains aient pu considérer Virgile comme une sorte de prophète annonciateur du christianisme. La conception magnifique des âmes aspirant à renaître à la vie en s'incarnant dans un corps mortel est la négation de toute la pensée chrétienne. Les âmes n'aspirent pas à conquérir une céleste et vaine immortalité, mais le destin terrestre d'une nouvelle mortalité. Pèlerin misérable cheminant à travers une vallée de larmes, le chrétien n'a que mépris pour les choses de la terre ; par delà la mort, le païen rêve de rester un homme, la suprême récompense à ses yeux est de redevenir un homme, de connaître encore, et toujours encore, de nouvelles vicissitudes et d'éternelles tribulations, mais de respirer le vent de la terre, d'avoir dans la bouche le goût de la vie.

» Tout le paganisme se résume dans cet amour éperdu de l'existence et Virgile à huit siècles de distance paraphrase Homère et le rude et poignant propos de l'ombre d'Achille au vivant Ulysse : « Ne me parlez pas de la mort, Ulysse, j'aimerais mieux être un laboureur au service d'un homme pauvre et pouvant à peine se nourrir, que de commander à tous les morts qui ne sont plus. »

Incertaine, l'âme désemparée, Sibyl est en proie au

démon de la contradiction, des doutes l'assaillent, elle en souffre.

Elle supplie :

— Cessez un moment... vous me dites trop de choses à la fois...

M'étant donné pour tâche de recréer Sibyl à l'image de mon rêve, j'avais joie à détruire ce qui m'irritait en elle. Voyant son désarroi, je me hâte d'y ajouter par un mordant blasphème :

— Le christianisme est une religion insolente et pauvre. Elle serait morte de misère et de froid si, pour s'en revêtir, elle n'avait dépouillé le paganisme de ses vêtements somptueux et chauds. C'est aussi pourquoi l'on grima Virgile en chrétien. Une tradition napolitaine veut que, débarquant sur cette rive, Saul de Tarse, celui que l'on appelle aussi l'apôtre Paul, se fit conduire au Pausilippe, près du tombeau de Virgile. Il versa sur la pierre une rosée de larmes et s'écria : « Quel homme j'aurais fait de toi, si je t'avais trouvé vivant, ô le plus grand des poètes. » Je ne puis m'empêcher de trouver que dépassait les bornes, dans son outrecuidance, ce petit Juif malingre et famélique dont la pensée étriquée fut assez indigente pour satisfaire aux aspirations de la multitude stupide et pour conquérir le monde en le ruinant.

Bien que visiblement contrariée, Sibyl, contrairement à mon attente, n'esquissa même pas une protestation. Le saint, sans doute, flattait moins son imagination que le poète.

Après avoir songé quelques instants encore dans le silence, si loin l'un de l'autre sans doute, nous avions repris le chemin du tunnel. Nous nous retrouvons maintenant sur la route.

A l'horizon, un cirrus, fin comme le fuseau de la Parque, masque à demi le soleil déjà bas. La brise plus fraîche froisse sur son passage les feuilles des chênes verts et des lauriers.

Précoce déclin des journées en dépit des séductions où s'évertue le Midi. Certains sites, comme certaines femmes, ont parfois de ces sourires las et déchirants, par où leurs âmes, un court moment entre-bâillées, révèlent une frénésie d'angoisse sous les atteintes inéluctables du temps. Ils semblent dire, avec une sincérité poignante : A quoi bon cet effort pour vous leurrer plus longtemps, vous nous avez surpris, c'est vrai, c'est bien l'hiver, la vieillesse et la mort qui nous tiennent entre leurs griffes, mais, de grâce, gardez-nous le secret ! Ce qui nous reste d'illusion n'est plus fait que de l'illusion des autres.

Ma songerie prenait un tour mélancolique.

Sur la route, en suivant nos ombres démesurées, nous cheminons, tête basse comme des réprouvés.

Pourquoi cette insatisfaction et cet abattement ? Visiblement Sibyl les subissait aussi ; je l'interroge :

— Vous êtes triste ?

— Non pas triste, mais découragée.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas.

Tandis que le soleil, délivré des petits nuages qui l'obscurcissaient, reprend de l'ardeur et nous poignarde dans le dos, nous marchons à la rencontre de la nuit ; de là, sans doute, notre malaise. Depuis les temps immémoriaux, les âmes des hommes s'emplissent d'inquiétude lorsque la journée révolue s'enveloppe dans le linceul du crépuscule et s'apprête à descendre au tombeau.

Sur le bord de la route, une brèche dans la clôture laisse apercevoir un parc solitaire et soigné.

— Entrons, dis-je à Sibyl.

— Mais c'est une propriété privée.

— Qu'importe, personne ne nous voit, la maison est fermée et nous n'allons rien dérober que la magie des premières heures du soir.

Nous pénétrons ; le sable fin des allées étouffe le bruit de nos pas ; les pelouses de gazon sont semées d'arbustes

aux feuilles persistantes et de rares essences de haut jet. Loin des rumeurs, tout repose ici dans une atmosphère de distinction et de luxe endormi. Sur la terrasse qui domine Naples et la mer, hiératique, solennel, étalant sur le ciel lumineux la courbe souveraine de son ombelle aux reflets de bronze, un pin parasol, puissant, noueux et centenaire, communique son rythme grave au paysage. A cette heure, la concavité du ciel déborde d'une clarté paradisiaque. Avec le Pizzofalcone et le Castel del Uovo en proue, Naples, dont toutes les vitres miroitent au soleil, semble un gigantesque croiseur de bataille appareillant vers la haute mer en hissant le grand pavois.

Essor invincible de la vie ! irrésistible élan ! tout respire dans la joie. Universel tournoîment, rêves d'aventures, soif d'héroïsme et faim de volupté : chant de conquête !

Nos cœurs se sont remis à l'unisson ; plus une ombre à son cher visage, mais une extase émerveillée.

Naples, si séduisante et capricieuse, comme vous êtes courtisane et noblement et saintement !

Neapolis ! ville éternellement nouvelle, sans cesse changeante et pourtant toujours fidèle et semblable à vous-même !...

Ville grecque, ville romaine, ville des princes angevins et des rois d'Aragon, précieux fragment de volupté qui s'enchâsse entre un volcan fiévreux et la mer tiède, onduleuse comme une chevelure !

Parmi les souvenirs qui m'assaillent, l'un me retient et je dis à ma compagne :

— Connaissez-vous Pontano ?

Hésitante, elle répond :

— Non... je n'y fus jamais.

J'éclate de rire, puis je m'accuse et je m'excuse :

— Contrairement à celui qui jadis prit le Pirée pour un homme, vous prenez Pontano pour une ville. Pontano fut un homme. Ne soyez point honteuse ni fâchée, je vous

pose des questions stupides. Si peu savent encore le nom de Pontano. Cependant ce fut un fort habile homme, fin diplomate et grand humaniste. Ministre des Affaires étrangères du bon prince Alphonse d'Aragon, il est sans doute le dernier des poètes latins de haute lignée. Par lui, la littérature romaine se prolonge jusqu'au milieu du quinzième siècle. N'est-ce point un titre ? Ces jours-ci je m'amusais à feuilleter ses œuvres trop oubliées. Car Pontano, c'est un peu de l'âme éternelle de Naples, voluptueuse et païenne avec dilection, puisque telle est la loi de sa nature. Le moyen âge chrétien a fait faillite ici ; la cité de Parthénope ne peut s'accommoder des clairs de lune mystiques, elle est solaire au premier chef et s'abandonne éblouie aux caresses de la lumière. A quoi rimeraient les promesses du paradis céleste pour ceux qui connaissent les longues paresses du paradis terrestre ? Pontano sut infuser une sève nouvelle à la mythologie de ces rivages, il vécut dans l'intimité des Dieux indigètes.

» Se souvenant peut-être que Mithra, divine incarnation du soleil, avait son temple à Pouzzoles, Pontano chante l'astre dispensateur de la lumière, celui même que vous voyez, là-bas, glisser si doucement sur la mer horizontale.

O soleil, s'écrie-t-il, c'est par toi que toutes choses existent, c'est par toi que toutes espèces sont produites, qu'elles croissent et s'éternisent ; c'est vers toi que montent les arbres, les herbes, les graines et tout au monde.

Emprisonnant tout le paysage dans ses yeux grands ouverts, Sibyl s'est assise et m'écoute, ravie.

— Puisque vous êtes friande de belles histoires, je voudrais vous conter, telles que les rapports Pontano, dans la plus charmante de ses églogues, la *Lepidina*, les très magnifiques noces de Sebetho, le fleuve de Naples et de la nymphe Parthénope, qui n'est autre que Naples même. Malheureusement je ne sais pas ce poème par

cœur, mais dès ce soir, en rentrant chez moi, j'en ferai pour vous la traduction.

— Non, supplia Sibyl, racontez-moi cela tout de suite.

— Mais je n'en ai guère retenu que des bribes.

— Il n'importe, rassemblez les bribes et racontez.

— Pourquoi me contraindre à déflorer une histoire ravissante ? Ayez quelque patience, attendez à demain.

Têtue, elle répétait : Non... non... tout de suite...

— Contraint par vous, non sans regret, je m'exécute. Comme l'impose le genre pastoral, Macron et Lepidina sont deux bergers qui s'aiment d'un tendre et naïf amour. C'est jour de fête, ils pressent le pas pour assister aux noces de Parthénope et de Sébétho. Lepidina se sentant soudain fatiguée, les deux amants s'assoient à l'ombre des grands arbres. C'est l'heure où le soleil décline et la chaleur s'adoucit. Ils échangent des paroles, des souvenirs, leurs voix se répondent, musiques alternées. Les images qu'ils évoquent avivent la flamme de leur amour. J'ai gardé souvenir de cette réplique du jeune berger Macron. Goûtez la mélodie des syllabes latines :

Hic mihi tu teneras nudasti prima papillas
Hic, Lepidina, mihi suspiria prima dedisti
Tunc Macron Lepidina tibi, Lepidina Macroni.

» Dans leur latin si savoureux et si souple, ces vers sont un enchantement ; la traduction enlèvera leur fleur, comme font les doigts indiscrets et maladroits sur les pêches veloutées ou sur les grains translucides et dorés du raisin mûr. Voici cependant ce que disent ces vers :

C'est ici que pour la première fois tu dénudas pour moi tes seins délicats.

C'est ici, Lepidina, que tu m'as donné tes premiers soupirs.

Depuis lors Macron fut à toi, Lepidina, et Lepidina fut à Macron.

... et Lepidina reprend le fil des souvenirs :

Depuis nous vécûmes sans querelle, comme des colombes jumelles.

La nuit nous voit ensemble et de même le jour. Joignons nos lèvres.
C'est ainsi que font en amour les colombes jumelles.

» Mais il est temps pour les amoureux de poursuivre leur chemin ; des gens, hommes et femmes, couronnés de myrtes, défilent sur la route, se pressant vers la fête.

» Lasse à nouveau, Lepidina s'est une fois encore assise et la nymphe Planuris, son amie, dont la poitrine veinée se pare des roses de Paestum et des violettes du Vésuve, vient s'asseoir auprès d'elle. La nymphe désigne à la bergère et lui nomme ceux qui passent en bruyant cortège.

» Ici ma mémoire est en défaut, les noms me manquent pour l'étourdissante énumération : Naples, ses légendes, sa campagne, divinisées, tournoient dans un bourdonnement de joie païenne. Tenez : voici Pausilippe aux cheveux entremêlés de lierre, Mergelline, la robe entr'ouverte et les pieds nus... voici Misène auquel un monstre marin fraye la route et Capodimonte, boiteux qui entraîne pourtant la foule dans la danse, voici enfin Vésuve lui-même, sans manteau et caracolant sur un âne, le vieux Vésuve, bossu, au front chauve, à la poitrine velue, au menton couvert de verrues, hilare, jovial et bienveillant, qui distribue des offrandes à la foule qui l'acclame.

» Parmi les fleurs, les parfums et la lumière, dans une griserie glorieuse et triomphale, la fête se poursuit dionysiaque. C'est Naples, ivre d'elle-même, qui s'incarne dans cette humanité frémissante ; Naples qui respire et vit et se grise de vivre.

» Les Dieux rustiques et bienveillants sont accourus en foule au mariage du Fleuve et de la Sirène, le ciel est descendu sur la terre, la cité divine est en folie...

Entraînée, visionnaire, Sibyl s'est dressée toute droite, les bras tendus, comme pour attirer sur son sein la ville drapée dans les pourpres du soir et le ciel embrasé.

Elle s'écrie :

— Je vois cela !... je vois tout !...

Je m'étais exalté moi-même aux visions évoquées. Nous

étions comme hallucinés par la fête divine, nous nous mêlions à la foule des ombres ressuscitées... les poitrines haletaient, les mains se saisissaient et se déprenaient, on se bousculait, les fleurs tombaient des chevelures dénouées, l'odeur chaude des corps... les voix... les rires... les cris... la bacchanale !... Ils étaient là, tous, Pistasis, Herdine, Butina, Gaurus et Campé, Olympias, Aleva, Mergellina, Antiniana, Marilia... les Dryades, les Oréades, les Néréides...

. . . .

Soudain, sans qu'on sache comment, c'était la nuit.

Dressant la tête parmi les étoiles, le pin parasol profile sa masse sombre sur le ciel de saphir. Une invisible fontaine fait roucouler ses eaux vives, on dirait d'une nymphe enfant exhalant sa petite chanson timide.

Dans ce dialogue, souvent coupé de silences, nous échangeons de précieuses paroles. Je m'efforce à faire éclore en Sibyl une âme nouvelle. Je lui dis :

— Oubliez presque tout, luttez contre vous-même ; vous connaîtrez enfin, sans vains scrupules ni remords, la joie de vivre. Secouez la poussière biblique, délivrez-vous des contraintes, grattez la carapace de boue puritaine qui vous souille l'âme. Ayez à chaque matin des yeux nouveaux au service d'un cœur neuf. Ne prenez des conventions que ce qu'exige la politesse, n'en soyez pas esclave.

— Ami, répond-elle, vos voies me paraissent difficiles. Je sens bien qu'on m'a faite plus que je ne me suis faite moi-même. Je suis une bête apprivoisée, qui sans doute a parfois la nostalgie de la jungle, mais une bête apprivoisée... quand même.

— Les voies du destin sont impénétrables et souvent saugrenues ; il ne faut jamais désespérer de soi-même. Naples vous enseignera ; faites-lui confiance. Jadis, ne sut-elle pas plier à sa convenance Alphonse d'Aragon, son roi, Espagnol taciturne et dévot, plongé dans la Bible

qu'il avait lue, dit-on, jusqu'à quatorze fois dans le grand commentaire de Nicolas de Lyre ? Têtu, sobre, une simple chaîne d'or passée au cou, toujours de noir vêtu, Alphonse le Magnifique fut le roi par excellence, le souverain populaire, qui s'en allait sans escorte par les rues en répétant : « Un père n'a rien à craindre de ses enfants. » La foule l'acclamait en l'appelant : Messie.

» Naples, où l'antiquité prend corps, et se fait chair frémissante, agit sur l'âme du roi. Dévot et superstitieux, il étend sa dévotion, prolonge sa superstition sur l'immense univers païen. Finalement c'est grâce à lui, c'est par lui que le paganisme refleurit avec une magnifique luxuriance. L'œuvre de Pontano n'est qu'un reflet de l'heure vivante. Comprendre Naples, c'est accéder à la sagesse par une voie royale.

» Imaginez, par une belle journée, Alphonse le Magnifique défilant dans les rues de la ville en brillant cortège. La foule l'acclame et s'enivre à l'acclamer, tout bouillonne d'une fièvre de joie ; alors une femme, Calletia, qui se savait belle, rejette ses vêtements et marche, glorieuse et nue, devant le cheval du roi, faisant hommage à son Seigneur de sa triomphante beauté.

» Représentez-vous cette scène, renouvelée de Phryné, dans les rues de votre Boston natal, où jadis les puritains persécuteurs attachaient derrière des chars, pour les punir de prêcher une religion adoucie d'un sourire — combien pincé cependant — les quakeresses, nues jusqu'à la ceinture et que l'on flagellait. Ici la nudité s'offre comme un don divin, là-bas elle est la marque de la honte et du châtiment.

» Un abîme entre deux mondes.

» Il faut choisir.

Elle ne répond rien, je ne la vois pas, et l'on n'entend plus que le bruit soyeux de nos pas sur le sable des allées.

Parvenus à la brèche que nous devons franchir pour retrouver la route, je m'arrête, elle s'arrête aussi. Je fais

un pas vers elle et, d'une voix dont je m'efforce d'étouffer le profond frémissement, je lui murmure tout bas, sans un geste :

— Sibyl, mon beau destin, voulez-vous me donner un baiser ?

. . . .

Pour la première fois j'ai connu sur ses lèvres le parfum de son haleine et le goût secret de sa chair.

GEORGES BATAULT.

(A suivre.)

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Pierre Calmettes : *Les Joujoux*, Gaston Doin. — Charles Fourier : *Hiérarchie du Cocuage*, Editions du Siècle. — *Les Epigrammes du Siècle*, anthologie des Epigrammes contemporaines, établie par les soins de M. Pierre Charron, Editions du Siècle. — Georges-Armand Masson : *L'art d'accommoder les Classiques*, Editions du Siècle — Jean Florence : *Le Litre et l'Amphore*, Collection La Phalange, Messein. — Mémento.

Cet ouvrage de M. Pierre Calmettes sur **Les Joujoux**, leur histoire, leur technique, etc., est d'un grand intérêt documentaire, et surtout peut-être philosophique. Le joujou est aussi vieux que l'homme, que l'homme de la période glaciaire, obligé, pour maintenir artificiellement et intellectuellement sa température originelle, de créer... la civilisation. La civilisation humaine n'est qu'une sorte de fourrure artificielle dont l'homme a couvert la nudité et le froid de son corps : nos arts, nos philosophies, toutes nos plus merveilleuses inventions humaines ne sont que cela : une fourrure, dont nous couvrons et préservons nos corps; et, nos idées, nos religions, nos morales, en leur diversité, ne sont que les différentes espèces et nuances de cette fourrure intellectuelle. Car c'est l'intelligence de l'homme qui fut son seul moyen de défense contre l'hostilité de la vie. Tandis que les autres animaux, surpris par le froid et la glace, se sont adaptés physiologiquement, ou ont disparu, l'homme s'est maintenu, nu, en se vêtant d'idées et de philosophie.

Le joujou est aussi vieux que l'homme de la préhistoire, déjà semblable à nous. On nous donne ici l'image d'une poupée de ces périodes préhistoriques : une botte d'herbes, nouée sur un bâton au cou et à la taille : figuration du plus pur idéalisme. Mais cette poupée primitive, c'est toute la religion humaine, toute la philosophie qui commence. Cette poupée est comme la préfiguration des idoles et des dieux, qui ne sont eux aussi que des poupées perfectionnées, j'allais dire des Polichinelles, dont nous

faisons jouer les ficelles religieuses à notre gré. Polichinelles divins que nous aimons à créer puissants et terribles, par un besoin inné de domestication, par une sorte de masochisme humain : Moloch, Jehovah, notre dieu janséniste, et toutes ces idoles laïques et sociales auxquelles nous sacrifions notre liberté.

Dieux, idoles ou poupées, plus elles seront imprécises et irréelles, plus elles s'adapteront à nos songes. Car les idoles et les poupées sont une création de notre esprit. L'enfant qui serre sur son cœur une poupée informe, enferme une idée dans ce morceau de bois auquel il impose d'être ce qu'il veut qu'il soit. Il crée. C'est le dédoublement bovaryque de l'être, d'où part toute la philosophie humaine, et qui explique encore l'art tout entier : sculpture, peinture, dessin, littérature même, par ce besoin de se refléter, de prendre conscience de soi en un miroir, et selon les déformations imposées au miroir.

Ayant mis une pensée, une âme dans ce joujou, l'enfant est dupe de sa propre création, à peu près comme plus tard il sera dupe du dieu ou de l'idée qu'il aura fait sortir, toute habillée de dalmatiques religieuses ou socialistes, de son cerveau. Mais parfois l'enfant, et plus tard l'homme, veulent vérifier leur hallucination ; ils déchirent le ventre de la poupée et descendent le dieu de son socle. C'est la naissance du sens critique et de la philosophie intellectualiste.

... Pour une petite fille, que représente une poupée ? Un enfant. Ce n'est pas encore le désir de l'homme qu'elle projette devant elle : elle est déjà mère avant d'être femme.

Le petit garçon, cérébralement, par l'idéation de ses jouets, ne crée pas la femme : les joujoux ne lui évoquent que la lutte pour la vie et la domination.

Ce n'est qu'au moment où la petite fille devient une femme que la poupée perd pour elle son illusion : l'homme est né dans l'âme de la femme : elle cristallisera sur ce nouveau jouet, l'homme, avec la même fantaisie. Car l'homme pour la femme n'a pas plus de réalité, que la poupée n'en avait pour elle : elle le crée comme nous créons tous les êtres que nous aimons. On peut appliquer le même mécanisme psychologique au petit garçon qui lui aussi dédaignera ses joujoux sans âme le jour où son désir sensuel aura créé en lui la beauté de la femme.

On trouvera dans cet ouvrage toute l'histoire des jouets et de

leur fabrication, en ses détails les plus précis : jouets de fillettes et jouets de garçons ; poupées et maisons de poupées, soldats de plomb, chevaux, vélocipèdes, bateaux à voile ou à moteur, chemins de fer, automobiles. Le jouet reproduit tout, et même trop souvent, il le reproduit avec un réalisme qui déconcerte l'imagination des enfants. Je me souviens qu'enfant, je préférais aux plus merveilleux chevaux mécaniques, quelque branche de saule coupée dans le petit bois voisin (écurie inépuisable). Branches feuillues, harnachements de haut luxe, somptueuses crinières. Une gaule flexible de coudrier m'était aussi un fouet plus réel et plus autoritaire que ces petits fouets à grelots qui ne me paraissaient pas sérieux. Aux tambours et aux trompettes, je préférais encore les sifflets que l'on se fabrique en soulevant l'écorce d'une branche de frêne, humide de sève comme une femme amoureuse.

En tête de ce volume, une préface, de bonne volonté, d'Anatole France, qui n'ajoute rien à l'ouvrage que l'étiquette d'un nom.

§

Fourier, même pour les esprits cultivés, n'est guère qu'un nom en littérature, et le fouriérisme qu'une vague théorie sociale. Aussi en rééditant ces quelques pages du Maître, d'ailleurs tout à fait inconnues : **La Hiérarchie du cocuage** (édition critique établie sur le texte, avec des variantes et des passages inédits), il n'est pas paradoxal, ainsi que l'écrit M. René Maublanc dans son introduction, de prétendre donner une juste idée du fouriérisme. Ce fragment tient en effet une place essentielle dans l'économie du système. Et voici un petit résumé de la doctrine :

« Le monde est bien fait, il est harmonieux. Mais cette harmonie naturelle ne se réalise pas d'elle-même, il appartient à l'homme de la perfectionner par la connaissance scientifique de la nature. » Après les lois d'harmonie et d'attraction de Newton, Fourier découvre la loi psychique de l'harmonie universelle, par l'attraction passionnée. Le salut de l'humanité viendra de la connaissance complète des lois psycho-sociologiques et de l'obéissance à ces lois. La folie des hommes a été de prétendre dicter des lois arbitraires à la nature ; et Fourier trouve cette définition qui ne manque pas de grandeur : la civilisation, qui est « un fléau passager dont les globes sont affligés durant leurs premiers âges »,

« une maladie d'enfance comme la dentition », a une tare essentielle : c'est d'avoir, trompée par la philosophie, la morale et la religion, cherché à édifier seulement « l'art d'étouffer la voix de la nature ». Par là, elle n'a pu qu'entraver et fausser l'essor de nos passions, alors que nos passions sont la plus parfaite et la plus sublime des œuvres divines, « l'âme de Dieu ». La civilisation a créé ainsi dans tous les domaines un désordre et une anarchie que la « théorie de l'unité universelle » doit suffire à faire disparaître.

C'est dans cet esprit et dans cette doctrine qu'il faut situer cette *Hiérarchie du cocuage*, qui est une critique de la civilisation. Critique moliéresque, du comique le plus haut qui soit et d'une audace supérieure. Il faut admirer encore la sobriété presque géométrique du style de Fourier et cette sorte de conscience et de candeur scientifique, qui lui permet d'écrire « des choses qu'un autre n'aurait jamais osé imprimer ». Fourier a catalogué les cocus, ceux d'ordre simple et ceux d'ordre composé, avec le même soin de classification qu'un entomologiste mettrait à décrire ses insectes ou ses papillons. « Rien, conclut Fourier, ne constate mieux la dépravation et la charlatanerie morales, que ce refus d'entendre les tableaux d'un vice, de ses degrés et ramifications. » C'est ce qui permet à M. Maublanc d'affirmer la valeur « sainement, hautement, saintement moralisatrice » de ce petit essai, qui est en outre une œuvre du plus haut comique.

§

Les livres aussi amusants que ces **Epigrammes du siècle** sont rares dans notre littérature actuelle qui manque trop souvent d'esprit et d'audace. Il y a ici, dans ce recueil d'épigrammes, tout un arsenal de flèches et de fleurets contre les écrivains d'aujourd'hui et d'hier : la flèche est quelquefois savamment empoisonnée et le fleuret n'est pas toujours moucheté. M. Pierre Charron, archiviste-paléographe qui a recueilli et mis au point ces épigrammes, est un poète bien connu des XVe, XVIe et XVIIe siècles.

Mais je ne citerai ici aucun de ces petits quatrains à la ciguë, ne voulant faire de peine à personne, même pas aux morts. Seulement cette petite pièce qu'on pourra appliquer au romancier et au critique que l'on voudra :

Un romancier, aigri contre un critique,
L'appelait eunuque infécond.
— Voilà du moins, dit l'autre, qui m'explique
Pourquoi il dédaigne les *sots*.....

Il y en a de plus fines et surtout de plus personnelles.

§

L'Art d'accommoder les classiques, de M. Georges-Armand Masson, est d'une érudition aussi fine et aussi spirituelle que le *Parfait plagiaire*, devenu lui-même classique. J'admire l'habileté avec laquelle l'auteur pénètre, comme en un coquillage, dans la cervelle d'écrivains sacrés ou célèbres comme Salomon, Homère, Platon, Virgile, Ovide, Dante, Bossuet, Boileau, ... Voltaire, Gœthe, Musset, etc., pour leur emprunter leur style, leurs idées, leurs images, et les adapter miraculeusement aux hommes, aux événements, aux idées du jour. Tel morceau de Plutarque, « la comparaison de Poincareus et Heriotus », est une page bien réjouissante pour ceux qui sont familiers avec le style d'Amyot, et en même temps une étude psychologique très réussie des deux personnages. Je recommande aux libertins cette Satire XIII de Boileau sur « les divertissements du siècle » : elle est osée en ses peintures de mœurs, mais ce bon vieux style classique de Boileau sauve tout, et Boileau lui-même signerait la page.

J'ai aimé aussi les « Réflexions immorales » de La Rochefoucauld. Un simple petit coup de pouce dans l'agencement des mots, et une pensée morale est retournée et s'immoralise. Il y a dans ces pastiches plus qu'un jeu : une sorte de critique du néo-classicisme. André Chénier disait : « Sur des pensers nouveaux, faisons des vers antiques. » Les néo-classiques ont ajouté la prose antique aux vers, mais ils ont oublié les pensées neuves.

§

Sous ce titre : **Le Litre et l'Amphore**, M. Jean Royère, dans sa nouvelle collection de « la Phalange », vient de réunir en un volume les principales études de Jean Florence, le jeune critique d'un si bel avenir que la guerre nous a pris. Voici dans ce livre un long essai sur Remy de Gourmont et la dissociation des idées. Florence écrit :

L'intelligence a toujours raison, et toujours la vie lui donnera tort. Remy de Gourmont, aussi, a toujours raison et toujours la vie lui donnera tort. Mais il n'y a que la vie qui puisse le démentir, et c'est en docile esclave de la vie que j'ose contredire cet homme libre.

Dans cette critique, Florencé pose le principe d'un pragmatisme que l'on trouvera développé ici dans une longue discussion philosophique avec M. Julien Benda, au sujet du bergsonnisme, alors dans toute sa fraîcheur.

Mémento. — Dans la Bibliothèque Dionysienne, publiée sous la direction de M. Elie Faure, M. Georges Crès publie en deux volumes des *Variétés critiques* de Charles Baudelaire. Fragments et non pas extraits, et fragments si considérables qu'ils représentent la presque totalité des œuvres critiques du poète. Ce choix correspond bien au désir même de Baudelaire qui écrivait à Poulet-Malassis : « Il nous faut faire un volume composé seulement de bonnes choses. » En frontispice au tome Ier, une reproduction d'un portrait à l'huile, détail de *l'Atelier*, de Courbet, et au tome II, un Baudelaire inquiet et inquiétant d'après un portrait à l'huile attribué à Daumier. — Dans la même collection, M. Elie Faure nous donne, précédées d'une lumineuse préface, les *Œuvres littéraires*, en deux volumes également, études esthétiques et essais sur les artistes célèbres, d'Eugène Delacroix. Delacroix n'est pas seulement un grand peintre, écrit M. E. Faure, c'est un grand homme : « Ses méditations sur l'analogie universelle, l'ordre, la gloire, le progrès, la liberté, l'égalité, font penser quelquefois à Nietzsche et bien souvent à Pascal. » Mais il faudrait une longue étude pour pouvoir exposer ici la pensée nietzschéenne de ce grand peintre. — Aux éditions Crès encore, voici, en quatre volumes, l'édition définitive tant attendue des *Œuvres complètes* (*Théâtre*) d'Henry Becque, pour laquelle M. Jean Robaglia, neveu de l'écrivain, a écrit une préface émue et documentée. On trouvera dans cette édition les notices que Becque écrivit lui-même sur ses pièces et qui sont encore une critique du milieu théâtral et des mentalités directoriales. Il y a des pages sur Sarcey et Jules Claretie qui sont de mordants et justes pamphlets. — On lira aussi le livre que M. Ambroise Got a consacré à *Henry Becque, sa vie et son œuvre* (Crès). — Dans ces *Souvenirs* de Henry Gervex, recueillis par Jules Bertaut, c'est toute une époque de l'histoire de l'art qui revit, en ces anecdotes curieuses et amusantes, sur Cabanel, Fromentin, Carpeaux, Meissonier, Degas, Gustave Moreau, Manet, Maupassant, Victor Hugo, Cézanne, Pissaro, Rodin, etc., etc. Mais le document le plus précieux est cette description impressionnante du sacre de Nicolas II à Moscou, cérémonie d'une haute et presque inquiétante gravité mystique qu'on ne

reverra sans doute jamais. L'Empereur sous sa tiare y apparaît et s'y sent lui-même déjà comme une victime. — De M. Jules Bertaut encore : *Le Boulevard*, orné de 45 illustrations (Flammarion). Le Boulevard a une histoire. « Il est, écrit M. J. Bertaut, l'histoire même de ces cent dernières années, car tout ce qui a un nom célèbre a foulé son asphalte. » Et c'est parce que le Boulevard agonise que M. Bertaud a trouvé oppor-un de conter son histoire.

M. Maurice Donnay réunit sous ce titre *Sous le sourire d'Elisabeth*, qui semblerait plutôt le titre d'un petit roman léger, son discours d'une réception déjà lointaine à l'Académie, des réponses à des discours de réception, des rapports sur les prix de vertu. Qu'on se rassure, Elisabeth n'est pas la petite amie de M. Maurice Donnay, et ce sourire n'évoque que la vie d'une martyre : Mme Elisabeth, dont le buste se trouve au-dessus de la tribune académique. Pauvre femme! sous l'ennui versé par les discours académiques, elle continue à sourire comme elle souriait en allant à l'échafaud, s'abandonnant toujours à la Providence ! — De M. Pinkerton, en une édition d'un style parfait, *Lucioles* (Aux Editions du P. Q. G., Coutances). Notations d'une psychologie raffinée, subtiles pointes-sèches, éclairs de sensualité et d'une perversion distinguée : « Un peu de flagellation mentale, deux fois la semaine, est-ce vraiment du vice ? » Et ceci, étiquette rouge à coller sur un livre célèbre : « L'Imitation de Jésus-Christ, ce poison... ». — De M. Ventura Garcia Calderon : *La Sérénade aux guitares, coplas populaires espagnoles* (Le Monde nouveau), chansons populaires où l'amour se mêle à la mort. En voici une : « Donne-moi un baiser. — Non. — L'accolade alors? — Non plus. — Donne-moi un coup de poignard, tout doux, tout doucement. » — Sous ce titre *Impertinences*, M. Maurice Martin du Gard a réuni la collection de ses portraits contemporains. Impertinences de bon ton et critique qui ne manque pas de finesse sous son ironie un peu froide. — *Le drame d'être deux*, par Aurel et Han Ryner (Les éditions du Fleuve, Lyon). Il y a dans ce livre à la fois platonicien et romantique, et qui ajoute un long chapitre à la théorie d'Aurel sur « le couple », de subtiles analyses d'états d'âme et d'états de sentiment. Il y a là aussi, de la part d'une femme, une courageuse confession, d'une rare sincérité. Son correspondant, son « cynique » correspondant est plus littéraire en les analyses sentimentales de ce drame d'être trois ou d'aimer sans être amant. Le vrai drame, c'est la littérature, déviation de la vraie vie sensuelle. — Dans *Le Parfait Secrétaire des Grands Hommes* (A la cité des Livres) M. Georges Girard nous raconte la célèbre aventure de ce Vrain-Lucas, qui, pendant de longues années, fournit à M. Chasles, membre de l'Institut, toute une cargaison de lettres originales de Sapho, Platon, Vercingétorix, Cléopâtre, Charlemagne, Marie-Madeleine, etc... écrites en vieux français, sans que le

naïf Académicien ait eu le moindre soupçon de cette enfantine supercherie. On connaît cette histoire, mais M. Georges Girard nous donne ici quatre fac-similés de ces lettres. Vrain-Lucas avait réussi avant M. G.-A. Masson l'art d'accommoder les classiques.

JEAN DE GOURMONT.

LES POÈMES

J. Portail : *Porte-Voix*, dessins d'A. Favory, « éditions du Mouton Blanc», Maupré par Charolles (S.-et-L.). — Charles-Théophile Féret : *Le Verger des Muses et des Satyres Bouquins*, Rey. — Jacques Brindejont-Offenbach : *L'Ombre sur la Mer*, Flammarion. — Roger Denux : *Sainte Odeur de la Vie*, « la Cité Nouvelle ». — Georges Druilhet : *Les Cendres d'Or*, Lemerre. — Charles Hennebois : *Poèmes de Gloire et d'Amour*, Jouve. — G. de Lanauve : *Les Demoiselles de Cante-Coucou*, roman lyrique en 4 chants, Messein. — Hugues Lapaire : *Les Chansons Berriaudes*, Figuière.

Porte-Voix, *première Etude et Variations pour Porte-Voix ;* oraison peut-être, sans doute ; vaste vision de paysages synthétiques, d'âmes, de foules et de villes, puissant poème en prose, ordonné dans ses parties, évoluant selon un dessein volontaire ; les trois parties se succèdent, naissent l'une de l'autre, se complètent dans la splendeur un peu solennelle d'une magnificence toujours égale. Certes il y a, dans tout cet éclat magistralement soutenu, des mouvements plus spécialement emplis de passion, et la palpitation d'ardeurs sensuelles, ou contenues, ou qui s'abandonnent ou qui dédaignent, et une audace d'architecture du langage assoupli au rythme, à une mesure secrète qui en est la condition, l'armature souveraine et en laquelle la pensée s'affermit, en qui la musique s'épanouit en harmonie.

« La ville est au poète » ; il la reforge en son esprit, la distribue au gré des fonctions essentielles qu'il lui attribue ou lui reconnaît. « Diligente et affairée... la ville est la nuit un fond d'Océan » étrangement propice à l'affleurement des méditations. Et c'est ainsi que, dans ce cerveau moins ingénu que délibérément apprêté et purifié au gré des méthodes les plus conscientes, se retrempe et s'amplifie l'enthousiaste révélation qui du grand Arthur Rimbaud se dessécha en système sous la plume de M. Jules Romains, moins mécanique ici qu'entre ses doigts, et plus proche ainsi des souveraines et si émouvantes *Illuminations*.

Mais il y a chez M. Portail moins de maîtrise ; je ne dis point

cela pour le confondre ou l'amoindrir ; ce serait un orgueil excessif et naïf de s'égaler à l'initiateur-enfant. Je voudrais l'avertir de ce que je pressens périlleux, peut-être à tort, il est vrai ; et je consentirais avec joie à me laisser par lui convaincre que j'ai tort, car sa puissance ne fait pour moi pas de question ; je sens et j'aime son jeune talent. Ne craint-il pas qu'à vouloir soutenir le ton à travers les multiples phases enchaînées de la vision en fresque colossale qu'il nous trace de la vie intérieure de chacun, mêlée à la vie des foules et des cités, il n'aboutisse fatalement à un effet de monotonie et, tôt, de lassitude indifférente ? Rimbaup me paraît plus avisé de ne choisir que les cimes éclairées et de n'indiquer qu'à peine et par de furtives indications estompées l'ombre environnante, durable, brumeuse d'où elles surgissent, qu'elles dominent. Je persiste à considérer, à la manière de Louis Bertrand, de Baudelaire, de Rimbaud, de Mallarmé, le poème en prose un instrument aussi exceptionnel qu'il peut, entre les mains d'un excellent ouvrier, être efficace, mais on en compromet l'efficacité dès qu'on l'étend et le poursuit un peu longuement ; si solide et équilibré qu'il soit, il finit par se confondre dans l'horreur insoutenable des anciennes « proses poétiques » qui n'ont jamais pu à leurs auteurs assurer que l'oubli ou la survie d'un ridicule.

Plus encore pour un poème en prose que pour tout autre se vérifie l'excellence des préceptes d'Edgar Poe touchant la nécessité de faire court et d'atteindre à l'unité d'effet. Je souhaite à M. Portail de s'en bien imprégner. Pour *Porte-Voix*, comme pour *l'Androlite,* c'est l'unique regret que je trouve à lui exprimer, et j'ai bien peur qu'il fasse fausse route.

En 1911, M. Ch.-Théophile Féret publiait la première édition de son recueil de poèmes consacrés à la Normandie et aux poètes normands : **le Verger des Muses et des Satyres Bouquins**. L'édition présente s'enrichit de quelques pièces nouvelles, notamment la pièce de ferveur émue et reconnaissante qui fut dite, en septembre 1922, aux fêtes de Coutances, en l'honneur de Remy de Gourmont. On sait l'enthousiasme diligent et parfois narquois du poète, et son admirable dévotion à tout ce qui est grand, noble, beau, à la voix de la nature et du sentiment, à l'amour, qu'il soit chaste ou sexuel, à la grandeur de sa province natale. Ces qualités, apparentes dans ce recueil de choix, ne se

sont pas atténuées ou ternies, à les y rechercher après plus de douze ans.

D'une chaleureuse préface, je détache, signées de Mme la comtesse de Noailles, quelques lignes qui caractérisent fort bien la nature du talent de M. Brindejont-Offenbach : « Le poète, en ce livre, a modulé certes les thèmes éternels : tristesse, joie, étonnement, confiance, déception. Mais si toute allégresse et tout soupir se sont, depuis des siècles, élancés du cœur de l'homme, la mélodie qui les porte a son infinité ; les teintes dont s'avise chaque mot, dans un vers, nuancent et prolongent d'une manière toujours surprenante la gamme des couleurs. »

L'Ombre sur la Mer plane, s'élargit, s'approfondit même, s'élève, passe et se dissipe. Je ne sais si les poèmes de M. Brindejont-Offenbach creuseront dans le souvenir de ses lecteurs une trace plus persistante. Les thèmes sont bien les grands thèmes éternels ; aucun poète n'y échappe, mais ce qui fait sa grandeur, c'est de les aviver, en effet, aux mille teintes que son art réussit, sans qu'il s'y efforce, de façon personnelle à faire chatoyer. Ce qui manque à M. Brindejont-Offenbach, qui sait faire le vers familier et la stance la plus ample, c'est précisément la personnalité.

Pour la collection *les Amitiés Poétiques*, « la Cité Nouvelle » édite de M. Roger Denux un livre charmant : **Odeur de la Vie**. Il se compose de brefs poèmes en prose, d'autres poèmes en vers non rimés, mais bien rythmés et à la recherche d'images fraîches et brusques où le poète qui, sous un autre nom, a publié un premier recueil, *Cendres Douloureuses*, chante ses souvenirs de paysage et ses Souvenirs de douceur amoureuse : il suit le sillage de M. Jules Romains dans ses poèmes les plus récents. Ses *Chansons* sont agréables, et ses évocations de la vallée du Rhône, les bords de l'Alzette, de l'Allemagne sentimentale dont le poursuit la nostalgie.

Une mode en chasse une autre. Nous nous attachons à ce qu'une heure de notre vie aura estimé nouveauté. Et puis, de ces poussières successives, que demeurera-t-il aux générations à venir ? Aujourd'hui l'on bannit la rime, les vers se rythment presque jusqu'à la saccade ; ils se constituent d'images intellectuelles et brusques. Soit ! Mais pourquoi ne reconnaître point une valeur égale à ce qui forma l'illusion des probes ouvriers d'an-

tan ? Croit-on que le soin de ne rien aventurer qui ne soit de teinte douce dans sa précision éprouvée, de bien cadencer les douze syllabes de l'alexandrin, les huit de l'octosyllabe, et de bien rimer soit d'un ordre véritablement inférieur ? Ce qui est à présent la vogue sera demain le suranné. Qu'importe les différences du métier aux vers de Ronsard et de La Fontaine, de Villon et de Chénier, de Vigny et de Verlaine, de Moréas et de Verhaeren ? Tout moyen d'expression est bon à qui le sait mettre en œuvre, et déjà, en soi, un ouvrage bien achevé, quelle qu'en puisse être la facture, détermine une joie en l'esprit du lecteur. **Les Cendres d'Or** de M. Georges Druilhet ne prétendent point s'être vêtues au goût du jour ; elles paraissent l'ignorer avec ingénuité, et cette candeur exquise leur confère un grand charme. M. Georges Druilhet, pieux disciple de François Coppée, continue la poétique de son maître. Si, dans son art, la maîtrise est moindre, la sincérité de l'émotion y est réelle et sensible. Elle ne s'affadit jamais en des objets dérisoires, mais elle s'éveille aux beaux souvenirs d'amitié, aux tendres regrets de la jeunesse disparue, à l'évocation pensive des pays ravagés ou que seul le temps a transformés.

La Vallée-aux-Loups où se retrouvent des vestiges du temps de Chateaubriand, les Lilas chers à Paul de Kock, la proche banlieue, la forêt de pierre qu'est Paris, et son île Saint-Louis, quelques aspects de l'Argonne ou de Lorraine, le décor, — une femme dont l'image effacée revit soudain à ses yeux, la pensée de Samain, de Charles Guérin, de Gauthier-Ferrières, qui avec lui vécurent auprès de Coppée. Tels les personnages, avec la chatte Mitaine qu'eussent aimée Baudelaire et Théophile Gautier. La poésie, un peu renfermée, de M. Druilhet apparaît tendre, bonne, douillette même, comme son âme doit être.

Ce que j'ai goûté le plus aux **Poèmes de Gloire et d'Amour**, c'est l'avertissement qui montre que le cœur et l'esprit de M. Hennebois frémissent d'ambition noble et de clairvoyante ferveur. Par malheur, le vers, qui ne lui paraît guère une langue naturelle, ne correspond que peu à l'impression à laquelle on s'attend. L'homme est là, sûrement, tendre et viril, mais, n'ayant pas lu les livres de prose du même auteur, je ne sais si je puis assurer que l'écrivain manque d'accent, de relief, d'élan nouveau, de flamme ; mais, à coup sûr, le poète...

« Aux âmes de Tante Rose-Manon et de Tante Rose-Gisèle », M. G. de Lanauve dédie pieusement son poème, en qui il compte bien qu'elles revivent. Et, de fait, ce « roman lyrique en 4 chants » les fait délicieusement apparaître, vivre, songer, et, hélas ! mourir sous les yeux de notre rêverie attendrie, **les Demoiselles de Cante Coucou**, les deux bonnes, frêles, charmantes et délicates vieilles, si heureuses de la présence de leur neveu, dans le vieux castel décrépit, dans la solitude ignorée et lointaine d'un coin du Périgord, toutes confites en dévotion simple et discrète, dans la dévotion simple et discrète aussi du passé, du cher passé de la France religieuse et royale. Le vers familier, souple et comme chantant à mi-voix dont use M. de Lanauve beaucoup plus adroitement qu'il n'en voudrait donner l'impression, s'adapte parfaitement au dessein qu'il se propose, et tout ce livre serait touchant dans sa piété si sincère, si pure, si vraie, si les dernières pages, dont on eût pu se dispenser, ne détonaient par une diatribe déplacée contre les mœurs politiques ou sociales de notre temps. Cette futilité rompt le charme, sans ajouter aux convictions de celui qui pense ainsi que M. de Lanauve, sans troubler les croyances de quiconque penserait autrement. Pourquoi ce ton de satire, soudain, ou de « châtiments », où, en vérité, il n'a que faire, et à quoi bon mêler la politique au domaine de la poésie, édifier l'estaminet de village dans un coin du jardin des Hespérides ?

Les Chansons Berriaudes, de M. Hugues Lapaire, évoquent les jours et les travaux de son terroir en excellentes rimes du français le plus pur et le plus correct, ou les choses, les gens, les coutumes locales dans le patois qu'on y parle et qui n'est, en somme, guère autre chose qu'un idiome un peu archaïsant et très rustique. M. Hugues Lapaire se complaît à cet idiome et il l'écrit sans emphase comme sans grimace ; il ne le force ni ne l'atténue ; un charme certain s'en dégage.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

ROMANS EXOTIQUES ET COLONIAUX (suite). — Auguste Bailly : *Naples au baiser de feu*, Arthème Fayard. — F.-J. Bonjean et Ahmed Deif : *Mansour*, F. Rieder et Cie. — Charles Pettit : *Les amours de Li Ta Tchou*, E. Flammarion. — Constantin Weyer : *Manitoba*, F. Rieder et Cie. — Jacques Fontelroye

Constantinople sous les barbares. — Victor Gautrez : *L'Octavonne*, Editions de « La Revue Mondiale ». — Louis Charbonneau : *Mambu et son amour*, J. Ferenczi et fils. — Guy Derwil et Tahar Essafi : *Les toits d'Emeraude*, E. Flammarion. — Hippolyte et Prosper Pharaud : *Pellobellé, gentilhomme soudanais*, Editions du « Monde Moderne ». — Mémento.

Naples au baiser de feu, par Auguste Bailly. Si l'on s'en réfère à l'étymologie du mot, est *exotique* tout ce qui se passe *en dehors* de la terre natale, tout ce qui appartient aux pays étrangers. Mais qui s'aviserait d'aller chercher de l'exotisme en Suisse, en Belgique ou en Angleterre ? On n'en saurait dire autant de l'Espagne et de l'Italie, à preuve le nouveau roman de M. Bailly, dont l'action se passe à Naples. C'est que, dans ces contrées que la Méditerranée baigne, et qui par l'intensité de leur pittoresque sont déjà singulières, des hommes existent dont la civilisation n'a pas altéré les caractères primitifs, et qui ont conservé dans toute leur sauvage pureté les passions et les mœurs de leurs ancêtres. Quoique le gardien de la Tour de Londres, *the beef-eater*, porte le costume du temps d'Elisabeth, rien dans la façon de vivre des Britishers qui rappelle celle des contemporains de Shakespeare. En revanche, les foules grouillantes, sales, paresseuses et sensuelles, douces et violentes qu'évoque au pied du Vésuve M. Bailly ne ressemblent-elles pas à cellesqui pouvaient pulluler déjà, du temps des Césars ? M. Bailly révèle des qualités de peintre admirables, et c'est surtout par l'exactitude et l'éclat des tableaux dont il l'illustre que son livre s'impose. Certaines de ses descriptions ont la magnificence des fresques de d'Annunzio dans *Le triomphe de la mort*, notamment, et par la truculence et la hardiesse des détails font souvenir à la fois de Hugues Rebell et d'Octave Mirbeau. N'y a-t-il point un symbole dans la double aventure amoureuse du chanteur et du violoniste Antonio Arcella, séduit spirituellement par la suave Silvia, que mine la tuberculose, et charnellement possédé par la cynique Constanzella, et qui trouve, enfin, réunis et réconciliés dans une saine jeune fille, les deux principes ou les deux puissances qui le déchiraient ? Mais, « mâle masculant », comme disait Rabelais, artiste médiocre dont la superstition, non la foi, sans doute, sert les instincts plus qu'elle ne les gouverne, Antonio ne saurait nous offrir qu'une image crue de la dualité de la nature humaine. Je crois le personnage représentatif du génie d'un peuple qui a dans les veines — sous ses dehors aimables —

le feu du volcan meurtrier qui compose au pays où il vit un décor d'opéra-comique. M. Bailly est excessif, mais ne fait point faux. Il prête seulement aux scènes réalistes de son roman un air théâtral qui convient, du reste, je le reconnais, à l'impression qu'il veut produire. Il ne vise pas à l'originalité que l'on ambitionne, aujourd'hui, mais il a beaucoup de talent.

Mansour, par F.-J. Bonjean et Ahmed Deif. M. J. Ernest-Charles s'étonnait, dans les *Nouvelles Littéraires*, qu'on n'eût pas fait au roman de MM. Bonjean et Deif le succès qu'il mérite. Il feignait de s'étonner, plutôt, pour attirer l'attention sur ce livre qui est remarquable, car je ne crois pas qu'il ignore le genre d'ouvrages dont le public s'engoue aujourd'hui. *Mansour* n'a, en effet, ni les qualités ni les défauts qui plaisent aux lecteurs d'après-guerre. C'est une œuvre sérieuse, mûrement conçue, et avec application écrite, qui exige un effort pour être goûtée et comprise dans son entier. Je serais tenté de la rapprocher — non seulement pour le genre d'idées qu'elle agite, mais pour la façon dont elle les présente — de *Père et fils* d'Edmond Gosse, avec cette différence, bien entendu, qu'au lieu d'une âme anglaise, en conflit avec la doctrine protestante, c'est une âme musulmane, se modifiant peu à peu sous l'influence de la civilisation étrangère, qu'elle étudie. MM. Bonjean et Deif font mieux que de nous renseigner sur la vie familiale et spirituelle des Egyptiens, et des Egyptiens observateurs rigoureux de la religion de Mahomet ; ils nous introduisent dans l'intimité d'un monde qui cesse d'être mystérieux aussitôt qu'on a la clef de ses traditions. Ils sont exacts, colorés, évocateurs, sans recherche excessive du pittoresque. Ils se révèlent psychologues, en outre, et dans un domaine où ils s'aventuraient sans guides.

Les amours de Li Ta Tchou, par Charles Pettit. Caricaturale, un peu, mais très amusante dans sa variété, est cette suite de scènes ou de tableaux de la vie chinoise du commencement du siècle, et qui porte, au surplus, la marque d'une certaine originalité, puisqu'il n'y a pas moins de vingt ans qu'elle parut dans *La Revue de Paris*. Contrairement à la plupart des écrivains exotiques, M. Pettit n'affecte pas de croire qu'il n'y a de plus belle existence que celle des hommes de couleur dont il décrit les mœurs et les coutumes. Il ne se donne point l'air de trouver que tout est sottise en dehors de la sagesse de Confucius, et qu'on

ne peut plus supporter l'odeur de la cuisine occidentale quand on a goûté à un potage aux chrysanthèmes ou mangé des crevettes à l'huile de ricin. C'est avec quelque chose de l'esprit du XVIIIe siècle qu'il nous conte les amours du mandarin de première classe Li Ta Tchou et de la danseuse Bouton-d'Or-Pâle, s'il apporte une plus moderne objectivité dans l'évocation de la toilette de son héros, des festins qu'il donne, des fumeries d'opium auxquelles il se livre, et des mille événements, enfin, parfois tragiques, qui s'accomplissent dans la populeuse cité de Chang Sa, dont ce personnage est le merveilleux ornement.

Manitoba, par Constantin Weyer. J'ignore si M. Weyer sera jamais un romancier ; et ce n'est pas, du reste, un roman qu'il a entrepris d'écrire sous ce titre emprunté au nom d'une province du Canada. Mais il m'a révélé un aspect nouveau de la planète, et par là même m'a très vivement intéressé. M. Weyer, que l'on sent tout imprégné de culture anglaise, a de l'humour, le sens des réalités et, comme il est Français, le goût délicat des nuances. Il se laisse séduire, sans pruderie, par toutes les manifestations de la vie, et les façons de faire l'amour des bêtes lui paraissent aussi dignes d'être notées que les variations des saisons, les aspects changeants du ciel et de la mer dont il a réussi, notamment, une bien belle peinture. Cet observateur passionné de la prairie canadienne et de son mystérieux horizon sylvestre sait, d'ailleurs, puissamment évoquer les hommes qui la cultivent. Il a médité, en outre, et son intelligence n'est pas moins exercée à dégager la leçon des choses que son œil à en saisir les détails expressifs. Voilà un petit livre riche de substance, et que je recommande très sincèrement.

Constantinople sous les barbares, par Jacques Fontelroye. Les barbares, ici, vous l'avez peut-être deviné, ce sont les Occidentaux, bourgeois, gens d'affaires, hobereaux, militaires qui sévissent dans la cité de la Turquie « philosophique et douce »... Le héros de M. Fontelroye, qui est une sorte de Byron au petit pied — celui, pourrait-on dire, dont le grand homme boitait — ne laisse pas, d'ailleurs, de tenir dans le plus absolu mépris les gens au milieu desquels sa mauvaise chance a voulu qu'il échouât. Mais il ne nous est guère, lui-même, sympathique, et sa misanthropie agace, dont il se pare avec un orgueil narcissien. Mal du siècle ? Mal de l'autre siècle, alors... Fumerie d'o-

pium ; débauches ; gamine séduite ; suicide... Le roman de M. Fontelroye, qui s'avère l'œuvre d'un jeune, n'est exotique que par le décor. Mais il contient des promesses de talent.

L'Octavonne, par Victor Gautrez. Ce n'est pas ce qu'il y a de moins attachant, pour l'historien de lettres témoin de l'extraordinaire développement pris par le roman colonial, depuis un quart de siècle, que le soin avec lequel ce roman étudie les moindres détails de mœurs de nos possessions lointaines. Ce que Balzac faisait pour nos provinces, en allant de l'une à l'autre en diligence, les romanciers coloniaux le font pour telle île de l'Océan Indien ou de l'Atlantique, ou pour telle partie de l'Afrique ou de l'Asie. Ils se partagent la besogne, cependant, non seulement à cause des distances qu'ils ont à parcourir, mais de l'infinie diversité des sujets qu'ils se proposent d'étudier, et ils se spécialisent d'autant plus que se multiplient leurs foyers d'observations. Aussi bien, sont-ce des mœurs très provinciales que M. Gautrez décrit dans l'*Octavonne*, en nous montrant à quel point les préjugés de couleur demeurent vivaces à la Martinique. Nulle ambition plus tyrannique pour les habitants de nos Antilles que celle de parvenir à se fondre — à force de filtrages par croisements successifs de nègre, de mulâtre, d'octavon et de quarteron avec des blancs — dans l'aristocratie des sangs purs, c'est-à-dire des colons d'origine française ou européenne. L'histoire d'amour contrarié que M. Gautrez nous conte ne sert, sans doute, que de prétexte à l'illustration du problème social qui l'occupe. M. Gautrez n'est pas encore très maître de son métier. Une certaine timidité l'incite à commettre des gaucheries. Il est plus appliqué, peut-être, qu'entraînant ; mais son livre est d'une lecture agréable et profitable.

Mambu et son amour, par Louis Charbonneau. Voilà un livre — je ne dis pas voilà un roman — qui n'est point l'œuvre d'un écrivain professionnel, mais qui m'a procuré un bien plus grand plaisir, et qui m'en a beaucoup plus appris sur la mentalité de l'indigène de l'Afrique que maints récits à prétentions littéraires, et qui, sous couleur d'exotique, m'ont ahuri de peintures criardes, indubitablement faites de chic. M. Charbonneau a vécu dans l'intimité de la petite noire dont il a noté jour par jour les actes et les propos, sous l'impression toute fraîche qu'ils lui causaient, et c'est « sans presque y songer », comme

disait l'autre, qu'il a composé le portrait naïf et charmant, et qu'on devine d'une ressemblance frappante, qu'il nous présente d'elle. Point de commentaires, aucune analyse non plus, dans ce roman. Mais quelle glose vaudrait les observations qu'il rassemble, et serait aussi suggestive des sentiments d'une grâce presque animale, et tout près du pur instinct, de l'exquise Mambu ? M. Raymond Escholier, qu'il faut féliciter d'avoir découvert M. Charbonneau, s'émerveille à juste titre de la délicatesse de l'humble créature dont l'amour, à force de douceur, finit par avoir raison de son maître. Mais ce n'est pas d'intelligence, à proprement parler, qu'il s'agit ici, et Mambu ne nous émeut autant que parce qu'elle a une âme. Cette âme, c'est celle même qui vit en toute femme et qu'on retrouve dans les meilleures, sous la couche plus ou moins épaisse de sottise et d'hypocrisie dont l'a recouverte la civilisation. Je voudrais qu'on donnât à lire l'histoire de Mambu à nos féministes. Mais les hommes en tireront peut-être un plus utile enseignement...

Les toits d'émeraude, par Guy Derwil et Tahar Essafi. Encore des récits du Maroc ! Nous ne pourrons pas nous plaindre d'avoir manqué, à défaut d'historiens (mais ils viendront plus tard), de romanciers et de conteurs pour évoquer ce Moghreb que nous avons fait entrer dans notre civilisation, comme l'écrit M. Claude Farrère en préfaçant *les Toits d'Emeraude*. MM. Derwil et Essafi n'ont pas entrepris, du reste, de renouveler le grand reportage des frères Tharaud, ni de parler de notre œuvre colonisatrice. C'est à l'étude de la vieille race berbère, de ses coutumes et de ses légendes qu'ils se sont appliqués, en réalistes, d'une part, en poètes, de l'autre. Ils ont composé une série de nouvelles pour peindre les caractères et les mœurs des indigènes de l'Empire, dans la première partie de leur livre, et dans la seconde ils ont groupé quelques contes pour nous initier à l'intimité de l'âme de ces indigènes. Je les crois véridiques. Ils sont bien informés, en tout cas, pittoresques, et on les lit avec intérêt.

Pellobellé, par Hippolyte et Prosper Pharaud. Avec ce petit livre, c'est dans le domaine de la fantaisie que nous entrons. Je soupçonne, au surplus, d'intentions malicieuses ou satiriques MM. Hippolyte et Prosper Pharaud qui ne sont peut-être pas frères, et ne portent peut-être pas non plus un nom si près de celui

que vous devinez et que maintes œuvres exotiques ont rendu célèbre. Pellobellé, c'est une manière de M. Jourdain noir, entendez de parvenu à rebours du nôtre, mais de parvenu aux trois quarts inconscient, et qui jouit naïvement de sa réussite sans se tourmenter de vanité. MM. H. et P. Pharaud rencontrent quelques trouvailles d'une amusante bouffonnerie en nous contant les aventures de leur Soudanais. La meilleure est assurément celle qui a trait à la façon dont ce héros se fait élever à la dignité de mamamouchi de France, c'est-à-dire réussit à décrocher sa licence en droit.

Mémento. — J'aurais voulu parler plus longuement du livre de M. d'Or Sinclair : *Les noces de Jade* (Ollendorff) ; mais l'espace me manque. Je dirai, du moins, le grand charme qui s'en dégage, et l'impression de rêve calme, comme d'une fumerie d'opium, qu'il procure. M. d'Or Sinclair réussit à nous faire aimer « la lointaine Chine » qu'il décrit en artiste, et dont il interprète l'antique et raffinée sagesse en poète et en philosophe. — Sous ce titre : *Un Noël au Soudan*, par le maréchal Galliéni, un charmant album pour enfants paraît aux Editions du « Monde Moderne ». Mary Morin illustre de planches en couleurs très expressivement stylisées, très évocatrices sous leur naïveté apparente, le récit où le glorieux soldat rappelle une étape de notre avancée au Soudan. — C'est un bon roman d'aventures que celui-ci, *L'Orient rouge* (France-Edition) auquel M. Jean de Kerlecq a choisi pour cadre l'Afrique du Nord, et qui évoque le monde islamique fanatisé. M. de Kerlecq sait animer son récit et le rendre pathétique, et les pages qu'il consacre à la mort de Moktar-ben-Saddok ont de la grandeur. — J'avais écrit, parlant de Thomas Hardy dans ma précédente chronique, « le romancier du Sussex ». J'ai commis un lapsus : c'est du Wessex qu'il faut lire.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Le Mariage de Le Trouhadec, comédie en quatre actes de M. Jules Romains, musique de scène de M. Georges Auric, Comédie des Champs-Elysées (30 janvier). — *Le bel Amour*, pièce en trois actes de M. Edmond Sée, Théâtre Fémina (3 février). — *Les Corbeaux*, comédie en quatre actes, en prose, d'Henry Becque, Comédie-Française (9 février).

Le Mariage de Le Trouhadec n'a pas réussi devant la critique. Il se peut que le public s'y amuse ; j'en doute, mais je me garderai de faire une prédiction sur ce point, car déjà *M. Le Trouhadec saisi par la débauche* ne m'avait pas beaucoup plu

et la foule s'en est régalée pendant de longs soirs. Si l'événemen s'avisait de confirmer mon impression personnelle, *Le Mariag de Le Trouhadec* aurait quitté l'affiche quand paraîtra cet articl A la fin de la représentation, quelques amis de M. Romain réunis parmi les fauteuils d'orchestre, ont pourtant fait un gran bruit de bravos et appelé l'auteur sur l'air des lampions. J'a négligé de m'assurer si, répondant à tant de zèle, M. Romain s'était, selon l'usage, laissé traîner sur la scène. La majorité de spectateurs étaient déjà dans la rue.

Par respect et sympathie pour un écrivain au talent vigoureu à l'intelligence volontaire et hardie, dont quelques œuvres aust res, puissantes, empreintes d'une conception originale, encore q trop souvent arbitraire, de la vie, ont imposé le nom, je n'insi terai pas sur cette erreur monumentale. Elle a l'excuse de deu succès consécutifs dont l'un au moins — *Knock* — avait em porté l'adhésion presque générale. M. Romains a pu se dire qu' était vraiment trop facile de gagner de grosses sommes en écr vant des calembredaines, et il s'est laissé tenter. Ajoutons seul ment que Louis Jouvet, dans le rôle de Le Trouhadec, a sau l'honneur de son théâtre. Je voudrais bien le voir dans *Tartu*

§

Dans le cadre gracieux du Théâtre *Fémina*, qui semble f pour n'abriter que les pièces frivoles et galantes, on vient monter une comédie nouvelle d'Edmond Sée, dont le ton souten le mouvement ému et fébrile, le sentiment passionné sont app lés à surprendre un peu le public des Champs-Elysées. **Le b Amour**, annonce l'affiche, et ce bel amour nous le voyons flétrir dans l'espace de quelques instants. Mais il est vrai q la malchance s'en est mêlée. La passion de Lucien Darmoize po Geneviève Gréhange ne contenait aucun germe de dissoluti prématurée. Lucien aimait Geneviève honnêtement, saineme mais non naïvement, et il lui eût sans doute pardonné d'avo étant veuve, pris un amant, si cet ancien amant de Geneviève n'ét précisément l'homme qui, quatre années auparavant, a rui le père de Lucien et l'a ainsi acculé au suicide. Quand il appre cette fatale coïncidence, le jeune homme, qui a gardé pour son pè un culte, perd d'abord la tête, et il exige, comme une satisfacti immédiate due à l'émoi de ses nerfs, que Geneviève, qu'il av

respectée jusqu'à présent à l'égal d'une jeune fille, se donne à lui. Cela fait l'objet du deuxième acte. Au troisième, qui n'est séparé du précédent que par le temps moral nécessaire à l'accomplissement du geste ébauché, pendant que le rideau tombe, sur le divan de Lucien, nous sentons tout de suite qu'il y a quelque chose de changé dans les dispositions du jeune homme. Ce brave garçon aime trop son père, il ne pourra épouser la femme qui a été la maîtresse de l'assassin, mais comme il l'aime trop aussi, cette femme, pour affronter une rupture brutale, il lui propose d'être son amant, ce qu'elle refuse et ce serait la cruelle séparation contre l'idée de laquelle toute la passion de Lucien se révolte, si Geneviève, qui sent bien, elle, que leur « bel amour » est condamné, n'imposait une solution bâtarde et provisoire qui tient compte de tout : elle s'en ira, et après, mon Dieu, on verra... Voilà la pièce réduite à sa donnée la plus simple. C'est une donnée cornélienne, et nos confrères de la critique quotidienne n'ont pas manqué de rappeler à cette occasion la douloureuse aventure de Rodrigue et de Chimène, non sans marquer les différences, ce dont vous me permettrez de vous faire grâce. La pièce d'Edmond Sée vaut par la vérité de l'analyse et le naturel d'un dialogue qui sait être véridique en se tenant à égale distance du pathos et de la vulgarité. Le point de départ du drame n'a qu'une valeur de postulat. Aussi bien eût-on pu le souhaiter plus près de la quotidienne vraisemblance, mais peu importe et ce n'est point là dessus que je chicanerai principalement Edmond Sée. Le défaut de sa pièce est un défaut de construction, et je l'ai marqué déjà en ne faisant pas mention du premier acte, occupé tout entier à nous montrer une jeune fille éprise de Lucien et délaissée par lui. Et non seulement ce premier acte a le tort d'aiguiller notre intérêt sur une fausse piste, mais il est à peu près inutile, puisqu'il ne dispense pas l'auteur de faire à l'acte suivant une seconde exposition longue et tardive.

Le bel Amour, dont la vérité psychologique nous change agréablement des conventions à la mode, a été joué de façon fort satisfaisante par M. Louis Gauthier et Mme Germaine Dermoz, dont on a toujours plaisir à entendre la belle voix de contralto.

§

L'événement théâtral de cette quinzaine a été la reprise triom-

phale des **Corbeaux**, d'Henry Becque, à la Comédie-Française.

Becque a raconté lui-même dans quelles circonstances heureuses il avait écrit cette pièce. Il habitait alors, rue Matignon, tout près des Champs-Elysées, « un appartement comme je les aime, bien situé, lumineux et vide. La pièce où je me tenais, et qui était fort belle, était meublée d'une planchette de bois retenue au mur, d'un fauteuil et d'une canne ; rien de plus. Je l'arpentais du matin au soir avec une légère excitation qui m'est naturelle et dont j'ai besoin. Le plus souvent, je travaillais devant ma glace, etc. » On trouvera ces pages intercalées, avec les autres *Souvenirs d'un auteur dramatique*, dans l'édition des *Œuvres complètes* dont quatre volumes viennent de paraître. Cela est bien agréable à lire. Quelle langue claire et drue ! Peut-être a-t on répété un peu trop qu'Anatole France avait à cette époque été le seul à réagir contre le décadentisme des Goncourt et des symbolistes. Et Mirbeau ? Et Becque ? Ils n'écrivaient pas, eux, un français de professeur, artificiel, fabriqué, truqué. Journalistes, ils employaient une langue directe et faite, qui n'était peut-être pas plus éloignée du style de la conversation des honnêtes gens d'alors, que ne le fut jadis la langue de Mme de Sévigné ou de La Bruyère. Qui sait si plus tard ce style-là ne sera pas considéré comme le bon style français de la fin du XIXe siècle, tandis que les grâces livresques d'Anatole France représenteront le dernier état du mauvais goût et de la préciosité ? Enfin, je crois que l'avenir nous réserve des surprises de ce côté.

Mais je veux encore citer Becque : « L'été, c'était charmant. Dès que le jour paraissait, j'allais ouvrir ma fenêtre et je me remettais au lit... Ces Champs-Elysées m'appartenaient. J'étais toujours le premier promeneur, celui qui s'en va lorsque les autres arrivent. C'est là, que la critique le sache bien, dans le bon air de la verdure, le ciel sur la tête, que j'ai trouvé mes mots les plus cruels. Pour tout dire, les soirées étaient quelquefois dures, au moment de me remettre devant ma glace. La musique du Cirque et des cafés-concerts, que je pouvais entendre très distinctement, me donnait des distractions. J'enviais alors tous ces paresseux qui buvaient de la bière en écoutant des chansonnettes. » Ainsi, cette pièce atroce a été écrite dans une atmosphère d'insouciance. Becque, à qui la critique reprocha si souvent la noirceur de ses idées, a tenu à ce que ce point d'histoire littéraire fût bien fixé.

Il était très heureux à l'époque où il écrivit les *Corbeaux*. Ses parents habitaient tout près de lui, dans la même rue. Il prenait ses repas avec eux. Il les amusait par ses facéties. « On était quelquefois soucieux et préoccupé chez moi, mais nous n'avons pas connu les grandes douleurs, les morts qu'on emporte et les places qui restent vides... » La mort de Vigneron, la ruine des siens, il ne faut donc pas y voir la cristallisation de réminiscences personnelles. Le sujet des *Corbeaux* s'est imposé à Becque *du dehors*. Un fait d'observation sociale porté, par le moyen du théâtre, à son plus haut point d'efficacité sensible. Aucune hypocondrie romantique. Les *Corbeaux* ont été écrits d'une plume allègre, au bruit des refrains de Thérésa.

On sait comment cette pièce fut refusée au Vaudeville, au Gymnase (trois fois), à l'Odéon (deux fois), à la Porte-Saint-Martin, à la Gaîté, à Cluny et à l'Ambigu. Elle était écrite depuis cinq ans quand Edouard Thierry, ancien administrateur du Théâtre-Français, la fit recevoir sur cette scène où elle fut représentée le 14 septembre 1882 avec un insuccès complet. Reprise à l'Odéon le 3 novembre 1897, puis le 3 juin 1910, elle rentre à la Comédie-Française parée de tous les prestiges d'un chef-d'œuvre longtemps méconnu. Le président de la République et le président du Conseil, qui se faisaient face dans les avant-scènes officielles, n'ont pas cessé, suivant la formule consacrée, de donner le signal des applaudissements. Tous les spectateurs, debout, ont acclamé le nom de Becque. Pas une réplique qui ait « accroché », pas un mot qui ait jeté un froid, pas une intention de l'auteur qui n'ait passé la rampe pour faire balle et rebondir. A dire vrai, je n'étais pas sans inquiétude, je craignais que certains traits ne parussent dater un peu et je me disais que le seul moyen de faire accepter la pièce en bloc serait de la jouer dans les costumes et le mobilier de l'époque, comme du Molière et du Beaumarchais. Aussi ai-je été bien content quand j'ai vu le rideau se lever sur des canapés à capitons, des poufs à franges, des guéridons de faux Boulle, et surtout sur des robes à tournure, des coiffures plates, des tailles de guêpes et de délicieux petits chapeaux plantés sur le devant de la tête, sans oublier le mantelet tombant en pointe sur la tournure, ni le manchon de forme cylindrique qui bat le drapé de la jupe, accroché au cou par une cordelière. Tout le premier acte a été une sorte d'Alfred

Stevens en mouvement, et je mettrai à part la silhouette de Mlle Fonteney qui, dans le rôle de Mme de Saint-Genis, a fait applaudir, nonobstant un léger défaut de prononciation, un Berthe Morizot d'une grâce et d'une impertinence exquises. D'ailleurs toute l'interprétation — Léon Bernard dans Teissier, Fenoux dans Bourdon, Granval dans Merckens, Croué dans Lefort, Siblot dans Vigneron, Mme Devoyod dans Mme Vigneron, Berthe Bovy dans Marie, etc. — a été admirable. Les bons comédiens que voilà et comme on leur pardonne volontiers de nous agacer parfois les nerfs avec leurs histoires de douzièmes et de congés ! Pour les amateurs de théâtre, la Comédie-Française, voyez-vous, c'est encore ce qu'il y a de mieux.

Le succès de la reprise des *Corbeaux*, vraisemblablement définitif, appelle les réflexions d'usage sur le sens qu'il convient de donner au mot classicisme. Une fois de plus se pose à propos des *Corbeaux*, pièce dont la filiation moliéresque ne paraît plus contestable, la question de savoir quelles sont, pour une œuvre d'art, les conditions essentielles de la durée. J'ai peu de goût, je l'avoue, pour ces discussions abstraites et je ne puis m'empêcher de rire en songeant à la somme colossale de sottises que la querelle du classicisme a fait écrire depuis vingt-cinq ans. Dieu me garde de grossir leur nombre ! Cependant, je ne puis résister au plaisir de citer ces lignes dédaigneuses de Moréas, que je trouve amusantes au lendemain du triomphe des *Corbeaux* : « Ce que la vertu a de plus délicieux formait la nature de Becque. Il avait conscience de son grand mérite, mais n'avait-il pas aussi, au fond de son cœur, comme un pressentiment de sa destinée ? Il songeait peut-être que la Comédie bourgeoise, où il excellait, doit obtenir sa récompense du vivant de l'auteur, et que, se fier en pareil cas à la postérité, c'est bâtir sur le sable. C'est pour ces raisons que je disais avec tristesse : la vie a trahi Becque. Je crains que la mort ne se moque de lui. En écrivant ses polémiques, Becque s'exprima toujours dans l'amertume de son âme, malgré la certitude qu'il pouvait avoir d'être le premier de son temps dans le genre littéraire qui lui était échu. Vous voudriez qu'il y trouvât un sûr remède contre d'injustes attaques ; le moyen ? Je vous le dis : les genres existent (1). » Traduisons : « La comédie bourgeoise,

(1) *Esquisses et Souvenirs*, page 75.

genre inférieur pratiqué par le pauvre Becque, qui ne manquait pas d'un certain talent, ne saurait produire rien de durable. Le succès immédiat peut seul justifier qu'on s'y adonne, ce qui n'est pas le cas de la tragédie, génie essentiellement supérieur, puisqu'à notre époque il a pu encore produire un chef-d'œuvre comme mon *Iphigénie*, auquel est assurée l'immortalité... » N'est-ce pas que c'est drôle ?

ANDRÉ BILLY.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Science et Philosophie. — L.-J. Henderson : *L'Ordre de la nature*, traduit de l'anglais par E. Renou ; Bibliothèque de philosophie contemporaine, F. Alcan. — Dr Maurice Dide et P. Juppont : *La Métaphysique scientifique* ; Bibliothèque de Philosophie contemporaine, F. Alcan — René de Saussure : *La Structure de la Réalité*, Editions Forum, Fischbacher.

Je vais examiner aujourd'hui quelques livres qui touchent à la fois à la science et à la philosophie. Le premier est de M. Henderson, savant américain, dont les travaux de chimie-physique biologique sont fort appréciés, mais dont la façon d'envisager les faits de la nature est assez discutable.

Pour M. Henderson, « l'aspect téléologique de la nature et des formes de la vie est un fait universel de l'expérience humaine », et il serait impossible à la science ou à la philosophie de la nature de procéder comme si le problème téléologique n'existait pas. « Il n'est pas plus satisfaisant d'éliminer **l'Ordre de la nature** que d'éliminer la matière elle-même. » M. Henderson retrace à grands traits l'histoire de la téléologie, d'Aristote à Kant. « Le résultat le plus frappant des efforts de Kant fut de diviser bientôt les penseurs de son pays, et moins nettement ceux du monde entier, en deux parties : les philosophes et les savants. »

C'était là une phase inévitable de l'évolution intellectuelle, et il devait s'ensuivre une réaction violente de la science contre la métaphysique. M. Henderson place Gœthe bien au-dessus de n'importe quel successeur de Kant ; il fait preuve de beaucoup d'érudition ; mais s'il connaît bien nos philosophes, il ne les juge peut-être pas avec une grande sûreté de vue. Il rapproche le « philosophe-poète » Cournot du « poète-philosophe » Gœthe, et s'attarde à parler de Lachelier, qu'il qualifie « l'un des plus notables successeurs de Cournot » ; il loue la « grande origina-

lité » de son esprit. Les philosophes français de la génération qui a précédé la mienne gardaient le souvenir du brillant concours d'agrégation où Lachelier fut reçu premier, — succès qui n'eut pas de lendemain.

Un des chapitres les plus importants du livre de M. Henderson est celui intitulé : l'*Evolution*.

Il y a dans l'histoire de la pensée, en dehors de l'établissement de la seconde loi de la thermodynamique, un seul effort systématique pour découvrir une loi générale de la nature, régissant le processus total de l'évolution. Il se trouve dans les *Premiers Principes* de Herbert Spencer, et sert de fondement à sa *Philosophie synthétique*. Cette loi de l'évolution, comme l'appelle son auteur, dérive d'une conception assez vague, qui ressemble un peu aux dernières idées de Lachelier.

Dans l'évolution, on observe habituellement un passage de l'homogène à l'hétérogène, en même temps que s'opère le passage de la diffusion à la concentration. La solidification de la terre a été accompagnée d'un passage de l'uniformité relative à une extrême diversité. Au cours de son évolution individuelle, toute plante ou tout animal passe aussi de la simplicité à la complexité... De plus, à l'« instabilité de l'homogène » succède la « stabilité de l'hétérogène ».

Les idées de Spencer rencontrèrent l'hostilité déclarée de physiciens-mathématiciens comme Lord Kelvin, Maxwell et Tait. A la même époque, Willard Gibbs attaquait le problème de l'équilibre hétérogène « d'une façon rigoureuse, avec des connaissances mathématiques complètes, une claire intelligence des principes de la thermodynamique, et une faculté de former des concepts abstraits presque sans rivale de notre temps ». Maxwell aperçut immédiatement la connexion de ses idées avec les théories de Spencer, et écrivit à Tait : « Avez-vous lu ce qu'écrit Willard Gibbs sur l'équilibre des substances hétérogènes ? C'est un plaisir, après ce que Spencer a écrit sur l'instabilité de l'Homogène. »

On parle souvent des « Systèmes de Gibbs » et de sa « Règle des phases »; qu'entend-on par là ? Un système est formé de plusieurs phases, caractérisées chacune par l'homogénéité physique et chimique dans les limites de notre analyse. Suivant la Règle des phases, le nombre des « degrés de liberté », toutes choses égales d'ailleurs, croît ou diminue selon que le nombre des phases diminue ou croît; en d'autres termes, plus le nombre des

phases est grand, plus est petit le nombre des espèces de variation qui peuvent se produire dans le système. Par exemple, dans un système consistant en glace, eau et vapeur, la composition de chaque phase, la température et la pression sont toutes absolument fixes ; mais dans le système composé seulement de glace et d'eau, l'application d'une pression produit immédiatement un changement dans la pression du système, accompagné d'un changement de température. Il apparaît, à première vue, que l'idée spencérienne de la plus grande stabilité du multiforme se trouve vérifiée. Mais il y a à tenir compte, non seulement de la multiplicité de phases, mais encore de la diversité de composition chimique. Or, toutes choses égales d'ailleurs, la stabilité d'un système qui croît avec le nombre des phases « diminue à mesure que croissent le nombre de ses espèces moléculaires constitutives indécomposées, et celui des différentes formes de l'énergie, par exemple la chaleur, la pression, le potentiel électrique, la tension superficielle, impliquées dans ses activités ». Ainsi, « tandis que certaines espèces de multiformité tendent vers la stabilité, d'autres tendent vers l'instabilité ». Il faut considérer à part chaque cas particulier, et, si l'organisme est un « système de Gibbs », il est avant tout une machine chimique, siège de réactions chimiques variées et complexes.

Mais, pour M. Henderson, trois éléments ont une importance capitale ; ce sont le carbone, l'hydrogène et l'oxygène ; ces corps jouissent de propriétés exceptionnelles, et c'est précisément dans ces propriétés qu'il faut chercher la raison de l'ordre qui règne dans la nature.

Les constituants fondamentaux du milieu extérieur, eau et acide carbonique, les substances mêmes qui sont placées à la surface d'une planète par les forces aveugles de l'évolution cosmique, contribuent avec une efficacité maxima à rendre stable, durable et complexe, à la fois l'être vivant lui-même et le monde qui l'entoure. Avec une efficacité irréalisable autrement, ils fournissent à la fois la matière et l'énergie, sous des formes nombreuses et en grande abondance, pour le développement et la restauration des organismes ; et par l'ensemble des caractéristiques auxquelles tiennent ces résultats, ils sont incomparables. Rien d'autre ne pourrait les remplacer à cet égard, car leur utilité tient à la *coïncidence* de nombreuses propriétés spéciales et sans égales qu'ils sont seuls à posséder.

Après, cela doit-on qualifier M. Henderson de « finaliste » ?

L'ordre qui règne dans la nature est-il un ordre téléologique ? Pour M. Henderson, les *lois de la nature* sont exclusivement rationnelles.

M. Henderson reconnaît qu'on court un danger à mêler la philosophie et la science, mais les hommes de science, dit-il, en présence de certains problèmes, ne doivent pas reculer devant la responsabilité de penser en philosophes.

§

Au début de **La Métaphysique scientifique** MM. Maurice Dide et P. Juppont déclarent :

Bien des savants, et parmi eux l'un des plus illustres, Pasteur, postulent un irréductible antagonisme entre la Science et la Métaphysique. Observateurs scrupuleux, esclaves de leurs acquisitions sensorielles, logiciens rigides dans le laboratoire, ils placent leur élan vers l'idéalisme et leur optimiste infini *en dehors* de la méthode scientifique dont ils établissent les bornes.

Cette attitude ne nous paraît plus soutenable.

Dans ce livre, nous montrerons qu'il est possible de s'approcher de l'absolu en soumettant les résultats de nos acquisitions complexes à une critique rigoureuse et objective.

Pour cela, les auteurs utilisent à la fois « les méthodes émotives de l'artiste et les disciplines intellectuelles ».

Plus d'une fois, il m'a été difficile de suivre la pensée de MM. Dide et Juppont, et un de mes amis, agrégé de philosophie, n'a pas été plus heureux que moi. Il y a des livres dont les hommes de science disent : « Cela doit être très bien en tant que philosophie », et dont les philosophes disent : « Cela doit être très bien au point de vue scientifique ». Dans la *Métaphysique scientifique*, la documentation du chapitre sur « la Biologie » est faible, de seconde main, entachée d'erreurs. En revanche, beaucoup de phrases, et fort obscures.

Notre métaphysique scientifique, écrivent les auteurs dans les conclusions, grâce à son symbolisme contrôlable, asymptotique à l'absolu, représente l'évolution universelle. Elle solidarise les objectivités étudiées dans des catégories scientifiques de plus en plus complexes au fur et à mesure que leurs objets se rapprochent du réel. Elle traduit les systèmes énergétiques en sinusoïdes de plus en plus intriquées suivant les progrès de l'analyse parmi les éléments de la matière.

§

René de Saussure, auteur de **la Structure de la Réalité**, est docteur en philosophie et lauréat de l'Institut de France. Pour lui, « le schéma complet de la structure de l'esprit est formé d'un triangle horizontal *a b c*, au sommet duquel on aurait planté trois arbres verticaux représentant les trois êtres structuraux de cet esprit ». L'arbre du sens (*a*) ne possède qu'une branche principale, celle du toucher, « c'est pourquoi ce sens est le premier des êtres structuraux spirituels » ; l'arbre de l'intelligence (*b*) est le second, car il possède deux branches principales, la volonté et la raison ; enfin l'arbre de l'âme (*c*) est le troisième, car il possède trois branches principales, le cœur et les deux sortes de conscience. Dieu serait la seule partie de la réalité qui soit dépourvue de structure.

GEORGES BOHN.

PREHISTOIRE

Cyril Fox : *The Archaelogy of the Cambridge Region,* Cambridge University Press, gr. 8°, nombreuses planches. — Mémento.

J'aurais voulu reproduire en entier la préface de ce livre sur **L'Archéologie de la région de Cambridge** pour montrer comment les habitants de cette région se sont groupés et ont aidé à la fois de leur travail, de leur argent et de leur dévouement M. Cyril Fox dans cette longue et difficile enquête qui avait pour but de décrire le peuplement du pays de l'époque néolithique jusqu'à la fin du haut moyen âge. Cette solidarité scientifique nous manque ; nos sociétés locales se débrouillent comme elles peuvent ; nos chercheurs locaux aussi. Je défie de trouver un coin de France où, fût-ce aux entours d'Alesia, toute la population s'intéresserait activement à une reconstitution complète du passé comme l'ont fait les habitants de la région de Cambridge. Souvent, ici, je déplore cet état de choses, avec le vain espoir de susciter au profit de nos savants de province un mouvement d'opinion parmi les riches de la région. En Grande-Bretagne, les riches tiennent à honneur de payer ainsi leur dette morale au pays : en France, ils ignorent même l'existence des problèmes, et bien plus encore celle des savants. En Angleterre, commer-

çants, industriels, enrichis de toute sorte « s'aristocratisent » en aidant la science.

Or, l'enquête de M. Cyril Fox représente une somme de travail original et son livre une somme d'argent considérable. Le principe était naturellement de conduire cette enquête topographiquement ; et il semble bien qu'il n'y ait pas eu un seul mètre carré de la région de Cambridge qui n'ait été étudié, soit une surface de quarante-quatre milles carrés, avec Cambridge au centre. On y a trouvé la célèbre station néolithique de Grimes Graves, avec environ 340 puits d'extraction de silex, qui n'a d'analogue sur le continent que celle de Spiennes en Belgique ; des mineurs spécialisés vivaient sur place et les silex étaient ensuite transportés au loin, probablement par échanges. Peut-être n'était-ce qu'une survivance d'une exploitation paléolithique. M. Cyril Fox a reporté sur une carte la situation de toutes les trouvailles néolithiques et prouvé ainsi l'excellence de la méthode cartographique : elle lui a permis en effet de détruire un préjugé, qui est que les néolithiques vivaient dans les forêts. En fait, ils ont, comme nous, choisi des sites découverts, secs et bien exposés ; le pourcentage des objets et des petites stations trouvées en pays boisé (ou qui l'était autrefois) est tellement faible qu'on doit les attribuer à des fugitifs ou à des hors-caste ; mais la population stable, qui a dû être très nombreuse, relativement, vivait à l'air libre.

Cette même méthode est à la base de tout l'ouvrage ; et sur presque tous les points en litige, tous les problèmes en suspens, elle a permis d'apporter des lumières et souvent des solutions nouvelles et définitives. On ajoute que l'auteur n'a pas étudié seulement le sol en surface, mais aussi le sous-sol.

Ces néolithiques étaient dolichocéphales ; M. Fox les nomme Ibériens. Cette race aurait été remplacée vers l'an 2000 par des brachycéphales ; ils apportèrent avec eux le gobelet droit typique, qui se maintint, comme vase à boire ou de cuisine, mais aussi, fait important, comme urne funéraire, pendant une longue période du Métal. La période de transition semble avoir duré dans la région de Cambridge de 3 à 400 ans ; l'âge du Bronze est en plein essor vers 1700 ; et le Fer apparaît vers 5 ou 400 avant J.-C.

Ces conclusions chronologiques sont obtenues par une étude

comparée des trouvailles du Bronze dans la région de Cambridge et dans les autres pays européens, qui ont fourni quelques types vraiment admirables comme facture et très bien reproduits dans le volume. Leur nombre et leur caractère ont fait rejeter à M. Cyril Fox la classification de Montelius, « parce qu'elle ne permet pas d'expliquer certains changements importants de civilisation ». Ce résultat est à signaler aux préhistoriens : ils doivent se rappeler sans cesse que les classements de Montelius de Déchelette ou autres, sont nécessairement imparfaits, et non pas définitifs.

Ainsi le livre de M. Fox acquiert une portée scientifique générale qui dépasse de beaucoup le territoire qu'il a choisi comme centre d'études. Il a donc, forcé par les faits, partagé le Bronze en deux périodes seulement, la première comprenant la période transitionnelle, le Bronze ancien et le Bronze moyen, où l'évolution des types est lente et continue ; et la seconde caractérisée par des types nouveaux (hache à talon, glaive en forme de feuille de laurier, etc.) qui est le Bronze dit récent. Cette seconde période aurait commencé vers 1000 avant J.-C.

La population de la période I était formée de dolichocéphales néolithiques, d'envahisseurs brachycéphales, puis de métis des deux races ; celle de la seconde semble avoir été de race dite nordique (grande, blonde, etc.) et de langue celtique (au sens strict). La carte des trouvailles prouve que les hommes de ces périodes ne se sont pas installés non plus dans les forêts, mais ont intercalé leurs villages entre ceux des néolithiques, ou se sont fusionnés avec eux, et se sont adonnés à l'agriculture, rendue possible par les herminettes, houes et faucilles de métal. Ces villages du Bronze étaient donc aussi placés sur des pentes bien exposées, ou des sommets de collines à proximité de sources, ou dans les landes couvertes de broussailles épineuses.

Avec l'Age du Fer, on se heurte à un autre problème encore : il se divise, comme on sait, en deux périodes, de Hallstadt et de La Tène ; c'est un fait remarquable que la période de Hallstadt n'apparaît presque pas dans la région de Cambridge, sauf sous forme d'objets importés, et que pour celle de la Tène, il faut décaler chaque subdivision d'environ deux cents ans. La population du Fer était nettement dolichocéphale et grande ; mais il est difficile de distinguer si elle appartenait en majorité au stock Bry-

thon. La diffusion en Angleterre des tribus belges était connue ; mais on lui a, selon M. Fox, attribué une importance exagérée. En tout cas, les limites anthropologiques ne coïncident pas avec les limites culturelles définies par un certain type de poterie et par l'inhumation non plus isolée, mais dans des cimetières. Je n'insisterai pas ici sur cet argument ; mais je remarque seulement en passant que la signification des diverses techniques funéraires, dont j'ai recueilli jusqu'ici près de deux mille descriptions, est loin d'être expliquée par les archéologues comme elle le devrait. J'ai montré récemment, dans *la Revue archéologique* que même les funérailles d'Alaric, qui semblaient aberrantes, sont un fait connu en ethnographie. D'ailleurs, M. Cyril Fox avoue que sur ce point il faut attendre des fouilles nouvelles avant de conclure.

Quelque nom qu'on leur doive donner, les Hommes du Fer dans la région de Cambridge ont habité les fonds de vallée, dont ils ont organisé l'exploitation agricole intensive et fortifié les sommets de collines. Les forts ont été unis par des routes à sommet de plateau, dont le réseau a permis de résister quelque temps à la conquête romaine, laquelle tombe dans les périodes III et IV de La Tène.

Cette population était plus civilisée et mieux armée ; aussi ses tribus, dont quelques noms nous ont été transmis par César, étaient-elles en état de guerre perpétuel. C'est sans doute comme des ouvrages de défense qu'il faut regarder les grands terrassements (les célèbres *Dykes*) et les tumulus de toute sorte (non funéraires) dont le sol de cette région est parsemé. La carte de la page 133 montre bien comment ces barrages déterminaient des sortes de presqu'îles artificielles, auxquelles je comparerais volontiers celle, rocheuse il est vrai, d'Alesia. Ces barrages, et un grand nombre de fossés et de forts situés sur les collines, sont donc pré-romains ; les Romains adoptèrent le système local et l'améliorèrent ; et les seigneurs du moyen âge n'eurent qu'à le développer encore. De même, comme je l'ai dit, les pré-Romains avaient établi un système de routes, ou plutôt de pistes et de sentes, qui fut aussi perfectionné par les Romains. Je pourrais citer un assez grand nombre de faits français parallèles. Encore un coup porté au préjugé selon lequel avant les Romains il n'y avait pas de civilisations organisées dans l'Europe gauloise, belge

et britannique. Certaines de ces routes pré-romaines dans la région de Cambridge étaient assez larges et assez bien faites pour servir aux voitures et sans doute aussi aux chars d'assaut (cf. p. 153 et renvoi).

La période romaine est naturellement mieux connue ; et M. Cyril Fox dit, lorsqu'il y arrive, qu'enfin il commence à se mouvoir avec plus d'aisance et comme sur une belle route pavée. L'analyse de cette partie de son livre sort de la rubrique ; mais il faut indiquer que, sur la base des faits recueillis et classés par M. Fox, on est obligé de concevoir l'occupation romaine comme une simple continuation de la vie antérieure, non pas, selon l'opinion courante, comme une ère nouvelle. Cette conclusion est nécessitée par l'étude du réseau des routes romaines : les principales furent avant tout construites dans un but stratégique et commercial ; on a négligé de desservir les localités habitées. Aussi ne trouve-t-on des stations romaines proprement dites qu'aux croisements, mais non, comme c'est le type moderne, le long des voies ; de sorte que dans la région de Cambridge, comme en Gaule, les chemins néolitiques et pré-romains devinrent des chemins vicinaux. Le report sur carte des deux éléments, village et route, par M. Fox ne laisse aucun doute à ce sujet. Mais peu à peu les *stationes* et *mansiones* nouvelles placées aux croisées sont devenues des centres importants, et l'extension en ville du vieux site de Cambridge n'a pas d'autre cause. De même une petite *mansio* dite Conflans a fait Albertville, etc., un autre petit village néolithique est devenu Boutæ, puis Annecy. Ce phénomène est général ; mais les preuves nouvelles publiées par M. Fox n'en sont pas moins précieuses.

La *Pax Romana* règne, les villages se multiplient et surtout les fermes isolées, habitées par des tenanciers qui travaillent pour les seigneurs aux noms romains, mais de descendance indigène, et qui vont de préférence habiter les villes ; cet absentéisme a dû contribuer à la facilité de la conquête anglo-saxonne, qui apporta l'insécurité et arrêta le développement de la civilisation pacifique, autant et plus que sur le continent les invasions des Barbares. Pourtant on peut se demander comment, pendant que les nouveaux maîtres se battaient entre eux, vivaient les paysans, descendants directs des néolithiques. La question se pose pour la région de Cambridge comme pour la Normandie ou l'Ile-de France, la

Lorraine ou la vallée de Saône et-Rhône. Les manuels d'histoire donnent l'impression qu'il ne vivait plus alors que des soldats et des brigands et quelque part, on ne sait où, ni combien, des agriculteurs misérables. Le grand nombre des trouvailles des périodes mérovingienne et carolingienne, et chez nos voisins anglo-saxonne, oblige à supposer au contraire que la densité de la population agricole était assez considérable et que l'état de guerre et de brigandage n'était pas uniformément violent et continu. Les trouvailles et les fouilles prouvent en effet qu'il n'y a eu ni massacre général, ni mélange : les villages d'origine néolithique ont continué de rester sur les pentes et plateaux ; mais les Anglo-Saxons établirent les leurs dans le fond des vallées, le long des rivières, en les remontant peu à peu, avec une préférence marquée pour la banlieue des cités romaines. Il n'est pas évident que le défrichement des zones à forêts, commencé pendant la période romaine, ait été continué par les Angles et les Saxes eux-mêmes. M. Fox dit au surplus que ce problème du défrichement doit être encore étudié de plus près.

Une liste très détaillée des trouvailles, une bibliographie complète et un index de 22 pages sur deux colonnes terminent cette monographie qu'illustrent des planches vraiment belles, au nombre de 37 ; cinq cartes en couleurs donnent la répartition des stations et découvertes.

Etant donnés les parallélismes signalés, on voit que le livre de M. Cyril Fox mérite d'être étudié de près aussi par les préhistoriens des autres pays. Il semble bien que, petit à petit, nous arrivons à discerner des lois générales pour ces périodes dont il y a une centaine d'années on ne soupçonnait même pas l'existence.

Mémento. — Du comte Begouen, successeur de Cartailhac au musée de Toulouse, un *Eloge* ému et juste de cet excellent savant ; du même auteur, une étude intéressante sur *La Magie aux temps préhistoriques*, à propos des statues d'ours, de bisons, etc., récemment découvertes dans le Midi (Cabrerets, Tuc d'Audubert, etc.).

De M. Pierre Laforgue une étude importante sur *L'outillage moustérien à technique atérienne en Afrique occidentale*, qui complète vers le sud l'aire de diffusion des techniques découvertes en Algérie par M. Reygasse.

A. VAN GENNEP.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

A propos de la parution du premier volume de l'Historique officiel de la Grande Guerre par l'Etat-Major de l'Armée. — Colonel Alléhaut : *Le combat de l'Infanterie*, Berger-Levrault. — Capitaine Maisonneuve : *L'Infanterie sous le feu*, Berger-Levrault. — Mémento.

Après deux années d'interdit, le premier volume de l'*Historique officiel de la Grande Guerre*, par l'Etat-Major de l'Armée, va enfin paraître (1). La *Bibliographie de la France* du 30 janvier dernier annonçait sa parution, si longtemps retardée, par des raisons que nous examinerons plus loin. Il ne serait pas impossible que l'article, publié par le *Mercure* du 1er janvier, par l'anonyme X.-Y.-Z, si bien informé, ait déterminé cette publication. Il a paru vain, sans doute, de retarder davantage celle-ci, tous les spécialistes étant plus ou moins exactement renseignés sur les raisons de l'interdit. Depuis longtemps nous-même, nous désirions intervenir ; mais un scrupule nous arrêtait chaque fois, scrupule que ne comprendront pas sans doute ceux qu'anime la passion politique. Notre intervention eût pu paraître inspirée par des raisons suspectes ; or, nous avons la coquetterie de notre indépendance, coquetterie que nous voudrions voir à la boutonnière de bien de nos compatriotes. Mais il n'importe. L'ouvrage, si désiré, paraît enfin sous le titre : **Les Armées françaises dans la Grande Guerre**. Malheureusement, ce qu'on ne s'explique guère, il est à tirage limité (500) et d'un prix inabordable. Le premier volume, ou plutôt le tome I du premier volume coûte à lui seul 175 francs.

Il faudra avoir tourné des obus pendant la Guerre ou avoir participé à quelque fructueux service de propagande pour pouvoir s'offrir un ouvrage aussi coûteux. Celui-ci doit compter, en effet, 17 volumes, ce qui élèvera le prix de l'ouvrage complet à environ 3.000 fr. Serait-ce la longue captivité que l'ouvrage a faite dans les caves de l'*Imprimerie Nationale* qui lui donne un tel prix ? Pourquoi n'avoir pas fait le nécessaire pour favoriser la diffusion d'un pareil ouvrage ?

Quoi qu'il en soit, aujourd'hui que la parution de l'ouvrage est certaine, il ne paraîtra pas inutile de fixer un point d'histoire, en rappelant les causes qui l'ont frappé d'interdit pendant deux ans.

(1) L'ouvrage est mis en vente par l'Imprimerie Nationale, au moment où nous écrivons cette chronique.

Le 1er janvier 1923, la *Revue militaire française*, organe officiel de l'Etat-major de l'armée, avertissait le public de la publication prochaine du premier volume de l'**Historique officiel de la Grande Guerre,** dans les termes suivants :

Le service historique de l'E.-M. de l'Armée annonce la publication, pour courant janvier 1923, du premier volume du tome I de *l'Historique officiel de la Grande Guerre*... Premier d'une série dont la rédaction exigera plusieurs années encore, on peut dire que c'est un véritable tour de force qu'a réalisé notre état-major de l'armée, en livrant au public, quatre ans seulement après la fin des hostilités, les documents militaires qui, dans les Archives historiques du ministre de la Guerre, ne remplissent pas moins de 60.000 dossiers... Si l'on s'est bien battu de 1914 à 1918, on a non moins écrit ! Tant mieux pour les historiens à venir. Ceux d'aujourd'hui, en plus du travail ardu qu'exigent le rangement et l'inventaire de ces millions de pièces, nous présentent dans leur précis intitulé : *Les armées françaises dans la Grande Guerre*, non pas une œuvre apologétique à la façon de l'ouvrage de 1870 du grand Etat-major allemand, monument élevé à la gloire des armées prussiennes, mais une somme unique de documents méthodiquement classés. Ils sont liés entre eux par un texte, dont la sobriété exemplaire et la plus rigoureuse impartialité décevront peut-être certains lecteurs, mais qu'apprécieront à juste titre ceux, plus nombreux, qui s'en tiennent à la vérité historique et sont désireux de connaître enfin les gestes héroïques et glorieux de notre armée. Le monde entier y verra que, loin de dégénérer, les Français de la Grande Guerre sont restés dignes des exploits accomplis de tout temps par leurs aïeux.

Après cette mirifique annonce, qui faisait connaître le véritable caractère de l'ouvrage, purement objectif, et rédigé par des officiers dont l'impartialité était au-dessus de tout soupçon, on fut très étonné de voir que le premier volume ne paraissait pas, bien que le dépôt légal en eût été effectué. Que se passait-il ?

Ce fut le critique militaire de la *Dépêche de Toulouse* qui, le 12 mai 1923, annonça qu'à la suite d'une démarche de M. le général de Castelnau, président de la Commission de l'Armée, le ministre de la Guerre, M. Maginot, avait décidé de retarder la parution du premier volume de l'*Historique officiel de la Grande Guerre*.

M. le général de Castelnau, ainsi mis en cause, reconnaissait quelques jours plus tard, dans la *Libre Parole* du 17 mai 1923, le bien fondé de la version fournie par la *Dépêche de Toulouse*

et il légitimait son intervention par des motifs d'ordre purement psychologique. Le général s'exprimait ainsi :

Le lecteur de ce volume resterait sur la pénible impression de l'effondrement de notre défense, impression qui ne persisterait point s'il pouvait lire, immédiatement après, le volume où l'on verra le rétablissement de nos armées sur la Meuse.

M. le général de Castelnau jugeait donc inopportune la publication du premier volume seul et avait obtenu de la faire retarder jusqu'à la parution du second volume.

Mais les explications qu'il donnait sur son intervention étaient-elles bien conformes à la vérité ? Un publiciste, M. Gouttenoire de Toury, ancien officier lui-même, si nous ne nous trompons pas, eut la curiosité de pousser une enquête plus à fond. Il publia, à la suite de cette enquête, un article dans **Le Populaire** du 9 décembre 1923, article auquel, à notre connaissance, il n'a jamais été répondu. Son auteur s'exprimait ainsi :

Nous avons pu nous procurer ce volume indésirable aux yeux de quelques-uns, et nous avons cherché à savoir si, véritablement, il pouvait y avoir des raisons personnelles, pour le général de Castelnau, de considérer la publication comme défavorable.

Au lecteur de répondre à cette question, lorsqu'il aura lu le texte de deux documents que je vais lui mettre sous les yeux.

M. Gouttenoire de Toury citait, après ce préambule, les textes : 1° du compte rendu adressé au G.Q G. par le général de Castelnau, le lendemain de la bataille de Mohrange, le 21 août 1914 à 11 h. 45 ; 2° la réponse du G.Q.G. à ce compte rendu.

Transcrivons ici ces deux textes.

Le général de Castelnau rendait compte de la situation et de ses intentions, au lendemain de l'affaire de Mohrange, comme suit :

L'ennemi suit nos colonnes en retraite et il est à prévoir qu'il se présentera demain devant Nancy. Le Grand-Couronné est occupé par les troupes du 9ᵉ Corps et certains éléments de réserve qui n'ont pas été engagés hier... Je résisterai donc aux efforts de l'ennemi avec les seules forces actuellement disponibles.

Si je puis gagner 24 heures, je tenterai de contre-attaquer avec les troupes qui auront pu, d'ici après demain, reprendre quelque activité et quelque cohésion ; la situation m'apparaît comme très grave et je crois devoir vous en rendre compte.

Dans l'éventualité d'une nouvelle retraite, je rétrograderai sous le couvert du canon de Toul dans la direction des Hauts-de-Meuse.

Une autre solution consisterait à dégager l'armée de la situation très critique, en faisant dérober sur Toul les forces disposées au nord de la route de Nancy, Château-Salins, et vers Epinal, par la rive gauche de la Moselle, celles disposées au sud de cette même route (20e, 16e, 15e corps).

De ce texte, il ressort, avec évidence, que le général de Castelnau envisageait l'abandon de la position du Grand-Couronné et la division de ses troupes en deux tronçons, l'un venant s'abriter sous le canon de la place de Toul, l'autre sous le canon de la place d'Epinal, ce qui laissait la voie ouverte à l'invasion.

A ce compte rendu, empreint au moins de pessimisme, pour ne pas dire plus, le G.Q.G. répondait aussitôt le 21 août 1914 :

J'estime indispensable de tenir les positions organisées autour de Nancy pendant au moins 24 heures pour deux raisons importantes :

1° Effet moral désastreux pour le pays ;

2° Pour le succès même de notre manœuvre d'autre part qui a commencé.

Telle est la version présentée par M. Gouttenoire de Toury. Il nous a paru utile de citer ces textes. Il sera facile, aujourd'hui que le premier volume en question a paru, de savoir lequel se rapproche le plus de la vérité, de M. Gouttenoire de Toury ou de M. le général de Castelnau.

§

Sur le Règlement provisoire de manœuvre d'infanterie du 1er février 1920, signalons deux ouvrages remarquables : l'un, **Le combat d'infanterie**, par le colonel Alléhaut, en est un commentaire extrêmement vivant, illustré par des exemples tirés de la Grande Guerre, et l'autre, **L'infanterie sous le feu**, par le capitaine Maisonneuve, en contient une critique assez serrée. Extrayons de ce dernier les lignes suivantes, qui en résument les tendances :

Dans la dernière guerre, des charges à la baïonnette, inconsidérément lancées, ont coûté cher ; une réaction se produit maintenant, et, au lieu de se borner à corriger la théorie d'avant guerre dans ce qu'elle avait d'imparfait, on tombe dans l'excès contraire, et on substitue à un système simplement incomplet un système qui, à notre avis, perd le contact de la réalité.

Dans le même ordre d'idées, *La méthode d'instruction dans le cadre d'un combat de Bataillon*, par le Commandant Thiéry, réagit avec raison contre les errements déduits de la guerre de tranchées et tend à développer les initiatives en vue du combat offensif, non plus impulsif et inconscient comme en 1914, mais conduit et raisonné dans toutes ses phases, comme on l'a vu dans l'armée allemande en 1914.

Mémento — G. Arthur Boucher : *Les lois éternelles de la Guerre*, renouvelées des Grecs comme le jeu de l'Oie. — H. Stroh : *Mines et Torpilles* (Armand Colin), excellent manuel de la guerre d'embûches sous-marines. — *Revue militaire française* (déc.), lieutenant-colonel Mayer : « Grandeur et décadence de Jomini ». — Colonel Pagezy : « Le Tir contre avions », etc. — *Revue Maritime* (nov.), Rollet de l'Isle : « Le bureau hydrographique international ». — Combescure : « La réforme des Arsenaux, », etc.

JEAN NOREL.

LES REVUES

Le Divan : Deux poèmes de M. Marcel Ormoy. — *La Revue bleue*: Le prototype du père Grandet et sa rencontre avec Balzac. — *La Renaissance* : M. Léon Lafage écrit un pathétique article à propos de l' « Anthologie des Ecrivains morts à la guerre ». — Naissances : *La Revue Juive* : Son but ; le juif international ou qui revendique une nationalité juive et les Français qui portent un nom israélite ; M. Pierre Benoît et la tradition française en Palestine. — *Ceux qui viennent* : Objet de ce cahier ; contre les manifestes ; vers de Mme ou Mlle Marie Sauvage. — Mémento.

Le Divan (janvier) toujours fidèle à la mémoire de P.-J. Toulet, publie un « Tombeau » du poète des « Contre-rimes » qui est l'œuvre de M. Marcel Ormoy et célèbre en vers harmonieux le rare, le bel écrivain de *M. du Paur*. Ces neuf pièces sont parfaites et d'un disciple digne du maître qu'il révère. On les voudrait citer toutes ; car elles composent un ensemble d'une architecture élégante. Il semble que l'âme même de Toulet, — si inquiète et sensible que la moindre fausse note l'irritait et qu'elle découvrait mille nuances où d'autres n'apercevaient qu'uniformité, — hante ces vers mélancoliques, d'une distinction raffinée. Voici deux de ces poèmes délicats :

La route blanche entre les pins,
Sous la lune fantasque,
S'en va vers de calmes lointains.

O volupté triste du soir
Parant le pays basque,
Somptueux et lourd désespoir.

Beaux souvenirs d'amour, désastres,
Et le cri solennel
Qui veut prendre à témoins les astres.

Berce, Toulet, la frénésie
De cè cœur fraternel
Que torture la poésie.

★

Dans le petit matin frileux,
Sur la route d'Espagne,
Quand des brouillards traînants et bleus
Estompent la montagne,

En son cœur montait le regret
De l'île parfumée
Où sa jeunesse s'enivrait,
Gloire, de ta fumée.

Et quand midi le ramenait,
Las et la bouche amère,
Savait-il que la mort viendrait,
O gloire, la première ?

§

La Revue bleue (17 janvier) publie un article de MM. Curnonsky et J. W. Bienstock sur le « Prototype du Grandet de Balzac », qui intéressera tous les balzaciens. Balzac avait continué des relations avec un de ses ex-condisciples du collège de Vendôme, un M. Denis Bouchard qui habitait Saumur. Il écrivait au romancier « pour lui raconter des histoires et lui décrire des types du pays ». Souvent, il l'avait entretenu d'un certain « père Niveleau », « fabuleusement riche » et avare fieffé qui vivait là « entre sa femme et sa fille qu'il privait de tout ». Un soir de juin 1832, Balzac arrive chez Bouchard, dans l'intention de voir le bonhomme. Le lendemain, Niveleau et sa fille — la femme étant malade — viennent dîner chez Bouchard. On leur présente l'écrivain comme un nommé Morel, marchand de biens. L'avare et le grand prodigue sont émerveillés l'un de l'autre.

Quand nous fûmes seuls, M. de Balzac donna libre cours à son enthousiasme.

— Il dépasse tout ce que j'espérais, s'écria-t-il joyeusement. Je comptais repartir dès demain. Toute réflexion faite, j'abuserai toute la semaine de ton hospitalité. Mme Niveleau peut mourir d'un jour à l'autre... Et j'ai idée qu'il se passera quelque chose d'extraordinaire.

M. de Balzac ne se trompait point: Mme Niveleau mourut trois jours après, et sa mort fut, en effet, l'occasion d'un événement...

La pauvre femme s'était éteinte doucement. Elle avait gardé sa connaissance jusqu'à la dernière minute, et, en présence du prêtre qui venait de l'administrer, de son mari, de sa fille et des parents réunis autour de son chevet, elle avait exprimé la volonté formelle d'être enterrée à Nantes, sa ville natale, dans le caveau où reposaient son père et sa mère...

Niveleau avait eu peine à contenir sa fureur. Ce vœu lui semblait une sorte de vengeance posthume ! Le transport du cadavre par la diligence allait lui coûter, comme il disait, « les yeux de la tête... ». Car, à cette époque, personne ne consentait à voyager avec un mort, et il fallait louer toute la voiture...

Pendant toute la journée, l'avare chercha le moyen de concilier l'économie avec l'exécution des dernières volontés de sa femme, déjà connues de toute la ville, et trop publiques pour qu'il pût passer outre sans se déconsidérer à jamais. La nuit venue, il revendiqua l'honneur de veiller seul auprès de la morte. En vain sa fille le supplia de la garder près de lui ; il exigea qu'elle allât prendre du repos... Mlle Niveleau n'avait jamais discuté les ordres de son père. Elle obéit en pleurant.

Au petit jour, quand elle rentra dans la chambre mortuaire, le corps avait disparu.

— Ne t'inquiète pas, fillette, fit le père Niveleau avec un affreux sourire, j'ai profité d'une occasion : ta pauvre mère est déjà en route !

La jeune fille tomba évanouie.

... Son père s'était entendu avec un employé des pompes funèbres, et le cadavre de Mme Niveleau, plié dans une malle, avait été *mis au factage*, et voyageait comme colis, avec les bagages.

Quand il arriva à Nantes, où devait avoir lieu la cérémonie, le corps, ayant pris la rigidité cadavérique, ne put être ramené à la position horizontale. Il fallut l'enfermer dans un cercueil triangulaire...

Mais Niveleau ne paya que le prix du transport d'un colis.

... Quand M. de Balzac apprit tout cela, il déborda d'une joie délirante.

— Il est trop beau ! s'écria-t-il... Il est plus grand que nature !

— J'espère bien, lui dis-je, que cet épisode effroyable vous fournira le plus beau chapitre de votre roman.

Le grand romancier m'écrasa l'épaule d'un coup de poing formidable :

— Jamais de la vie, répliqua-t-il, jamais je ne me servirai de cela ! Mon pauvre vieux, on n'y croirait pas : *ça n'aurait pas l'air vrai* ... et ça me démolirait mon bonhomme !

§

Le très beau conteur qu'est M. Léon Lafage rend compte, en poète, de l' « Anthologie des écrivains morts à la guerre », dans **La Renaissance** (31 janvier).

Voici deux beaux livres pareils à ces deux cyprès qui ouvrent de leur hymne de bronze les portes de nos cimetières occitans. Tout un jour et fort avant dans la nuit, j'ai suivi des allées de lumière et de douleur, j'ai lu les noms, les œuvres, les citations, les « vies », et je sors de ce champ sacré le cœur étreint, mais fortifié des plus nobles certitudes. Quels hommes dans l'action, ces gens d'étude et de rêve ; quelles âmes et quels feux ils nous lèguent ! Cette brèche sanglante, toujours vive au plus haut de la pensée française, avec quoi, justes cieux ! a-t-on essayé parfois de l'aveugler ! Et cette couronne de sacrifice et de splendeur morale qu'ils ont nouée au front de la patrie, comme il est triste et vil de la laisser, à cette heure, aux mains de la canaille habile et des manieurs d'or !

Celui qui a écrit cette dernière phrase est un homme très doux. Il est utile de le déclarer pour qu'elle prenne toute sa force d'indignation. Il voudrait que ces deux tomes de l'anthologie fussent partout,

qu'ils figurent dans la plus humble bibliothèque universitaire, ouvrière, paysanne. On les pourrait placer encore sur la table de certains conseils d'administration, sur le bureau des ministres et le tapis des conférences. Partout où des hommes français se réunissent, ces hautes présences les doivent assister. Un chaud battement nous relie à ces ombres éclatantes et quand on vit un moment parmi elles — comme un dévot lit ses *Heures* — le ton de l'âme se hausse : elle a déjà repris ses dignités avec ses espérances.

M. Léon Lafage, parmi ces morts qui étaient des poètes et des écrivains, évoque ceux qu'il a connus le mieux. Son souvenir nous montre, entre autres, le charmant Emile Despax :

A travers les années et la mort, je retrouve Emile Despax chez Léo Larguier en un clair logis de la rue Tournefort, parmi des pipes, des toiles et des bustes — je vais le prendre un autre jour au Pavillon de Flore, à son retour des pays africains, chargé d'images et d'oiseaux.

Et nous suivons « les quais illustres » et le « fleuve de gloire » pour regagner le pays latin. Emile Despax adorait les vieilles chansons populaires. Il en fit souvent le motif de ses poèmes, il les chantait d'une voix juste, heureuse, ayant eu soin d'en rechercher, parmi les infidélités de la transmission et les fioritures des ténors de village, le thème originel. L'une, entre toutes, le ravissait qui fut, au temps des fifres du roi et du joli tambour, le pas du régiment de Champagne : *la destinée, la rose au bois*...

Il n'oubliait pas la *Garde Française*, la *Belle-du-Monde*, les *Chevaliers de la Marjolaine*, ni les couplets nostalgiques ou drus qui s'entendent en terre gasconne, au pays des gemmes et des étangs. Je ne sais guère que le graveur Thiollière qui ait gardé aujourd'hui, avec une semblable ferveur, la religion des « vieux airs ».

C'est là bas, où ses amis méditent de dresser son buste, qu'était la demeure d'Emile Despax, sa maison d'élection couronnée de glycines et d'abeilles, c'est là qu'il eût aimé de traiter les poètes chers à son cœur.

Et voici maintenant le cher Charles Dumas :

Charles Dumas pâle et brun, noble et fier · âme pure concentrée sur sa flamme secrète, Charles Dumas qui parlait avec une simplicité directe, cœur à cœur, confidentiel comme si sa parole était déjà d'outre-tombe. « Il entrait, écrit Léo Larguier, toujours pressé, comme ceux qui savent que l'étape sera courte, puis il récitait des vers d'une voix sourde, embrumée, qui vous prenait comme une incantation magique, et quand il s'en allait, on s'étonnait de ne pas avoir entendu les trompettes qui sonnent devant les personnages souverains. »

§

Naissances.

La librairie Gallimard (3, rue de Grenelle) a fait paraître, le 15 janvier, le premier numéro de **La Revue Juive**, qui doit paraître six fois par an. Son directeur, M. Albert Cohen, la présente ainsi :

La Revue Juive est fondée par des hommes qui ont conscience d'appartenir à une race vivante, dont l'œuvre spirituelle n'est pas encore achevée, qui a une tâche à remplir et qui doit travailler à la reconnaître.

Une foi nous a visités, une découverte nous a brûlés. Mais nous aurons la force d'affirmer sans la faiblesse d'exclure. Dans cette maison que nous voulons de tous les Juifs, nous ferons entendre des voix diverses, veillant à ce qu'elles aient un son commun de sincérité. C'est ainsi que nous inviterons à venir dire ici leur vœu et leur amour ceux de

nos frères, ivres de disparaître dans le courant unitaire des nations qui les ont adoptés et qu'ils veulent aimer sans partage.

Pour nous qui ne voulons pas du suicide et ne craignons pas de soumettre notre esprit aux lois infaillibles du sang, nous dirons aussi souvent qu'il le faudra les raisons de notre fidélité.

Cette revue n'est pas un organe sioniste. On y « parlera avec respect », écrit M. A. Cohen, « du retour de la force et de l'intelligence juives à la terre juive ». Il ajoute :

Mais Israël a un but plus grand. Ses voyants ont depuis longtemps parlé de sa mission. Le sionisme ne nie point cette mission. Mais il prétend que les Juifs en prendront mieux connaissance sur le sol ardent où les poètes politiques d'Israël rêvèrent de sauver les hommes.

Sans doute. Mais il n'est pas besoin d'être à Jérusalem pour remplir, avec la foi et l'humilité nécessaires, cette mission. C'est parce que nous sommes des missionnaires-nés que cette Revue sera une Revue internationale. Non de volonté, non d'intention, non comme résultat d'une idéologie. Mais spontanément, charnellement internationale.

Plus loin, M. Albert Cohen remarque :

Dans les pays où il y a des Juifs groupés, il existe des périodiques s'intéressant à tout ce qui concerne la vie juive. En France, rien de pareil. Les Juifs sont dispersés sur l'aire d'un grand pays. Qu'ils le désirent ou non, ils sont, au bout de quelques générations, soumis au rythme de la vie française. Leur judaïsme perd son sel et son tragique. Il se dépouille de tout ce qui le rattache à ses lointaines origines historiques. Il se restreint à une activité philanthropique et confessionnelle.

Dès aujourd'hui, nous croyons utile de souligner qu'en France on compterait, par milliers et milliers, des Français que leur patronyme désigne comme Israélites et qui, par leur éducation, sont absolument étrangers à toute communauté juive confessionnelle ou laïque. On en compterait des milliers encore, parmi ceux-là qui, par le sang maternel, proviennent d'une origine aryenne. Nulle part autant qu'en France, le Juif n'a été plus heureusement absorbé, et au point de se sentir sincèrement indifférent à tout ce qui pourrait tendre à l'excepter de tout autre Français. Entre un Crémieux du Narbonnais et un Lévy d'Alsace, les différences sont aussi profondes qu'entre n'importe quel Breton et n'importe quel Lorrain. Et le lien entre ces quatre hommes est le même qui constitue le lien entre quatre Français de Lille, de Marseille, de Nantes et de Bordeaux. Si les antisé-

mites contredisent cette opinion, c'est dans un but politique. Si des Juifs la contredisent, c'est qu'ils sont demeurés des fils de Jacob au milieu des Gentils ; et c'est à eux seulement que s'adresse M. Albert Cohen quand il apporte « la bonne nouvelle : Israël revient à Israël ».

Et nous en appelons à ce passage d'un article de M. Pierre Benoît, à propos du voyage qu'il a fait en Palestine pour écrire son nouveau roman : *Le puits de Jacob* :

A Angora, j'avais visité une école juive. Je me souviens de la satisfaction avec laquelle j'avais constaté que l'enseignement y était donné en français. C'était un touchant spectacle que celui de ces petits Juifs d'Asie, perdus dans la vieille cité galate, et y récitant, au commandement, des vers de Victor Hugo ou la liste des affluents de la Garonne. Un an plus tard, à Alexandrie, je refaisais la même expérience avec les superbes groupes scolaires fondés par la communauté israélite. Ici encore deux mille enfants ont le français comme base commune d'enseignement. Je ne saurai trop dire l'intelligence et le dévouement des maîtres qui les élèvent. A mesure que je me défaisais de cette idée que le judaïsme est, par définition, hostile à la tradition française, j'en arrivais à admettre que jamais question n'a été chez nous l'objet de plus de malentendus que la question juive.

Si *la Revue Juive* peut être utile au point de vue international, il est à craindre qu'elle ne contribue guère à diminuer chez nous ces fâcheux malentendus dont parle M. Pierre Benoît.

M. Albert Einstein, dans un « Message » à la nouvelle revue, déclare que le sionisme a « bien mérité de l'humanité ». M. Pierre Hamp rend un témoignage de gratitude à « l'influence exercée sur lui par Robert Hertz, un juif, professeur de philosophie, tué à Marcheville, le 13 avril 1915 » :

Ce théologien étudiait Dieu comme un physicien étudie l'électricité, sans tomber à genoux parce qu'il tonne. Il se gardait d'aimer imprudemment, mais encore plus de haïr.

Je conserve un pieux souvenir de cette intelligence sans glaciers.

Après des vers de M. Max Jacob, M. André Spire publie la première partie d'une étude tout à fait remarquable sur Henri Franck, le poète éblouissant et profond de *la Danse devant l'Arche*.

Ceux qui viennent (n° 1, sans date), adresse : 137, Boulevard de Grenelle ; direction : M. Guy Lévis-Mano. C'est un

« cahier de littérature et d'art publié en coopérative ». Périodicité infinie. « Sans parti pris d'école ni de tendance. » M. Jean-Louis Blanc y donne des « notes sur une esthétique de l'inertie » qui sont irrévérencieuses à l'égard du « surréalisme ». M. Guy Lévis-Mano déclare, avec un grand bon sens :

Ils se disent jeunes. Où leur jeunesse ? Ils l'ont stérilisée. Instantanéisme, proclament-ils Allons donc. C'est trop artificiel... et trop laborieux. Et puis le premier crétin venu peut en faire autant.

S'étiqueter ? A quoi bon. C'est bien du temps perdu, messieurs les champions des mouvements accélérés. Citroëns des manifestes.

La vie triste ou gaie est passionnante. Dites-la-nous. Posez-y vos lèvres. Mais de grâce ne la déformez pas.

Assez d'écoles. Assez de manifestes. Les libraires sont assez encombrés. Et il y a tellement de jeunes qui ont du talent, et qui ont quelque chose à dire, eux !

Mme ou Mlle Marie Sauvage est, il nous paraît, de ces jeunes-ci. Elle a composé ce poème sans titre :

Tes bras sont froids.
Car je fus serrée tendrement,
et tendrement aimée.

Ton cœur est muet
car un autre se confondit au mien
et par le mien s'ouvrit...

Ton âme est close.
Car une autre vint s'offrir à moi toute nue,
et toute nue s'ouvrir...

Et je suis seule !
Car tu ne m'aimes pas... ou pas encore.
Et je suis tourmentée...
car je suis seule !

Mémento. — *L'Ermitage* (n° 1, janvier) : M. Henri Mazel, dans un charmant article, souhaite la bienvenue à cette résurrection du vieil *Ermitage* de 1890 qu'il a dirigé MM. Georges Heitz et Jean Albert-Sorel dirigent le jeune *Ermitage* de 1925. Le premier y publie d'excellentes « vues sur la poésie », et le second une nouvelle : « Le modèle », fort estimable. M. Camille Mauclair donne là « Quatre petits poèmes » qui pourront inspirer des musiciens ; M. A.-G. Baillière, une étude sur M. François Mauriac, et MM. M.-P. Boyé, G. de Sarnez et J. Nels, des poésies.

L'Europe nouvelle (31 janvier) : « Les monarchistes de Berlin », par

M. Camille Loutre. — « La jeunesse peinte par elle-même », par M. A. Thibaudet. — « L'ambassade au Vatican. Ce qu'a obtenu en cinq ans notre ambassadeur », très intéressant mémoire.

Revue de l'Amérique latine (1er février), publie l'acte de naissance d'Isidore Ducasse (*alias* comte de Lautréamont) et un article sur son père, de M. Alvaro Giullot Muñoz. — « Alfonso-Reyes », par M. Valéry Larbaud.

L'Opinion (31 janvier) : un joli article de M. A. de Bersaucourt : « Les drames de la « Comédie ». « Lucien Romier », par M. Jacques Boulanger.

La Revue fédéraliste (janvier), numéro consacré à M. Eugène Marsan.

Le Monde nouveau (15 janvier) : « Sur Léonid Andréieff », par M. Maxime Gorki. — « Méditation individualiste », par M. Han Ryner. — Poèmes de MM. A. Lebey, R.-A. Fleury et P. Jalabert.

Les Cahiers libres (janvier-février) : « Chant royal d'amour », par M. André Fontainas. — « L'Etreinte infinie », par M. F. Vielé-Griffin. — « En Palestine », par M. E. Beluel. — « Les gares », poèmes de M. R. Laporte. — « Mouvement et Poésie », par M. M. Igert.

Les Maîtres de la plume (1er février) : « Henri de Régnier », par M. F. Mysor. — « Les lois et les joies de l'interview littéraire », par M. G. Picard.

Revue hebdomadaire (24 janvier). — « Quelques poèmes inédits de Michel-Ange », traduits par Mme Marie Dormoy. — Suite des curieux mémoires du comte Apponyi, où l'on peut lire qu'en 1849 le prince Jérôme Napoléon poussait à l'assassinat de son cousin le prince-président.

Rythme et Synthèse (janvier-février) : « Valère Brussov », par M. René Ghil. — « L'esthétique de Stendhal », par M. Gabriel Huan. — « Espagnes », poèmes de M. Julien Vocane.

Le disque vert (n° 1). — Numéro « Sur le suicide ».

Menorah (1er février) : « Le réveil de la femme », poème de M. J.-R. Bloch. — M. A. Spire : « Les Juifs et le Sionisme ». — « Isaac », une belle nouvelle de M. Gustave Kahn. — « L'oppression de la minorité juive en Pologne », par M. N. Tsatskis, etc.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Deux lettres inédites d'Emile Zola (*Le Temps*, 3 février). — L'énigme du Pacifique (*Le Journal des Débats*, 25 janvier).

Un bibliophile érudit a communiqué à M. Emile Henriot l'édition préoriginale de *Thérèse Raquin* d'Emile Zola, édition cons-

tituée par un extrait de trois fascicules de *l'Artiste, revue du dix-neuvième siècle*, où ce roman parut pour la première fois, sous le titre *Un mariage d'amour*, en août, septembre et octobre 1867. A cet exemplaire de cette revue qu'il dirigeait, Arsène Houssaye avait ajouté huit lettres de Zola. Aucune de ces lettres ne figure dans les deux volumes de *Correspondance* du romancier ; et M. Henriot qui les croit inédites nous donne dans le **Temps** deux de ces lettres qui lui paraissent particulièrement intéressantes.

Zola écrit à Houssaye, le 12 février 1867 :

Cher monsieur, j'ai songé à la nouvelle que je pourrais bien écrire pour la Revue, et voilà que cette nouvelle est devenue un roman dans ma tête. Un roman en plusieurs parties vous épouvanterait-il ? Vous avez déjà publié de pareilles œuvres, et je ne pense pas que vous vous en soyez mal trouvé. Voici quelle est ma proposition. Je cherche depuis longtemps un recueil où il me soit permis d'écrire un ouvrage dans lequel je me livrerais tout entier. Le feuilleton haletant, coupé chaque jour, des journaux quotidiens ne me convient pas. Je désire pouvoir donner chaque fois de larges fragments. Je vous offre donc un roman en six parties, en six morceaux égaux chacun en étendue à mon étude sur Edouard Manet. Je prendrai pour objet l'histoire que j'ai contée brièvement un jour dans le *Figaro* : *Un mariage d'amour*. Je suis certain qu'il y a dans ce canevas une œuvre de maître à faire. Je voudrais tenter d'écrire cette œuvre, de l'écrire avec mon cœur et ma chair, d'en faire une chose vivante et poignante. Voulez-vous m'aider à enfanter ? Vous êtes, je crois, le directeur qu'il me faut, un esprit jeune et large, un amant désintéressé de tout ce qui passionne. Dans la vie de travail où je me suis jeté, j'ai besoin, pour écrire des pages vécues et librement littéraires, d'être poussé par les nécessités de la publication. Je n'écrirai peut-être jamais *Un mariage d'amour* si je ne trouve pas un homme intelligent qui consente à accepter ce roman sur parole et à en publier les six parties au fur et à mesure de la composition. Vers le 9 de chaque mois, je vous adresserai le fragment qui devra être publié le mois suivant. C'est ainsi que j'enfanterai grâce à vous. Dites oui, et je me mets à la besogne. Je sens que ce sera là mon grand ouvrage de jeunesse. Je suis plein du sujet, je vis avec les personnages. Nous gagnerons tous deux à cette publication... Répondez-moi vite Je vois surtout dans votre consentement l'occasion de contenter largement mes appétits littéraires. Si vous avez foi en moi, ouvrez-moi la porte toute grande...

Moins d'un mois plus tard, expose M. Henriot, le 4 mars, Zola

adressait à Henry Houssaye, pour qu'il le transmît à son père, le manuscrit de la première partie de son roman, accepté de confiance dans l'intervalle.

La publication ne put commencer qu'en août. Elle donna lieu à un incident, lors de la correction des épreuves :

J'ai autorisé M. Houssaye, écrit l'auteur, à supprimer tout ce qui l'effraierait, non seulement des phrases, mais des pages entières, s'il le jugeait convenable. On ne peut pas, ce me semble, être plus coulant. Seulement je l'ai prié de ne pas ajouter une seule ligne. J'ai l'entêtement, ridicule peut-être, de ne pas vouloir introduire un mot de prose étrangère dans mon œuvre... Je tiens à ce que ma position soit nettement indiquée, pour qu'on ne me rende pas responsable des éventualités que paraît craindre M. Houssaye Je n'impose nullement tel ou tel passage, j'accepte à l'avance toutes les coupures, je consens à ce que l'on châtre mon roman de façon à lui ôter la virilité qu'il peut avoir et qui le rend, dites-vous, si dangereux. Seulement, je vous le répète, je désire qu'on conserve intactes les phrases qui seront jugées innocentes, et qu'on n'introduise pas parmi elles d'autres phrases, des inconnues que je refuse à l'avance, si fières, si nobles, si parées qu'elles soient. D'ailleurs le danger est passé. Il n'y avait que les deux ou trois premiers chapitres de la troisième partie qui pouvaient effaroucher la pudeur si méritoire du public. M. Houssaye peut se contenter de jeter un coup d'œil rapide sur la fin du roman et s'assurer que rien n'y blessera notre siècle chevaleresque et virginal...

Ces quelques lignes, observe M. Henriot, nous paraissent mériter d'être publiées, parce qu'elles montrent chez le jeune Zola, alors âgé de vingt-sept ans, « un sentiment très ferme de sa valeur et la conscience d'un talent mûri, capable d'aborder enfin utilement la grande œuvre à laquelle il songeait déjà ».

M. Henriot a, en outre, eu la curiosité de retrouver dans le *Figaro*, à la date du 24 décembre 1866, la nouvelle publiée par Zola sous le même titre : *Un mariage d'amour*, et à laquelle il fait lui-même allusion dans sa première lettre à Arsène Houssaye.

Nous l'y avons retrouvée, à la date du 24 décembre 1866. Le *Figaro* venait d'achever la publication d'un roman d'Adolphe Belot et d'Ernest Daudet, la *Vénus de Gordes*, où un mari était assassiné par l'amant de sa femme : la femme et l'amant finissaient en cour d'assises. Zola, en lisant ce roman, aperçut aussitôt le sujet que n'avaient pas traité les deux collaborateurs ; il imagina la version nouvelle d'un mari pareille-

ment assassiné par un amant, l'épouse infidèle consentante. Mais au lieu de livrer les assassins à la justice, Zola leur accordait l'impunité, les mariait ensemble et les abandonnait tous deux au châtiment de leur implacable remords, qui les conduisait au suicide. C'est ce thème qu'il traita d'abord dans la courte nouvelle du *Figaro*, où se trouve déjà l'ébauche de toutes les circonstances accessoires du roman : on en croirait lire en effet le canevas. D'où, sans doute, la facile rapidité avec laquelle il put écrire le roman et donner à ce tragique fait-divers tous les développements nécessaires au livre. Il y imposait déjà le sceau de sa personnalité vigoureuse ; et il le savait. « Je suis très satisfait de cette dernière œuvre, confiait-il à Valabrègue ; c'est, je crois, ce que j'ai fait de mieux jusqu'à présent. » Le scandale allait lui prouver qu'il avait touché le public.

§

De Papeete, où, me semble-t-il, il s'attarde bien longtemps dans les paysages de Gauguin, M. Jean Dorsenne adresse au **Journal des Débats** une « lettre d'Océanie » qui est une véritable mise au point de cette question : *l'Enigme du Pacifique*. Cette lettre qui traite des constructions cyclopéennes — et mystérieuses — de l'île de Pâques et de l'unité de race et de langue des Polynésiens, originaires d'une terre aujourd'hui en partie disparue, me paraît assez intéressante pour être reproduite ici presque en entier :

L'énigme du Pacifique, c'est l'île de Pâques, et c'est à sa solution que le professeur Macmillan Brown, de l'Université de Nouvelle-Zélande, vient de consacrer, sous ce titre, un important volume. L'île de Pâques a toujours, en effet, excité la curiosité passionnée des voyageurs.

S'aidant des travaux de ses divers devanciers, M. Macmillan Brown, qui a consacré la plus grande partie de sa vie à l'étude des problèmes concernant la race polynésienne, s'est attaché à son tour à soulever une partie du voile qui cache les origines de l'île de Pâques, et à écrire un exposé aussi complet que possible de tout ce qui est actuellement connu sur les sculpteurs des mystérieux rochers taillés du Pacifique.

L'île de Pâques, que les indigènes appellent Rapa-nui (la Grande-Rapa) et Te pito te fenua (le nombril du monde), tire son nom du fait qu'elle fut découverte le 6 avril 1722, jour de Pâques, par l'amiral hollandais Roggewein. C'est une terre inculte, sauvage et rocailleuse, percée d'obscures cavernes : le sol, privé de cours d'eau, est d'une extraordinaire porosité et l'on ne trouve un peu de liquide que dans les cratères des volcans éteints, ou rano, qui s'étendent sur le sommet des montagnes. Tout autour de l'île, dominant la côte qui se dresse

arfois à pic au-dessus des vagues écumantes, de gigantesques plates-ormes de blocs rocheux entassés les uns sur les autres, comme des onstructions cyclopéennes, forment une ceinture presque ininterrom-ue, et de loin en loin, sur de grossiers piédestaux, d'immenses statues e pierre sont posées... Ce sont elles que, du large, les premiers navi-ateurs aperçurent, et l'on comprend l'impression ineffaçable que ces nages, dont quelques-unes atteignent plus de quinze mètres de haut, nt pu produire sur l'imagination des marins. On trouve peu de ces atues à l'intérieur de l'île. Néanmoins, on en voit encore sur les flancs êmes du grand volcan éteint, le Rano-Raraku, de même qu'il en sub-ste aussi plusieurs autres renversées, à demi enfouies dans la terre le ng d'une sorte d'avenue qui descend du volcan vers la mer.

Tout le monde a vu des reproductions de ces singulières statues. Les oyages de Cook et de La Pérouse, notamment, abondent en gravures eprésentant ces énormes rochers grossièrement taillés en forme hu-naine On se souvient de ces nez proéminents, de ces mentons volon-ires et de ce crâne aplati, idéal de la beauté chez les peuples polyné-ens. Ce sont certainement de bien rudimentaires œuvres d'art qui 'offrent que de très lointains rapports avec les marbres d'un Phidias 1 d'un Praxitèle. Telles quelles, elles intriguent l'esprit au plus haut oint et le sollicitent à réfléchir sur les problèmes les plus attachants ue signifient ces statues géantes, comment ont-elles pu être non seule-ent façonnées, mais surtout érigées en tel et tel endroit de l'île ?

Les éléments manquent pour résoudre le problème. A peine subsiste-il quelques vagues traditions : il reste si peu d'indigènes ! Un misé-ble destin semble constamment s'être joué d'eux. Leur histoire a été rièvement racontée par Mgr Tepano Jaussen, évêque d'Axieri, dans 1 mémoire publié en 1893 dans le *Bulletin de géographie.*

En 1862, une demi-douzaine de navires péruviens, montés par des rates, débarquèrent à l'île de Pâques où ils opérèrent une rafle géné-le. Tous les habitants, à l'exception de quelques rares familles cachées ns les cavernes, furent saisis pour être vendus comme esclaves. nsi furent pris le roi Maurata, tous les guerriers et tous les savants s maoris. C'étaient les détenteurs de la tradition ; leur enlèvement , pour la connaissance des légendes et des coutumes, une perte ppréciable. Un frère de la Congrégation des Sacrés-Cœurs de Pic-s, M. Eugène Eyraud, rapatria quelque temps plus tard trois de ces lheureux esclaves. Pendant plusieurs mois il mena, avec ses néophytes, vie des indigènes, s'efforçant de les convertir au christianisme. Ses tes, publiées dans les *Annales de la propagation de la foi* (1866 et 67), constituent les seuls documents précieux que nous possédions sur mœurs de ces pauvres gens. Ceux-ci commençaient à goûter la tran-illité, quand une dernière calamité s'abattit sur eux. Un capitaine de

la marine marchande, Dutrou-Bornier, s'associa avec un certain Brande
de Tahiti, pour « exploiter » l'île de Pâques. L'exploitation consistai
se procurer des esclaves. Par des moyens dignes des anciens forbar
les associés parvinrent à recruter près de trois cents esclaves qui f
rent transportés à Tahiti où on les employa à travailler les plantatio
de M. Brander. Deux cent cinquante moururent de chagrin, le re
ne fut jamais rapatrié. Ceci se passait vers 1880. Ainsi il ne reste pl
à l'heure actuelle qu'une centaine d'indigènes. Peu robustes, indolen
sans initiative, on se demande s'ils sont réellement les descendants
cette race étonnante qui, à même le roc, tailla des statues géantes q
— même avec les moyens perfectionnés dont nous disposons — no
pourrions à peine déplacer aujourd'hui...

Dans quelle intention ces gigantesques images furent-elles dressée

Les traditions de l'île ne laissent aucun doute sur ce point : c
colossales effigies qui peuplent Rapa-Nui étaient destinées à orner
tombeaux des grands chefs. M. Macmillan Brown est alors arriv
cette conclusion que Rapa-Nui formait le centre d'un archipel et q
c'était une île entièrement consacrée aux sépultures, un immen
assemblage de mausolées perdu dans l'Océan.

Admirable conception d'un impressionnant romantisme ! Bien av
Chateaubriand, les anciens Polynésiens avaient choisi, comme lieu
sépulture de leurs héros, l'île la plus sauvage de leur empire. La m
furieuse bat ses côtes déchiquetées et des volcans s'élèvent à l'intéri
des terres...

Il fallait donner un aspect imposant à cette île. Des artisans, d
sculpteurs, des architectes furent envoyés à Rapa-Nui ; les uns co
truisirent ces extraordinaires plates-formes, faites d'énormes roch
superposés, les autres taillèrent les colossales statues ou *moai*, les
tres amenèrent par des moyens encore ignorés (1) ces lourdes mas
de pierre à l'endroit indiqué, au-dessus des ossements du chef dont
voulait perpétuer le souvenir. Ces images sont toutes issues du vol
Rano-Baruku. Des quantités de statues se trouvent encore sur les fla
de la colline ; il en est d'inachevées. Les instruments de travail, gr
siers ciseaux d'une pierre extrêmement dure, l'obsidienne, gisen
terre. Sans nul doute, l'atelier des sculpteurs était là... M. Macmi
Brown a remarqué également que d'immenses rangées de statues ja

(1) Il existe à ce sujet diverses traditions. D'après l'une, on plaçait des c
loux ronds sous le *moai*, on poussait, on tirait et il roulait ainsi jusqu'à d
nation. D'après une autre, les statues auraient été placées sur des troncs d
bres, sortes de traîneaux roulant dans des rigoles existant encore aujourd'
Pour le transport, d'énormes poutres auraient été enfoncées dans le roc d
montagne, lesquelles poutres auraient soutenu de puissants câbles descen
jusqu'aux plates-formes. C'est en se pendant à ces câbles que les indig
auraient transporté les plus lourdes charges.

naient une sorte d'avenue. Ce devait être une voie mortuaire, le long de laquelle passait le cortège funèbre des grands chefs...

Comment expliquer la soudaine cessation du travail qui fait que les statues gisent aujourd'hui inachevées çà et là, comme si une grève eût brusquement éclaté dans l'atelier des sculpteurs ? Là réside l'explication du mystère... M. Macmillan Brown, à la suite d'observations recueillies un peu partout, s'est rallié à la thèse suivant laquelle un vaste empire aurait existé dans le Pacifique. De nombreux géologues envisagent l'hypothèse d'un continent qui se serait effondré au cours de millions d'années vers la fin de la période secondaire. Pour M. Macmillan Brown, il s'agirait non d'un continent, mais d'un groupe d'archipels comme ceux qui s'étendent encore dans l'Océan. Le soulèvement des Andes sur la côte américaine semblerait compenser l'affaissement qui se serait produit dans l'Océan voisin.

Quoi qu'il en soit, l'île de Pâques serait la seule survivante du groupe des îles qui l'auraient entourée. Infertile, rocailleuse, l'île de Pâques aurait été incapable de subvenir par elle-même aux besoins de sa population. Les grands chefs des îles voisines se chargeaient d'envoyer des vivres à la petite colonie d'artistes qui travaillaient pour leur édifier de magnifiques tombeaux... Ce fut alors que se produisit la catastrophe ; l'archipel sombra. Menacés par la famine, les artistes se révoltèrent et cessèrent tout travail.

La tradition locale corrobore pleinement cette version... En effet, toutes les légendes parlent d'un certain Hotu Matua, le grand législateur de l'île, qui y aurait introduit les principales cultures nécessaires à l'existence. Cet Hotu Matua, venant d'un royaume voisin, aurait été chassé de chez lui par la submersion de sa patrie. Il est assez curieux de noter qu'au seizième et au dix-septième siècle, un certain nombre de terres paraissent, en effet, avoir sombré dans le Pacifique. En 1686, Davis et Wafer, du *Bachelor's Delight*, aperçurent au 27° 21' de latitude sud une île basse et sablonneuse. Roggervein, trente-cinq ans après, naviguant dans ces parages, chercha longtemps la terre signalée par Davis... Elle avait disparu, et à sa place il découvrit l'île de Pâques. On peut donc assez aisément admettre que le royaume d'Hotu Matua n'était autre que l'île mystérieuse entrevue par le boucanier Davis Suivant les indigènes, cette île se verrait d'ailleurs encore aujourd'hui ; ce serait l'îlot rocheux de Sala-y-Gomez, à quelques centaines de milles à l'est de l'île de Pâques...

Des indices caractéristiques attestent l'existence d'un empire composé d'archipels dont Te pito e funua (le nombril du monde) aurait été le centre et le lieu de sépulture Si l'on en croit M. Macmillan Brown, la capitale de cet empire aurait été Ponape, qui n'est plus aujourd'hui qu'un récif, mais un récif bien curieux puisqu'il s'y trouve des ruines cyclo-

péennes : d'immenses constructions dressées sur des îlots carrés ou rectangulaires artificiellement exhaussés par un parapet d'énormes blocs de basalte font de Ponape une extraordinaire Venise cyclopéenne.

De même, sur un petit îlot corallin, appelé Oléai, peuplé de six cents habitants, M. Macmillan Brown découvrit un écrit qui suppose un alphabet absolument unique dans le monde. Connu seulement du roi et de cinq chefs de l'îlot, cet alphabet était en usage à Faraulep, une île éloignée de plus de cent milles de là. M. Macmillan Brown en conclut qu'un vaste empire existait autrefois et que les grands chefs, pour communiquer avec l'autorité centrale, se servaient d'un mode d'écriture dont la clef est à peu près oubliée aujourd'hui. Ce serait là également l'explication des fameux « bois parlants » trouvés à l'île de Pâques et que l'on essaya — en vain, semble-t-il, de déchiffrer...

L'histoire de l'île de Pâques se trouve ainsi intimement liée au problème si attachant de l'origine de la race polynésienne.

Les premiers navigateurs placèrent le berceau des Maoris dans l'Amérique du Sud; plus tard de nombreux anthropologistes admirent que l'émigration venait de l'Ouest. Il existe évidemment des rapports très frappants entre la Polynésie et la côte d'Amérique, par exemple la ressemblance entre les monuments mégalithiques de la Polynésie et ceux des Incas, l'identité de certaines coutumes, etc. Mais l'hypothèse la plus acceptable est celle-ci : à un certain moment, tous les représentants de la race polynésienne étaient concentrés dans un archipel situé dans la partie orientale de la Polynésie, voisin de la côte d'Amérique. Les Polynésiens ne viennent donc ni de l'Est, ni de l'Ouest, ils sont originaires d'une terre aujourd'hui en partie disparue. A mesure que la patrie commune s'abîma dans les flots, on vit se restreindre les moyens d'existence, ce qui explique les expéditions maritimes et la naissance du cannibalisme.

En somme, la Polynésie possède une unité de race et de langue qui lui est propre, et l'énigme du Pacifique se trouve à peu près résolue par l'étude que M. Macmillan Brown vient de consacrer à l'île de Pâques.

Les philosophes et les artistes pourront rêver sur cette civilisation interrompue et sur cet Empire englouti dont il ne reste que ce somptueux cimetière qu'est l'île de Pâques.

R. DE BURY.

LES ARTS DÉCORATIFS

Le Bulletin de la Société des Artistes Décorateurs. — L'abstention des Allemands.

Sous une rubrique intitulée *Grains de bon sens*, *l'Eclair*, en

un de ses derniers numéros, cite une phrase du *Times* : « Il devient de plus en plus apparent que les dettes interalliées ne peuvent être considérées simplement comme des obligations commerciales. Leur valeur morale doit être également prise en considération »... Il a donc fallu une demi douzaine d'années pour que, de l'autre côté de la Manche, on ose, publiquement s'apercevoir d'une aussi indiscutable évidence?

Bien qu'ici il ne s'agisse nullement de finances ou de politique extérieure, les quelques lignes de l'anonyme rédacteur du journal londonien font penser au sujet de notre rubrique : combien de temps faudra-t-il pour que l'on s'aperçoive en haut lieu que le comité de l'exposition prochaine a aussi des obligations autres que les commerciales ? Six ans serait un peu long, même six mois et même six semaines.

Dans son bulletin de décembre, la **Société des Artistes Décorateurs** fait savoir qu'elle participera à la manifestation internationale. Par la voix de son vice-président, elle annonce, en outre, qu'à la « formule séculaire » concernant « l'artiste soumis à l'industriel qui le paie », a été substituée une formule plus équitable, à laquelle applaudissent, sans exception, artisans et industriels faisant partie de ladite société : « La puissance industrielle mise au service de la pensée créatrice, et non le créateur livré à la puissance matérielle ».

Ce ne sont que des mots, rien que des mots, tout juste bons pour un discours officiel. Du reste, l'expression citée plus haut « formule séculaire », démontre, chez M. Hairon, une conception assez arbitraire de ce qu'était l'artisanat sous la Restauration, sous Louis-Philippe et même sous le Second Empire. Mais il faut d'abord s'entendre sur le sens des mots *créateur* et *création*.

Un exemple : le fabricant X... va trouver un dessinateur et lui demande l'esquisse d'un meuble dont il confiera ensuite l'exécution à un ébéniste ; celui-ci y fera ajouter quelques sculptures en plein bois par un quatrième, dont le voisin, un ciseleur, fixera sur les portes et les tiroirs des ornements en cuivre, un sixième sera le serrurier de précision qui déploiera toute son ingéniosité et sa science pour apporter un travail digne de l'ensemble ; le marbrier, selon sa méthode personnelle et, dans une certaine mesure, selon son goût, placera sur le tout une plaque pesante et miroitante ; un maroquinier devra garnir certains coins inté-

rieurs du précieux objet qu'enfin un marchand, dans son luxueux magasin, va essayer d'écouler : nous en sommes alors à neuf collaborateurs, chacun absolument indispensable. Quelle signature va-t-on finir par inscrire sur ce meuble ?

Le fait est qu'il y a confusion. L'art tout court — cela veut dire une statue, un tableau, une gravure, une composition de musique, un poème — n'a rien à voir, du moins dans le sens de propriété intellectuelle, avec ce que l'on a convenu d'appeler, depuis peu, art appliqué.

Appliquer un art n'est point inventer une œuvre d'art. Et pouvez-vous vous imaginer qu'un praticien exige que son nom soit placé sur le socle à côté de celui du sculpteur ?

Loin de nous cependant l'idée de vouloir nous ranger du côté « patrons »... Ici, comme en toute entreprise humaine, chaque cas se présente différemment. Il n'y a de général que le plagiat, souvent aussi difficilement définissable que reste rare la véritable originalité.

Seuls nos grands artistes pourraient fournir à ce sujet un jugement équitable. Comme on le sait, ils ont été, en très grande majorité, ou, plutôt, à peu d'exceptions près, tous, tenus en dehors des jurys.

La Société des Artistes Décorateurs annonce donc la part qu'elle va avoir, en bloc, à la réussite de l'exposition. Elle va installer le logis princier d'un ambassadeur français dans une capitale étrangère.

C'est une excellente idée et l'on ne peut qu'en féliciter ceux qui l'ont conçue. *Ces appartements de réception et d'intimité* auront près de mille mètres carrés de superficie et se trouveront au cœur de l'Esplanade des Invalides, dans la *Cour des Métiers*.

Si j'ai bien compris le plan, il y aura là à meubler et à décorer vingt et une pièces : salles, salons, halls, bureaux, chambres, anti-chambres, sans oublier un jardin d'hiver. Quel merveilleux champ à cultiver pour la plus grande gloire de nos beaux-arts !

Mais saura-t-on se souvenir — quand il s'agira de l'ornementation murale de l'ensemble — des peintres comme Henri Matisse, Derain, Signac, Braque, Vlaminck qui, ayant profité des leçons d'un Seurat et d'un Cézanne, bouleversèrent aux *Indépendants*, il y a une vingtaine d'années et de fond en comble, la

science de la couleur et de la ligne, c'est-à dire celle de la décoration ?

Qu'on ne s'y trompe pas. La plupart de ces noms, auxquels on peut encore joindre ceux d'un Rouault, d'un Marquet, d'un Friesz, d'un Jean Marchand, d'un Segonzac, occupent déjà des places d'honneur dans les musées et expositions d'art moderne à l'étranger.

Le peintre novateur, en notre pays, arrive difficilement à occuper la place qu'il mérite. Poussin, Claude Lorrain, Watteau et son école, Géricault, Manet, les Impressionnistes, voire Jean-François Millet ou Théodore Rousseau, le grand refusé, sont des preuves flagrantes de cet état d'esprit qui se perpétue malgré tant d'écrasants précédents. Quand en aura-t-on fini avec cette lutte stupide contre les vrais talents, avec cet acharnement quasi-officiel contre les esprits neufs, jeunes, frais et vivants ?

On nous promet encore un village avec son église, son auberge, sa mairie. Qu'est-ce à dire? Le règlement de l'exposition nous apprend qu'une reconstitution serait hors programme. Un village créé de toutes pièces, par des architectes de la ville, avec une agence de location au centre ? On tremble devant pareil américanisme quand, en esprit, on revoit nos bourgs et nos hameaux qui, couleur du pays et couleur du temps, ont doucement vieilli au fond des vallées, au bord des rivières ou, blottis, dans le replis d'un coteau. Cela sent l'exposition de 1900 à plein nez, la kermesse universelle avec des Tyroliennes et des odalisques, mais non pas le sérieux d'une manifestation d'art.

Comme l'enfant qui naît, le nouveau village ne sait comment il sera en quelques années. Sans cela ce n'est pas un village mais un essai de colonie ouvrière, telle qu'en possède en masse la menaçante Prusse industrielle.

Cette dernière d'ailleurs, et le Reich entier avec elle, refuse de se joindre aux vingt-trois nations dont dix-sept auront leur pavillon et les autres d'importants stands, entre l'Alma et la Concorde.

Un chroniqueur qui, à ce sujet, avait voulu interviewer le représentant allemand auprès du gouvernement français, se fit raconter que le refus des Alliés de faire évacuer Cologne, avait probablement provoqué l'abstention des décorateurs boches. Et il ajoute, dans *Paris-Journal* du 2 janvier 1925 : « Tant pis, nous nous passerons des Allemands »... Volontiers. Non pas pour des

raisons politiques, mais pour des raisons esthétiques. Et je ne suis probablement pas le seul qui, depuis toujours, ai été choqué par les arrogantes et lourdes imitations d'anciens styles français qu'outre-Rhin on avale pour de l'*uberkulturliche dekoration...* ou pour quelque chose de ce genre.

Les Russes montrent plus d'esprit. Confiant la direction de leurs affaires artistiques à d'aussi fameux personnages que Gorki, Lounatcharski, Chaliapine et l'imagier Chagal, les Soviets tiennent à ce que le monde entier sache que l'idéal bolcheviste ne s'oppose point à l'évolution artistique. Il n'y aurait rien d'étrange à ce que leur tardif primitivisme rouge devienne un des clous de l'exposition universelle dont l'ouverture, à présent n'est plus qu'une question de mois.

VANDERPYL.

L'ART DU LIVRE

Une exposition des Arts du Livre au Musée Galliera. — Evolution de la xylographie. — La couleur dans le livre. — Renouveau de l'eau-forte et de la lithographie.

La *Section du Livre* au Salon d'Automne et **l'Exposition des Arts du Livre français** à Galliera permettent une revision générale des efforts tentés depuis un an. Pour les organisateurs de tels ensembles, et pour le critique, la difficulté réside dans le groupement. Quelle présentation adopter? Par firme d'édition ? Par illustrateur ? Par technique ? La multiplicité des formats n'est pas pour simplifier la tâche. De vitrine en vitrine et de cadre en cadre on se promène, essayant d'apporter quelque ordre dans un désordre inévitable.

Hâtons-nous d'ajouter qu'à voir les résultats acquis, la section du Livre s'annonce comme une des plus vivantes de la prochaine Exposition des Arts Décoratifs. Le livre est un excellent débouché pour maint artiste de qui l'originalité, comme peintre, semble insuffisante, mais dont les qualités de goût et de fantaisie, appliquées à décorer un texte, nous contentent pleinement. Combien, depuis la guerre, qui n'auraient su s'imposer par leurs toiles, ont trouvé dans l'art de tailler le bois le meilleur emploi de leurs dons !

Une évolution caractéristique est à noter en ce domaine. Lassés des simplifications trop faciles, nos jeunes illustrateurs semblent ne plus se contenter d'outils trop sommaires. Pour les bois

de Faust, Daragnès, dont une vente retentissante en novembre consacra l'influence et le succès, reprend la roulette. Sauvage (*Les Opinions de Jérôme Coignard*), Siméon (*Nouvelles Histoires extraordinaires*), Lébedeff (*Les Lestrygons*), Hermine David (*Ariel*) enrichissent continuellement leur métier, ce métier dont Lepère et Bracquemond pouvaient dénoncer les dangers, après l'avoir connu et pratiqué à fond.

Nous avons dit, ici même, qu'il fallait considérer les *Horizons Artificiels* de Lespinasse, comme une des plus brillantes suites de bois éditées depuis la guerre. *Le Curé de Tours* et *Colas Breugnon* montrent en quelle estime on doit tenir Gabriel Belot qui grava texte et images de l'*Ile Saint-Louis* : ce livre, emprisonné dans une vitrine et dont nous ignorons l'éditeur, apparaît vraiment comme un grand livre. Hermann-Paul reste fidèle aux planches schématiques où blancs et noirs se heurtent avec violence (*Les Affaires sont les Affaires* ; *l'Enfer*) ; il a le sens du mouvement, mais ne risque-t-il pas de lasser par ces images d'un format excessif et qui pourraient n'être que dessins clichés ? Les collections de vulgarisation (*Livre Moderne Illustré*, *Livre de Demain*) se sont assurées le concours de bonnes équipes ; Falké, Gasperini, Dignimont, Carlègle, enrichissent de vignettes vivantes la revue *Demain*.

Des maisons qui jusqu'alors demeuraient rebelles à l'esprit moderne sont gagnées par le mouvement de rénovation. Ne voyons-nous pas Calmann-Lévy demander à Edy Legrand, Maxime Dethomas, E. Dufour, l'illustration de l'œuvre complet d'Anatole France. Par contre, que penser des chromos dont un jeune éditeur — par ailleurs bien inspiré puisqu'il confie à Chas-Laborde l'illustration de *Bubu* — ose souiller les pages du *Lys Rouge* ou de l'*Histoire Contemporaine* ? On objectera que de tels ouvrages, non seulement sont entièrement souscrits, mais ont doublé de prix. Tant pis pour les bibliophiles. On souffre de voir un artiste comme France livré si souvent aux barbouilleurs. De rares exceptions doivent être faites, ainsi le *Petit Pierre* et la *Vie en Fleur* de Brissaud ; ces ouvrages révèlent en Brissaud un illustrateur-né, triturant la couleur avec un goût sûr, qu'il use de la gravure à plusieurs cuivres ou que son dessin soit rehaussé au pochoir. Hémard, plus cocasse, connaît lui aussi maintes réussites ; les derniers ouvrages qu'il vient de donner pour son

plaisir et pour le nôtre : *Chansons Libertines*, de Béranger, *Belles Histoires* de Brantôme, *Livre des Folastreries*, *Do-lu Bouffan*, sont dignes du *Pauvre nommé le Vieux Parchemins*, lequel déclancha par son succès le retour de nombreux illustrateurs au *coloriage au patron*. Quel procédé photo-mécanique eût rendu avec plus de fraîcheur les aquarelles de Marie Laurencin pour *les Biches*, de Braque pour les *Fâcheux*, ou les savoureux commentaires d'Edy Legrand pour l'*Ile Rose* de Vildrac, ouvrage qui, comme la *Vie des grands Navigateurs*, fait honneur aux éditions Tolmer? L'imagier-poète Uriet rehaussera lui-même les dessins que lui inspira le *Grand Meaulnes ;* jamais la société des médecins bibliophiles, un peu incertaine, ne fut plus heureuse en son choix. Demander à Segonzac, L.-A. Moreau, Dufy, Laboureur, Lhote, Favory, l'illustration d'*Ouvert la Nuit* (N. R. F.), idée excellente. Malheureusement les reproductions en couleurs trahissent les originaux.

Tout ces exemples montrent ici encore un mouvement très net de réaction contre certaine vérité que de bons esprits semblaient vouloir imposer il y a vingt ans. Trop de peinture dans le livre, s'écriaient Lepère et Bracquemond. Que penseraient-ils de ce débordement de couleur qui coïncide avec la faveur nouvelle dont jouissent l'époque romantique et le second empire (un ensemble pittoresque de cartonnages et de reliures « à plaques » est exposé à Galliera). Bien plus : la couleur va rehausser le cuivre même. Un talent trop neuf et trop vrai se dépense dans *Tendres Stocks* et dans *Malice* pour qu'on ose reprocher à Chas-Laborde de souffrir que ses eaux-fortes soient agrémentées de notes au pochoir. Hérésie qui semble devenir une mode (voyez Latapie, dans la *Princesse de Babylone*). Si la polychromie est en vogue, que le graveur fasse plusieurs planches à l'exemple de Laboureur, de qui *La Promenade avec Gabrielle*, un petit chef-d'œuvre, marque un retour délicieux à la litho en couleurs.

Coloriés au pochoir, les bois de Le Breton pour *la Maison des grenades*, et les illustrations de la *Sultane Daoulah*, de *la Pécheresse*, de *l'Isle d'Enfer*, du *Jardin des Supplices*, du *Prix Lacombyne*, ouvrages de mérites divers, mais qui montrent chez les Mornay une belle activité. Les vrais amateurs, surtout quand il s'agit de gravure originale, préfèreront le blanc et noir : coloriée une litho de Daumier perd en réalité sa couleur. Voyez combien

il eût été déplorable qu'on exigeât de L.-A. Moreau que le *Tableau de l'Amour* vénal — sans conteste un des plus beaux livres que nous devions à la **lithographie** depuis Bonnard — perdît, pour satisfaire au goût du bariolage, la puissance et la finesse de ses valeurs. Un autre exemple est à citer : Vertès. Un premier album, *Dancings*, amusait par son pittoresque. La suite de *Maisons*, préfacée par Mac Orlan, en noir cette fois, nous charme autant par la qualité de l'observation que par la grâce du métier. Si le souvenir de Lautrec et de Forain est évoqué souvent, la rencontre est surtout dans l'ordre des sujets ; une personnalité s'affirme; comme Pascin, Moreau, Dignimont et Chas-Laborde, Vertès est de ceux qui contribueront à fixer avec le plus d'art le visage changeant du plaisir. La récente exposition des *Peintres-graveurs*, révélait un retour assez général à la pierre. Bonnard, Charles Guérin, Boussingault verront leurs exemples suivis ; il faudra que Louise Hervieu, au lieu de se contenter des reproductions, multiplie grâce au crayon gras ses dessins qui déjà sont d'une lithographe. L'idée était charmante de demander aux meilleurs peintres et dessinateurs d'aujourd'hui de collaborer à l'*Ame du Cirque*, qui révèle en Louise Hervieu, tout simplement, un de nos meilleurs écrivains. La diversité des collaborateurs, des formats, une mise en page un peu hâtive n'ont pas compromis le succès du livre.

Entre les mains des illustrateurs de métier, **l'eau-forte** si souvent dépara le livre que d'excellents esprits la déclarèrent antitypographique. Ce dogme à son tour s'effrite. Nous avons cité déjà Chas-Laborde. Un beau souffle romantique soulève Daragnès; s'il est permis de préférer les bois de *Faust* aux grandes planches hors texte, violemment mordues, comment ne pas reconnaître en feuilletant *Isabelle* la rapidité des progrès techniques réalisés par l'illustrateur de *Pêcheur d'Islande* ? C'est pour leur cuisine ingénieuse et l'assimilation — excessive — dont elles témoignent, qu'on se plaira aux eaux-fortes de Galanis : *Akrivie Phrangopoulo* est un ouvrage fort bien présenté par Schiffrin qui inaugure d'autre part la collection des classiques russes (*l'Eternel mari*) et annonce un *Boris* illustré par Choukaïeff. — Le *Cabaret de la Belle Femme* clôt l'admirable série des *Croix de Bois* et de *la Boule de Gui*. Il semble que Falké, dans le *Réveil des Morts* qui leur fait suite, se soit souvenu de Segonzac ; de

même Favory illustrant à La Librairie de France la première *Education Sentimentale*. — Depuis les *Pantins de Paris*, Blaizot n'avait point publié d'ouvrage comparable au *Neveu de Rameau* que Naudin avait décoré une première fois pour Helleu ; quatre cuivres originaux, une vingtaine de dessins aux deux crayons, excellemment reproduits grâce à un procédé nouveau, en ont assuré le succès. L'élégance un peu superficielle et le brio de Driant ne doivent pas faire méconnaître les qualités décoratives dont témoignent les grandes planches des *Contes de Perraut* (La Roseraie) ou de la *Canne de Jaspe* (Devambez). Marty orne de petites eaux-fortes les *Scènes Mythologiques* d'Henri de Régnier, et Ouvré, qu'on aurait tort de spécialiser dans le bois, la *Flamme au Poing* de Malherbe. Dans la *Vie des Martyrs* (Kieffer), Baudier fait alterner le bois et le cuivre. *La Bièvre et Saint-Séverin* fournit à Brouet cinquante prétextes pour fouiller une planche avec pittoresque.

De tels ouvrages, tirés à petit nombre, ne sauraient éclipser, les collections qui s'efforcent de présenter à des prix accessibles et dignement de grands textes.

L'activité de Claude Aveline mérite en tous points d'être encouragée. Nous lui devions déjà un *Alfred de Vigny* orné de bois de Perrichon. La collection Légendes, où parurent *les Contes de ma mère Loye* et *Amadis des Gaules*, la Collection Philosophique avec le *Jardin d'Epicure, les Lettres philosophiques* et la *Possession du monde*, plairont tant pour le format que pour le choix du papier et de l'illustration. Voici d'autre part l'annonce d'une série de petits inédits : *Cahiers de Paris*.

Nous avons signalé, d'autre part, l'heureuse direction de Jonquières qui, parallèlement à la collection des *Beaux Romans* (*Isabelle*), publie le *Livre de Goha le Simple* (Gandoin), *Trois Contes de Moréas* (Bouquet), et continue *Monsieur Nicolas*. Le *Baudelaire* d'Helleu et Sergent se complète par les *Nouvelles Aventures Extraordinaires* (Siméon) et *Gordon Pym* (Deslignères). Chez les mêmes éditeurs, imité des romantiques, le recueil des *Poésies de Gérard de Nerval*. Félicitons les directeurs d'une nouvelle collection, le *Roman français d'aujourd'hui*, d'avoir renoncé à toute illustration en ne s'attachant qu'au choix d'un bon texte, bien imprimé ; *Le Petit Ami* succédera bientôt à *Kœnigsmark* et à *Maria Chapdelaine*. Les *Poésies*

choisies de Ronsard, publiées par Roger Sorg et B. Guégan constituent un des meilleurs exemples d'un ouvrage à bon marché étudié en tous points et d'une présentation parfaite (Payot). Lardanchet, fidèle à son programme, enrichit sa Bibliothèque du bibliophile : *Charles d'Orléans et la Poésie aristocratique*, de *Gaspard des Montagnes*, *Le Grand Meaulnes*.

L'exposition de Galliera ne pouvait se garder de passer sous silence les tentatives (bien prudentes encore si on les compare à celles de l'étranger) de nos éditeurs d'art : Morancé et ses quatre revues, Crès, infatigable, dont l'activité se manifeste dans les domaines les plus divers, qu'il s'agisse de reproduction d'œuvres de maîtres (*Les Dessins de Daumier*), d'histoire de l'art ou de technique du livre (*Le Livre* par Audin), Helleu et son bel *Album Daumier*, précédé d'un catalogue de Martine, Floury (*La Vie et l'Art Romantiques* : Daumier, Gavarni), Le Goupil (*Robert Nanteuil*, *Les Enseignes de Paris*). Enfin l'Exposition organisée en 1923 au Pavillon de Marsan est très savamment commentée dans *Le Livre Français des origines à la fin du second Empire*, ouvrage auquel ont collaboré les meilleurs techniciens-historiens du livre, enrichi d'illustrations très nombreuses et qui fait à Van Œst le plus grand honneur.

CLAUDE ROGER-MARX.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Au Musée du Louvre : les mystères du département égyptien ; une tête de pharaon de la XIIe dynastie ; les enrichissements nouveaux du département des peintures ; le remaniement de la salle des Etats ; la nouvelle salle Ingres-Delacroix ; une neuvième exposition des dons de Léon Bonnat ; espoir de l'évacuation du pavillon de Flore. — Dons au Musée du Luxembourg. — Mémento bibliographique.

Le département égyptien du **Musée du Louvre** a cette fortune singulière d'être pour le public une source à la fois de jouissances et de déceptions aussi vives les unes que les autres. Dirigé par un savant du plus grand mérite, il ne s'enrichit que de pièces de premier ordre, parfois d'une valeur exceptionnelle, qui le maintiennent au rang des plus beaux musées du monde ; mais on dirait qu'il ne se résigne qu'à regret à en faire jouir ses visiteurs. Combien d'entre elles, acquises pourtant depuis longtemps, ne sont pas encore exposées et dorment on ne sait

où ! Rappelons seulement, pour ne citer que les plus marquantes, le charmant bas-relief de la *Cueillette du lis* et l'admirable torse de la princesse Nofirhotpous, de la IVe dynastie, montrés un moment lors des fêtes du centenaire de Champollion en 1922, et d'autres acquisitions faites depuis, telle une petite tête, achetée l'an dernier, taillée dans cette sorte de marbre verdâtre qu'on appelle « prime d'émeraude » et représentant une des filles du célèbre pharaon Aménophis IV (la structure particulière, propre à cette famille, du crâne allongé en arrière, que montre un autre portrait sculpté de cette princesse au Musée de Berlin, a permis de l'identifier facilement). Pour nous faire patienter, sans doute, on avait, l'été dernier, disposé deux grandes vitrines sur le palier du grand escalier et deux petites dans la salle des bijoux; mais si l'une de ces dernières a reçu récemment la charmante petite tête en pâte de verre achetée en 1923 (1), les autres restent obstinément vides... Cependant on vient de se décider à nous montrer une œuvre acquise il y a un an par le département: une tête, de grandeur naturelle, en grès rouge, d'un pharaon inconnu que la disparition de l'inscription gravée sur le pilier d'adossement qui accompagnait toute statue officielle ne permet malheureusement pas d'identifier, mais qui appartient certainement au Moyen Empire et à la XIIe dynastie, et que sa physionomie très particulière, de type négroïde, avec prognatisme très accusé, conduira peut-être à nommer un jour. Sous la haute tiare dite « couronne blanche » qui symbolise la royauté du Sud, le visage, modelé et poli avec un soin extrême quoique sans minutie, offre une expression de vie et de grandeur qui fera compter cette figure parmi les plus belles effigies royales, déjà nombreuses, que possède notre musée égyptien. On l'a placée en pendant de la tête du pharaon Didoufrî, de la IVe dynastie, dans la salle du *Scribe*.

Le département des peintures vient d'acquérir deux très belles œuvres. C'est d'abord un portrait admiré depuis plus de deux cents ans dans les collections où il passa (notamment celle de La Live de Jully) comme le chef-d'œuvre du peintre François de Troy ; célébré par Mariette avec enthousiasme dans son *Abecedario* et gravé par Edelinck, il est d'autant plus précieux pour le Louvre que celui-ci ne possédait aucune œuvre du père, cepen-

(1) V. *Mercure de France*, 1er août 1923, p. 700.

dant célèbre, des peintres Jean, François et Nicolas de Troy. Ce portrait, daté de 1690, est celui du compositeur de musique et virtuose Charles Mouton, qui écrivit de nombreuses pièces pour luth ; il le représente assis, vêtu de l'uniforme des musiciens du roi — habit brun orné de boutons et de galons d'or en forme de pattes disposées horizontalement, culotte grenat, bas gris verdâtre, rabat et manchettes de dentelle — et occupé à jouer de son instrument, sa fine et sérieuse physionomie reflétant l'attention avec laquelle il suit la mélodie éclose sous ses doigts. Tout cet ensemble, extrêmement harmonieux de composition et de couleur, respire une élégance, une grâce, une noblesse qui classeront cette œuvre parmi les plus belles de nos salles du XVIIe siècle.

L'autre peinture est un exquis petit tableau d'un artiste allemand qui, lui aussi, ne figurait pas encore dans nos collections : le peintre et graveur Barthélemy (ou Barthel) Beham, frère de Hans Beham, dont le Louvre possède un des rares tableaux, l'un et l'autre de la suite de Dürer, dont ils étaient les compatriotes. Cette savoureuse petite peinture, où l'italianisme de la facture et du décor (l'auteur passa la plus grande partie de sa vie outremonts) s'allie au germanisme de l'inspiration, ravira par le pittoresque du sujet et le charme de l'exécution, précieuse comme celle d'un émail. C'est, dans un harmonieux paysage de vallons et de collines détachées sur le ciel bleu, l'illustration d'une légende ou d'une ballade sentimentale bien allemande : monté sur un cheval alezan, soudain arrêté dans son galop, un jeune chevalier, en tunique écarlate à galons noirs, coiffé d'un casque empanaché, enlace de son bras droit sa fiancée, en robe rose à bordure noire et en coiffe blanche, qui, assise en croupe, s'accroche désespérément à lui pour échapper à la Mort, surgie tout à coup d'une fosse et qui, s'arc-boutant sur le sol, a saisi dans ses dents le bas de sa jupe : lutte tragique et sans doute inégale qui, dans ce riant décor, semble encore plus angoissante. Ce tableau, après avoir appartenu à Friedrich Lippmann, l'ancien conservateur du Cabinet des estampes de Berlin, avait passé dans la collection Goldschmidt-Przibram, de Bruxelles, qui fut dispersée au mois de juin dernier à Amsterdam. Le Louvre l'a acquis de M. Mensing, directeur de la galerie Frederik Muller, qui avait procédé à cette vente.

Outre ces deux belles œuvres, le département a encore acquis

une petite *Marine* aux tons délicats du peintre hollandais du XVIIe siècle Reinier Nooms, dit Zeeman, le Mariniste, plus représentative de son talent que la *Vue du Louvre*, que possédait de lui le musée, et à ces trois achats est venu s'ajouter dernièrement le don par M. Paul Jamot, conservateur-adjoint des peintures, d'un important panneau du peintre toscan du XIVe siècle Spinello Aretino, qui a appartenu au regretté Camille Benoît, ancien conservateur au même département, et qui vient rejoindre ainsi le Jérôme Bosch et le Breughel donnés par lui au Louvre de son vivant. C'est un *Saint Antoine abbé* (reconnaissable à son bâton en forme de *tau*) sous l'aspect d'un patriarche à longue barbe, vu de face à mi-corps, lisant dans un livre qu'il tient ouvert des deux mains. Tout empreinte de l'austérité, jointe à un sentiment de douceur et de calme, par où le peintre de la *Vie de saint Benoît* à San Miniato de Florence a cherché à exprimer l'idéal de la vie monastique, cette belle figure représentera dignement au Louvre, qui ne possédait encore rien de lui, ce précurseur des grands maîtres du XVe siècle. Ces nouvelles peintures sont exposées en ce moment dans la salle Denon.

Les amis d'Ingres, après avoir été depuis cinq mois assez anxieux sur le sort de l'*Apothéose d'Homère*, enlevée soudain de la salle des Etats et qu'on disait devoir être reléguée dans une salle à part, ont été heureux de la retrouver, il y a deux mois, rétablie à la place qu'elle occupait avant l'entrée au Louvre, en 1921, de la *Mort de Sardanapale* de Delacroix. Cette dernière toile lui ayant été substituée, on n'avait alors trouvé d'autre moyen de la conserver dans la salle qu'en l'exposant au milieu, sur une épine, où d'ailleurs elle prenait peut-être encore plus d'autorité. Mais cet arrangement n'ayant pas eu l'heur de plaire en haut lieu, les conservateurs durent chercher une autre combinaison. Celle qu'ils ont trouvée est la meilleure et la seule à laquelle ils pouvaient s'arrêter : remettre la toile où elle se trouvait autrefois, face à l'*Entrée des Croisés à Constantinople* — les deux pages maîtresses des deux esthétiques rivales s'affrontant ainsi l'une l'autre — et déplacer le *Sardanapale* qui, après tout, malgré le prix exorbitant qu'on l'a payé, n'a pas une signification aussi importante. Il est maintenant accroché à gauche de l'*Entrée des Croisés*, au second rang, au-dessus de trois tableaux de dimensions moyennes : la *Baigneuse*

et l'*Homme à la ceinture de cuir* de Courbet, avec, au milieu, *Roger et Angélique* d'Ingres. De l'autre côté, le grand *Combat de cerfs* de Courbet domine trois autres tableaux placés en cimaise : la *Baigneuse* et le *Portrait de M. Bertin* d'Ingres, encadrant la *Lisière de forêt* de Théodore Rousseau. En même temps, un chassé-croisé a été opéré entre l'*Atelier* de Courbet et son *Enterrement à Ornans*. Cette heureuse solution d'un problème très difficile donnera satisfaction à tout le monde.

Il faut louer pareillement la façon dont on a finalement organisé la salle, faisant suite à celles des peintures du XIXe siècle, où l'on avait songé un moment à placer l'*Apothéose d'Homère*. On en a fait une sorte de chapelle consacrée au culte commun d'Ingres et de Delacroix, fraternellement unis dans une gloire égale, et qui groupe un très beau choix de cartons, esquisses, études et dessins des deux maîtres. D'Ingres on admire notamment les merveilleux portraits de *Monsieur Leblanc*, de la *Famille Forestier*, de la *Famille Stamaty*, une charmante variante de sa *Stratonice*, deux esquisses différentes du *Romulus vainqueur d'Acron*, et une de l'*Odalisque à l'esclave*, des études pour son *Homère*, la charmante peinture de la *Petite Baigneuse*, et quatorze grands cartons de vitraux pour la chapelle Saint-Ferdinand à Neuilly et la chapelle de Dreux ; — Delacroix, est représenté par trois semblables cartons (appartenant au Musée de Sèvres, car c'est à Sèvres que ces vitraux furent exécutés) de deux *Saints* et de la *Bataille de Taillebourg*, destinés à la collégiale d'Eu et à la chapelle de Dreux, par la petite peinture récemment offerte au Louvre par le baron Vita et où l'artiste a traité sous une autre forme cette même *Bataille de Taillebourg* (1), par des esquisses à l'aquarelle des *Massacres de Scio* et de deux pendentifs de la Bibliothèque de la Chambre des Députés : *Hésiode* et *Super flumina Babylonis*, et par d'autres aquarelles ou dessins représentant des études d'Orientaux.

Le même jour (20 janvier) où l'on inaugurait ce nouvel ensemble, on nous montrait dans la petite salle voisine une neuvième exposition des dons de Léon Bonnat, comprenant les dessins d'Ingres offerts par lui de son vivant au musée de sa ville natale : trente-deux cadres parmi lesquels on s'arrêtera surtout devant les portraits de la *Famille Guille*, de la seconde femme

(1) *Mercure de France*, 1er août 1924, p. 786

du peintre, de *Mme Hennet*, de *Mme Place*, du *Dr Cotilli* (celui-c particulièrement intéressant par sa facture en demi-teintes qu contraste avec la précision et la netteté, parfois poussées à l'excès propres à Ingres), des esquisses du *Philippe V remettant l Toison d'Or au maréchal de Berwick* et de l'*Entrée d Charles V à Paris*, une admirable *Amazone blessée*, copi d'un bas-relief antique, etc. Cette exposition sera suivie de deu ou trois autres qui nous montreront les autres dessins de maî tres que le Musée de Bayonne doit à la générosité de Léon Bonnat

Ne quittons pas le Louvre sans annoncer, si prématurée qu'ell puisse paraître, une bonne nouvelle : l'espoir de l'évacuatio du **Pavillon de Flore**. M. Clémentel, se souvenant qu'i avait autrefois accompli le geste libérateur, réclamé pendan tant d'années, qui débarrassait le Musée du Louvre du voisinag dangereux du ministère des Colonies, a voulu, étant redevenu comme ministre des Finances, le maître des services installés à nouveau dans ces mêmes locaux à la faveur de la guerre, pour suivre cette œuvre méritoire. et il étudie en ce moment le trans fert de ces services et de leurs archives en d'autres parages. I y faudra sans doute des crédits et du temps ; espérons cependan qu'on finira par arriver à rendre au Musée du Louvre des salle qui lui seraient si utiles pour le déploiement de ses collections de plus en plus à l'étroit. Mais ce n'est pas seulement l'un des services des Finances, c'est tout ce ministère lui-même qu'i faudrait déloger de l'ancien palais de nos rois : « Tout le Louvre aux musées nationaux » devrait être la revendication de tous les amis de l'art. Puisse ce vœu devenir un jour une réalité !

§

Deux dons importants ont été faits dernièrement au **Musée du Luxembourg**. M. et Mme Lecœur lui ont offert, en souvenir de la personne représentée, un très beau portrait peint par Renoir dans l'intimité d'une famille où il fréquentait vers 1875 : c'est une vieille dame, Mme Théodore Charpentier, vêtue de noir, saisie dans sa vie quotidienne, et occupée à repriser. L'œuvre, qui date de la plus belle époque de Renoir, est supérieurement peinte et charmante, en outre, de sentiment et de vérité. D'autre part, un amateur américain, M. John Quinn, de New-York, a offert au musée le célèbre tableau de Georges Seurat, *Le Cirque*, peint

l'année même de la mort de l'artiste (1891) et l'une des toiles les plus caractéristiques du chef de l'école pointilliste. On admirera prochainement cette composition, d'une ordonnance décorative si expressive et d'une si belle harmonie dans le poudroiement de couleurs par où l'artiste a cherché à rendre l'atmosphère du cirque Espérons qu'elle ne soulèvera pas les mêmes protestations que jadis les toiles impressionnistes du legs Caillebotte.

Mémento. — Après la série de catalogues que nous avons annoncée à cette place dans notre dernière chronique, nous signalerons aujourd'hui aux travailleurs tout un groupe d'autres ouvrages récemment parus, qui sont plus du domaine de l'histoire que de la simple documentation. Au premier rang, il faut recommander la magistrale *Histoire de l'art depuis les premiers temps chrétiens jusqu'à nos jours*, publiée sous la direction de M. André Michel et qui, commencée en 1905 avec l'art des catacombes, en est arrivée aujourd'hui à la fin du XVIIIe siècle, auquel est consacré le tome septième, divisé, comme les précédents, en deux parties (Paris, Armand Colin, 2 vol. gr. in-8°, 901 p. av. 536 fig. et 12 planches ; 50 et 60 fr.). La réputation de cette œuvre monumentale, qui honore à la fois la science et l'édition françaises, est depuis longtemps consacrée. Entrepris sous la direction d'un maître universellement estimé, successeur de Courajod au Musée du Louvre, et aujourd'hui professeur au Collège de France, possédant, outre la science étendue et la sûre méthode, les qualités spéciales, et peut-être plus rares, qu'exigent l'élaboration et la réalisation d'un tel programme — claire vue d'ensemble, détermination des justes proportions à observer par chacun des multiples collaborateurs pour que l'unité du tout soit maintenue, coordination des efforts dans un esprit commun pour aboutir à une œuvre pleine de cohésion savante sans sécheresse, — ce vaste tableau d'ensemble, qui est pour les temps chrétiens la continuation de la grande *Histoire de l'art dans l'antiquité* de Perrot et Chipiez, est venue combler un vide, car même en Allemagne, pays des entreprises « colossales », les grands ouvrages similaires de Lübke, de Wœrmann, de Springer, n'ont point ce développement, sont d'une forme plus aride, d une présentation moins agréable, et, de plus, sont l'œuvre d'un seul et même auteur qui, malgré sa science, ne saurait prétendre à une compétence égale dans tous les domaines. Dans l'*Histoire de l'art* de M. André Michel, au contraire, chaque partie a été traitée par les spécialistes les plus autorisés, pour la plupart français, avec une érudition qui résume tous les travaux publiés jusqu'à ce jour, relatés dans la copieuse bibliographie placée à la fin de chaque chapitre, et, en même temps, avec un agrément de forme qui, joints à une abondante et judicieuse illustration (les quatorze volumes parus

constituent à l'heure actuelle, avec leurs 4.000 figures ou planches, le plus riche répertoire iconographique d'art) font de cette *Histoire* le meilleur instrument de travail qui soit en ce genre. Dans le treizième volume avait été étudié par MM. René Schneider, André Michel, Louis Réau, André Pératé, Paul Vitry, Louis Gillet et Jean Babelon l'art du xviiie siècle en France jusqu'en 1750, puis en Italie, en Allemagne, en Scandinavie, en Russie et dans les Pays-Bas ; aujourd'hui MM. Schneider (pour l'architecture), Vitry (pour la sculpture), Réau (pour la peinture) traitent de l'art français de 1750 à 1789 ; puis, embrassant tout le xviiie siècle, MM. Paul Biver et Henry Marcel étudient l'art anglais ; M. Pierre Paris, l'art espagnol et l'art portugais ; M. Conrad de Mandach, l'art suisse ; Mlle Jeanne Duportal, la gravure en tous pays ; M. Léon Deshairs, la tapisserie, M. Roger de Félice, le mobilier. Les gravures qui ornent presque chaque page et reproduisent — souvent pour la première fois — toutes les œuvres essentielles que cet art charmant a produites chez nous et à l'étranger ajoutent encore à l'intérêt et à la valeur du texte et rendent ces deux volumes particulièrement précieux.

C'est surtout par cet attrait de l'illustration que se recommande l'*Histoire de l'art* depuis les temps préhistoriques jusqu'à nos jours due à M. Elie Faure (Paris, G. Crès édit. ; 4 vol. in-8°, 100 fr.) dont une nouvelle édition, revue et augmentée, vient de paraître. Nous avons déjà parlé ici même de cet ouvrage lors de son apparition (1) et n'avons rien à retirer de notre première appréciation. Si nous rendons hommage à l'effort que représente la réalisation d'un aussi vaste programme et au talent d'écrivain de M. Elie Faure, il faut bien dire cependant que cette histoire, envisagée avant tout par l'auteur, suivant ses expressions, comme « le récit lyrique de l'aventure spirituelle des hommes acharnés à conquérir le mystère qui les habite », ne saurait, malgré l'adjonction des tableaux synchroniques placés à la fin de chaque volume et qui suppléent un peu, par la liste des événements et des œuvres d'art à la même époque dans les différents pays, à l'absence presque complète de documentation dans le texte (mais ces tableaux eux-mêmes ne doivent être consultés qu'avec prudence, car on y retrouve les mêmes erreurs que nous avions signalées dans la première édition), tenir lieu d'un bon manuel, simplement mais sérieusement rédigé, et convenir à ceux qui désirent s'instruire réellement. Mais on feuillettera avec plaisir ces quatre volumes abondamment illustrés (et où une table de gravures serait bien utile) qui nous montrent sinon toutes les créations essentielles de l'art (nous regrettons de nouveau de ne pas trouver dans cette réédition « augmentée » des chefs-d'œuvre comme la *Victoire*

(1) V. *Mercure de France*, 1er août 1922, p. 793.

de Samothrace, la *Vénus de Milo*, la *Lionne blessée* assyrienne et bien d'autres), du moins nombre d'œuvres peu connues.

Après ces grands ensembles historiques, arrivons aux tableaux de détail. Les monographies d'artistes se font de plus en plus nombreuses, et chaque année voit d'autres collections s'ajouter à celles qui existaient déjà. La fin de 1924 a donné naissance à trois nouvelles. L'une, intitulée « Maîtres anciens et modernes » (Paris, éd. Nilsson, vol. in-16 à 10 fr.), est dirigée par M. Gustave Geffroy et, à en juger par les premiers volumes que nous avons reçus et d'après les noms des auteurs annoncés pour les volumes suivants, a ceci de particulier que, tracés moins par des historiens et des critiques de profession que par des littérateurs — voire des femmes de lettres — et des artistes, les portraits qu'elle nous donnera seront, plutôt que des biographies documentées, des évocations de la personnalité et de l'œuvre des maîtres. C'est, du moins, le caractère distinctif des trois volumes que nous avons sous les yeux : *Léonard de Vinci*, par l'agréable polygraphe qu'est M. Camille Mauclair; *Ribera*, par le journaliste roussillonnais, très familier avec l'Espagne, Edouard Conte, émule en lyrisme de M. Elie Faure ; *Philippe de Champaigne*, par Mme Stanislas Meunier, — livres d'une lecture intéressante, illustrés de 24 reproductions hors texte en photogravure, et qui plairont sans doute au grand public auquel ils sont destinés, mais qu'il n'aurait pas été superflu de documenter d'une façon plus rigoureuse et plus précise (1).

C'est par un souci contraire que se distingue et se recommande une autre collection de volumes, d'ailleurs beaucoup plus importants et plus luxueux, qui, elle, se limite aux « Maîtres du moyen âge et de la Renaissance » et que dirige M. Edouard Schneider. Abandonnant le système des ouvrages taillés tous sur le même patron, de format restreint et de prix modeste, qui ne permettent pas tous les développements nécessaires ni des reproductions suffisantes, il se propose de nous apporter sur ces maîtres — ce seront, pour la première série, Fra Angelico, les Primitifs siennois, le Primatice, Piero della Francesca, Dürer, le Tintoret, Vermeer, le peintre et graveur nancéen Jacques Bellangé, Breughel le Vieux, les frères Le Nain, — des études complètes, dues à des spécia-

(1) A cause de cela, il serait souhaitable que, dans les légendes des gravures, le titre de l'œuvre représentée fût suivi de la date de son exécution. — Il faudra aussi, dans une deuxième édition du *Léonard*, corriger plusieurs fautes dans l'orthographe des noms propres (l'Ermitage de Saint-Pétersbourg ne s'écrit pas « Hermitage » comme le crû des côtes du Rhône ; Ambrogio « da Predi » s'appelle en réalité « de Predis » ; « Buonarotti » doit être remplacé par « Buonarroti », etc.) et — faute qui pullule aujourd'hui dans tous les livres et jusque dans les revues les plus sérieuses — des traits d'union semés comme au petit bonheur entre l'adjectif « saint » et le nom qui le suit, presque tout le monde d'ailleurs, à l'heure qu'il est, semblant ignorer la règle qui prescrit l'emploi ou l'abstention de ce signe.

listes qui, en même temps, seront des écrivains de valeur, et dans lesquelles à un texte rigoureusement scientifique, suivi en appendice de la liste chronologique des œuvres, d'une bibliographie complète, d'index et de tables minutieusement établis, s'ajouteront des planches nombreuses reproduisant en phototypie la plupart des œuvres du maître. Le premier volume, *Fra Angelico da Fiesole*, dû à M. Schneider lui-même et présenté avec infiniment de goût (Paris, Albin Michel, in-4, 168 p. av. 48 planches, 90 fr. ; éd. de luxe sur Hollande et sur Japon à 330 et 660 fr.) offre le modèle parfait de ce que doivent être ces ouvrages. Familiarisé de longue date avec l'art italien, ayant fait dans la péninsule de nombreux et longs séjours et s'y étant pénétré profondément de l'œuvre de l'angélique moine de Fiesole, M. E. Schneider était admirablemen préparé à nous donner, en complément du délicieux petit volume consacré au saint par M. Henry Cochin, le portrait amoureusement tracé de l'artiste. Il l'a suivi pas à pas dans toute son existence : à Vicchio, où il naît en 1387, à Florence, au couventde Saint-Dominique de Fiesole à Cortone, au couvent florentin de Saint-Marc, qu'il va fleurir de ses fresques divines et qui est devenu aujourd'hui le musée central de son œuvre, puis à Rome près d'Eugène IV et de Nicolas V, enfin à Orvieto, et chacune des œuvres créées successivement par le pieux artiste dans ces divers endroits est l'objet d'une étude approfondie où la sensibilité la plus fine et la plus tendrement compréhensive, mettant bien en valeur la fusion intime opérée entre l'art du peintre et la foi de son cœur, sait rendre tout le charme des originaux et en faire goûter pleinement la délectable saveur. Ces œuvres, M. E. Schneider en donne ensuite la liste par musées et collections (1), et les plus belles sont reproduites à la fin du volume en 48 planches qui, grâce à la perfection du procédé héliotypique, en rendent toutes les finesses.

La troisième collection, consacrée, elle, spécialement à « l'Art français », est dirigée par un érudit, M. Georges Wildenstein, qui s'est déjà classé, par deux volumes ayant pour sujet les peintres Aved et Louis-Gabriel Moreau, parmi nos bons historiens d'art. Il nous donne aujourd'hui une monographie d'un autre artiste célèbre du XVIIIe siècle : *Lancret* (Paris, Les Beaux-Arts, G. Servant éd. ; grand in-4, 184 p. avec 214 reprod. hors texte en héliotypie ; 75 fr.) Les qualités que chercheront à réunir les ouvrages publiés dans cette collection sont, nous dit M. G. Wildenstein, « l'abondance et la sûreté dans l'information, l'ordre et la clarté dans la présentation, la pertinence et la sobriété dans le commentaire », et voici le plan auquel il s'est arrêté:

(1) Il nous permettra de lui signaler qu'il y manque, pour le Louvre, le délicieux *Ange* provenant de la donation Victor Gay.

une biographie suivie d'une étude d'ensemble sur l'œuvre ; puis un tableau chronologique — avec citation des textes contemporains les concernant — des principaux faits de la vie de l'artiste et de ses œuvres ; ensuite un catalogue critique de toutes celles-ci, offrant sur chacune tous les renseignements désirables et suivi de la reproduction des plus marquantes, parfois en pleine page — au nombre ici de 214 (1) — enfin, un index de tous les noms cités. C'est, on le voit, avant tout, un instrument de travail — quoique, en même temps, un ouvrage de luxe, cependant d'un prix modique — que nous offre M. Wildenstein. Les historiens y trouveront tout ce qu'ils peuvent souhaiter, et les simples amateurs se délecteront à regarder ces charmantes compositions de l'émule de Watteau, ces *Fêtes galantes* dont les plus belles peut-être son- exilées à Potsdam et à Berlin et auraient dû être, en dépit du *veto* de M. Lloyd George, exigées par nos trop faibles négociateurs avec les Watteau et les autres œuvres françaises des mêmes collections royales prussiennes comme une compensation — bien faible — des sauvages destructions opérées sur notre sol pendant la guerre.

Enfin, voici un autre ouvrage excellent du même genre et plus important encore : *Jacques Callot*, par M. G. Lieure, avec introduction par M. F. Courboin, conservateur du Cabinet des estampes (Paris, éd. de la « Gazette des Beaux-Arts » ; gr. in-4). Ici l'auteur, le plus parfait connaisseur qui soit en France de Callot, qu'il étudie depuis plus de vingt ans, se propose de nous donner successivement le catalogue raisonné de l'œuvre du maître, trois volumes (750 fr. en souscription ; 900 fr. à l'apparition de l'ouvrage ; tirage à 300 exemplaires) ou plus de 1.340 planches hors texte en phototypie reproduiront toutes les estampes connues de Callot, soit environ 1350 sujets, et 18 autres planches représenteront les filigranes des papiers des premiers états, puis, dans une seconde partie, la vie de Callot. Sur les trois volumes, comprenant douze fascicules, du catalogue, quatre fascicules sont déjà parus, donnant la reproduction de 299 gravures, accompagnée de leur description et d'un commentaire critique rappelant l'origine de chaque pièce et les souvenirs qui s'y rattachent, rectifiant les erreurs parfois commises à son sujet, retraçant l'histoire des cuivres et indiquant leur, dimensions, énumérant les divers états avec les moyens de les reconnaître, décrivant les filigranes, signalant les copies, notant les prix de vente les plus récents, etc. Nul doute qu'un pareil ouvrage, véritable monument élevé à la gloire de l'artiste que sa verve, sa fantaisie et sa

(1) Il aurait été désirable, en contre-partie du renvoi dans le catalogue aux numéros des reproductions, d'ajouter sous celles-ci un renvoi aux numéros du catalogue : on se reporterait ainsi plus facilement à la description et à l'historique qui en sont données précédemment.

science technique classent parmi les plus grands maîtres, ne trouve près des amateurs le succès qu'il mérite — et qu'il a d'ailleurs obtenu.

AUGUSTE MARGUILLIER.

ARCHÉOLOGIE

Marcel Poëte : *Paris, de sa naissance à nos jours*, Auguste Picard. — Etienne Ambrée : *Le Domaine de la Ville-Gontier*, « Le Réveil Fougerais ». — Raymond Peyronnet : *Méditerranée*, J. Peyronnet. — Jacques Meurgey : *La place des décorations dans les armoiries des Villes de France*, Lefebvre-Ducrocq, Lille.

Dans une introduction qui est à elle seule un travail de poids, — et la revue abondante de ses sources — M. Marcel Poëte nous dit quelles furent ses intentions en écrivant l'ouvrage dont il a donné un premier volume sur : **Paris, de sa naissance à nos jours**. C'est un exposé « historique et social », comme les projets d'avenir que doit présenter l'ouvrage.

M. Marcel Poëte a pu le préparer longuement, et nous le suivrons avec plaisir, — au moins dans la partie rétrospective de cet abondant ouvrage. Mais on trouvera peut-être que M. Marcel Poëte a commencé un peu tôt son histoire de Paris. Après un chapitre sur la situation géographique et des considérations topographiques, il parle abondamment, en effet, des périodes géologiques et des courants commerciaux de l'époque gauloise. Comme on le sait pourtant, le ramassis de huttes qui prit le nom de Lutèce prend enfin figure de ville à l'époque romaine : c'est le moment où l'on bâtit les Thermes du boulevard Saint-Michel, un théâtre sur l'emplacement du lycée Louis-le Grand, les arènes de la rue Monge, — lesquelles d'ailleurs paraissent indiquer qu'au temps de leur construction, la population de Lutèce était beaucoup plus considérable qu'on ne l'a admis jusqu'alors. La ville romaine ne semble pas toutefois avoir occupé un plus large espace que du boulevard Saint-Michel à la place Maubert. Au sud, Lutèce s'étendait à peu près jusqu'au jardin du Luxembourg et son approvisionnement d'eau potable était fourni par le primitif aqueduc d'Arcueil, qu'établirent les conquérants. Les constructions de la vieille Lutèce paraissent remonter à Tibère. La ville étendit des faubourgs, entre autres vers la Bièvre ; et du côté de l'église Saint-Médard, on a découvert tout un cimetière chrétien, avec des tombes remontant à la

fin du IIIe siècle. Lutèce était d'ailleurs traversée par une grande voie qu'a remplacée la rue Saint-Jacques et qui traversait la Cité, venant rejoindre la route qui devint ensuite la rue Saint Martin. On y place des épisodes de la légende de saint Denis ; ainsi est-il rapporté, en 1432, que l'église Saint-Etienne-des-Grès, rue Saint-Jacques, marque un des endroits où il passa, ainsi que l'église Saint-Denis de la Chartre, dans la Cité, où l'apôtre fut tenu en prison, et où Jésus-Christ lui-même vint le faire communier. Au IVe siècle et quand vint la menace des invasions barbares, Lutèce s'installa surtout dans l'île de la Cité, à l'abri d'une solide muraille. Le long de la Seine s'étendra bientôt la voie qui prendra le nom de rue Saint-Honoré et rue Saint-Antoine et formera avec la voie Nord-Sud ce qu'on appelle *la Croisée de Paris*. Dès le règne de Clovis et de ses successeurs, il est aussi parlé des « monceaux » Saint-Jacques et Saint-Gervais, îlots d'habitations entre lesquels passe la voie remontant au nord qui deviendra la rue Saint-Martin. On nous parle aussi bientôt de la fondation de la basilique des Saints-Apôtres, où vinrent reposer Clovis et Clotilde et qui fut ensuite l'abbaye de Sainte-Geneviève, quand le corps de la sainte y eut été déposé. Plus tard, Childebert Ier fit élever la basilique de Saint-Vincent, puis Saint-Germain-des-Prés après l'inhumation de l'évêque de Paris en 576. C'est du même temps que doit dater Saint-Julien-le-Pauvre, qui subsiste proche de la Seine Sur la rive droite paraissent avoir encore existé une église Saint-Gervais, sans doute sur l'emplacement actuel ; et sur la voie montant vers Saint-Denis, une église du même nom, plus tard le prieuré fortifié qui devint à l'époque moderne le conservatoire des Arts et Métiers. Dans la Cité fortifiée, comme on l'a vu, c'est l'église épiscopale et « le palais », siège antérieurement du tribunal romain et qui deviendra le Palais de Justice.

Dès le temps de l'évêque Marcel, l'église qui deviendra la cathédrale est « debout avec tout un cortège de maisons », tandis que l'ancien palais romain devenait le siège du pouvoir royal mérovingien, lorsqu'il séjournait dans la ville. Vers le milieu du XIXe siècle, on exhuma les restes de la primitive cathédrale, — sous le parvis Notre-Dame actuel, et qui s'étendaient sur une longueur de 35 mètres environ. Paris continue d'ailleurs à s'étendre et, vers les IXe et Xe siècles, on voit apparaître les églises

Saint-Merry et Saint-Jacques, cette dernière dont il ne nous reste qu'une tour. Sur la rive gauche, c'est Saint-Séverin, qu'on cite vers le milieu du xie siècle, mais qui devait exister dès l'époque carolingienne ; Saint-Etienne-des-Grès, vers le xe siècle. Demain, c'est Notre-Dame-des-Champs au faubourg Saint-Jacques signalée dès le xie siècle et qui semble bien antérieure. C'est Saint-Germain-le-Rond ou Saint-Germain-l'Auxerrois remontant peut-être au ixe siècle, etc.

Cependant, on avait vu se succéder les Mérovingiens, puis les Carolingiens, et, avec ces derniers, les invasions normandes, qui vinrent battre, assiéger Paris (885-886). C'est de cet événement, on le sait, que datent la popularité et la grandeur des comtes qui prirent en main, de concert avec l'évêque, la défense de la capitale. Mais Paris reprend une vie nouvelle après cette crise et l'avènement des Capétiens. On nous parle dès cette époque des divers métiers exercés dans la ville. Avec le xie siècle, nous assistons à l'organisation des premières corporations : bouchers, crieurs de vin, marchands d'eau, etc.. Bientôt, ce sont des industries de luxe qui prennent de l'importance et s'établissent par exemple à l'orée du Grand-Pont sur la rive droite. — M. Marcel Poëte consacre un long chapitre, d'ailleurs, à donner la physionomie de Paris sous Louis VI et Louis VII, de même qu'il a parlé abondamment des étudiants qui peuplent surtout la rive gauche, — du Paris de l'Université. Il est bientôt question du « port » qui est son centre commercial dès les xiie et xiiie siècles. Il est aussi question du rôle joué par les foires et principalement celle du Lendit. Il est encore question plus loin du rôle joué par la bourgeoisie de Paris durant les xiie et xiiie siècles et de l'importance de l'argent. On nous décrit l'aspect du quartier situé entre le Petit et le Grand-Châtelet aux xiiie et xive siècles, puis le Paris de la rive droite et les quartiers de la périphérie, — de même qu'il est question bientôt du peuple parisien et de son initiation à un rôle politique ; des relations entre le Roi et la ville aux xive et xve siècles ; des effets de la guerre de Cent ans sur l'organisation urbaine et les changements survenus. C'est enfin la physionomie de Paris à cette époque, etc.

C'est à ce moment que s'arrête le premier volume de M. Marcel Poëte. Son ouvrage, on peut s'en rendre compte, n'est d'ailleurs pas une histoire de Paris, mais son commentaire au point de vue

de son développement à travers les siècles. — Il restera toujours à discuter si ses transformations, ses agrandissements successifs, qui continuent, ont été un bienfait ou une calamité. Nous sommes toujours disposés, en présence des grandes capitales modernes, à considérer leurs développements comme un progrès. Cependant la disproportion entre ces villes gigantesques, absorbant une grande partie de la population, et le reste du pays, menace d'en épuiser la substance. Si l'on ajoute que des éléments de beauté qui ont contribué autrefois à la décoration des villes tendent de plus en plus à être remplacés par des apports d'une banalité navrante, il sera plus facile de comprendre que beaucoup d'entre nous n'ont aucune tendance à se réjouir des transformations de Paris.

Mais je n'ai pu donner qu'un aperçu bien insuffisant de l'ouvrage de M. Marcel Poëte, — qui doit d'ailleurs comporter plusieurs volumes et sur lequel il ne sera pas inutile de revenir.

§

Après cet ouvrage abondant et qui résumera sans doute la longue vie de travail de M. Marcel Poëte, je m'arrêterai volontiers sur la brochure de M. Etienne Aubrée, concernant **Le domaine de la Villegontier** *près de Fougères*, — dont nous parlions du reste récemment. Le travail dont nous parlons a surtout été réalisé grâce à des documents de la bibliothèque de Fougères, — un volumineux dossier portant pour titre : *Famille de la Villegontier*. La terre qui porte ce nom est située près de la forêt de Fougères et ne relevait autrefois que des ducs de Bretagne. Il y avait là un fort château, dont on voit encore quelques restes. L'origine des seigneurs de la Ville-Gontier semble remonter à un Gontier signalé au XIIe siècle, et la famille compte un évêque de Saint-Malo (de 1317 à 1333).

La suite des seigneurs de la Ville-Gontier est donnée jusqu'à l'époque moderne, — naturellement avec des alternatives diverses (1826).

Les seigneurs possédaient une deuxième seigneurie, celle de *la Tendrais*, dont il ne reste que quelques murailles d'une chapelle. Le château a été remplacé au XVIIIe siècle par une « maison de campagne ». — Dans la cour de l'ancien manoir de la Ville-Gontier, s'élève un calvaire de granit curieusement sculpté ;

ce calvaire se trouvait primitivement près du village de la Dorissais, en Lécousse. Le dernier châtelain le fit transporter près de la rivière alimentant le grand étang, devant le pignon d'une étable. Ce calvaire, qui doit être classé, remonte à 1581. Sur les quatre faces du socle sont représentées des têtes de mort.

Une chapelle de La Tendrais, « fondée d'une messe par semaine », au XVIIIe siècle, existe encore près des bâtiments reconstruits. Elle s'élève près du second étang et porte sur la façade deux léopards défendant les « restes d'un écusson ». C'est un joli édifice où l'on retrouve le tracé d'une fenêtre ogivale, mais qui disparaît derrière des adjonctions modernes. Récemment (1923) cette propriété a été vendue; et l'on a dispersé les fermes, moulins, bois, etc... Le château de la Ville-Gontier et la ferme de la Haute Ville-Gontier, c'est-à-dire le premier manoir de la famille et celui de La Terrais, ont été acquis par un industriel de Paris, — et l'auteur, après avoir déploré le changement, termine en formulant le souhait que le nouveau propriétaire maintienne l'intégralité du domaine.

§

Une intéressante plaquette : **Méditerranée**, a été consacrée par M. Raymond Peyronnet, secrétaire de la *Société de géographie d'Alger*, à discuter de curieuses questions se rapportant au monde antique et aux civilisations dont la mer intérieure du vieux monde fut le véritable foyer. L'expédition des Dardanelles a ramené l'attention sur le site de Troie que retrouvait au dernier siècle l'Allemand Schlieman, épicier enrichi, qu'une belle passion pour l'archéologie grecque poussa aux découvertes les plus intéressantes. C'est à propos d'un travail de M. Félix Sartiaux, — dont nous avons analysé ici un remarquable volume sur les villes mortes de l'Asie Mineure, et, entre autres questions discutées, on retient surtout celle qui concerne le sens véritable de la guerre dont le vieux poète Homère a chanté les héros et qui fut surtout une guerre économique et politique, amenée par les compétitions des peuples d'alors.

Une seconde dissertation de M. R. Peyronnet a trait à la Grèce ancienne et surtout à son caractère général.

La civilisation grecque a été surfaite, nous déclare l'auteur ; l'unité du peuple grec, sa constitution en une nation homo-

gène, n'ont jamais été obtenus. Son histoire n'est que celle de différentes villes qui eurent plus ou moins la suprématie. Le fait peut être exact, mais il est quand même puéril d'opposer aux Vieux Hellènes, dont la civilisation rayonne encore sur le vieux monde de la Méditerranée, des sauvages comme les Germains que nous vante Tacite en son opuscule qui n'est d'ailleurs, on l'a déjà dit, qu'une sorte de pamphlet contre la société de son temps. A la suite de cette thèse, — défendable et discutable comme toutes les thèses, — M. Raymond Peyronnet nous parle de *l'Odyssée*, du voyage d'Ulysse dans la Méditerranée, qui fut bien à l'époque la découverte d'un monde, mais surtout fantaisiste. Il est parlé aussi d'Orphée, de Pythagore, des mystères d'Eleusis, des cérémonies mystérieuses et sanglantes pratiquées à Carthage, etc.

Pour terminer, M. Raymond Peyronnet nous parle encore du don de prophétie, des miracles, des théories qui peuvent les expliquer et des religions de l'antiquité, — tous sujets qui ont préoccupé le monde littéraire, il y a quelque trente ans, comme nous le constations récemment encore, et qui ont fait noircir bien du papier.

§

A propos des distinctions héraldiques qui ont été accordées après la Grande-Guerre de 1914 à certaines villes de France, M. Jacques Meurgey est revenu sur la question, d'ailleurs curieuse, des blasons municipaux dans une très intéressante publication : **La place des décorations dans les armoiries des villes de France.**

L'origine des armoiries municipales remonte, on le sait, au mouvement communal du XIIe siècle. Le sceau communal fut, avec le beffroi et les armoiries, la marque des franchises, des droits, — d'ailleurs toujours relatifs — des libertés acquises par la ville.

Les armoiries municipales furent naturellement d'une infinie variété tout en se rattachant à quelques types principaux : Limoux et Biarritz offrent l'image de saint Martin ; Beaume, la déesse Bellone qui devient plus tard la Vierge Marie ; Dijon, le maire à cheval et les échevins ; Toulouse, l'église Saint Sernin et le château Narbonnais ; Bayonne et Verdun, une cathédrale for-

tifiée ; — ou même des cocasseries comme à Biarritz la pêche à la baleine. A propos des pièces ou meubles héraldiques adoptés à différentes époques, on peut citer le porc-épic de Blois qui date de Louis XII ; mais on trouve également un pont dans les armes d'Orthez, de Cahors ; Bordeaux porte une cloche et Avignon des clefs ; Arcachon, des pins ; Montivilliers, un lézard, du fait que la vieille petite ville est baignée par la Lézarde ; Saint-Germain-en-Laye porte le berceau de Louis XIV ; Carpentras (Vaucluse), un mors en souvenir d'un mors illustre fait d'un clou de la Passion. Pourrières a dans ses armes le monument de Marius, qui y défit dans une bataille de trois jours les hordes des Cimbres et des Teutons. Les noms des villes sont souvent traduits en blason avec les procédés enfantins du rébus : Forges-les-Eaux, une enclume ; Château-Renard, un château et un renard ; Pontoise, un pont sur l'Oise, etc. Et, parmi les curiosités de ce genre, figurent des choses bizarres, — c'est ainsi qu'une ville porte une scène de pêche.

Mais il ne doit pas y avoir là qu'une énumération. M. Jacques Meurgey a voulu discuter le placement, dans les villes qui ont été décorées, des insignes de la Légion d'honneur.

La première remise d'une décoration à une ville a eu lieu sous Louis XV, nous dit-on : saint-Quentin reçut du Roi la croix des Mayeurs, représentant d'un côté le chef du Saint et de l'autre une épée et une clef passées en sautoir avec la devise : *Fidelitatis praemium* (1716). — Mais cet exemple est, je crois, unique. Trente-six villes — dont une belge, Liége, sont aujourd'hui décorées de la Légion d'honneur. En 1815, trois villes furent décorés par Napoléon Ier : Châlons, Tournus, Saint-Jean-de-Losne.

En 1864, Napoléon III décora Roanne pour sa défense en 1814. De 1870 à 1913, douze villes furent encore décorées pour leur résistance à l'ennemi. C'est Châteaudun, Saint-Quentin, Belfort, Rambervilliers, Dijon, le village de Bazeilles, Paris, Lille, Valenciennes, Landrecies, Saint-Dizier, Péronne.

A la suite de la dernière guerre, vingt villes doivent être ajoutées à cette liste qui compte Liége, Verdun, Bitche, Reims, Dunkerque, Strasbourg, Phalsbourg, Arras, Lens, Cambrai, Douai, Longwy, Bapaume, Nancy, Metz, Béthune, Soissons, Thionville, Château-Thierry et Noyon.

M. Jacques Meurgey discute assez longuement sur la place à

prendre par la croix de la Légion d'honneur dans les écus comme meuble héraldique. Des opinions diverses ont été déjà données à ce propos, mais s'il était permis d'en juger, peut-être pourrait-on dire que la croix de la Légion n'a pas à prendre place dans l'écu, où elle est une sorte d'anachronisme, mais par exemple au-dessous en sautoir. Lorsque Saint-Ouen — le fait date, je crois, du maire Godillot — adopta le collier de l'ordre de l'Etoile, il en entoura son blason et en fit un « accessoire ».

Enfin, détail amusant, les villes qui, pendant la Révolution, brûlaient allègrement leurs titres féodaux, demandèrent par la suite avec le même entrain à Napoléon I[er] l'autorisation d'ajouter des aigles à leur blason et à Louis XVIII des fleurs de lys. Le roi accorda le renouvellement ou la concession d'armoiries, mais fit payer les pétitionnaires.

L'intéressante publication de M. Jacques Meurgey, tirée à petit nombre et qui reproduit diverses figures héraldiques, a été rédigée pour une conférence faite à la *Société historique, archéologique et artistique du Vieux Papier*.

CHARLES MERKI.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Sur une lettre inédite de Michelet à Taine. — On connaît la définition que Taine donna de l'œuvre de Michelet dans le premier article qu'il lui consacra (*Revue de l'Instruction Publique*, février 1855, et *Essais de critique et d'Histoire*, p. 97-112) :

> M. Michelet est un poète, un poète de la grande espèce... Son histoire a toutes les qualités de l'inspiration : mouvement, grâce, esprit, couleur, passion, éloquence, elle n'a point celles de la science : clarté, justesse, certitude, mesure, autorité Elle est admirable et incomplète, elle séduit et ne convainc pas. Peut-être, dans cinquante ans, quand on voudra la définir, on dira qu'elle est l'épopée lyrique de la France.

Si ce texte explique bien Michelet, il caractérise excellemment Taine : clarté, justesse, certitude, mesure, autorité, n'est-ce pas tout lui ?

Tous deux forment en effet un contraste frappant. Sans doute, ils ont en commun le goût des idées générales, le besoin des grandes explications et l'esprit de système. Sans doute, ils font

également *vivre* la science, ils savent animer les abstractions et ils ont, à des degrés d'ailleurs différents, l'amour de la couleur et du symbole. Mais entre ces deux écrivains presque parents d'origine et voisins de terroir (Michelet était Ardennais par sa mère), entre ces deux esprits graves et vigoureux, nourris de la pensée allemande, épris de philosophie et de morale, quelle dissemblance profonde !

Le plus âgé des deux paraît, à vrai dire, le plus jeune. En 1855, Michelet a cinquante-sept ans et Taine n'en a que vingt-sept. Mais celui-ci est déjà le penseur calme et serein qui a conçu la théorie de l'*Intelligence*. Michelet est toute fièvre et tout éclat, toujours tendu, frémissant, jamais en repos. Chez Taine, quand on le regarde, ce qui frappe, c'est le front large et vaste, aux tempes bien renflées. Sous la crinière blanche de Michelet, on ne voit que l'étincelle ardente et rapide qui passe au fond des yeux bleus. Michelet est un sensible, Taine un méditatif. Le premier est un lyrique, le second un logicien. Michelet est tout expansion, tout élan : il se donne Taine est tout recueillement, toute concentration : il saisit l'univers, mais c'est aussi pour le donner. Il ne se livre point comme Michelet. Son style ne l'emporte pas, il en est maître. L'un est l'enthousiasme, l'autre la discipline. L'un est un révolutionnaire, l'autre sera un constructeur. Celui-là a l'âme ardente d'un pèlerin, d'un spiritualiste à la recherche de Dieu ; celui-ci est un positiviste paisible, et pourquoi chercherait-il Dieu puisqu'il a trouvé la science ? Michelet est le dernier des Romantiques, Taine est le fondateur du naturalisme, le maître de la pensée moderne. Voilà ce qu'il faut avoir à l'esprit, quand on relit le premier essai de Taine sur la *Renaissance* de Michelet (tome VII de l'*Histoire de France*) : ici, c'est, au fond, la seconde moitié du XIXe siècle qui juge la première, le positivisme qui juge ou croit juger le romantisme.

Le grand historien ressentit d'ailleurs avec vivacité la critique de ce jeune écrivain dont le nom lui était inconnu la veille, mais dont le talent ne lui échappait pas. Ce n'était pas la première fois, certes, qu'on lui reprochait de manquer d'objectivité (comme on dit aujourd'hui), et il en était un peu agacé. « C'est poétique, lui avait déjà écrit Sainte-Beuve, à propos du tome III. Est-ce juste historiquement ? » Il répondit donc à Taine assez sèchement, justifiant son attitude avec une concision presque dédai-

gneuse que peuvent excuser et son âge et sa gloire. Il aurait pu être le professeur de son critique et il enseignait au Collège de France, lorsque celui-ci était élève à l'Ecole normale.

Voici sa lettre dont le brouillon se trouve encore dans ses papiers.

A M. Taine rue [du] Dragon (sans date).

Monsieur,

Vous m'avez accablé d'éloges comme *écrivain*, et votre article est très fort et très sérieux sauf qu'il est partial en un sens.

Seulement, nouveau dans la critique, vous ignorez encore que ce nom de *poète* que vous me décernez est justement l'accusation sous laquelle on a cru jusqu'ici accabler l'historien. Ce mot a répondu à tout.

J'ai eu beau donner à l'histoire une base sérieuse et positive dans une infinité de points. Exemples : l'histoire de la banque (dans mon livre de la Réforme), le budget de Philippe (dans les guerres de religion, etc.). L'élection de Charles-Quint, traitée politiquement par Mignet, l'a été par moi *financièrement*, c'est-à-dire dans la vérité.

On n'en a pas moins écrit partout que j'étais historien *d'une heureuse imagination*.

Je vous salue cordialement et vous prie de croire à ma gratitude.

J. MICHELET.

Quelques mois plus tard, en juillet, Taine publiait son second article, à propos de *la Réforme* (tome VIII de l'*Histoire de France*). Il ne paraît pas avoir été très impressionné par la lettre qui précède. Il va droit devant lui, conduit par son idée — « la faculté maîtresse » — et, après avoir montré que Michelet avait trop d'imagination, il l'analyse et la définit « l'imagination du cœur ».

Sans doute, l'historien a insisté sur l'originalité et la valeur de sa documentation (« L'élection de Charles-Quint, traitée politiquement par Mignet, l'a été par moi financièrement, c'est-à-dire dans la vérité »), et Taine semble ne pas l'oublier. Mais à quoi sert, dit-il, cette pénétration historique, si la vérité ainsi découverte est cachée sous « une parure étincelante d'allégories et de métaphores ». Pour la comprendre, il faut faire effort, « dépouiller les faits de leur apparence oratoire». Il copie le début du chapitre IV sur la vente des indulgences et l'élection de Charles-Quint, et il se tourne vers le lecteur, lui demandant « s'il est aisé de l'entendre au premier coup ». Il faudrait au préalable « chan-

ger la fantasmagorie d'images en récits simples et en raisonnements nus ». Cette histoire a besoin d'être « traduite ».

Je ne sais si Michelet a répondu à ce second article. Il eût été piquant de retrouver d'autres lettres des deux correspondants. Mais il n'y a aucune lettre de Taine dans les papiers de Michelet et il n'y a, dans ceux de Taine, d'après son héritier M. Paul Dubois, que « cinq ou six *billets* de Michelet sans intérêt ou d'ordre privé ».

Il semble, en tout cas, que Taine ait soumis à l'historien les épreuves de son troisième article, consacré à l'*Oiseau* et publié en juillet 1856, à en juger par le compte rendu de sa première entrevue avec Michelet (Taine, *Vie et Correspondance*, éd. Hachette, II, p. 133) : « M. Michelet m'a fait l'extrême honneur de me rendre visite au sujet de mon *Oiseau*. Il est jeune au possible. Quelle vigueur de vitalité ! Très joliment vêtu, très propre et un beau sourire. Je lui avais fait plaisir, principalement en faisant voir ses procédés littéraires, le chant de sa phrase et en laissant sa collaboratrice dans une ombre discrète. »

Dans la suite, les relations entre les deux écrivains furent excellentes, et Taine fut souvent invité chez Michelet. On l'y rencontrait avec Henri Martin et Saint-René Taillandier, et le grand historien tenait en haute estime celui qui, pour ses débuts, l'avait choisi comme objet d'étude et qui devenait rapidement le maître de la critique contemporaine.

JEAN-MARIE CARRÉ.

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

L'épopée de Tahiti. — Nous avons reçu, sur ce point d'histoire de la Guerre, la nouvelle lettre suivante :

Brest, le 28 janvier 1925

Monsieur le Rédacteur en Chef,

Ce n'est pas sans une émotion profonde que les anciens Tahitiens de 1914 ont lu, dans votre numéro du 15 janvier, une chronique de M. Jean Dorsenne, au sujet des premiers jours de la guerre en Océanie. Certes il ne manquerait pas de personnes plus qualifiées que moi pour relever les assertions de cet article qui voudrait abîmer la mémoire de notre ancien chef, le commandant Destremau ; et je suis convaincu que des voix autorisées sauront défendre, mieux que je ne pourrais le faire, l'honneur de ce nom sans tache ! Mais je vous demande cependant d'ac-

cueillir les quelques réflexions suivantes qui visent à mettre au point plusieurs détails, et surtout à montrer à vos lecteurs que « l'Épopée de Tahiti » est peut-être belle comme la légende, mais qu'elle est, avant tout, véridique comme l'histoire.

Je ne fais d'ailleurs aucune difficulté pour reconnaître que la critique initiale de M. Jean Dorsenne est parfaitement justifiée. Le récit de M. Claude Farrère est manifestement rempli de fantaisies destinées à lui donner plus de chaleur et de vie. Il ne s'agit évidemment pas d'un rapport officiel banal et anonyme. C'est l'œuvre d'un écrivain dont l'univers civilisé connaît et apprécie l'imagination débordante et parfois désordonnée. Et personnellement, j'avoue que les discours prêtés au jeune Salmon m'ont fait passer quelques heures de douce hilarité. Bien que j'aie souvent mangé du poisson pêché sous mes yeux par des indigènes lançant le javelot de la berge, j'admets aussi que les Tahitiens, qui sont des gens superpacifiques, ne se soient jamais servis de sagaies. Mais, quels que soient les dessins brodés par M. Farrère, il ne faut pas oublier que la trame de l'ouvrage a été tissée par le commandant Chack, qui avait à sa disposition toutes les archives du Service Historique de la Marine.

Et ici votre chroniqueur fait tout à fait fausse route. Il attaque le fond même de l'article de la *Revue des Deux Mondes*, en avançant que ses auteurs ont eu entre les mains des documents inexacts.

Or il est tout d'abord certain que c'est Destremau qui a seul pris ou fait prendre les mesures assurant la sécurité de la colonie. Je ne citerai qu'un détail : Destremau désirait que les amers de la passe, indispensables pour entrer dans la rade, fussent supprimés en permanence. Le gouverneur s'y opposa, en donnant l'assurance qu'à la première alerte le Service des Travaux Publics les détruirait instantanément. Mais le 22 septembre, la dynamite civile ne réussissant pas à ébranler les pylônes, il fallut que l'officier en second, dépêché par Destremau, fît à la dernière minute sauter les balises au moment où les croiseurs se présentaient sur l'alignement de la passe ; et si Tahiti fut sauvée du contact de l'ennemi, c'est à cette intervention suprême que nous le devons !

Il est non moins certain que le récit du bombardement lui-même est parfaitement exact dans l'article de MM. Farrère et Chack. Et je ne discuterai même pas les pauvretés de l'anecdote des « irréguliers », ni celles de l'histoire du drapeau blanc. Tous les Tahitiens savent que le factionnaire qui veillait sur le mât de pavillon du Gouvernement y avait été placé sur ordre de Destremau.

Mais il n'est pas possible de laisser dire par exemple que « un canonnier de *la Zélée*, impatient et belliqueux, lança un obus sur le *Scharnhorst* » ! En effet, *la Zélée* n'avait plus qu'un seul canon, le 100 AV,

dont les munitions, qui se réduisaient à 38 coups seulement, avaient été débarquées pour être utilisées par le canon de 100 de la batterie du *Faiéré* !

Il n'est pas non plus possible de laisser dire que *la Zélée* n'a pas été coulée volontairement. L'officier en second a longtemps gardé, et garde probablement encore l'original de l'ordre écrit reçu de Destremau, lui prescrivant de faire toutes les manœuvres prévues : déboulonner la coquille du condenseur, ouvrir les noyages des soutes et le collecteur d'eau de mer Certes, les obus boches aidèrent puissamment *la Zélée* à disparaître, et hâtèrent considérablement sa fin. Mais quand les premiers projectiles s'abattirent sur elle, elle s'enfonçait déjà ; et même si les croiseurs étaient entrés sans coup férir, ils n'auraient pu qu'assister impuissants à l'agonie de notre vieille canonnière, qui avait préféré le suicide au déshonneur du viol !

Enfin, l'on ne peut pas, sans bondir d'indignation, lire que Destremau, dominé par un entourage de jeunes gens, se serait laissé entraîner à des mesures dictatoriales. Car, si les midships, avec l'intransigeance de leurs vingt ans, manifestaient parfois de violentes fureurs, ces tempêtes laissaient Destremau absolument inébranlable, car c'était un Chef, qui savait prendre ses décisions et ses responsabilités à lui tout seul !

Votre chroniqueur cherche bien une diversion comique en parlant de réquisitions, d'eau de Cologne, de châles de soie : notons simplement qu'il a tort de reprocher à M. Farrère les excès d'une imagination fantaisiste...

Il critique aussi l'incendie du charbon, et prétend qu'il aurait été facile d'arrêter le sinistre. Toute personne qui a vu flamber un tas de 2.000 tonnes de charbon comprendra qu'il ne pouvait être question d'éteindre ce brasier, puisque je relève même dans mes notes que le 22 novembre on pouvait à peine commencer à y accéder, et qu'on était encore obligé de l'arroser copieusement pour en noyer les décombres, deux mois après l'incendie !

Mais ce ne sont encore là que des vétilles. La suite de cette histoire est bien plus pénible encore.

Dès le début d'août 1914, en effet, il était manifeste que deux conceptions de la guerre allaient s'affronter. La conception « militaire » d'une part, qui voulait faire à l'ennemi le plus de mal possible dans la modeste sphère où l'on pouvait agir, et qui pensait par exemple que la moindre avarie à un croiseur allemand pouvait le mettre définitivement hors de combat : bref, la conception des braves. Et, en face, la conception « civile », qui affectait de considérer Tahiti comme une ville ouverte, et qui trouvait tout naturel, en cas de menace ennemie, de se contenter d'une protestation platonique, comme le firent d'ailleurs

les gouverneurs allemands des Samoa et de Nouvelle-Guinée : bref, la conception défaitiste, la conception des lâches.

Et voici la raison profonde des frictions entre le commandant Destremau et le gouverneur. Après le bombardement, le gouverneur était complètement discrédité dans l'esprit de la population, qui considérait avec juste raison Destremau comme l'âme de la résistance, le sauveur de la colonie, et qui s'était prise d'une véritable passion pour les marins de *la Zélée*.

Mais il est probable que les choses auraient traîné en longueur, si, précisément, la question des biens allemands ne s'était pas posée avec une acuité brûlante. C'était à grand peine que l'on avait pu obtenir vers le 1er septembre la fermeture des magasins allemands. Mais, derrière leurs volets clos, les commerçants boches continuaient leur trafic sous la protection occulte des autorités. Destremau fut donc un jour informé que des instructions étaient parvenues officieusement à Tahiti pour la mise sous séquestre des biens ennemis, mais que le gouverneur, usant d'une bienveillance au moins exagérée, avait décidé de n'appliquer ces mesures qu'au reçu du *Journal officiel*, qui ne devait arriver qu'au prochain courrier. Avec sa franchise ordinaire, au lieu de faire le projet d'arrêter le gouverneur, Destremau s'en alla le trouver, et lui dit en substance : « Si j'ai un jour la preuve matérielle que vous avez montré, vis-à-vis de nos ennemis, une faiblesse coupable (pour ne pas dire davantage), je n'hésiterai pas une minute, et je ferai jusqu'au bout mon devoir de bon Français ».... Et ce fut la rupture.

Mais le retour en France n'eut rien de piteux ! Car, si les officiers quittaient Papeete les larmes aux yeux, et la rage au cœur, nulle honte ne faisait rougir leurs fronts. D'ailleurs, sans parler des témoignages de dévouement prodigués par l'équipage de *la Zélée*, les sentiments d'affection et de reconnaissance exprimés par la population tout entière de la colonie étaient une compensation suffisante aux calomnies répandues à profusion par l'entourage du gouverneur.

Aussi dois-je encore signaler la grave erreur commise par votre correspondant qui semble opposer les officiers aux colons et fonctionnaires. Or, si une grande partie de ces derniers partageaient de (gré ou de force) les façons de voir du gouverneur, par contre les colons français et les indigènes tahitiens comprenaient parfaitement qu'en temps de guerre, la consigne devait être de faire ouvertement le plus de mal possible à l'ennemi, quel que pût être le risque encouru !

Et je terminerai enfin cette trop longue intervention, en souhaitant que la critique laisse désormais reposer en paix notre cher et regretté commandant. D'ailleurs, les défaitistes de 1914 n'ayant pas été inquiétés, point n'est besoin pour eux de réhabilitation, ni d'amnistie. Que l'on épargne donc les injures à celui qu'ont terrassé les injustices, mais qu

a du moins eu la consolation de laisser à ses enfants un nom universellement respecté !

HENRI DYÈVRE,
Lieutenant de Vaisseau.

NOTES ET DOCUMENTS JURIDIQUES

L'affaire Blasco Ibanez et le retrait de la plainte du Roi d'Espagne. — Le mémoire ci-joint, rédigé par Me José Théry, avocat de M. Flammarion, éditeur du livre *Alphonse XIII démasqué*, a été déposé aux mains de M. Bacquart, juge d'instruction, le samedi 17 janvier 1925, dans l'après-midi.

Je proteste contre la plainte déposée contre moi par le Directoire et au nom du roi d'Espagne.

En 1921, par contrats que je tiens à votre disposition, M. Blasco Ibañez m'a cédé la propriété exclusive de publication en langue française de toutes ses œuvres futures.

Je prenais donc, en contre-partie, l'obligation de les publier.

Lorsqu'un éditeur a l'honneur d'être ainsi choisi par un auteur tel que M. Blasco Ibañez, dont la valeur morale égale la valeur littéraire, son devoir strict est de publier sans contrôle.

J'ai donc publié le volume *Alphonse XIII démasqué — La Terreur militariste en Espagne*, de même que j'aurais publié un ouvrage contenant des critiques, si vives fussent-elles, à l'égard d'un gouvernement issu d'une révolution.

J'estime que le livre en question est une œuvre historique, c'est-à-dire appartenant à un domaine où la discussion est libre.

A ce sujet M. Le Poittevin dans son *Traité de la Presse*, t. II, n° 748 s'exprime ainsi :

Il ne saurait y avoir délit dans l'expression des sentiments de l'historien qui rapporte des faits constatés par des documents soit officiels, soit publics, sans aucun esprit de haine et de méchanceté, dans le seul but d'éclairer ses concitoyens. — Il a même été décidé en ce sens que les écrits relatifs à une révolution, à la suite de laquelle un souverain a été déchu, ne constituent pas des délits de diffamation, tant qu'ils n'attaquent ce prince que relativement aux actes par lui faits en sa qualité de prince souverain ou relativement à ses projets et à ses préparatifs pour rentrer dans ses Etats, même à main armée. Il en est ainsi quel que soit l'esprit dans lequel ils sont rédigés, et quelque fâcheux que puissent être pour le souverain déchu les détails dans lesquels entre l'auteur.

Donc, même si l'ouvrage poursuivi était l'œuvre d'un écrivain français, je soutiendrais qu'aucun délit n'a été commis parce que l'historien a le

droit de publier et de commenter les faits qui intéressent l'histoire d'un pays.

Il s'agit là d'un droit imprescriptible et qui ne pourrait être sérieusement contesté dans une nation civilisée.

Il n'y a délit qu'autant qu'est relevée l'intention délictuelle. Or, si cette intention peut être présumée lorsqu'il s'agit de propos ou d'écrits concernant un particulier, elle est inadmissible dans le cas de critiques dirigées contre un gouvernement et son chef. L'un et l'autre, par la situation qu'ils ont volontairement prise, les responsabilités qu'ils assument, l'autorité qu'ils s'octroient, appartiennent à la critique historique.

Mais en la circonstance il s'agit de critiques historiques formulées par un sujet espagnol contre le gouvernement et le roi d'Espagne, et je prétends que l'article 36 de la loi du 29 juillet 1881 n'est pas applicable.

Manifestement, dans l'esprit du législateur, cet article constituait un acte de courtoisie internationale permettant au gouvernement de la République française d'exercer des poursuites contre un citoyen français sur la plainte d'un souverain étranger que ce citoyen français aurait offensé.

Il n'a pu être dans la volonté du législateur de mettre la justice française à la disposition d'un souverain étranger pour frapper un sujet de ce souverain qui, d'après son appréciation, l'aurait offensé.

M. Blasco Ibañez est sujet espagnol ; si son œuvre créée en langue espagnole constitue une offense au regard du Directoire et du roi d'Espagne, le débat ne doit avoir lieu qu'entre M. Blasco Ibañez et la justice de son pays.

La République française n'a pas à venger les injures que le roi d'Espagne pourrait subir d'un sujet espagnol.

L'interprétation que je donne à l'article 36 de la loi de 1881, une des lois fondamentales de la République française, n'est pas imaginée pour esquiver la responsabilité de l'édition poursuivie.

Elle est certainement conforme, je le répète, à la pensée du législateur ; de plus elle est également confirmée par les traditions concernant le traitement dont la pensée humaine, dans les temps modernes, a constamment joui au sein des nations civilisées.

Lorsque les proscrits républicains quittèrent la France après le coup d'Etat, ils se réfugièrent en Belgique et en Angleterre. Du lieu de leur exil, ils publièrent des œuvres diverses où ils appréciaient Napoléon III et ses actes en des termes dénués de modération. Victor Hugo, de Jersey, lançait dans l'univers et l'éternité *Les Châtiments* ; le représentant Schœlcher publiait à Londres deux livres ardents, *Les Crimes*

du Deux Décembre (1852), *Le Gouvernement du Deux Décembre* (1853).

Je ne crois pas que le gouvernement du roi d'Angleterre ait poursuivi ces républicains pour offense à l'empereur Napoléon III.

Alors comment imaginer raisonnablement que la liberté de penser et d'écrire, reconnue en 1852 par le gouvernement du roi d'Angleterre au profit de citoyens français, serait, en 1924, refusée par le gouvernement de la République française à un sujet espagnol ?

J'entends bien que, comme éditeur, je suis auteur principal du délit reproché. Mais derrière cette fiction de droit qui n'intéresse que la procédure, la réalité demeure.

Ce que le roi d'Espagne demande qu'on frappe, ce n'est pas l'éditeur, c'est le grand écrivain espagnol Blasco Ibañez.

Encore une fois, la justice française n'a pas à juger et punir les critiques formulées par un étranger contre le gouvernement de son pays.

Le mémoire qu'on vient de lire a été déposé, comme nous le disions plus haut, aux mains du juge d'instruction le samedi 17 janvier 1925.

La veille, à la tribune de la Chambre des Députés, M. Herriot déclarait que la justice suivait son cours.

Le mardi 20 janvier, à la même tribune, il annonçait que le roi d'Espagne avait retiré sa plainte.

RÉGIONALISME

LYON. — Exposition Puvis de Chavannes. — Acquisitions récentes. — Galerie des peintres modernes du Musée.

Le centenaire de **Puvis de Chavannes** a provoqué, au Musée de Lyon, une exposition de dessins du maître. Nous comprenons qu'il s'agissait d'honorer sa mémoire par un geste, non d'enrichir sa gloire en révélant une face ignorée de son génie. Dans ce cas, ces dessins n'eussent pas rempli leur mission. La plupart valent ce que vaut un bon dessin d'étude. Je ne dis pas d'école : on reconnaît la main de l'homme. Ce sont des travaux préparatoires, recherches de gestes et d'attitudes, découpages de groupes, exécutés avec lenteur et circonspection. Il y manque ces jaillissements de force intérieure qui rendent si émouvants les dessins de Delacroix, de Daumier, accrochés dans les salles voisines. Exceptons toutefois une petite gouache pour le *Pauvre Pêcheur*, quelques portraits d'homme au fusain et

surtout les esquisses à la plume de ses décorations où l'on voit naître, dans un fiévreux griffonnage, l'idée première des œuvres d'Amiens, de Marseille, de la Sorbonne, de l'Hôtel de Ville.

Mais ces souvenirs intéressent plutôt le professionnel que le public. Pour que celui-ci rende vraiment hommage au maître lyonnais, il eût été préférable de couvrir d'un moelleux tapis l'escalier de pierre et de conduire, par des flèches, les pèlerins jusqu'au second étage, devant *le Bois Sacré*, *l'Inspiration Chrétienne*, *la Vision Antique*. Inculquer aux visiteurs le respect de ces fresques eût été œuvre pie, car j'ai bien peur qu'un grand nombre ne les tiennent pour travaux de maçon. Remercions cependant les organisateurs de cette exposition : toute justice rendue aux artistes de la ville est tellement exceptionnelle !

En quittant cette salle pour passer dans la Galerie des Peintres Modernes, j'ai revu une série de bustes (terres-cuites, grès, plâtres patinés) de Jean Carriès, qui connut autour de 1890 quelques beaux succès à Paris et à Lyon, où ses œuvres sont peut-être encore prisées de quelques collectionneurs. Il est curieux de constater, une fois de plus, comme la province élit mal le plus souvent ses célébrités. Les bustes de Carriès, sortes de gargouilles tarabiscotées, semblent destinés aux cabarets artistiques de Montmartre, du temps de l'Exposition universelle. Qu'ils sont nombreux dans ce lieu où ne figure encore qu'un torse minuscule de Maillol !

Innovation heureuse : les œuvres qui entrent au Palais des Arts font désormais un stage dans une salle destinée aux **acquisitions récentes**. Il ne s'agit point d'un passage au purgatoire. Je crois à une discrète attention réservée aux amis du Musée.

En ce moment, une tache de lumière luit sur le mur de droite, un Bonnard admirable, vert, orangé, violet, dont le choix fait honneur à la Commission des Musées. Elle fut moins heureuse avec deux paysages, l'un de Jules Flandrin, en plâtre, l'autre de Zingg, en carton, et moins encore avec une *Marine* de Dupré, article en solde, tartine noirâtre qui n'ajoutera rien à la collection des maîtres de 1830 Par contre une *Eglise* d'Utrillo, solide maçonnerie blanche sur des plans verts et bleus, marquera bien sa place dans la **Galerie des Peintres Modernes**.

Celle-ci, peu à peu, se nettoie, se purifie. En attendant leur

départ aux greniers, nous voyons disparaître, dans les coins sombres, les envois de l'Etat : Geoffroy, *les Résignés* ; Bouché, *Paysage* : Wallen, *Sœurs de Charité veillant un enfant*. devant quoi les gardiens parfois exercent leur verve : « Mesdames, Messieurs, voyez, c'est blanc sur blanc, la chose la plus difficile en peinture... »

Et ces premières exécutions nous remplissent d'espoir : ne sera-t-il point possible de réserver un sort pareil aux quatres ou cinq toiles d'Henri Martin qui vraiment gâtent nos murs ? Un de ces désagréables crépis s'étale à la cimaise sous une *Vue de Rouen* de Marquet, qui exige la place. A quand la revision des valeurs ? Voici un *Paysage* inconsistant de Lebourg. La présence de cette œuvre est difficilement justifiable. Nous admettons à la rigueur, et faute de mieux, l'entrée d'une toile médiocre d'un artiste représentatif de son temps. Mais Lebourg ne pratiqua qu'un impressionnisme de camelote et son nom ne fut mêlé à nulle bataille. Notons en outre que le Musée de Lyon attend encore un Pissaro, un Guillaumin. Et un Matisse. Je ne cite pas Cézanne, hors de prix aujourd'hui. Mais il y a une vingtaine d'années, le Musée eût pu acquérir pour peu de chose (mille francs, crois-je) une nature-morte que le maître d'Aix avait envoyée au premier Salon des Artistes Lyonnais.

Pour compenser, le Musée s'orna, en 1908, d'une *Cérémonie Religieuse à Assise*, de Lucien Simon (2 m. 50 × 3 m. 50, à vue d'œil). Dans son livre sur François Vernay, qui parut l'année suivante, Henri Béraud écrivit à ce sujet :

Voyez le grand tableau de M. Lucien Simon, que la Commission des Musées vient d'acquérir à prix d'or, me suis-je laissé dire. La science remarquable, certes, du peintre boulevardier, est établie jusqu'au bord du cadre. On ne saurait découvrir une maladresse. Mais on chercherait en vain un travail intérieur. Le Monsieur qui vous parle n'a vraiment qu'une chose à vous dire et, quand vous l'avez entendue, vous pouvez vous retirer. Ces jeux de brosses sont des jeux de mots, ces arrangements des calembours. C'est « épatant », rien de plus. L'odeur qui s'en dégage n'est point celle du Louvre, c'est celle de Montmartre.

Depuis le jour où Béraud portait sur cette façade un jugement aussi sévère, l'impression de vide et de creux s'est aggravée encore, car, en fait de virtuosité, on nous a montré beaucoup mieux. Heureusement, pour notre consolation et notre jouissance, voici les *Laveuses*, la *Joueuse de Guitare* de Renoir, puis,

alentour, des paysages de Sisley, un rouge Gauguin, un *Printemps*, une *Falaise* de Monet, des Fantin-Latour, une *Vieille Femme* de Vuillard, un beau ciel de Boudin, un portrait de Carrière, une nature-morte d'Albert André. Pièces de choix. Evidemment, il a été impossible d'éviter le cadavre de Henner, un très académique Besnard : *Jésus-Christ au Jardin des Oliviers*, une grisaille de Duhem, une chose d'Ernest Laurent. Concessions à l'art officiel ! Et deux grandes toiles de Jacques-Emile Blanche : *la Panne* (côté dames, côté messieurs), gravures en couleurs pour *l'Illustration*.

A la suite, de nombreux artistes étrangers vivotent dans une pénombre familiale. C'est bien le moment de poser la question. Pourquoi sont-ils ici ? S'il existe une partie morte dans le Musée, la voilà bien. J'énumère : Edwin Scott, Miss B. How, R. de Zinbaurre, Ghiatta, Sterriadi, etc..., anglais, espagnols, roumains, qui ne sont, à tout prendre, que les déchets de la peinture française. Et l'on admet mal, après cet étalage, la mise en pénitence des peintres lyonnais actuels dans un petit couloir où ils paraissent honteusement dissimulés. Avouons d'ailleurs que l'école locale ne saurait être plus complètement trahie : peintres de troisième ordre (David Girin, Beysson...) En outre, il existe dans l'œuvre de ceux qui méritent la place (Pourchet, Sénard) de bien meilleurs morceaux. On constate aussi l'absence injuste de quelques noms : Etienne Morillon, Louis Bouquet, Jacques Laplace, Antonin Ponchon, etc... Ce ne sont pas des débutants. Ils ont fait leurs preuves.

Quelqu'un me souffle : « Si la Commission des Musées accepte les jeunes, il lui faudra prendre un tas de vieilles croûtes qui n'attendent que ce moment pour exiger leur entrée au Palais des Arts. » Diable ! Est-il donc impossible d'éliminer galons et médailles ? La Commission des Musées, voire le Conservateur, sont-ils dépourvus de toute indépendance ? Nous n'osons croire à telle obligation. D'ailleurs, aujourd'hui que la presse lyonnaise compte plusieurs critiques avertis, cela n'irait point sans quelque tapage, Attendre que nos plus excellents peintres soient morts pour acheter leurs œuvres, c'est, outre se priver d'eux pendant longtemps, renouveler une erreur ancienne. Nos maîtres du siècle dernier ne vendaient pas cher leurs toiles. Aujourd'hui, elles sont passées dans les mains des marchands qui n'attendent que la demande

pour élever les prix aux plus hautes altitudes. Profitons donc du moment pour accueillir les plus intéressants de nos peintres d'aujourd'hui. Quant aux maîtres morts, il serait souhaitable d'organiser au Musée une collection nombreuse des coloristes lyonnais du XIXe siècle. Seignemartin mis à part, ils sont assez mal représentés : Lepagnez, Guichard, Baudin, Jacques Martin. En particulier, Louis Carrand et François Vernay, qui pourraient dépasser leur célébrité locale, n'occupent point la place qu'ils méritent. Le jour où leurs œuvres constitueraient un ensemble important, nul voyageur ami des arts ne pourrait traverser Lyon sans rendre visite à cette salle. Ainsi la ville, rendant possible cet hommage à ses deux plus grands artistes, réparerait-elle, tardivement hélas ! son ingratitude envers eux.

MARIUS MERMILLON.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

Charles van Lerberghe : *Lettres à Fernand Severin*, Renaissance du Livre. — Georges Rodenbach : *Evocations*, Renaissance du Livre. — J.-J. Van Dooren : *Le miracle de vie*, Editions Gauloises. — Yvonne Herman-Gilson : *Le Rossignol de Maraille*, Renaissance d'Occident. — *L'exposition Léon Pichon* au Musée Plantin d'Anvers. — Théâtre du Marais : *La Nouvelle Cendrillon*, par J. Barrie. — Mémento.

Grâce à la publication de sa correspondance, Charles van Lerberghe, que l'on appela le poète au crayon d'or, vient de parachever le portrait qu'en marge de son œuvre nous avions tracé de lui. Ses **Lettres à Fernand Severin** qui viennent de paraître ne sont en effet qu'un commentaire intime des *Flaireurs*, des *Entrevisions* et de *La Chanson d'Eve* dont elles expliquent la genèse, la tendance et l'esprit, et rien n'illustre mieux le drame éternel de la conception poétique que ces pages familières datées de tous les coins d'Europe et où les émotions du voyageur se subordonnent toujours à l'état de grâce du poète. « Je ne vis qu'en songe... Je me sens exilé », écrit-il à son ami, qui lui reprochait le manque de vie de ses poèmes...

Ce songe adorable, à peine formulé, qui se déroule en lumineux méandres dans l'œuvre qu'il nous a laissée, il le prolonge dans sa vie quotidienne, et toutes ses lettres, qu'elles relatent une promenade à la campagne, une visite dans un musée ou une confidence amoureuse, l'attestent avec une sorte d'orgueil voilé.

Si la mélancolie que l'on y rencontre tire son origine de quel-

ques soucis matériels, ses plus pures joies, il les découvre dans la fugace contemplation d'un visage de jeune fille, dans l'eurythmie d'un paysage ou dans une parfaite communion d'idées avec ses amis. Généreux comme un enfant, aucune pensée mauvaise ne l'effleure : qu'un de ses compagnons de lutte comme Verhaeren ou Maeterlinck conquière la gloire, et le voilà transporté d'allégresse. C'est à Maeterlinck qu'il confie la révision de ses manuscrits, c'est avec Mockel et Severin qu'il discute le titre de son premier recueil, c'est Severin encore qui connaîtra dans sa première ébauche le sujet de *La Chanson d'Eve*.

Vaguement conscient de sa fin prématurée, il est déjà au delà de la vie et n'aspire qu'à la lumière et à l'amour. Aucune ombre ne traîne après lui. Les fées et les anges — les seuls êtres qu'il ait réellement aimés — défendent le seuil de sa demeure et c'est de leurs sourires et de leurs murmures qu'il emperlera la trame de son verbe humain. Tout cela il s'efforce de l'expliquer à Fernand Severin, dont l'esprit réfléchi s'inquiète parfois du brouillard lumineux où se complaît la pensée de son ami :

La beauté à mes yeux,lui écrit-il, est toujours plus ou moins voilée. Certaines de mes filles sont un peu de petites Isis. Et parmi les règles d'art que j'ai toujours observées, il y a celle d'Egard Poe, reprise par Baudelaire, *qu'il n'y a pas de beauté sans une certaine étrangeté*, sans un certain air de mystère.

De cette beauté mystérieuse il pare aussi le visage de l'amour. Sans le connaître, il s'est, en effet, tracé de lui une suave et rigoureuse image. Les vierges de Burne Jones et de Botticelli hantent ses rêveries et c'est à qui leur ressemblera, à qui alliera dans son regard leur inquiète allégresse et leur béatitude, qu'iront ses prédilections.

La Psyché des *Entrevisions* et l'Eve de la *Chanson*, van Lerberghe les aura perpétuellement cherchées dans la vie et l'on trouve, dans presque toutes ses lettres,l'écho de cette ineffable et décevante poursuite. Depuis sa jeune voisine jusqu'à la Miss B... avec qui il ébaucha un bref roman à Florence, tous les visages féminins, un instant surgis à son horizon sentimental, sont des visages de jeunes filles qui, pour n'avoir été qu'entrevus, participent bien plus du songe que de la vie.

Pèlerin d'un irréel bonheur, chaque fois il s'arrête, contemple la providentielle passante, s'émeut, reconnaît en elle la fille de

ses plus beaux songes, s'approche, va prononcer les paroles décisives, tremble et hésite devant celle qu'il croit la messagère, s'agenouille... et se retrouve dans une décevante solitude.

Un seul jour, quand il se relève, il trouve une main appuyée à la sienne et c'est l'exquise idylle florentine qui, durant quelques mois, va lui donner l'illusion du bonheur conquis.

On est peu fixé sur les raisons qui y mirent fin. La peur de l'amour n'y est certes pas étrangère, si l'on se reporte au passage d'une lettre qu'il écrivait quelques années auparavant.

Si encore l'essentiel de la vie était pour elle (la femme) l'amour, ce ne serait pour nous qu'un léger malheur, mais c'est bientôt, après la courte saison d'amour, tout autre chose : le ménage, les enfants, les relations à faire, la situation dans le monde, un ensemble de considérations qui peuvent se résumer en un mot : l'argent...

D'où je conclus, sans vouloir appliquer ces considérations à personne, que si on veut consacrer les quelques années qu'on a à vivre sur la terre à s'élever, à devenir un peu ce qu'on a rêvé aux jours si généreux de la jeunesse, si l'on veut, du moins, ne pas déchoir, il faut rester solitaire, absolument, il faut aussi rester libre.

Il y a tout lieu de croire cependant qu'une des raisons capitales de sa rupture avec Miss B... fut cette volupté éprouvée par certaines âmes dans l'inaccomplissement prémédité de leurs plus hauts désirs. Plus que tout autre, van Lerberghe, si étranger à la vie, devait considérer cette apparente défaite comme une revanche de l'esprit.

Mais s'il négligea les satisfactions passionnelles de l'amour, il y découvrit un ferment d'exaltation qui devait constamment imprégner sa sensibilité et son jugement.

Aussi ses lettres, même les plus familières, acquièrent-elles un incomparable accent lyrique et, pour peu qu'il condescende à une confession, ses notes sur la musique, la peinture et la sculpture, sa conception du poème et ses pages sur Goethe, Anatole France et Henri de Régnier s'éclairent de la même clarté que ses poèmes.

Ainsi se confirme l'idée que nous nous faisions de lui quand, dans les *Entrevisions* et *La chanson d'Eve*, il entr'ouvrait les portes de son paradis. C'est sous la figure d'un ange, dont il partage la grâce et la suavité, qu'il nous apparaît, et s'il ne fit que passer parmi nous, il nous aura baignés d'assez de lumière

pour nous consoler de l'avoir perdu. Dans une de ses lettres, datée de Munich (1er octobre 1900), van Lerberghe écrivait :

« Lorsque Rodenbach eut lu les naïfs sonnets (il y en avait plus de cent !) qui contenaient toute ma première jeunesse, il me dit que le mot qui les résumait le mieux, et que j'aurais par conséquent à prendre pour titre, était *Résignation*. Cela paraît étrange, quand on songe aux vers que j'ai publiés depuis, et je crois, à peu près incompréhensible. Au fond c'est très juste, et Rodenbach avait vu très clairement en moi ce second moi dont je parle. »

Georges Rodenbach fut en effet le révélateur de Charles van Lerberghe, qu'il avait rencontré à Gand en compagnie de Grégoire Le Roy : les deux jeunes gens lui avaient montré leurs premiers vers et, du coup, Rodenbach s'en était enthousiasmé.

Maurice Maeterlinck ayant imité leur exemple, Rodenbach consacra au trio gantois, dans *La Jeune Belgique* du 5 juillet 1886, un article admiratif intitulé *Trois Poètes*, qui fit sensation dans les milieux littéraires.

On retrouve cet article prophétique dans un volume paru à *La Renaissance du Livre* sous le titre **Evocations** et qui, grâce à la piété de M. Pierre Maes, « groupe un ensemble d'articles et d'études littéraires que Georges Rodenbach avait dispersés dans diverses publications belges et françaises ».

La publication de ce livre aura coïncidé avec le vingt-cinquième anniversaire de la mort du poète.

A vrai dire, si elles réveillent à propos son souvenir, ces *Evocations* n'ajoutent rien à sa gloire et ne feront pas oublier l'artiste exquis du *Règne du Silence*.

Sans doute, leurs pages descriptives où l'imagination du poète fait miroiter la grâce un peu mièvre de ses images, ont un charme désuet qui plaira aux âmes délicates, mais les études littéraires que Rodenbach consacre aux romanciers et aux poètes de son temps pèchent par un manque de clairvoyance assez troublant chez un écrivain d'habitude plus subtil. Bon prophète en ce qui regarde van Lerberghe, Maeterlinck et Le Roy, il se montre peu sensible au génie de Mallarmé et de Rimbaud, qu'il traite avec une désinvolte condescendance.

Par contre, il a des aperçus ingénieux sur la poésie verlainienne et ce mot juste sur l'œuvre de Laforgue :

Œuvre unique et qui assure à Laforgue une place certaine, le rang inaliénable d'un Hamlet enfant.

Ce que l'on ne peut, dans tous les cas, pas lui dénier, c'est la générosité : Il s'en trouve mainte preuve dans son livre. Quelle que soit l'école dont ils se réclament, Rodenbach aime à dépister chez les poètes les plus nouveaux « les trouvailles de sentiment » et « la floraison des images », et, malgré sa haine pour les décadents, dont *La Vogue* lui semble le moniteur, il n'hésite pas à rendre hommage au merveilleux artiste des *Complaintes*.

Cet amoureux du modernisme, partisan non déguisé de certaines audaces lyriques, serait sans doute un peu étonné des tendances de la poésie actuelle qui, loin de s'attacher, comme il le prévoyait, aux subtilités de la sensation, affirme avec un fier dédain l'inutilité de ces jeux stériles.

Un de nos jeunes poètes les mieux doués proclamait récemment son indifférence pour l'œuvre de van Lerberghe.

Les *Six Poèmes* et les *Parenthèses* que publia, il y a quelques mois, M. J.-J. Van Dooren, auraient pu étayer cette déclaration. Mais voici que dans **Le Miracle de Vie**, M. Van Dooren abandonne les principes de sa dernière technique. Il prend soin, il est vrai, de nous avertir que ce recueil, écrit avant 1914, n'a point subi l'épreuve de sa nouvelle esthétique. Peu nous importe s'il s'impose par d'autres qualités. Or, il se fait que le sentiment lyrique abonde dans *Le Miracle de Vie* et que jamais M. Van Dooren n'a écrit meilleurs vers.

A moins de parti pris, comment du reste, aurait-il pu résister au charme du sujet qu'il s'est choisi? *Le Miracle de Vie* est le Miracle des quatre saisons, avec toute la série des impressions et des images qu'inspire leur retour éternel.

M. Van Dooren s'abandonne à leur charme et à leur mélancolie. Cela suffit pour nous satisfaire et nous prouver que, même sans étiquette d'école, M. Van Dooren sait rester un poète.

Louons aussi Mme Yvonne Herman-Gilson qui, dans **Le Rossignol de muraille**, affirme les qualités de ses précédents recueils.

On y entend battre, s'émouvoir, tressaillir ou chanter un cœur charmant.

Si mes vers ne sont pas joyeux
C'est que je ne chante bien

Qu'avec des larmes dans les yeux
Et une blessure au cœur.

On dirait une strophe de l'*Intermezzo*.

Et de fait, sans qu'ils s'en inspirent, c'est à la poésie de Heine que font souvent penser les vers de Mme Gilson. Simples et poignants, sans recherche aucune, parés d'images instinctives bien plus que d'habiles trouvailles, ils s'effeuillent en petites chansons, tantôt pathétiques comme l'aveu dont ils prolongent l'émoi, tantôt heureuses comme le rêve qu'ils illustrent.

Poésie de femme assurément où les sens trouvent plus de place que l'esprit et qui emprunte à sa frénésie ses plus évidentes qualités. Les vers que Mme Gilson consacre à la vie familiale sont parmi les meilleurs de son livre.

Ils débordent de tendresse fleurie et dissimulent, sous leur lyrisme un peu sauvage, la rigueur du cycle auquel ils se condamnent.

Mais que peut-on demander à une source et à un rossignol de muraille, sinon d'éterniser leur chanson ?

Ces jolis vers sont édités par *La Renaissance d'Occident* avec un soin louable. Format commode, mise en page soignée, papier suffisant, tout concourt à satisfaire le bibliophile indulgent d'après-guerre. Qu'il est regrettable pourtant de ne pas voir nos éditeurs s'inspirer de leurs grands ancêtres et de devoir souvent déplorer le sort de nos poètes, réduits à enfermer leurs trésors dans de piteux écrins !

Les maîtres-imprimeurs sont rares en Belgique et les beaux livres nous viennent presque tous de l'étranger.

Le Conservateur du *Musée Plantin* d'Anvers semble avoir compris le danger. Il a pris l'initiative d'exposer dans sa glorieuse maison, pour l'édification de nos marchands de livres, les œuvres de tous les grands éditeurs de l'Europe actuelle.

M. **Léon Pichon** a ignauré la série. Du 15 au 31 janvier, on a pu contempler à côté des plus belles éditions plantiniennes, les admirables ouvrages du maître-imprimeur et graveur parisien.

Ce parfait artiste, qui offrit à tant de poètes l'hospitalité de sa demeure, put saluer sans humilité son illustre confrère anversois de qui il prolonge, en nos jours sans honneur, le génie ordonné et la grâce non pareille.

Il faut bien reconnaître que, si le goût de la belle édition s'est peu à peu émoussé, la faute en est aux éditeurs eux-mêmes. Les uns soucieux de gros tirages, les autres insuffisamment préparés aux exigences de leur métier, ont lancé sur le marché trop de monstres pour que le public ait eu le courage de s'insurger.

Il n'est pas rare de rencontrer aujourd'hui, dans les meilleures bibliothèques, des chefs-d'œuvre honteusement trahis par des éditeurs de fortune et qui satisfont néanmoins les exigences spirituelles de leurs admirateurs.

Les plus jolis doigts s'accommodent d'innommables papiers et toutes les typographies sont bonnes au liseur professionnel. Alors que l'on exige de la mise en scène théâtrale le maximum de luxe et d'élégance, le texte de la pièce que l'on vient d'applaudir enfouit sa lumière dans un livret sans valeur.

Il en sera sans doute ainsi de **La Nouvelle Cendrillon**, que vient de représenter le *Théâtre du Marais*. Ces quatre actes de Sir J. Barrie, traduits par Jules Delacre, empruntent pourtant au monde enchanté des contes une grâce assez subtile pour tenter le crayon d'un Dulac ou d'un Rackham.

Leur réalisation scénique a été assurée par Jules Delacre, l'infatigable acteur-directeur du *Marais*, et c'est tout dire. Les décors sont à la fois naïfs et exquis, la distribution excellente, et grands comme petits enfants y trouvent une source d'émotion lyrique que dédaignent trop souvent les auteurs français.

Cette histoire d'une pauvre petite servante qui, se croyant Cendrillon, s'endort un beau soir au coin d'une rue pour assister en songe au bal de cour où l'attend le Prince Charmant et qui se réveille sur un lit d'hôpital d'où vient la tirer le policeman amoureux qu'elle avait reconnu sous les atours de l'héritier royal, résume tout l'humour et toute la sentimentalité britanniques que l'on aimait chez Charles Dickens et que l'on retrouve non sans plaisir chez Sir Barrie.

Il y a quelque audace à conter aujourd'hui des histoires de la mère-grand aux enfants désabusés que nous sommes, et plus d'ingénuité encore à les opposer aux histoires au gros sel que nous servent les théâtres du Boulevard.

Audace et ingénuité sont apanages de poète. J. Delacre, qui l'est resté, n'a eu garde de se démentir et le succès qui salue *La Nouvelle Cendrillon* atteste, pour la confusion des philo-

sophes, la prééminence de l'innocence et de la bonté au fond de toutes les âmes.

Mémento. — M. Médard Verburgh, un de nos bons peintres, qui depuis quelques années s'était tenu à l'écart des expositions, vient de faire une rentrée sensationnelle à la Galerie Manteau. Par leur puissance et leur harmonie, ses natures mortes et ses marines prennent place parmi les plus belles productions de la peinture contemporaine.

— *La Bataille Littéraire* suspend sa publication : on regrettera la disparition de cette vaillante revue où s'affirma le talent de D.-J. d'Orbaix, Emile de Bongnie et Herman Grégoire.

— *La Renaissance d'Occident*, la plus copieuse, sinon la plus variée de nos revues, publie dans son numéro de février le début de *La Tragédie Espagnole*, de Thomas Kid.

— *Le Disque Vert* fait paraître un curieux fascicule où quelques écrivains français et belges expriment leur opinion sur *Le Suicide*.

— Dans *Le Thyrse* du 1er février, M. Léon Chenoy consacre une intéressante chronique au *Chant funèbre pour les morts de Verdun*, de H. de Montherlant.

GEORGES MARLOW.

LETTRES ESPAGNOLES

La situation politique et les écrivains. — Jean Florence et Miguel de Unamuno. — Mémento.

Le problème politique domine en ce moment toutes les préoccupations qui ont trait à l'Espagne. L'esprit le plus apolitique, s'il rejette avec dégoût toute œuvre d'art conçue dans une intention impure, ne peut s'empêcher d'estimer que cet ensemble de pensées et d'expressions diverses, si libres soient elles, que nous appelons la culture d'une race, porte en soi la virtualité d'une action sociale et morale, et qu'en particulier la culture espagnole souffre en ce moment une sorte de dégradation, à cause du désaccord où se trouvent ses plus hauts représentants et le peuple qui continue de supporter le gouvernement qu'on lui a imposé.

Un des traits caractéristiques de l'Espagne, — et l'un de ses malheurs, — est que cette race si vive, si personnelle et si grave, capable de ces mouvements spontanés si profonds et si directement émouvants qui apparaissent dans ses manifestations populaires, dans ses mœurs traditionnelles et à certains moments de son histoire nationale, se trouve séparée, on ne sait par quel néant, des individualités puissantes qu'elle a miraculeusement

produites, mais qui ne peuvent faire figure que de prophètes prêchant dans le désert. La vie intellectuelle n'atteint pas les masses, se développe dans une atmosphère raréfiée et un sublime et vain isolement. On a souvent cité le cri tragique de Larra : « Ecrire à Madrid, c'est pleurer. » N'importe quel écrivain d'aujourd'hui peut répéter le même cri. José Ortega y Gasset, l'un des plus brillants penseurs qui soit aujourd'hui en Europe, l'a repris. L'artiste désintéressé aussi bien que le savant et le technicien, le spéculateur aussi bien que l'écrivain qui cherche à ses idées une portée pratique, ne trouvent devant eux aucun public capable de donner à leurs ouvrages cette vie nouvelle qui, peu à peu, métamorphose tout produit de l'esprit, en fait quelque chose d'exemplaire et dont son auteur lui-même ne soupçonnait point les applications.

Si ce peuple ne participe pas à la vie intellectuelle que pourtant il inspire et qui fait, aux yeux de l'Europe, son dernier honneur, il faut ajouter qu'aucune vie civile ne l'anime non plus et qu'il est tout aussi vain de chercher à démêler en lui une aspiration politique. Seule, la Catalogne a su créer des mouvements collectifs et former, d'accord avec ses traditions spirituelles, une atmosphère politique d'où fatalement jaillira quelque orage. Mais c'est avec une indifférence profonde et surprenante que le reste de l'Espagne a accueilli le naissance trouble du Directoire, ses promesses, auxquelles les faits ont donné immédiatement des démentis aussi formels que des injures, et cette série d'actes arbitraires et burlesques par quoi il s'est rendu comparable au gouvernement d'Ubu-Roi. On pense à la phrase de Joaquin Costa, l'un des hommes qui rêvèrent du réveil de l'Espagne, où il parle de « l'immense troupeau qui regarde, indifférent, les yeux morts et stupides, ses conducteurs jouer sur son destin, sa liberté et sa peau... » Mais on ne saurait préjuger de l'avenir, ni des réactions possibles et des ressources d'une race énigmatique et violente, ni du résultat final que peut amener une situation aussi paradoxale : un gouvernement qui, ayant persécuté les intellectuels et repoussé les parlementaires, ne peut absolument s'appuyer que sur un état-major quotidiennement battu.

En attendant, il nous faut suivre les efforts d'un groupe vivant d'écrivains qui, exilés en France, se sont unis pour tenter de former un courant d'opinion et rendre une âme et un honneur

à leur pays. Ils se sont groupés autour de **Miguel de Unamuno**, Blasco Ibañez et l'ancien député aux Cortès Eduardo Ortega y Gasset, pour fonder un journal, *España con honra*, et répondre à la campagne que le Directoire mène contre eux en Espagne et à l'étranger. On les a taxés d'antipatriotisme, on a débaptisé les rues qui portaient à Bilbao le nom de Miguel de Unamuno, à Valence celui de Blasco Ibañez, les deux noms, certes, les plus glorieux de l'Espagne littéraire d'aujourd'hui. Un procès a été entrepris, en France même, contre ce dernier, procès que le roi a eu le bon esprit de suspendre, car il eût été le procès public de son gouvernement : on imagine en effet le retentissement qu'aurait pu avoir la parole de Blasco, — qui est aussi un des orateurs les plus ardents, les plus sonores et les plus puissants de notre époque, — se faisant d'accusé accusateur. Le Directoire a même essayé de fonder à Paris un organe, qui pût répondre auprès du public français aux attaques de ses illustres adversaires. Mais la francophilie de Blasco Ibañez et de Miguel de Unamuno pendant la guerre a été trop éclatante, et les amitiés qu'ils comptent en France sont trop nombreuses pour qu'un malentendu puisse être fomenté. C'est en vain que, contre ces deux hommes, on a cherché à élever la renommée d'un feuilletoniste qui signe les ouvrages qu'il publie du nom de *El Caballero Audaz*. Il est difficile de faire un sort au *Caballero Audaz* : celui-ci est, auprès des écrivains français, complètement discrédité, et ce n'est pas M. Camille Pitollet qui le sauvera (1).

§

Je veux m'arrêter sur une étude de **Jean Florence**, ce jeune critique mort à la guerre, dont M. Jean Royère vient de recueillir pieusement les articles dans sa collection de la *Phalange* (*Le Litre et l'Amphore*). Jean Florence, qui appartint à une génération si généreuse et si prête à contribuer à la formation d'un nouvel esprit européen, fut l'un des premiers à découvrir Miguel de Unamuno, et il est extraordinaire de constater la précision avec laquelle il a su mettre le doigt sur les points essentiels de

(1) Ce *Caballero Audaz* vient de publier une brochure où je me trouve si spirituellement injurié que, vraiment, je ne sais que répondre. Le *Caballero Audaz* me soupçonne, entre autres choses, de ne pas avoir un seul de ses livres dans ma bibliothèque. Voilà qui est faire preuve d'une étonnante sagacité.

la doctrine unamunienne et sur les traits particuliers à l'Espagne qui expliquent cette doctrine. Aujourd'hui que cette doctrine et sa position, relativement aux grands courants d'idées européens, commencent à nous apparaître, cette étude est à relire et à méditer, car on ne saurait mieux définir la singularité du génie espagnol, les raisons pour lesquelles celui-ci n'a pas connu les préoccupations qui ont amené la Réforme, la Renaissance, la Révolution et la Philosophie moderne, et les formes sous lesquelles ce génie espagnol s'est constitué une véritable philosophie impossible à cataloguer dans des sommes et des traités, mais plus vivante peut-être, plus émouvante et plus directement, plus brutalement humaine que tous les dogmes dont a vécu jusqu'à nos jours la civilisation occidentale. « L'âme espagnole, écrivait Jean Florence, a un poids spécifique plus lourd que les autres âmes nationales. » Cette *philosophia hispanica*, c'est Miguel de Unamuno qui l'a retrouvée et exprimée.

Mémento. — A. Hernandez Cata : *La Casa de Fieras*, Mundo Latino. Bien qu'hispano-américain, M. Hernandez Cata, qui vit à Madrid, a toujours été tellement mêlé à la vie littéraire espagnole qu'il doit trouver place sous la présente rubrique. De l'œuvre, très riche, de cet écrivain, je ne citerai aujourd'hui que *La Casa de Fieras*, un bestiaire qui s'ouvre sous l'égide de Michelet, Fabre, Kipling, Abel Bonnard, Jules Renard, Maeterlinck, Colette, sans oublier Apollinaire et Charles Derennes. C'est en effet à toute une littérature que ce livre fait suite si modestement, mais je dois me hâter de dire qu'il n'est pas déplacé auprès de ses prédécesseurs. Un charme très personnel s'en dégage, et une ingéniosité des plus vives s'y joue pour notre plaisir. — Les amis de José de Ciria y Escalante ont publié en une élégante plaquette les vers délicats de ce jeune homme arraché à la poésie. — Dans le numéro de décembre 1924 de la *Revista de Occidente*, un pathétique et fier article de José Ortega y Gasset sur la position solitaire où se trouve de plus en plus confiné le penseur, et la formation, par le commerce qu'entretiennent entre eux les penseurs européens et le besoin qu'ils ont de confronter leurs inquiétudes, d'un cosmopolitisme intellectuel plus puissant et plus fécond que tous les efforts de la S. D. N. Il est dommage de résumer aussi hâtivement que je le fais des pages très belles, très complexes et très profondes qui méritent d'être traduites et longuement commentées, et dont on peut attendre la suite avec impatience. — Il faut citer l'interview de Blasco Ibañez publiée par la *Revue Juive* sur le problème si passionnant du judaïsme espagnol. Blasco confirme la fameuse thèse de Barrès, thèse séduisante selon

quoi l'Espagne aurait gardé, dans sa nervosité et sa fièvre, bien des traces de l'Orient sémite. L'interview est d'ailleurs excellemment présentée, et l'on y sent, vivement conservé, l'accent chaleureux et cordial du généreux romancier méditerranéen. — Je dois remettre à ma prochaine chronique, — qui lui sera consacrée, — l'analyse de l'admirable thèse de Jean Baruzi sur *Saint Jean de la Croix et l'expérience mystique*, ouvrage que nous attendions pour mieux entendre ce poète qui est allé jusqu'aux derniers confins du lyrisme et de certains autres domaines non moins étranges.

JEAN CASSOU.

LETTRES ANGLO-AMÉRICAINES

S. Sherman : *Points of view*, Scribners. — E. L. Masters : *New Spoon River Anthology*, Boni et Liveright. — Mark Twain : *Autobiography*, Harpers. — Bazalgette-Brooks : *Thoreau*, Harcourt et Brace. — L. Stallings : *Plumes*, Harcourt et Brace. — Kenneth Burke : *The white oxen*, A. et Ch. Boni. — Aaron Copland : *Gabriel Fauré, a neglected master*, « Musical Quarterly ».

Je vous écris de Boston où l'on ne brûle plus les sorcières, où les médiums font merveille, où les étangs gelés brillent au soleil d'hiver. Ce soir, Koussevitzki conduit le *Sacre du Printemps*. Tout à l'heure, Amy Lowell me lira ses derniers poèmes de cette voix où toute la distinction de la Nouvelle-Angleterre laisse à peine vibrer l'émotion. Quel repos, après New-York ! Les querelles s'apaisent. Les choses mêmes donnent le conseil d'être calme.

Mais il nous faut revenir à New-York, un instant. J'ai lu les épreuves d'une jeune Revue, *Esthète* 1925, qui part en campagne contre ceux qu'elle considère « pontifes ». Mencken passera quelques mauvais quarts d'heure. La jeune génération a un faible pour Stuart Sherman. Curieux symptôme. Il représente le goût des modes fanées, il écrit d'un style poli. Son ironie est légère. Il repose les jeunes esprits. Son dernier livre : **Points de vue**, n'ajoute rien à sa pensée. Il est indispensable de le lire pour comprendre l'état actuel des lettres en Amérique. On se souvient peut-être de la distinction que je fis entre le groupe littéraire de Chicago et celui de New-York, et des caractères que je leur attribuais. Le Sud s'est aussi éveillé à la poésie. Dans un pays immense comme les Etats-Unis, la centralisation artistique paraît difficile à réaliser. Est-elle désirable ? New-York, cepen-

dant, reste un centre d'attraction. Edgar Lee Masters est venu s'y établir. Le Middle-West lui a inspiré ses vers les plus significatifs : que lui enseignera ce côté-ci de l'Amérique ? Sa **Nouvelle Anthologie de Spoon-River** n'ajoute rien à sa gloire. On sait ce que fut la première. J'en ai longuement rendu compte à son heure. Nous trouvons dans la *Nouvelle Anthologie* les mêmes douleurs et les mêmes enthousiasmes Les noms ont changé. Ils sont moins américains. C'est que le bourg a été absorbé par Chicago et que de gros et riches messieurs sont venus, réduisant à rien l'ancienne population. Les plus faibles ont été brisés par les plus forts. Leurs plaintes nous parviennent de derrière la plaque qui cache leurs restes mortels. Il y en a qui protestent, par exemple les soldats tués dans la dernière guerr

> Si nous avions su ce qui était derrière vos paroles,
> Nous ne serions pas couchés ici.

Il y en a (c'est la majorité) qui ont enfin retrouvé le repos et l'amour que la vie avait troublés, par exemple les deux amants couchés côte à côte.

ELLE

> Ma poussière a le désir de se mêler
> A la tienne, qui désire la mienne.

LUI

> Touche ma main de poussière de ta main de poussière.

Masters atteint parfois à la poésie réelle :

> Qu'étaient mes désirs, sinon des ailes inquiètes,
> Des cieux aux doux creux de mes ailes ?..

Parfois aussi ses images restent banales. Elles n'ont point assez séjourné dans l'âme :

> La vie est une cage, la beauté une vision...

§

L'Autobiographie de Mark Twain vient enfin de voir le jour. Elle ne manquera pas d'intéresser tous les anglicistes et tous les artistes de France. On sait que Mark Twain avait lui-même fixé la date où elle devait être livrée au public. Ce qu'elle est, le bon Mark Twain prend soin de nous en avertir lui-même (page 312, vol. II) :

Mon autobiographie est un miroir et je m'y regarde tout le temps. Incidemment j'observe les gens qui me passent derrière le dos... Quand ils font quelque chose ou disent quelque chose qui peut servir à me faire de la réclame, me flatter, me hausser dans ma propre estime, je le note dans mon autobiographie. Je me réjouis lorsqu'un roi ou un duc vient dans mon voisinage et fait quelque chose d'utile à mon autobiographie. Mais ce sont des clients rares. Je les emploie comme des phares et des monuments le long de ma route. Pour les affaires ordinaires, je me contente du *vulgum pecus.*

Voilà un auteur qui du moins ne s'embarrasse pas de dignité. D'ailleurs, tout le volume est écrit avec bonhomie, une certaine amertume, et, souvent, beaucoup de naïveté. Il ne cache pas son plaisir d'avoir dîné avec Guillaume II, d'avoir reçu des lettres très insuffisamment adressées... mais la gloire est un bon facteur. Mark Twain prend sa revanche. Cet humoriste semble avoir été un « réprimé », sa vie durant. Il étale ses faiblesses, sans pudeur, après sa mort. Contribution importante à la psychologie des grands hommes.

A ce propos. je ne saurais trop conseiller à mes lecteurs le livre de Van Nyck Brooks, *L'Epreuve de Mark Twain*, qu'une regrettable erreur m'a fait omettre à sa parution. Brooks est à mon sens un des plus lucides, des plus pondérés, des plus sûrs critiques de langue anglaise. Son interprétation de Mark Twain, à la fois pitre et philosophe triste, est une belle œuvre. C'est Brooks qui vient de traduire le livre que M. Bazalgette a pieusement consacré à **Thoreau**. Je ne puis que louer la traduction, n'ayant pas encore lu l'original. La méthode de M. Bazalgette n'aurait su trouver de meilleur sujet que Thoreau. Sa biographie est vivante, chaleureuse. Elle fait honneur aux lettres françaises. Une autre traduction que je dois signaler, c'est celle que Malcolm Cowley vient de faire du livre de Mac Orlan : *A bord de l'Etoile matutine*. Malcom Cowley, dont j'ai en son temps signalé l'excellente brochure sur Racine, est, on le voit, bon défenseur des livres français. Enfin, c'est un bon roman que M. Llona aura révélé au public de France dans *Mon Antonia*. Sa traduction, comme celle de son livre précédent (des *Nouvelles* de Bierce) vaut par une rare qualité : la précision, qui n'empêche pas le français d'être du français.

§

On joue dans un théâtre du Boulevard, je veux dire de Broadway, une pièce où la guerre est maltraitée. C'est un gros succès. Un des deux jeunes auteurs en a profité pour lancer un roman qui ne me semble pas appelé au même retentissement. Non point qu'il ne soit lisible : l'histoire de Richard Plumes qui part en guerre, aveugle enthousiaste, laissant sa femme enceinte, et revient, une jambe en moins, ou presque, pour faire un déclassé, ne laissera personne indifférent. La femme surtout, Esme, touchera les cœurs sensibles. On la plaindra de chercher, avec amour et sous la pluie, un impossible appartement dans Washington. On la plaindra de ses rêves domestiques que l'après-guerre tue. Mais l'anarchisme intellectuel et sentimental où est tombé Richard rebutera maint lecteur. La thèse, nous la connaissons en France, et il n'est que trop vrai qu'en mainte circonstanc nous l'avons vérifiée : la guerre a créé un état de choses où le hommes, s'ils ne font effort, risquent de ne plus se comprendre Stallings s'est refusé à feindre un homme capable d'effort. Il y a un certain courage à le faire en un pays où l'effort, et seul l'effor que couronne le succès, est la justification de la vie.

Le public américain se porte plus volontiers vers les livre d'histoires. La nouvelle est devenue un genre national. Elle es à l'emporte-pièce, se lit d'une traite, exige une attention de court durée. Elle comporte toujours un élément de surprise. Elle est e général écrite en langage américain. Toutes raisons de succès Le recueil que nous donne Kenneth Burke sort de l'ordinaire Ses histoires ne sont pas pour jeunes pensionnaires. La premièr cependant, **Les bœufs blancs**, veut être pure et mélancolique Elle a une fraîcheur d'adolescence. La sensualité naissante d jeune héros y est délicatement dépeinte. A mesure qu'on avanc dans le livre, le style se crispe, la pensée devient amère, l'imagination impure. Une obscénité à la Rabelais, c'est-à-dire charmante par endroits, se cache sous un style très vert. Je ne dira point que tout soit lumineux dans ce livre. Tout n'y est poin gaîté. Il révèle un mécontent, mais aussi un artiste. Il montr (spectacle toujours curieux) un homme aux prises avec le laideurs d'une vie trop réelle, essayant de l'exprimer dan les termes mêmes de sa réalité, réussissant parfois à en extrair un sourire.

§

La mort de **Gabriel Fauré** n'a point été tout à fait inaperçue ici. Sans doute elle a eu moins de publicité que celle de Puccini. Mais les revues musicales lui ont en général consacré quelques lignes. Aaron Copland, un jeune compositeur américain, a écrit dans *The Musical Quarterly* du mois d'octobre 1924 un article chaleureux, où il est dit que Fauré est le « Brahms de France », qu'il possède un génie aussi grand, un style aussi personnel, une technique aussi parfaite, et la même absolue clarté dans la contexture.. » Il conclut : « Le monde a particulièrement besoin de Gabriel Fauré aujourd'hui ».

On joue cependant très peu de Fauré à New-York. Brahms est sur tous les programmes. Sa première symphonie m'a poursuivi d'un Hall à l'autre.

Il est vrai de dire que Debussy et Ravel sont les favoris. Honegger vient ensuite. Paul Rosenfeld écrit dans *The Dial* de janvier que *Pacific 231* est du « papier mâché ». Mais le public ne déteste pas, me semble-t-il, cette nouvelle « chewing gum » (pour parler comme Rosenfeld, avec beaucoup d'irrévérence).

Mais je suis à Boston, ville paisible. Je laisse à New-York son langage pittoresque. Nous aurons l'occasion de le réentendre.

JEAN CATEL.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction, et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Art

Jean Alazard : *L'Abbé Luigi Strozzi, correspondant artistique de Mazarin, de Colbert, de Louvois et de La Teulière* ; Champion. 18 »

Comte de Fels : *Ange-Jacques Gabriel, premier architecte du roi*, d'après des documents inédits. Avec 24 planches h. t. ; Laurens. 27 50

François Fosca : *E.-A. Bourdelle*, 33 reproductions de sculptures et dessins, précédées d'une étude critique de notes biographiques et documentaires et d'un portrait de l'artiste par lui-même gravé sur bois par G. Aubert ; Nouv. Revue franç. 3 75

Jean Laran : *Cuvilliès, dessinateur et architecte*. 110 reproductions, avec une notice et un essai de catalogue de l'œuvre ; Laurens. 9 »

Claude Roger-Marx : *Pierre Bonnard*, 30 reprod. de peintures et dessins, précédées d'une étude critique, de notices biographiques et documentaires et d'un portrait inédit de l'artiste par lui-même et gravé sur bois par Yvonne Malliez ; Nouv. Revue franç. 3 75

Histoire

Louis Bréhier ; *Histoire anonyme de la première croisade*, éditée et traduite par Louis Bréhier ; Champion. 15 »

Bernard Fay : *L'esprit révolutionnaire en France et aux Etats-Unis à la fin du XVIIIe siècle* ; Champion. 40 »

Marc de Germiny : *Les brigandages maritimes de l'Angleterre*. Tome I : *Sous le règne de Louis XV*. Tome II : *Sous le règne de Louis XVI*. Tome III : *Sous la Révolution et le Premier empire* ; Champion. » »

Léon Homo : *L'Italie primitive et les débuts de l'impérialisme romain*. Avec 13 cartes et plans ; Renaissance du Livre. 20 »

Paul Matter : *Cavour et l'unité italienne. II : 1848-1856* ; Alcan. 20 »

Linguistique

A. Meillet et J. Vendryes : *Traité de grammaire comparée des langues classiques* ; Champion. 40 »

Littérature

Anthologie de la nouvelle poésie française ; Kra. 20 »

Fernand Baldensperger : *Sensibilité musicale et romantisme* ; Presses françaises. 7 »

Henri Béraud : *Retours à pied*, impressions de théâtre, 1921-1924 ; Crès. 7 50

J.-W. Bienstock et Curnonsky : *Le wagon des fumeurs*, petites histoires de tous et de personne ; Crès. 7 50

Jeanne Cuisinier : *Jules Laforgue* ; Messein. 5 »

André Fage : *Anthologie des Conteurs d'aujourd hui*. Textes choisis, accompagnées de notices bio-bibliographiques, 67 portraits ; Delagrave. 7 50

Fagus : *Les éphémères* ; Le Divan. » »

Michel Georges-Michel : *La vie mondaine sur la Riviera et en Italie* ; Flammarion. 7 50

Edmond de Goncourt : *Madame Saint-Huberty* d'après sa correspondance et ses papiers de famille ; Flammarion et Fasquelle. 7 50

René Martineau : *Tristan Corbière*, avec de nombreux documents inédits, des portraits, des dessins et un fac-similé d'écriture ; Le Divan. » »

Etienne Micard : *Un écrivain académique au XVIIIe siècle : Antoine-Léonard Thomas, 1732-1785* ; Champion. 15 »

Pierre Mille : *L'écrivain* ; Hachette. 6 »

Gil Robin : *Hôpital* ; Kra. » »

Ernest Seillière : *Auguste Comte* ; Alcan. 12 »

Sénancour : *Aldomen ou le bonheur dans l'obscurité*, avec une étude sur ce premier Obermann inconnu, par André Monglond ; Presses françaises. 7 »

Senza : *En marge de la vie de Lamartine*, souvenirs et correspondance de Ch.-B. de Jussieu de Senevier, 1845-1867 ; Per Orbem. 12 »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

Maurice Genevoix : *Sous Verdun, août-octobre 1914*. Préface d'Ernest Lavisse, Flammarion. 7 50

Philosophie

Pierre Bise : *La politique d'Héraclite d'Ephèse* ; Alcan. 20 »

Paul Choisnard : *Introduction à la psychologie comparée* ; Alcan. 10 »

Jean Maar : *Le fondement de la philosophie*. Avec un avertissement d'Albert Reggio ; Téqui. 7 50

Jean Nicod : *La géométrie dans le monde sensible*. Préface de M. Bertrand Russel ; Alcan. 10 »

Poésie

Antonin Perbosc : *La debanadora*. contes e burlas del campestre am un elucidari del Debanaire e un estampel de Paul Rolland ; Edit. du Travail, Toulouse. » »

Antonin Perbosc : *Le livre des oiseaux*. Texte occitan et traduction française ; Edit. Occitania. » »

Politique

Jacques Arthuys : *Les Combattants* ; Nouv. libr nat. 7 50

Louis Danson : *Nos parlementaires* ; Goulet. 7 50

Charles Humbert : *Chacun son tour* ; L'Ile-de-France. 7 50

Questions médicales

Dr A. Hesnard : *Les psychoses et les frontières de la folie*. Préface du Professeur Henri Claude ; Flammarion. 7 50

Questions militaires et maritimes

Colonel G. Becker : *Le modernisme américain* (L'armée, le matériel) ; Berger-Levrault. 2 50

Comm. Biswang : *Les « engins d'accompagnement » en France et à l'étranger* ; Berger-Levrault. 3 50

Lieut.-Col Paquet : *Le service des renseignements en campagne*. Avec 5 cartes ou croquis ; Berger-Levrault. 7 50

Questions religieuses

Le Quatrième Evangile, traduction nouvelle avec introduction, notes et commentaires par Henri Delafosse ; Rieder. 7 50

Roman

Pierre Bost : *Hercule et Mademoiselle*; Nouv. Revue française. 7 50

André Beaunier : *Les folies amoureuses* ; Flammarion. 7 50

A. Chollier et H. Lesbros : *La vengeresse ou la nouvelle Bethsabée*; Fasquelle. 7 50

Charles Derennes : *Ouily et Bibi* ; Messein. 7 »

Albert Erlande : *La tragédie du consolateur* ; Férenczi. 7 50

Léon Frapié : *Les filles à marier* ; Flammarion. 7 50

Mnuel Galvez : *L'ombre du cloître*, roman de la vie hispano-américaine traduit par M. Gahisto ; Albin Michel. 7 50

Charles Géniaux ; *L'océan* ; Flammarion. 7 50

Nicolas Gogol : *Récits de Pétersbourg*. (*Le manteau. Le nez. La perspective Nevsky*). Traduction de B. Schlœzer ; La Pléiade (les auteurs classiques russes). » »

Léon Groc : *Le chasseur de chimères*; France-Edition. 4 »

Franz Hellens : *Œil-de-Dieu*; Emile-Paul. 7 50

Gustave Kahn : *Mourle* ; Rieder. 5 »

Edouard de Keyser : *Un roman d'amour* ; Flammarion. 7 50

Maurice Larrouy : *Coups de roulis* ; Edit. de France. 7 50

Pierre Loiselet : *Files de joie*. Illustr. de R. Feizier ; Picart. 7 50

Gaston Mercier : *La terre veuve* ; Edit. de la Vraie France. 7 50

M.-C. Poinsot : *Les ivresses désespérées* ; La Pensée française. 7 50

Robert Randau : *Le grand patron* ; Albin Michel. 7 50

Jean Renaud : *Gueux de brousse* ; Pensée française. 8 »

François Rub : *Les amants de Paris* ; Bru. 5 »

Carl Sandburg : *Au pays de Routabaga*, traduit de l'anglais avec un avant-propos par Léon Bazalgette Rieder. 7 »

Gertie de Wentworth James : *Une étrange veuve*, traduit de l'anglais par Marc Hélys ; Perrin. 7 50

X : *L'Impasse des plaisirs* ; Delpeuch. 7 50

Colette Yver : *Le festin des autres* ; Calmann-Lévy. 6 75

Sciences

Emile Borel : *Principes d'algèbre et d'analyse* ; Albin Michel. 7 50

Sociologie

René Cabannes : *Les assurances sociales et le socialisme*. Avec un avant-propos par J.-B. Séverac ; Libr. populaire. 2 »

Maxime Gorki : *Lénine et le paysan russe* ; Kra. » »

Louis Roubaud : *Les enfants de Caïn*. (Cahiers verts n° 49) ; Grasset. 9 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort de Jacques Rivière. — René Descharmes. — Une lettre de M. André Gide. — Une réponse à M. Charles Maurras. — Aristide Bruant à la librairie Rey. — Le centenaire de Mme Dufrénoy. — Les domiciles parisiens de Saint-Saëns. — A propos de la méthode des sciences. — Le titre d'Empereur pris par les rois de France. — Le regard suprême. — Erratum.

Mort de M. Jacques Rivière. — M. Jacques Rivière, directeur de la *Nouvelle Revue française*, est mort, de la fièvre typhoïde, le samedi 14 février, à cinq heures du matin, en son domicile, 38 *bis*, rue Boulard.

Il était né à Bordeaux, le 15 juillet 1886, et avait commencé ses études au lycée de cette ville ; il était entré, en octobre 1903, au lycée Lakanal, à Sceaux, pour préparer l'École normale supérieure. (C'est là qu'il rencontra Alain-Fournier qui avait exactement son âge et qui devint plus tard son beau-frère.) — « Mais, dit-il lui-même, dans l'introduction à *Miracles* d'Alain-Fournier, dès la rentrée de janvier [1904], délaissant les occupations dites sérieuses et la préparation de « l'Ecole », nous achetâmes les œuvres d'Henri de Régnier, de Maeterlinck, de Vielé-Griffin et nous les dévorâmes. » — Il quitta Lakanal en juillet 1905, travailla à la Sorbonne où il obtint le titre de licencié et de diplômé d'études supérieures de philosophie.

Il fit ses débuts littéraires — des études critiques — à l'*Occident* d'Adrien Mithouard, en 1907, collabora ensuite à la *Grande Revue* et, dès sa fondation (1912), à la *Nouvelle Revue française* dont il fut tout de suite le secrétaire général.

Appelé dès le troisième jour de la mobilisation, il eut le malheur de faire partie d'une unité qui fut opposée à la ruée allemande à un moment et sur un point où elle était particulièrement irrésistible. Il fut fait prisonnier, dans les derniers jours d'août 1914. Il resta trois ans en Allemagne. En juin 1917 il fut interné en Suisse et rapatrié en France en 1918. « J'ai écrit le livre qu'on va lire, dit-il, dans la préface de la première édition de *l'Allemand*, rien que pour rejeter de moi les Allemands. »

Il était directeur de la *Nouvelle Revue française* depuis 1919 et, dès le premier article qu'il signa en cette qualité, il trouva une formule qui fut très commentée lorsqu'il souhaita aux Français de « rester à la fois des écrivains sans politique et des citoyens sans littérature ». Suivant le programme qu'il avait tracé et qui tient dans cette phrase : « Souci constant d'éclairer les nouveaux aspects de la pensée et de l'art », il sut donner à cette revue une place importante dans le mouvement littéraire contemporain.

Jacques Rivière avait obtenu, en 1920, la « bourse Général-Pershing » (fondation Blumenthal).

C'était un homme de taille moyenne. Il était, depuis sa longue captivité, de santé très délicate. Ce qui frappait le plus, dans son accueil, c'était une attention pleine de scrupules et une grande volonté de sympathie.

On doit à Jacques Rivière trois volumes qui témoignent de l'originalité de sa pensée et de son ardeur intellectuelle :

Etudes (sur Baudelaire, Claudel, Gide, Rameau, Bach, Frank, Wagner, Moussorgsky, Debussy, Ingres, Cézanne, Gauguin); *l'Allemand*, souvenirs et réflexions d'un prisonnier de guerre ; *Aimée*, roman qu'il dédia à Marcel Proust, « grand peintre de l'Amour », et à qui il voulait consacrer une étude dans l'ouvrage qu'il avait en préparation sous ce titre *Nouvelles études* et qui paraîtra prochainement par les soins de M. Jean Paulhan.

Les obsèques de M. Jacques Rivière ont été célébrées le lundi 16 février en l'église Saint-Pierre de Montrouge. Après le service religieux, le corps a été transporté à Cenon, près de Bordeaux, où a eu lieu l'inhumation. — L. DX.

§

René Descharmes. — Le matin du 7 février, est mort, à Paris, René Descharmes. Les lecteurs du *Mercure de France* connaissent bien ce nom pour l'avoir lu maintes fois au sommaire de la revue : c'est dans le *Mercure*, en effet, et dans la *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, que René Descharmes a publié la plupart des études sur Flaubert auxquelles il doit une réputation que la mort n'empêchera certainement point de grandir encore.

A Flaubert, il s'était consacré tout entier. Né à Charleville (Ardennes), en 1880, il avait préparé son doctorat ès-lettres en même temps qu'il poursuivait ses études de droit. Sa thèse principale, *Flaubert avant 1857*, et sa thèse complémentaire (*Un ami de Flaubert : Alfred Le Poittevin, Œuvres Inédites*), soutenues en 1909 à Lille et publiées la même année à Paris chez Ferroud, avaient eu un grand retentissement. Ce ne sont pas seulement, en effet, des travaux d'une érudition hors de pair, ce sont des livres profondément humains et qu'il est impossible de lire sans émotion.

Quelque temps avocat à Charleville où son père est ancien bâtonnier, René Descharmes revint vite à Paris et entra à la Bibliothèque Nationale où il fut attaché au département des Imprimés. Ce fut lui qui prépara la « tranche » Flaubert du catalogue.

En collaboration avec René Dumesnil, il donna alors divers articles qui, réunis en 1912, formèrent les deux volumes publiés à la Librairie du *Mercure de France* sous le titre d'*Autour de Flaubert* (études historiques et documentaires suivies d'une biographie chronologique et

d'un essai bibliographique des ouvrages et articles relatifs à Flaubert).

Mobilisé comme lieutenant de réserve au 291e régiment d'Infanterie, il rejoignit Mézières au début des hostilités. Gazé et déprimé par un long séjour dans la région de Verdun, il dut entrer au Val-de-Grâce. Plusieurs mois d'hôpital ne parent rétablir complètement sa santé. Employé à la Section historique de l'Armée, il fut finalement mis en disponibilité et rentra dans les cadres de la Nationale. Peu avant l'armistice, il fut nommé bibliothécaire en chef du Muséum d'Histoire Naturelle, poste qu'il occupa jusqu'à son dernier jour et où il rendit de grands services en poursuivant l'inventaire et le classement des richesses de ce fonds dont le catalogue demeurait fort incomplet.

Malgré une besogne administrative fort lourde, René Descharmes trouva moyen de continuer ses travaux personnels sur Flaubert. L'année où fut célébré le centenaire de la naissance du grand écrivain, il publia à la Librairie de France : *Autour de Bouvard et Pécuchet* (1921), livre d'une érudition prodigieuse et d'un intérêt capital. On sait en effet que la mort enleva Flaubert avant qu'il eût achevé *Bouvard et Pécuchet*. Il en résulte certaine obscurité qui font se demander quelle intention profonde a réglé l'inspiration de ce roman, quel a pu être, en somme, le dessein de Flaubert écrivant ce réquisitoire contre la science et l'effort humain sous presque toutes les formes... Le livre de Descharmes propose des solutions satisfaisantes à toutes ces questions. Il est, en cela, l'indispensable complément du roman de Flaubert. Mais il témoigne en outre d'une patience et d'une honnêteté dont il serait difficile de trouver l'équivalent : car ces solutions, c'est une étude attentive de la *Correspondance* ou des notes de Flaubert, c'est une lecture des innombrables volumes lus par Flaubert lui-même au moment où il préparait *Bouvard*, qui les ont fait découvrir.

Dans le même temps, commençait de paraître l' « édition du Centenaire », entreprise par la Librairie de France. René Descharmes fut chargé de reviser le texte. Il s'en acquitta avec un soin qui lui valut la reconnaissance de tous les lettrés. La besogne était fort ingrate, car il s'agissait de revoir, à côté des romans, les cinq gros volumes de la *Correspondance*, et, à cette matière, de réunir les fragments de lettres publiés dans les journaux et les revues, de redresser quantité d'erreurs de lecture, parfois sans pouvoir se reporter aux autographes détruits, et enfin de classer ces lettres non datées, le classement adopté par les précédents éditeurs ne résistant pas à l'examen le plus superficiel. Descharmes vint à bout de cette besogne. Rien ne le lassa. Ayant lu tous les auteurs contemporains de Flaubert, tous les mémoires, tous les journaux et jusqu'aux almanachs de l'époque, il avait acquis sur cette période de l'histoire littéraire une érudition formidable. Il meurt à la

tâche, sans voir paraître le dernier tome de cette édition que son savoir avait voulu digne du maître qu'il chérissait.

§

Une lettre de M. André Gide.

Cuverville-en-Caux, 3 février.

Mon cher ami,

Votre collaborateur Jean de Gourmont m'insulte copieusement et grossièrement dans plusieurs numéros successifs du *Mercure*. Dans celui du 1er février, il revient encore à la charge sous le pseudonyme de R. de Bury, et m'accuse, au sujet de mon dernier livre (*Corydon*), de « malhonnêteté intellectuelle ». J'ai pris cette habitude de ne répondre jamais aux injures ; mais, étant donné la grande diffusion du *Mercure*, je risque de n'être connu de nombre de ses lecteurs que par les imputations de M. Jean de Gourmont. Vous comprendrez donc, je l'espère, que je demande l'insertion des deux courtes préfaces du livre incriminé.

Croyez, mon cher Vallette, à mes sentiments bien fidèles.

ANDRÉ GIDE.

PRÉFACE DE LA SECONDE ÉDITION (1920)
tirée à 21 exemplaires (non mis dans le commerce)

Je me décide après huit ans d'attente à réimprimer ce petit livre. Il parut en 1911, tiré à douze exemplaires, lesquels furent remisés dans un tiroir, — d'où ils ne sont pas encore sortis.

Le *Corydon* ne comprenait alors que les deux premiers dialogues, et le premier tiers du troisième. Le reste du livre n'était qu'ébauché. Des amis me dissuadaient d'achever de l'écrire. « Les amis, dit Ibsen, sont dangereux non point tant par ce qu'ils vous font faire, que parce qu'ils vous empêchent de faire. » Les considérations que j'exposais dans ce petit livre me paraissaient pourtant des plus importantes, et je tenais pour nécessaire de les présenter. Mais j'étais d'autre part très soucieux du bien public, et prêt à celer ma pensée dès que je croyais qu'elle pût troubler le bon ordre. C'est bien aussi pourquoi, plutôt que par prudence personnelle, je serrai *Corydon* dans un tiroir et l'y étouffai si longtemps. Ces derniers mois néanmoins je me persuadai que ce petit livre, pour subversif qu'il fût en apparence, ne combattait après tout que le mensonge, et que rien n'est plus malsain au contraire, pour l'individu et pour la société, que le mensonge accrédité.

Ce que j'en dis ici, après tout, pensais-je, ne fait point que tout cela soit. Cela *est*. Je tâche d'expliquer ce qui est. Et puisque l'on ne veut point, à l'ordinaire, admettre que *cela est*, j'examine, je tâche d'examiner, s'il est vraiment aussi déplorable qu'on le dit — que cela soit.

PRÉFACE DE L'ÉDITION DE 1924

Mes amis me répètent que ce petit livre est de nature à me faire le plus grand tort. Je ne pense pas qu'il puisse me ravir aucune chose à quoi je tienne ; ou mieux : je ne crois pas tenir beaucoup à rien de ce qu'il m'enlèvera : applau-

dissements, décorations, honneurs, entrées dans les salons à la mode, je ne les ai jamais recherchés. Je ne tiens qu'à l'estime de quelques rares esprits, qui, je l'espère, comprendront que je ne l'ai jamais mieux méritée qu'en écrivant ce livre et qu'en osant aujourd'hui le publier. Cette estime, je souhaite de ne pas la perdre ; mais certainement, je préfère la perdre que de la devoir à un mensonge, ou à quelque malentendu.

Je n'ai jamais cherché de plaire au public ; mais je tiens excessivement à l'opinion de quelques-uns ; c'est affaire de sentiment et rien ne peut contre cela. Ce que l'on a pris parfois pour une certaine timidité de pensée, n'était le plus souvent que la crainte de contrister ces quelques personnes. Qui dira de combien d'arrêts, de réticences et de détours est responsable la sympathie, la tendresse ? — Pour ce qui est des simples retards, je ne puis les tenir pour regrettables, estimant que les artistes de notre temps pèchent le plus souvent par grand défaut de patience. Ce que l'on nous sert aujourd'hui eût souvent gagné à mûrir. Telle pensée qui d'abord nous occupe et nous paraît éblouissante n'attend que demain pour flétrir. C'est pourquoi j'ai longtemps attendu pour écrire ce livre, et, l'ayant écrit, pour l'imprimer. Je voulais être sûr que ce que j'avançais dans *Corydon*, et qui me paraissait évident, je n'allais pas avoir bientôt à m'en dédire Mais non : ma pensée n'a fait ici que s'affermir, et ce que je reproche à présent à mon livre, c'est sa réserve et sa timidité. Depuis plus de dix ans qu'il est écrit, exemples, arguments nouveaux, témoignages, sont venus corroborer mes théories. Ce que je pensais avant la guerre, je le pense plus fort aujourd'hui. L'indignation que *Corydon* pourra provoquer ne m'empêchera pas de croire que les choses que je dis ici doivent être dites. Non que j'estime que tout ce que l'on pense doive être dit, et dit n'importe quand — mais bien ceci précisément, et qu'il le faut dire aujourd'hui.

Certains amis, à qui d'abord j'avais soumis ce livre, estiment que je m'y occupe trop des questions d'histoire naturelle — encore que je n'aie point tort, sans doute, de leur accorder tant d'importance ; mais, disent-ils, ces questions fatigueront et rebuteront les lecteurs. — Eh parbleu ! c'est bien ce que j'espère ; je n'écris pas pour amuser et prétends décevoir dès le seuil ceux qui chercheront ici du plaisir, de l'art, de l'esprit ou quoi que ce soit d'autre enfin que l'expression la plus simple d'une pensée sérieuse.

Encore ceci :

Je ne crois nullement que le dernier mot de la sagesse soit de s'abandonner à la nature, et de laisser libre cours aux instincts ; mais je crois qu'avant de chercher à les réduire et domestiquer, il importe de les bien comprendre — car nombre des disharmonies dont nous avons à souffrir ne sont qu'apparentes et dues uniquement à des erreurs d'interprétation.

Nov. 1922.

§

Une réponse à M. Charles Maurras.

Paris, 15 de février MCMXXV.

Cher monsieur Vallette,

Je lis dans le *Mercure de France* d'aujourd'hui la lettre que vous adresse M. Charles Maurras au sujet de mon article sur *le point de vue de Sirius*. Je suis heureux d'avoir été la cause efficiente, bien

qu'involontaire, de quelques mises au point de la pensée et des sentiments de M. Maurras et d'autant qu'elles portent sur des questions d'un certain intérêt. Je vous demande la permission de répondre ici à M. Maurras, avec tout le respect qui lui est dû et que je ne songe pas à lui marchander.

I. J'ai contesté que M. Maurras fût fidèle au positivisme dont il se réclame en participant sans restriction à l'action néo-thomiste de M. Jacques Maritain. Je me suis demandé s'il ne se *forçait* pas un peu pour abandonner Auguste Comte sur l'article de la loi des trois états et s'il n'était pas lié en l'occurrence par sa volonté de composer avec le catholicisme. M. Maurras affirme le contraire. Je le regrette pour lui, car le thomisme et le positivisme sont absolument inconciliables, à quelque degré que ce soit. M. Maurras me fait penser à Le Dantec qui passa son existence à lutter « contre la métaphysique » et ne fit pourtant que de la métaphysique. M. Maurras serait-il, lui aussi, un métaphysicien qui s'ignore ?

II. En exposant les idées de M. Julien Benda, je me serais fait le propagateur des idées de « l'école juive groupée à *La Revue Blanche* » ou encore d'« une école de nietzschéens juifs ». Ce reproche est aussi gratuit qu'injurieux. D'abord, M. Benda fut à *La Revue Blanche* un isolé. Ensuite, je ne vois pas en quoi ses idées sont particulièrement juives et surtout en ce qu'elles ont de nietzschéen. C'est un peu facile de coller à des idées l'étiquette juive pour les discréditer. Celles que j'ai exposées ont plutôt vu le jour dans l'Inde brahmanique et ne sauraient être plus purement « aryennes ». En revanche, le refus qu'oppose M. Maurras de reconnaître une différence entre l'ordre de la pensée et celui de l'action l'apparente nettement à l'idéologie sémitique dont nous imprégna le christianisme. En voici justement une preuve dans la toute récente déclaration de principes de *La Revue Juive* (15 janvier 1925). M. Albert Cohen, directeur de cette revue, affirme, d'accord avec MM. Georges Brandès, Albert Einstein, Sigmund Freud, Charles Gide, Chaïm Weizmann et Léon Zadoc-Kahn, que les Juifs sont « *décidément incapables de séparer la pensée de l'action, de comprendre même cette séparation* ». D'autre part, on trouverait sans peine chez M. Bergson des textes qui donneraient à M. Maurras la même approbation. Je n'aurai pas la cruauté de les y aller chercher.

Pour être un obscur antisémite, je ne suis pas moins antisémite que M. Maurras, si l'on m'accorde toutefois que l'antisémitisme puisse être une position intellectuelle et ne consiste pas à descendre dans la rue pour crier : « Mort aux Juifs ». Peut-être même le suis-je plus encore que M. Maurras, puisque je pousse mon antisémitisme jusqu'à l'antichristianisme, — comme faisait M. Maurras au temps déjà lointain de la première édition du *Chemin de Paradis*...

III. M. Maurras se défend d'avoir subi l'influence de M. Benda. Personne n'a jamais prétendu qu'il l'ait subie. Et j'ai, quant à moi, suffisamment insisté sur l'hétérogénéité absolue de leur pensée pour qu'on ne m'accuse pas de cette erreur. Pour ce qui est de l'influence de « conceptions parentes » sur MM. Maurras et Benda, elles ont joué de telle façon qu'il ne saurait y avoir lieu pour M. Maurras de revendiquer la priorité dans l'adoption d'idées par ailleurs vieilles comme le monde.

Veuillez croire, etc. CONSTANT BOURQUIN.

§

Aristide Bruant et la Librairie Rey. — La partie du boulevard des Italiens qui va disparaître avec le percement du boulevard Haussmann aura vu la dernière consécration littéraire d'Aristide Bruant. A la porte du libraire Eugène Rey étaient exposés, depuis l'an dernier, les portraits de Bruant par Toulouse-Lautrec et Steinlen ; et, devant ces affiches, des piles de volumes : *Dans la rue* et *Sur la route*, avec leurs couvertures illustrées par Steinlen, Borgex et Poulbot attiraient l'acheteur.

Plus récemment, un choix de *Poèmes et chansons, avec quelques Souvenirs d'Aristide Bruant pour servir de préface*, était venu s'ajouter aux volumes anciens lancés de nouveau par Rey. La couverture qui reproduisait, une fois de plus, le cache-nez rouge, la veste de velours, le vaste chapeau et la « belle tête de chouan résolu » (Courteline *dixit*) était de Lucien Laforge.

Les quarante-six pièces qui composent ce recueil avaient été choisies par Rey parmi les plus célèbres de Bruant. Celui-ci qui, par une lettre du 15 octobre 1924, avait déclaré ce choix « fort judicieux », n'avait en corrigeant les épreuves apporté qu'un changement à son texte.

A la chanson qui ouvre le deuxième volume de ses œuvres (*Aristide Bruant, Dans la rue, deuxième volume, chansons et monologues, dessins de Steinlen, Paris — s. d. — Aristide Bruant, auteur-éditeur*, 84, Boulevard Rochechouart, pages 11 et suiv.), chanson qui porte le même titre que le volume, il avait ajouté le couplet que voici entre le troisième et le quatrième :

C'était un' petit' gonzess' blonde
Qu'avait la gueul' de la Joconde,
La fess' ronde et l'téton pointu
Et qu'était aussi bien foutue
Qu'les statu's qui montrent leur cul
Dans la rue.

Le vieux chansonnier était tout heureux de ce nouveau lancement ; et l'éditeur ne l'était pas moins. L'admiration de Rey pour Bruant remonte à plus de quarante années, alors que, débutant dans la librairie chez Maurice Dreyfous, il se glissait le soir au cabaret du *Mirliton*

(tout proche de la place Dancourt où habitaient ses parents) et reprenait les refrains avec le chœur du public. Un de ses petits camarades l'accompagnait souvent. C'était Gabriel Randon, qui eut ses premiers vers publiés, sous son nom, dans le *Mirliton*, journal de Bruant, et devint, plus tard, Jehan Rictus.

En ces derniers temps, Bruant venait souvent bavarder une heure ou deux dans la petite librairie où fréquentèrent Henry Céard, Lucien Descaves, Gabriel de la Salle, Charles Huard, Henri Bachelin, André Billy et ses collaborateurs de l'*Echo littéraire du Boulevard*. Il était resté droit et robuste ; son visage avait gardé de la noblesse ; sa courtoisie était extrême ; il paraissait même parfois un peu circonspect dans ses propos ; cet homme très cultivé et que l'argot n'avait séduit que par sa richesse en métaphores pittoresques et en harmonies initiatives, s'exprimait toujours sans prononcer de paroles violentes ou de mots inutiles.

A J. Dyssord qui l'appelait « le poète de la rue » il dit un jour : — Je suis plutôt le poète du coin de la rue. — Une autre fois, comme il arrivait de son domaine de Liffert et qu'on lui demandait s'il avait travaillé, il répondit : — Non. Je ne fais rien à la campagne. La nature me dépasse... — Dans l'accent qui accompagnait ces propos, on sentait qu'il avait, par-dessus tout, le goût du terroir parisien ; et ce n'est pas sans raison qu'il préférait ses recueils intitulés *Dans la rue* aux chansons et monologues réunis dans le volume *Sur la route*. — L. DX.

§

Centenaire de Mme Dufrénoy. — Adélaïde-Gillette Billet, dame Dufrénoy, mourut, à Paris, le 7 mars 1825, c'est-à-dire quatre ans moins dix jours après son ami Louis de Fontanes. Nous avons célébré par avance cet anniversaire lorsque nous avons associé, comme il convenait, le souvenir de Mme Dufrénoy, romancière et poétesse, à la commémoration funèbre de Fontanes (cf. *Mercure de France*, 1-IV-1921, pages 278 et suiv.). Sans doute on pourrait encore rappeler aujourd'hui la tentative d'Académie féminine que conçut Mme Dufrénoy ; les projets de costumes raillés par Mme d'Abrantès dans ses *Mémoires* ; la défection de Fontanes, etc. Mais cette Académie laissa si peu de traces littéraires qu'il convient mieux, pour honorer la mémoire de Mme Dufrénoy, de lire, sinon de relire, un de ses ouvrages.

Voyons, par exemple, *La Femme-auteur ou les inconvénients de la célébrité* (1812, 2 volumes in-12). On a dit que ce roman se compose en partie des événements qui sont arrivés à l'auteur. Raison de plus pour le prendre, l'épousseter et l'ouvrir.

La femme-auteur, c'est Anaïs de Simiane. Elle a été couronnée par l'Académie des Jeux floraux et par l'Académie française. Son père meurt

et elle devient veuve. Elle se retire dans ses terres et y donne asile au duc de Lamerville. Celui-ci a un neveu qui est général. Le duc veut marier Anaïs au général. Mais le général a horreur des femmes de lettres et il préfère renoncer à l'argent que lui offre le duc plutôt que d'accepter ce mariage. Sur quoi Anaïs s'éprend avec violence de cet homme méprisant. Il la fuit. Elle s'élance à sa suite et fait sa conquête sous un nom d'emprunt.

Tels sont, d'après Mme Dufrénoy, les inconvénients de la célébrité pour une femme-auteur.

Un critique, Girault de Saint-Fargeau, jugeait ce roman « mêlé d'ivresse et d'enthousiasme ». Cette appréciation apparaît aujourd'hui encore fort raisonnable. — L. DX.

§

Les domiciles parisiens de Saint-Saëns. — On a inauguré le mardi 17 février 1925, au 14 de la rue Monsieur-le-Prince, une plaque de marbre qui porte ces simples mots :

LE COMPOSITEUR CAMILLE SAINT-SAENS
habita cette maison
de 1877 à 1889
M. DE F. *posuit.*

C'est dans cette maison en effet que vint s'installer, en mars 1877, le musicien lorsqu'il quitta l'orgue de la Madeleine, attiré à la fois par ses souvenirs d'enfance au Quartier latin et par la présence dans ce même immeuble de son ami Armand Rousseau, gouverneur des Colonies, neveu d'Albert Le Libon, directeur des ostes de Paris, auquel est dédiée la partition du *Timbre d'Argent*. Il y avait alors deux ans qu'il s'était marié et son fils aîné André, né le 6 novembre 1875, était âgé de seize mois. Un second fils, Jean-François, allait naître le 13 décembre 1877. Cependant Saint-Saëns achève, dans cette maison de la rue Monsieur-le-Prince, la partition d'*Etienne Marcel* et compose divers morceaux d'orchestre et de piano. En mai 1878, il allait en Suisse écrire un *Requiem* à la mémoire de son ami Le Libon ; l'œuvre était exécutée à l'église Saint-Sulpice le 20 mai, et aussitôt il se consacrait à suivre les répétitions au Trocadéro de sa Cantate les *Noces de Prométhée*, écrite pour l'Exposition de 1867, lorsque le mardi 28 mai eut lieu le drame épouvantable dont le souvenir pèsera sur toute sa vie. Son fils André allait et venait dans l'appartement, vers trois heures de l'après-midi, attendant que sa mère fût prête pour sortir, tandis que la grand'-mère cousait dans la salle à manger et que la servante lavait du linge dans une pièce attenant à la cuisine. Elle avait ouvert la fenêtre pour avoir un peu d'air... L'enfant, entendant les appels joyeux de ses petits camarades (les fils d'Armand Rousseau qui demeurait au troisième étage) courut voir à la fenêtre, se pencha et, avançant la tête, bascula

dans le vide et s'écrasa sur le pavé de la cour. Quand Saint-Saëns rentra vers le soir, il apprit d'un de ses cousins l'horrible nouvelle : il ne put qu'embrasser dans l'antichambre le cadavre glacé de son fils. Sur ce drame, il a couru et il court encore maintes légendes aussi fantaisistes les unes que les autres ; on a parlé de reproches faits par la mère pour une bouillotte d'eau renversée, et l'on a parlé de suicide, comme si un enfant de deux ans et demi pouvait avoir de telles pensées. Le tragique de l'accident suffit.

Anéantie par la douleur et malade, la mère ne put nourrir son second enfant, que l'on dut envoyer d'urgence à Reims chez sa grand'mère maternelle où il succombait à son tour, six semaines plus tard, le 7 juillet. De ce double deuil Saint-Saëns s'est toujours souvenu et bien des gestes de sa vie, bien des mots un peu durs qu'il a prononcés trouvent leur excuse et leur explication dans ce chagrin.

En décembre 1888, sa vieille mère, âgée de 79 ans, succombait également emportée par une pneumonie, dans cet appartement de la rue Monsieur-le-Prince, et Saint-Saëns éperdu de douleur et comme hanté par le souvenir de celle qu'il adorait, après avoir cherché pendant trois mois le silence et l'oubli en Algérie, décidait, en septembre 1889, de quitter à jamais ce logis. Il donnait à la ville de Dieppe, qui les déposa au Musée, ses meubles de famille, ses objets d'art et ses bibelots précieux, confiait sa bibliothèque à la Maison Erard, et, désespéré, partait pour une direction inconnue, sans laisser d'adresse, même à ses plus intimes amis. On sut plus tard qu'il avait hiverné aux îles Canaries, tandis que l'on jouait pour la première fois en France à Rouen *Samson et Dalila* et que l'opéra montait *Acanio*. Il s'était arrêté chemin faisant en Espagne, et c'est là, à Cadix, où il séjournait depuis un mois sous le nom de M. Sannois, qu'il eut comme voisin de table à l'hôtel de France, le 6 décembre 1889, M. de Faria avec lequel il devait, par la suite, se lier d'amitié. Il est touchant que ce soit cet ami qui, trente-cinq ans plus tard, ait fait apposer une plaque sur cette maison douloureusement célèbre de la rue Monsieur-le-Prince. L'appartement qu'occupait Saint-Saëns, et où rien n'a changé dans ses grandes lignes, est habité aujourd'hui par M. Charles Bémont, membre de l'Institut, l'érudit directeur de la *Revue historique* et professeur à l'Ecole pratique des Hautes Etudes.

Avant d'habiter rue Monsieur-le-Prince, Saint-Saëns avait eu dans Paris d'autres logis. Il était né dans le Quartier latin, rue du Jardinet nº 3, le 9 octobre 1835, et il y était demeuré jusqu'à décembre 1857, lorsque l'abbé Deguerry, curé de la Madeleine, le désigna comme son organiste. Mais les travaux de voirie effectués vers 1880 supprimèrent une partie de la rue du Jardinet, notamment la maison de Saint-Saëns; rien ne pouvait dès lors y fixer le souvenir du musicien.

Pour se rapprocher de l'orgue de la Madeleine, Saint-Saëns, en 1858, vint s'installer, rue du Faubourg Saint-Honoré, nº 168, dans un grand appartement situé au quatrième étage et précédemment habité par le littérateur Désiré Nisard. Un vaste jardin, aujourd'hui supprimé, le séparait du bruit de la rue. C'est là que Saint-Saëns installa au mois de mai 1858 une grande lunette astronomique afin de voir la comète de Donati. Cette lunette fit l'objet de plaisanteries innombrables et valut, à son propriétaire d'être traité d'astronome, alors qu'en réalité il n'était qu'un curieux qui aimait à voir et à comprendre. Dans cet appartement du Faubourg Saint-Honoré commencèrent ces fameux « Lundis » musicaux où se donnèrent rendez-vous toute la société artistique de Paris et tous les musiciens étrangers.

Lorsqu'en 1890 Saint-Saëns rentra des îles Canaries, n'ayant plus d'appartement, il vint habiter l'hôtel. Pendant quatorze années, de 1890 à 1904, toujours en voyage, en Egypte ou aux Canaries, en Algérie ou à Saïgon, en Russie ou en Espagne, il ne fait que de courtes haltes pendant l'été à Paris, à Asnières, à Enghien ou à Saint-Germain-en-Laye. Il serait curieux de rechercher un jour les adresses successives de ce voyageur jamais en repos qui se contentait de meubles étrangers, parmi lesquels toujours fidèlement il déposait de pieux souvenirs, les portraits de sa mère et de son fils.

En juin 1904, avant de s'embarquer pour l'Amérique du sud, il louait un appartement rue de Longchamp nº 17 ; il reprend alors sa bibliothèque en dépôt chez Erard, achète des meubles d'occasion, un salon et un bureau, et s'installe pour quelques années. En octobre 1909, son propriétaire lui donne congé, non pas parce qu'il était musicien et que son habitude de faire des gammes fatiguait les locataires, mais parce qu'il aimait trop les chiens : Saint-Saëns possédait alors une belle chienne noire qui répondait au nom de « Dalila » ; le propriétaire avait consenti à la présence de cet animal peu bruyant, puis lorsqu'un jour le fidèle Gabriel Geslin, son domestique depuis de nombreuses années, ramena, de la plaine de la Tour Eiffel où il l'avait rencontré errant, un autre chien noir auquel il donna le nom de « Berluron », le propriétaire estima que c'était trop de deux chiens et écrivit au compositeur que sa maison se trouverait « transformée en un véritable zoologique garden (*sic*) et la vie n'y serait plus tenable ».

Saint-Saëns se résigna à partir pour s'installer, en juin 1910, rue de Courcelles, 83 *bis*, au troisième étage. Il ne put, hélas ! y amener que « Berluron », puisque la pauvre « Dalila » était morte écrasée le 14 novembre 1909. Un semblable destin était réservé à l'infortuné Berluron dont les deux pattes de derrière furent écrasées en octobre 1915, et qui se traîna pendant quelques mois encore avant de mourir en février 1916. Ce fut la dernière demeure de Saint-Saëns, qui y composa l'oratorio de

la Terre Promise, plusieurs *motets*, son morceau symphonique *Hail California*, etc. Il quitta son appartement le vendredi soir 25 novembre 1921, pour s'embarquer à Marseille à destination d'Alger, où il mourut trois semaines plus tard. C'est pour rappeler cette halte qui fut la dernière de sa vie, que le marquis de Faria a fait également apposer sur l'immeuble de la rue de Courcelles une plaque ainsi libellée :

Ici vécut
de 1910 à 1921
LE COMPOSITEUR CAMILLE SAINT-SAENS
mort à Alger le 16 décembre 1921.

Ces deux plaques rappelleront aux passants que Saint-Saëns, en dépit de ses innombrables voyages, a été un Parisien, fidèle à son Paris, aimant, comme un badaud, s'arrêter aux boutiques, et trottiner de son pas menu sur le boulevard. — JEAN BONNEROT.

§

A propos de la méthode des sciences. — Nous avons reçu la lettre suivante :

Monsieur,

On me communique un peu tardivement le numéro du *Mercure de France* (15 novembre 1924) dans lequel votre collaborateur, M. Marcel Boll, alimente — maigrement — le bûcher antispiritualiste, en procédant à l'autodafé sommaire de mon ouvrage sur la méthode des sciences.

L'absence totale de mesure et d'esprit de tolérance qu'offre ce réquisitoire le prive de toute valeur objective. On serait donc tenté de n'en tenir aucun compte, — si, craignant sans doute que sa « manière » ne parût pas assez agressive, M. Boll n'avait poussé la *provocation* générale à l'égard de ses victimes jusqu'à constater triomphalement que l'une d'elles « n'a rien trouvé à répondre » (p. 190).

Je « répondrai » donc, — puisque ce juge amène y invite si courtoisement ses infortunés prévenus.

D'une manière générale, M. Boll, pur théoricien, me reproche d'être « plus technicien que théoricien ». — Il se trouvera bien quelque pur technicien, inversement, pour m'accuser d'être plus théoricien que technicien ; — sort *fatal*, évidemment, d'un auteur qui a tenté *précisément* de jeter le pont entre la théorie et la technique. — Mais il y a *la manière*, pour un critique, de traduire son effet de perspective personnel. — Serait-il donc au-dessus de ses forces de tenir compte, dans son jugement, du but *expressément* poursuivi par l'auteur ? — de se placer, pour apprécier un ouvrage, sur le plan même où l'auteur l'a conçu ?

Et s'il arrivait que ce plan lui fût inaccessible (comme situé trop *au-dessous* de lui, naturellement), *ne siérait-il point qu'il se récusât ?* — Or l'ouvrage en question n'était nullement destiné à des esprits aussi souverainement omniscients que M. Boll.

Plus modestement, j'ai voulu écrire un livre surtout didactique (je suis professeur de sciences appliquées), — et destiné essentiellement à de futurs *hom-*

mes d'action : mon Introduction le dit assez clairement. Mais pour m'« étriller » avec plus d'aisance, M. Boll feint de ne le point voir. Il feint d'ignorer (il ignore peut-être en somme) qu'il y a un abîme entre l'action scientifique directe, — et ces constructions spéculatives (si frêles encore sous l'orgueilleuse rutilance de leur vernis positif) que certains théoriciens modernes de la Psychologie décorent du nom de : science.

Ne croirait-on pas, à lire M. Boll, que la Psychologie moderne (cette instable discipline sur les bases et les méthodes de laquelle si peu d'auteurs sont d'accord) possède l'ordre majestueux, et le caractère d'impérieuse évidence d'une science achevée? — Est-ce aussi dans l'ondoyante terminologie employée par ces divers auteurs qu'il m'invite à chercher le modèle d'un « vocabulaire psychologique » ? — M. Boll pense-t-il que beaucoup de futurs ingénieurs, officiers, etc.., eussent lu mon ouvrage, si je l'avais à chaque page émaillé de cœnesthésie, de coconscient et de subliminal ; de cryptomnésie, d'ecmnésie, et de transitivisme? — Et en un domaine aussi mouvant enfin, — dans l'effervescence même de son actif devenir, — convient-il bien d'affecter ce ton d'augure et d'articuler sèchement ces verdicts péremptoires?

Bien entendu je ne prétends nullement donner à M. Boll une leçon efficace de courtoisie et de modération : ce sont là des vertus « périmées » sans doute, — et qu'il est trop commode, du moins à certaines natures délicates, de trouver chez quelques-uns de leurs semblables, pour qu'elles ne soient pas enclines à s'en dispenser à leur endroit. Mais il faut être sûr de sa propre infaillibilité, comme de la mansuétude ou de la veulerie du *patient*, — bien sûr qu'il ne ripostera pas quelque jour avec une véhémence au moins égale, pour se permettre à son égard de pareilles *agressions*.

« Je me contredis à mon insu » ; « je ne me rends pas compte que » ; « je n'arrive même pas à soupçonner que », — combien de périphrases pleines d'urbanité pour assurer simplement le lecteur que je ne suis qu'un âne bâté ! — Je ne me contredis pas autant que veut bien le dire M. Boll; et il s'en serait aperçu lui-même s'il avait pris la peine de lire (avec plus de soin ou avec moins de prévention) la 3e partie de mon ouvrage: le pouvoir que certains « scientistes » revendiquent en faveur de la seule science, je montre (avec quelques autres) qu'on ne le peut attribuer qu'au tandem : science-philosophie ; et j'essaie de préciser à cette occasion en quoi, du point de vue de la « méthode d'accord », diffèrent la science et la philosophie, — en quoi aussi elles se ressemblent et peuvent l'une avec l'autre engrener. Toutes les opinions sincères sont respectables ; mais je conçois qu'on trouve plus expédient de déformer la pensée d'autrui, que d'avouer simplement : je suis d'un avis *différent*.

Quant aux théories envers lesquelles M. Boll me reproche un excès de circonspection (péjoratif par système, il dénature cette *prudence voulue* en « timidité » et « incompétence »), — n'ont-elles pas précisément suscité de la part des physiciens, qui pour lui font « autorité », un élan de foi dans leur *absolue vérié* ? Elan qui s'apparente, de toute évidence, à ce que M. Boll raille sous le nom de « mysticisme » ; — et qui n'est au demeurant que l'humaine faculté, si éminemment spécifique, si constante à travers ses déplacements d'objectifs, — de *se passionner pour des abstractions* (1).

(1) N'est-ce pas précisément ce terme de *mysticisme* lui-même qu'emploie,

M. Boll qualifie aussi d'ignorance la *réserve polie* que j'ai observée à l'égard de cet artifice puéril, par lequel une Ecole de scientistes modernes prétend annexer sommairement, à une soi-disant « science psychologique », tout le domaine métaphysique et théologique (devant lequel la science expérimentale avait du moins, avant eux, la pudeur de s'avouer incompétente) : baptiser doctement toute l'activité psychique afférente à ce domaine « troubles psychopathiques ». — Mais en quoi cela diffère-t-il donc du procédé courant (et si « scientifique », n'est-ce pas ?), qui consiste à traiter de fou ou d'imbécile tout être qui ne pense pas comme vous ? Et ne serait-il pas moins odieux de s'abandonner sans retenue à cette impulsion bien humaine, que de prétendre lui donner, avec un dogmatisme hypocrite ou naïf, une traduction pseudo-scientifique ? — C'est qu'il est bien tentant, je le conçois sans peine, de décréter que la privation ou l'atrophie d'une certaine faculté sera considérée comme une supériorité constitutive ; — et de tronquer virtuellement l'humanité de tout ce qui dépasse ce que l'on possède soi-même. Ainsi un collège d'eunuques pourra t-il décider gravement que l'appétit sexuel n'est qu'un « trouble psychopathique ». — Mais quelle doit être l'impression de ceux de ces dépossédés qui, complétés » sur le retard (les Littré, les LeDantec), se sentent soudain pourvus de tous les attributs du psychisme intégral ?

— En somme, M. Boll veut absolument me faire regretter l'esprit de conciliation que j'ai systématiquement apporté dans l'expression de mes idées sur la méthode. (Moins vipérin que votre collaborateur, un autre critique a écrit que j'étais un « homme d'accord »). — Il est d'avis sans doute que, jusqu'en ce domaine, — dernier refuge, pouvait-on croire, de la sérénité, — il faut prendre violemment parti, et faire de la science ou de la philosophie à coups de matraque. — Eh bien ! de ce conseil implicite je prends note bien volontiers ; et je n'omettrai point de l'appliquer, — du moins à l'égard de certains jouteurs de mauvaise foi, qui acculent leurs partenaires à la regrettable extrémité de les rappeler sans ménagements à l'observation des règles du jeu.

Veuillez recevoir, etc. A. LAMOUCHE,

Ingénieur principal de la Marine, Professeur à l Ecole Navale.

P. S. — Variant ses attaques, M. Boll, en termes à peine voilés, m'accuse de plagiat. — Or : 1° *Je n'ai pas lu* « La Personnalité humaine ». — 2° Si je n'attribue pas la conception visée à M. Boll, je l'impute à Ribot. Où est le plagiat ? — Tout homme qui lit peut d'ailleurs être victime, exceptionnellement, d'une réminiscence non identifiée. Mais lorsqu'un auteur surcharge son ouvrage, comme je l'ai fait, d'*innombrables* références expresses, c'est vraiment faire preuve d'un excès d'aveugle malignité que de prétendre le poser en plagiaire. — 3° Je revendique le droit strict de me faire l'écho de telle ou telle conjecture plus ou moins raisonnable (que j'en attribue la priorité à Ribot ou à Boll), sans être obligé d'accepter servilement *toutes* les déductions plus ou moins fantaisistes qu'en pourrait tirer une « logique » de parti-pris et de systématique torsion à la manière de Haeckel. — A. L.

quelques lignes après M. Boll, un autre de vos collaborateurs (même numéro, page 190, avant-dernière ligne) pour caractériser les esprits qui s'enthousiasment un peu trop facilement en faveur de certaines théories modernes, — non plus de la Physique, il est vrai, mais... de la *Psychologie* ?

§

Le titre d'Empereur pris par les rois de France.

Paris, ce 15 février 1925.

Monsieur et Cher Directeur,

Il est parfaitement exact, ainsi que vous l'a mandé M. Henri Hoppenot, dans sa lettre du 10 janvier (*Mercure*: 15 février 1925, pp. 281-2), que les Rois de France (1), négociant avec le Grand Seigneur, prenaient depuis longtemps le titre d'Empereur. Je n'ai jamais supposé le contraire, ayant amplement pratiqué Paul Rycaut, lequel, dans son livre intitulé : *The History of the Present State of the Ottoman Empire* (4e édit. anglaise, Londres, 1675, p. 167) écrit :

Le Roi de France... obtint le titre de *Padichah* qui équivaut à celui d'Empereur ; ce titre, étant à leurs yeux une dignité propre et particulière au seul Grand Seigneur, les Turcs se refusant à le reconnaître aux autres rois chrétiens et à l'Empereur d'Allemagne lui-même : néanmoins l'estime qu'ils ont pour les Français n'est point si grande que certains les veulent faire accroire au monde ; les Turcs ont, en effet, infligé dans la personne des ambassadeurs de France d'amples preuves de leur mépris et de leur dédain pour le Roi que ceux-ci représentent. J'ai entendu dire au sage *lord chancelier* Samosade que les Français avaient par ruse et artifice acquis à leur Roi ce titre de Padichah qui jamais ne fut pleinement examiné ni vérifié ; et à ce propos on fait un conte étrange d'une belle dame française, favorite au sérail, que les Turcs souhaitaient de se donner pour princesse, d'où il ressort que le Grand Seigneur,

(1) François Ier, excepté, en tout cas. Jh Mie Jouannin cite (la *Turquie*, Paris MDCCCXL, pp. 134-5, note) deux lettres de Sultan Suleiman (Soliman le Magnifique) à François Ier. Toutes deux (la première datant de 1526, la deuxième de 1528), débutent ainsi :

CHAH-SULTAN-SULEIMAN-KHAN, FILS DE SELIM-KHAN, TOUJOURS VICTORIEUX,

Moi qui suis le sultan des sultans, le roi des rois, le distributeur des couronnes aux princes du monde, l'ombre de Dieu sur la terre, l'empereur et seigneur souverain de la mer Blanche et de la mer Noire, de la Roumélie et de l'Anatolie, de la Caramanie, du pays de Roum (Haute Arménie), de la province de Zulkadriée, du Diarbékir, du Kurdistan, de l'Azerbaïdjan (Médie), de l'Adjem (Perse), de Cham (Syrie), d'Alep, de l'Egypte, de Mekké (La Mecque), de Médine, de Jérusalem (Kouds, la Sainte), de la totalité des contrées de l'Arabie et de Yémen, et en outre de quantité d'autres provinces que, par leur puissance victorieuse, ont conquises mes glorieux prédécesseurs et augustes ancêtres (que Dieu environne de lumière la manifestation de leur foi !), aussi bien que de nombreux pays que ma glorieuse majesté a soumis à mon épée flamboyante et à mon glaive triomphant ; moi, fils de Sultan Selim, fils de Sultan Bayezid, CHAH-SULTAN-SULEIMAN-KHAN,

A TOI FRANÇOIS,
QUI ES ROI DU ROYAUME DE FRANCE,

....

Dans la seconde lettre, François Ier est tout simplement qualifié de « bey (prince) *du pays de France* ». Au plus humble de ses pachas, Chah-Sultan-Suleiman-Khan n'adressait pas la parole en des termes plus humiliants.

recherchant l'alliance du Roi de France, était d'autant plus prodigue des titres dont il honorait ce monarque...

La légende vaut ce qu'elle vaut, mais les réserves du sage Samosade méritent qu'on y réfléchisse, et, pour ma part, j'ai toujours été enclin à croire que le titre d'Empereur que s'arrogeaient les Rois de France avait commencé à s'établir grâce à une tolérance de la part de l'Ombre de Dieu sur la terre; tolérance qui, comme dans le cas des fameuses capitulations, fut bientôt abusivement interprétée, puis exploitée, à la façon d'un droit. Commentant la lettre de M. de Chateaubriand à Méhémet-Ali (*Mercure* du 15 décembre 1924, p. 795, note 1), c'est à bon escient que j'ai écrit : « C'était — ce titre d'Empereur — le titre *officiel* (1) que prenaient les Souverains de la France vis-à-vis de la Porte. On en trouve la consécration dans le document suivant »... Ce document est une espèce de firman du Distributeur de couronnes terrestres. Jusqu'à nouvel ordre, jusqu'à ce qu'on m'oppose un rescrit émanant du Sultan des Sultans et reconnaissant aux Rois de France la dignité d'Empereur dans les mêmes termes qu'elle fut reconnue en 1806 à Napoléon, ma note reste donc intacte.

Veuillez agréer, etc.

AURIANT.

§

Le « regard suprême ».

Bourges, 7 février 1925.

Monsieur le Directeur,

Je lis dans le *Mercure* du 1er février une citation d'un article de M. Georges Maurevert au sujet du « regard suprême ».

Voulez-vous me permettre de vous rappeler à ce sujet une nouvelle de Rudyard Kipling intitulée « Au fond de l'Impasse » et faisant partie du volume *Les Bâtisseurs de Ponts* (édition du « Mercure de France »), traduction de MM. Louis Fabulet et Robert d'Humières. On lit, pages 226 et 227 :

Après déjeuner ils fumèrent silencieusement une pipe en mémoire du défunt. Puis Spurstow dit d'un air absent :

— Ce n'est pas du domaine de la médecine.

— Quoi ?

— Les choses qu'on voit dans la rétine d'un mort.

— Non, de grâce, laissez ces horreurs-là tranquilles, dit Lowndes. J'ai vu un rabatteur mourir de peur pour un tigre qui l'avait frôlé. Je sais ce qui a tué Hummil.

— Du diable si vous le savez ! Je vais essayer de voir.

Là-dessus le docteur, armé d'un kodak, s'enferma dans la salle de bain où

(1) en style administratif (Littré m'en est garant), émanant d'une autorité reconnue.

on l'entendit tripoter l'eau et grommeler pendant dix minutes. Puis on entendit un bruit de chose qu'on fracasse, et Spurstow reparut, très pâle.

— Avez-vous obtenu quelque chose ? demanda Mottram ? A quoi cela ressemble-t-il ?

— Il n'y avait rien. C'était impossible, cela va sans dire. Pas la peine de regarder, Mottram. J'ai déchiré les pellicules. Il n'y avait rien. C'était impossible.

— Ça, dit Lowndes très distinctement, en épiant la main tremblante qui s'efforçait de rallumer la pipe, c'est un damné mensonge.

Ici l'allusion au phénomène en question est brutale par sa simplicité et troublante par son énigmatisme. Je laisse à de plus habiles le soin de déterminer la part de la réalité.

Veuillez agréer, etc. MAURICE BOUSCASSE.

Le 15 février 1925.

Monsieur le Directeur,

Se rapportant à la note de M. Maurevert dans l'*Eclaireur de Nice* (*Mercure de France* du 15 février 1925, p. 798), je me permet de vous signaler un roman scientifique paru dans la *Science Illustrée* (2e semestre 1898, pp. 141 et numéros suivants, éditée par la Librairie des Connaissances utiles, 10, rue Saint-Joseph, Paris).

Sans qu'il y soit question du « regard suprême », un certain docteur Chance photographie les images qui se forment sur la rétine de ses patients à qui il a, au préalable, fait absorber de la cocaïne ou de l'opium en vue d'obtenir des rêves particuliers.

Ce roman scientifique, intitulé *Le Laboratoire Bleu*, a pour auteur M. C. Paulon. — Pour ceux que les broderies scientifiques amusent ce roman n'est pas dénué d'intérêt.

Recevez, etc. A. DANHIEZ.

§

Erratum. — Dans l'écho que nous avons consacré à la mort d'Arnost Prochazka, nous avons indiqué parmi les ouvrages français traduits en tchèque par lui le *Don Juan*, de Molière. La traduction tchèque du *Don Juan* est de notre collaborateur M. H. Jelinek. Prochazka avait traduit *George Dandin*.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

Librairie Académique. — PERRIN et Cie, Éditeurs

QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35, PARIS (VIe ARR.) R. C. Seine, n° 109.348

Viennent de paraître :

ÉMILE GABORY

LA REVOLUTION ET LA VENDEE

LES DEUX PATRIES

Janvier 1789 à Août 1793

D'après des Documents Inédits

Un volume in-8 écu. Prix.. 12 fr

PIERRE BOUCHARDON

La tragique histoire de l'Instituteur Lesnier

(1847-1855)

Un volume in-16. Prix.. 7 fr. 50

Il a été tiré dix exemplaires numérotés sur papier vergé pur fil des Papeteries Lafuma. Prix.. 25 fr.

GERTIE DE WENTWORTH JAMES

UNE ÉTRANGE VEUVE

Traduit de l'anglais avec l'autorisation de l'auteur par Marc HELYS.

Un roman gai, enfin, un roman qui, du commencement à la fin, fait sourire, et souvent provoque le franc rire... Un roman romanesque, qui tient l'intérêt en éveil jusqu'à la dernière page et par surcroît un livre de bonne compagnie.

Un volume in-16. Prix.. 7 fr. 50

CAMILLE BELLAIGUE

PAROLES ET MUSIQUE

La Musique, nous l'entendons, puisque c'est M Bellaigue qui nous en parle : nous entendons Lulli préluder à ses opéras dans les comédies de Molière. — La Provence qui chante dans la *Mireille* de Gounod — Les vielles mélodies françaises. — Saint-Saëns. — Le *Nérone* de Boito. — Le *Felstaff* de Verdi Quant aux Paroles, M Bellaigue, qui unit à toute la science d'un critique musical le plus beau talent littéraire, excelle dans l'art de la causerie ; qu'il étudie les rapports de la musique et de la religion, les comedies-ballet des Molière, un opéra-comique wallon du XVIIIe siècle, qu'il accompagne André Hallays dans ses flâneries ou Charles Maurras dans son royaume de Martigues, c'est toujours la même information précise, le même sens artistique, la même aisance naturelle, la même séduction.

Un volume in-16. Prix.. 7 fr. 50

HUGH WALPOLE

LA CITÉ SECRÈTE

Traduit de l'anglais par M. HENTSCH et J Muller BERGALONNE

Nous attirons l'attention sur ce livre le premier traduit en français, d'un des plus grands romanciers anglais d'aujourd'hui. C'est la Révolution russe vue dans une famille et rendue avec une complète impartialité, un art très sûr et des péripéties dramatiques. L'intrigue est à la fois simple et forte. Les individus y sont représentatifs sans que leur caractère en soit affaibli. Tout y est naturel et vrai.

Un volume in-16. Prix.. 8 fr.

POLITIQUE ET HOMMES POLITIQUES

LES AVENUES DU POUVOIR

Par Gilles NORMAND

Esquisse d'un recensement des compétences politiques du Temps.

TOUT LE PARLEMENT

Par Gilles NORMAND

Biographies sommaires des Sénateurs et Députés français au 15 octobre 1924.

Chaque volume in-8 carré de plus 400 pages. Prix........................ 15 fr.

BULLETIN FINANCIER

Il paraît de plus en plus vraisemblable que le fâcheux bordereau de coupons est à la
lle d'être supprimé, et que la liberté d'exportation des capitaux va être enfin rétablie.
considérer ces deux mesures, ainsi que les statistiques favorables de notre commerce
térieur et le rendement des impôts pour le mois qui vient de s'écouler, on se sentirait
aître à l'optimisme; pourtant, il serait vain de s'imaginer que la confiance revien-
a, tant que l'on ne saura exactement par quels moyens on dénouera la crise d'embarras
trésorerie dont souffre actuellement notre pays. Les principaux remèdes préconisés
nt l'inflation, ou encore les emprunts extérieurs qui nous placent sous la dépendance
l'étranger, chaque ouverture de crédit qui nous est consentie nous obligeant à don-
r des gages : chemins de fer, monopoles d'Etat, etc. Le plus efficace serait sans nul
ute une compression rigoureuse des dépenses, qui, s'ajoutant au bon effet que produit
jà le projet de caisse d'amortissement que le gouvernement va déposer ces jours-ci,
éparerait la voie à un grand emprunt de consolidation. Nul doute que la confiance
nt enfin retrouvée, il aurait le plus réel succès. Pour l'heure, les apaisements attendus
r les porteurs de valeurs mobilières sont encore hypothétiques; aussi, les mêmes
uses engendrant les mêmes effets, les transactions sont aussi clairsemées que possi-
, ce qui veut dire s'opèrent à des cours généralement en baisse.

Peu de variations sur nos rentes, quelques centimes de baisse sur le 5 o/o amortis-
ble, quelques centimes de hausse sur le 6 o/o 1920, c'est tout. Les obligations du
édit National sont en nouveau recul. Fonds étrangers généralement faibles, particu-
rement le Turc Unifié à 54,25, les Douanes à 126 contre 136, les fonds Mexicains.

Le groupe bancaire est plutôt lourd : Comptoir d'Escompte 924 ex-coup. Crédit
onnais 1515 ; Société Générale 752 ; Banque Nationale de crédit 690. La Rente Fon-
re se maintient à 2910. Nos grands chemins de fer sont irréguliers, il y a cependant
e assez grande amélioration du P.-L.-M. à 805. Nouvelle chute du Métropolitain à
6 et du Nord-Sud à 172.

Les devises étrangères ayant été sujettes à de nouveaux soubresauts, l'attention du
rché s'est surtout concentrée sur les valeurs à change, qui ont connu des mouve-
nts d'une assez belle amplitude. Finalement et pour ne citer que les principales, nous
ssons le Suez à 8.960 ; le Foncier Egyptien à 2.765 ; la Norvégienne de l'Azote à 933 ;
Central Mining à 1.284. Les métaux à Londres sont plus lourds, exception faite du
c, en gain d'un quart. Les valeurs minières suivent le sort des valeurs internationa-
, c'est-à-dire reviennent en arrière parallèlement à la marche de la livre : Rio 3.865 ;
arsis 381 ; Peñarroya 1.780 ; Montecatini 213 ; Huanchaca 240.

Marché actif des valeurs de pétroles, qui supportent cependant des réalisations, mal-
é les prix du pétrole qui continuent à renchérir aux Etats-Unis : Royal-Dutch 32.400 ;
ell Transports 438,50 ; Mexican Eagle 91.75 ; Franco-Polonaise 456 ; Dabrowa 573 ;
va Plana 133 ; Financière des Pétroles 306 ; Pétrofina 1089 ; Colombia 334 ; Astra
 ; Steana 391.

Fort peu de changements en affaires d'électricité, de phosphates, de produits chimi-
es, de textiles et de sucre. Tenue satisfaisante des mines d'or sud-africaines et de la
Beers à 1.112.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)
R. C. SEINE 80.493

**Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine**

Le *Mercure de France* paraît le 1er et le 15 de chaque mois et forme tous les ans huit volumes d'un maniement aisé, avec une Table des Sommaires, une Table par Noms d'Auteurs et une Table des Rubriques de la Revue de la Quinzaine.

Complété de tables générales méthodiques et claires, le *Mercure de France*, par l'abondance et l'universalité des documents recueillis, est un instrument de recherches incomparable.

Il n'est peut-être pas inutile de signaler qu'il est celui des grands périodiques français qui coûte le moins cher.

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro du mois

FRANCE		ÉTRANGER	
UN AN	60 fr.	UN AN	75 fr.
SIX MOIS	32 »	SIX MOIS	40 »
TROIS MOIS	17 »	TROIS MOIS	21 »

Depuis juillet 1920, le prix du numéro est de 3 fr 50 : tous les numéros antérieurs se vendent 2 fr. 50, quels que soient les prix marqués.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques et valeurs à vue sur Paris. Nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent, contre une taxe de 10 centimes, s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, *PARIS-259,31* ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Notre adresse devra y être libellée ainsi : *Paris-259-31, Société du Mercure de France, rue de Condé, 26, Paris.* Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

En ce qui concerne les *Abonnements étrangers*, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

Les avis de changements d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard le 7 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés* impersonnellement *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* personnels *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.

Poitiers. — Imp. du Mercvre de France, Marc Texier.